REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME QUATORZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1913

LAURE[1]

PREMIÈRE PARTIE

I

Il faut avoir parcouru la monotonie de pays sans passé et dénués d'histoire pour connaître l'inestimable prix des souffles spirituels flottant dans les lieux qui ont porté de nobles événemens. De tels endroits signalés par le souvenir de quelque haute circonstance de vie humaine semblent pénétrés de mémoire et de sens et comme revêtus d'une clarté légère. Au sortir de longs décors vides, de paysages ternes, évocateurs d'existences vulgaires, ils accueillent avec un visage d'amitié. Il n'est pas nécessaire que des princes aient entre-choqué là leurs armées ou que des destins de royaumes s'y soient décidés : un simple drame intime peut avoir été assez marqué de grandeur pour jeter sur les lieux qui l'ont vu ce reflet de beauté immatérielle.

Maisons anciennes aux volets un peu retombans et disjoints, châteaux solitaires dans les vallons, combien en est-il à travers les campagnes de France, qui, le long de leur passé, ont abrité de ces éminentes tragédies ! Sacrifices, dévouemens, piété, profonds dialogues intérieurs, volontés libérées des mobiles ordinaires du monde, haute sagesse acquise dans les larmes, tout ne s'est pas évaporé sur l'heure : une empreinte est demeurée, un parfum de légende et de respect. Endroits élus, joyaux dissé-

minés aux replis des provinces, dépositaires des plus purs débris du passé, du plus précieux héritage, du plus secret, du plus réservé, dont le langage est capable encore de façonner lentement des âmes à leur sagesse sévère et à de graves renoncemens.

Le coin de terre où se sont déroulées les quelques circonstances de ce récit est dépourvu d'éclat et de beauté pittoresque : une prairie au bord d'une rivière, une ligne de coteaux qui la surplombe, un parc dans le bas, une étroite chapelle sur la colline. Mais, dans sa simplicité, il est de ceux qui laissent au passant comme le regret d'une intimité pressentie. Il oblige à méditer d'une certaine façon ; on devine qu'on n'y demeurerait pas en vain. Dans de pareils endroits, qui semblent naturellement désignés pour mettre leur marque sur l'esprit de ceux qui y vivent, il est rare qu'à travers le temps un moment ne survienne pas où cette volonté constante des lieux soit entendue par certaines personnes d'une façon plus forte et plus distincte ; alors elle devient tout à coup puissante sur des destinées, et d'obscure qu'elle était jusque-là et voilée et presque morte, elle entre dans une haute lumière de conscience et de réalité.

Voici, au cœur de la France, les plaines du Bourbonnais, région sans gloire, pays d'alluvions et de molles collines, aux lignes un peu effacées et fondues, enfermant pourtant dans les plis de ses coteaux mille paysages délicats. Entre Saint-Germain-des-Fossés et Moulins, l'Allier, sur une cinquantaine de kilomètres, coule dans une vallée plate, très large, où erre son lit de sable, sinueux, vagabond, et beaucoup trop large, pour ses eaux. Elle suit longtemps le côté gauche de cette vallée, au pied de collines qui déroulent sans fin le feston de leurs courbes pareilles, rondes, riantes, couvertes de vignes, et souvent coiffées d'une église et d'un village. Ces coteaux logent entre eux de brefs vallons solitaires. A divers endroits, ils sont à pic au-dessus de l'eau ; d'autres fois, l'Allier, s'éloignant un peu, laisse place à leur pied pour un ruban de prairies.

Du village de Ch...-de-N..., qui domine de haut son pont suspendu, un chemin s'éloigne qui, après être resté quelque temps parallèle à l'Allier sur la hauteur, tourne, et, par les lacets d'une pente rapide, conduit vivement sur ses bords. Là, les coteaux et la rivière, en s'incurvant un peu de part et d'autre, ont formé une minuscule plaine ovale due au hasard

de ces deux détours. L'horizon y est borné. Des lignes sveltes de peupliers voilent à demi la rivière. Sur la crête de l'une des collines une chapelle romane, courte et rude, avance sa face pauvre, percée de deux jours pour les cloches. Dans le bas une ferme; puis, se dressant à demi au-dessus du feuillage d'un parc, une belle maison ancienne, d'un dessin compliqué, faite de morceaux un peu disparates et d'époques diverses, grosses tours pesantes et tourelles aiguës, pignons, lucarnes, fouillis de toits concaves ou renflés, moussus, fatigués, presque onduleux par endroits, et enrichis de toutes les teintes fanées de la tuile. Cette maison plaît dès qu'on l'aperçoit, comme une bonne personne sympathique qui aurait sa vie et sa mémoire. On devine que c'est une chose précieuse et depuis longtemps aimée. Il y a une harmonie entre le site et cette demeure d'un grand âge: on sent que ce n'est pas sans motif qu'il a été autrefois préféré et choisi, et cette volonté même dispose à en éprouver le mérite secret.

De la hauteur, la vue s'étend sur un paysage très vaste; à l'Ouest, on découvre des montagnes : la chaîne de la Madeleine qui, à une vingtaine de kilomètres, dresse brusquement sa masse; en face d'elle, les monts d'Auvergne avec leur rangée de pics et de cratères, petits, effilés, déchiquetés, qui, par les beaux crépuscules, semblent hausser leur dentelle violette sur un fond de pourpre. La plaine du Bourbonnais, après avoir été longtemps étranglée entre ces deux rangées de hauteurs, ici, laissée libre, s'ouvre, s'étale et s'amollit; elle se pare de collines, elle prend un aspect doux, frais, riant, voluptueux, avec des lignes vaporeuses et déliées qui rappellent les pays florentins. Çà et là, l'Allier, dans sa gaine de sable, montre, au travers d'un cortège de saules et de peupliers pâles et tremblans, un tournant de son cours comme une flaque de lumière. Beaucoup de villages, de châteaux, signe de richesse et de bien-être. Larges horizons, lignes fuyantes qui entraînent la pensée; mollesse et songerie; beaux soirs limpides où le soleil adoucit peu à peu sa lumière avant de la retirer des prairies; point d'élévation, point de grandeur, mais un sourire perpétuel.

Voilà donc ce que l'on découvre de la crête des coteaux; mais quelques minutes de descente, et le site resserré où la maison de la Mettrie étage ses toits antiques paraît, au flanc de la plaine, comme un autre univers. Un monde recueilli, fermé.

Non plus cette rêverie sans bornes, ce déploiement illimité, non plus ces printemps étalés jusqu'au bout de l'horizon, ces immenses étés, mais une grâce mesurée et de sévères saisons. Toute splendeur épandue sur la plaine, en venant toucher ce rivage étroit, change d'aspect. Ici, les détails se composent et s'assemblent pour un autre ordre de beauté : l'âme sans cesse y est ramenée sur elle-même et ses propres lointains. Le faîte des coteaux découpe un fragment de ciel court, voisin, presque familier, et la petite chapelle romane, assise sur sa colline, dont les pans réguliers tombent comme un manteau sans plis, continuellement médite et surveille.

Les bruits y sont rares et font écho : une voiture qui passe sur la route, l'appel d'un berger; en automne, le maillet de bois d'un vigneron sonnant sur les cuves. Derrière la maison et le parc s'étalent des marais, avec des champs de jonc très hauts où circule un bras de la rivière. Là, dans la saison de la chasse, parfois un coup de fusil éclate, un flocon de fumée blanche s'élève au-dessus des panaches roussis de joncs, un épagneul apparaît sur la lisière, immobile, l'air inquiet, puis il rentre brusquement dans la forêt fragile. La route, après avoir longé les marais, puis traversé de vastes herbages plats coupés de saules, atteint la rivière de Sioule, qui, au sortir d'un voyage torrentueux dans les monts d'Auvergne, avant de rencontrer l'Allier et d'y terminer son cours, longuement serpente et dort dans ces prairies.

La famille Engérand occupe cette maison et ce parc depuis près de deux cents ans. Au début du XVIIIe siècle, un certain Foël Engérand, venu d'autres pays, s'était installé à Ch...-de-N... et avait fait dans les environs des acquisitions de biens considérables. A sa mort, l'aîné de ses quatre fils hérita de lui la terre et la maison de la Mettrie, ainsi dénommée par altération du nom commun : la métairie. Les rejetons des quatre branches primitives, restés dans le pays en assez grand nombre, avec des fortunes et des noms divers, gardent encore le souvenir d'une origine commune et sont fréquemment rapprochés par de nouvelles alliances. Mais, parmi tout ce cousinage, il s'est établi de longue date une considération particulière pour la maison de la Mettrie, la plus ancienne, la plus belle, la plus hospitalière aussi, demeurée toujours dans la même lignée, et que ses pro-

priétaires ont honorée par une tradition constante de dignité et de mérite. Il y a quelques années encore, cette déférence s'adressait aux deux derniers représentans du nom : Maximilien-Foël Engérand, âgé environ de soixante-dix ans, qui semblait le chef de toute la parenté, et son fils Charles-Armand, retiré là depuis son veuvage avec ses deux filles Laure et Louise.

A l'opposé de la plupart des familles aisées du pays, confinées dans une existence bornée et monotone, la lignée des Engérand qui habitait à la Mettrie avait eu de tout temps un goût d'activité et d'aventures. Il se retrouvait en eux, à chaque génération, une certaine ardeur d'âme généreuse qui les poussait vers une vie plus émouvante et vers de nobles hasards. Deux d'entre eux, enrôlés dans les armées du Premier Empire, s'y étaient distingués. Une fille de la maison, à peu près dans le même temps, brillante d'intelligence et de beauté, à vingt-deux ans avait pris le voile chez les carmélites de Moulins ; elle était devenue prieure du couvent et avait laissé là, ainsi que chez les siens, un long souvenir. Au cours du XVII[e] siècle, un ancêtre, grand voyageur, avait fait partie d'une mission envoyée dans une cour d'Asie ; il avait rapporté de là-bas beaucoup d'objets rares offerts en présens qui, soigneusement conservés et parés de légendes, émerveillaient encore l'imagination des enfans comme un romanesque héritage. Depuis la Révolution, plusieurs des Engérand étaient entrés dans la magistrature et avaient occupé des charges importantes à Lyon et à Riom. Maximilien avait préféré vivre à la campagne, s'occupant de ses terres; c'était un beau vieillard, actif, instruit, de nature raisonnable et d'esprit mesuré. Quant à son fils Charles-Armand, après avoir eu des débuts brillans dans la magistrature à la Cour de Riom, il avait dû, au milieu de sa carrière, démissionner, à la suite d'incidens politiques, et il s'était vu, avec infiniment de mélancolie, contraint à une oisiveté prématurée.

Dans ce fond de province, les Engérand avaient eu, de tout temps, le goût des choses de l'esprit. Leur bibliothèque, régulièrement accrue, reflétait, pour l'apport de chaque époque, les modes successives du savoir. Beaucoup d'entre eux avaient laissé des mémoires, souvent dénués d'art et de couleur, mais riches en indications sur les façons de vivre de jadis, les revenus des familles, les produits des domaines; parmi leurs manuscrits, qui garnissaient tout un rayon d'armoire, on trouvait des tra-

ductions et des commentaires de textes anciens, des sommes de théologie, des essais de constitution politique et de philosophie des mœurs, des traités saint-simoniens. Outre ce souci constant d'intelligence et d'étude, s'était perpétué chez eux le sens plus rare de la haute culture morale, non seulement l'honnêteté, la probité, mais le besoin spontané d'une discipline d'âme, d'un point fixe de vérité et de croyance. Au commencement du XVIIIe siècle, plusieurs d'entre eux avaient été ardens jansénistes. Plus tard, devenus voltairiens et libéraux, ils avaient rompu avec la religion, et ils étaient demeurés envers elle dans un état d'indépendance, et même de défiance ; cependant, la tradition divine, par une série de hasards et d'appels successifs, s'était toujours maintenue intacte dans le cœur des femmes de la famille ; et cette piété, non point partagée, mais respectée, quelquefois même exigée, avait, par son contact, entretenu autour d'elle le sens de la vie intérieure profonde et le prix des choses infinies.

Charles-Armand, le père de Laure et de Louise, après avoir vu chez sa mère, puis chez sa femme, la même foi assurée, à force de côtoyer cet univers mystique, s'était habitué à en aimer le reflet ; cependant, lui-même, d'intelligence positive, exacte, aux contours un peu rigides, n'avait participé en rien à ce don héréditaire de spiritualité qui allait, au contraire, se retrouver avec éclat chez ses filles.

Au moment où commence cette histoire et où l'aînée des deux, Laure, atteignait ses vingt-quatre ans, il y avait juste douze années qu'il avait quitté Riom et était venu s'installer avec elles à la Mettrie ; époque sombre, moment douloureux du passé : c'était peu de temps après la mort de sa femme ; à son deuil récent se joignait l'amertume de sa situation brisée ; il voyait, jusqu'à l'extrémité de l'avenir, toute joie fauchée et détruite.

Il avait voulu, dans l'exercice de ses fonctions de magistrat, résister à certaines ingérences politiques venues de haut ; des difficultés qui lui furent suscitées peu après l'obligèrent à donner sa démission. Cette déconvenue lui avait été d'autant plus amère qu'il y voyait, en même temps que le terme de son activité, l'échec des idées auxquelles il avait eu foi dans sa jeunesse. En 1875, substitut débutant, plein d'ardeur républicaine, il avait été disgracié par le gouvernement de l'ordre moral : échec largement compensé dans la période qui suivit, mais que

renouvelaient à plus de vingt années de distance des mœurs politiques à peu près pareilles. Il n'était pas de ceux qui s'assouplissent et transigent, et il était destiné à être battu tour à tour par les flots contraires; cependant libéral, éclairé, s'appliquant au fond du cœur, quoique peut-être sans dispositions naturelles, à accueillir comme bienvenues les nouveautés.

Il avait alors quarante-cinq ans, il ne se sentait plus assez de jeunesse ni d'ardeur pour les hasards d'une carrière nouvelle. De caractère plutôt enclin à la tristesse, et d'ailleurs de mauvaise santé, il ne voyait devant lui, en se retirant près de son père à la Mettrie, qu'une longue oisiveté austère. Il organisa son temps, se fixa des heures régulières de lecture, d'étude, de promenade, etc., toute une série d'occupations qui ne réussissaient cependant pas à lui voiler à lui-même le vide des jours. Il était un peu effacé auprès de son père, qui était de vie plus robuste. Lui, souffrait fréquemment d'une maladie de foie aux crises douloureuses, qui allait s'aggravant. Mais, peines morales et souffrances physiques, il dissimulait tout sous une humeur égale et une figure sereine, souvent avec un courage vraiment stoïcien, — non pas au sens vulgaire du mot, mais en un sens authentique et précis, car il avait de longue date puisé, dans la lecture coutumière des auteurs de cette secte, la volonté d'accepter les destins, de garder l'âme immobile au milieu des événemens changeans et de faire même visage à toute fortune.

Il avait formé le projet, au début, de se consacrer à l'éducation de ses filles; mais bientôt il avait jugé plus sage de les mettre en pension pour leur faire une enfance moins solitaire. Peut-être aussi n'avait-il point de plaisir à se mettre à leur portée. Louise, la cadette, enjouée, décidée, de caractère peut-être un peu personnel, mais pleine de vivacité et de reparties, le distrayait; Laure, frêle et silencieuse, plus concentrée, l'air de réfléchir toujours, avait devant son père, non pas précisément de la gêne, mais une sorte de timidité silencieuse. D'ailleurs, il les voyait toutes les deux trop enfans, trop petites avec leurs neuf et douze ans, beaucoup trop petites pour qu'il pût y avoir une intimité quelconque, un rapport essentiel entre elles et lui; Laure aussi comprenait bien qu'elle était trop petite; cependant, avec ses manières secrètes, elle devinait mieux que quiconque le chagrin qu'il y avait dans l'âme de Charles-Armand. Elle possédait un don extrême de sympathie qui, en toute occa-

sion, lui faisait remarquer plus tôt les signes de la peine. La mort de sa mère l'avait bouleversée; cependant, les regrets de son père avaient à ses yeux d'enfant une réalité plus grave, plus vaste, plus mystérieuse que sa propre douleur. Elle savait sa tristesse d'avoir renoncé à sa situation à Riom, et, dans les premières années, elle ne pouvait, en passant sur la crête des coteaux, apercevoir au loin la ligne bleue des monts d'Auvergne, qui lui rappelaient cette peine, sans un mouvement désolé. Mais cela jamais dit, jamais révélé... Peu de mois donc après leur installation à la Mettrie, Charles-Armand s'était décidé à se séparer d'elles et à les mettre ensemble en pension à Lyon. Parfois, pendant les vacances, il faisait un voyage avec elles; le long de l'année il restait à la campagne près de son père; chacun d'eux s'était fait une existence un peu à part dans cette grande habitation silencieuse, période monotone, unie, et sans événemens, jusqu'au moment où, sorties l'une après l'autre de pension, grandes maintenant, devenues à leur tour des personnes aux sentimens et aux volontés formés, elles revinrent, et mirent dans le parc et dans la maison la clarté de leur jeunesse et un renouveau de vie.

Le genre d'existence qu'elles retrouvaient là s'y était maintenu à peu près le même depuis des générations: une aisance sans faste, une large abondance, l'atmosphère reposée des maisons riches où l'on n'a jamais fait effort de vanité ni de luxe. Un personnel nombreux installé dans la demeure depuis longtemps, plus dévoué qu'actif; un peuple de bêtes, chiens, chats, paons, pigeons et tourterelles, tout ce petit monde bien chez soi en flânerie interminable et tranquille autour de la maison. Une organisation antique de la charité, les pauvres du mardi, les pauvres du samedi, secourus selon leur malheur et la dureté des temps; en outre, les mendians, les errans, qui sonnent à la grille. Une maison accueillante, ouverte, une libre hospitalité. Un défilé de parens venant déjeuner ou dîner quand bon leur semble. Malgré cela, un fond de silence et de retraite. Dans les appartemens vastes et un peu sombres s'était épandu, surtout depuis que Maximilien et Charles-Armand y vivaient seuls, un certain air de vétusté; la construction tout entière, faite de morceaux divers et rajoutés, avait elle aussi une physionomie lasse, usée, vénérable, le temps ayant jeté peu à peu sur les architectures différentes le terni d'une même patine.

Au-devant, une terrasse s'étale, terminée par une rangée de platanes taillés, martyrisés, réduits à la fois dans la hauteur et dans la largeur jusqu'à former un rideau uniforme et rigide. En contre-bas, s'étend un délicieux et étroit jardin dans la manière du XVIIe siècle, enveloppé des grands arbres du parc, tout en longueur, cent cinquante mètres à peine, avec un canal d'où émerge un îlot chargé de lianes et de fleurs. Des bandes régulières d'ifs coupés bas, des allées droites et des raies rampantes de buis filent ensemble vers le fond d'une fuite parallèle. Une buée flotte au-dessus de l'eau. Comme il arrive dans ces anciens jardins français lorsqu'ils ne sont pas entretenus assez durement, ses lignes, jadis rigides, oscillent et fléchissent ; il semble touché de langueur et de mélancolie ; son dessin sévère s'est un peu défait ; on redoute pour lui un désordre imminent, et déjà se sont hasardés çà et là sur les pelouses quelques saules pleureurs dépareillés.

Tels sont les lieux où se déroulent les événemens de ce récit. Il ne suffit point d'une vie au jour le jour, instable et mêlée de hasards, il faut ce décor, cette atmosphère, cette tradition, il faut ce passé encore presque intact pour que se forment de hautes aspirations et qu'elles se heurtent dans leur pureté. Ces drames des destinées de l'âme se retrouvent dans leur fond à peu près identiques en tous les endroits du temps ; ils ont par eux-mêmes quelque chose d'immobile et hors de la durée. Cette histoire est presque sans âge et sans date, elle pourrait s'être accomplie il y a deux siècles, et c'est à peine s'il s'y trouve un certain frémissement qui la fait d'aujourd'hui.

II

Laure et Louise étaient unies par une affection qui était visible pour tout le monde ; non seulement l'attachement, la confiance, des prévenances réciproques, mais plus encore un accord indéfinissable et secret, comme si chacune, à chaque moment, eût pris l'autre à témoin de ses sentimens et de sa conduite. Pourtant, à une certaine déférence de Louise à l'égard de sa sœur aînée, on devinait que celle-ci, bien qu'en apparence plus effacée, était la source de leurs pensées communes.

Elles étaient ordinairement habillées de même, toujours d'étoffes claires pendant l'été, mettant dans le beau cadre de ce

jardin démodé leurs amples chapeaux de paille et leurs robes pareilles. Leur grâce extérieure, leur ressemblance, leur entente harmonieuse plaisaient. On leur était reconnaissant, leur père et leur grand-père surtout, de la sorte de joie que créait leur présence. Les parens et amis du voisinage les trouvaient un peu trop réservées, un peu distraites, retirées dans leur amitié. Mais on lisait sur leurs visages la droiture, la franchise, la pureté parfaite ; leurs manières exprimaient la simplicité et il émanait d'elles ce charme sensible et reposant dont on a l'impression auprès de jeunes filles qui sont parfaitement bien et qui en portent le signe.

L'une et l'autre donnaient tout de suite l'idée d'une grande abondance d'âme. Mais Louise était faite pour séduire davantage. Sa physionomie ouverte, avenante, s'animait de grands yeux bleu clair brillans, où ses émotions mettaient tour à tour de la flamme et des brumes. Sa taille était belle et bien prise. Facilement enthousiaste, elle témoignait volontiers ce qu'elle éprouvait. Elle apprenait vite et bien, peignait avec talent ; elle avait des goûts d'artiste et était sensible à la beauté extérieure des choses. On s'étonnait parfois de l'ascendant que sa sœur, plus effacée et plus secrète, exerçait sur elle ; mais s'il était fait quelque remarque à ce sujet, elle la supportait avec ennui et elle faisait entendre par quelques mots que sa sœur lui était supérieure. En quoi, du reste, elle exprimait la vérité.

Laure était d'aspect plus frêle que Louise, brune comme elle, la figure ovale, le teint sans éclat. Sur toute sa personne était répandu un air de distinction sans frivolité. Elle se mêlait peu aux conversations, était lente dans ses mouvemens, mais à qui l'eût bien connue, elle eût paru avoir recueilli le passé de sa race sévère et pensive. Son visage, quand on l'avait une fois remarqué, retenait, car il était tout revêtu d'expression, comme il arrive chez les personnes ayant habituellement une forte tension d'âme, ou bien au cours de certaines lentes maladies où chaque trait s'affine et s'éclaire. Les lèvres minces, le front comme un bloc dur et poli ; des yeux bruns, pleins, doux, s'arrêtant longuement sur les objets avec une nuance interrogative, de beaux yeux de contemplation. Elle était de ces natures singulières et rares que les inquiétudes supérieures attirent et tourmentent et pour qui la noblesse d'âme et de vie est le plus essentiel des besoins. De telles personnes, avec de telles desti-

nées intérieures, existent et se rencontrent çà et là, quoique d'ordinaire on les soupçonne à peine, car elles se taisent volontiers et se créent toujours quelque solitude. Mais ce qui faisait le cas de Laure exceptionnel, c'est que, au cours de sa jeunesse, ces aspirations spirituelles avaient éclos en elle spontanément comme une fleur inconnue, à peu près sans secours ni révélation étrangère, et s'étaient développées presque librement.

Elles avaient été élevées par leur mère jusqu'à l'âge de sept et de dix ans, mais elles avaient gardé de cette première éducation très religieuse un souvenir confus. De son enfance, Laure avait retenu une autre impression plus vive : c'était son étroite amitié avec son grand-père Maximilien. Chaque année, elle passait avec sa famille le temps des vacances à la Mettrie, et on l'y laissait même parfois seule avec ses grands-parens tout un hiver ou tout un été. Maximilien, quand il allait visiter ses fermes, l'emmenait avec lui dans sa voiture ; il aimait sa nature sérieuse et causait volontiers avec elle.

Il portait un grand amour aux choses de la campagne, et il lui plaisait de voir en elle sous son influence cet attrait naître et recommencer. Au cours de leurs promenades, il lui parlait des mœurs des animaux, lui racontait les ruses du renard et des belettes, les larcins des pies, toutes les histoires de la malice des bêtes, qui raviront éternellement les imaginations enfantines. Laure était attentive, prête à tous les étonnemens ; elle avait ce sens du merveilleux qui met partout des profondeurs et des lacunes. Souvent son grand-père tirait de sa poche une loupe et il lui montrait au travers, soudainement déployés, grandis, diversifiés, le calice ouvragé des fleurs, ou bien, en hiver, les milliers de cristaux de la neige : c'était pour Laure comme des regards sur un autre univers imagé et inépuisable qui s'étendait derrière le premier.

Il lui expliquait la vie des plantes. Parfois il ouvrait avec son canif des boutons de fleurs et il lui faisait voir les étamines, les pétales délicatement rangés, pliés comme dans une armoire, attendant l'heure d'éclore ; la fillette admirait ce trésor révélé ; elle était peinée qu'on fît du mal à quelque chose de si soigné, de si mystérieux, et s'effrayait des fleurs blessées. Il lui racontait aussi les légendes du pays, pleines de bêtes et de lutins; il les tenait de sa propre enfance, et il admirait dans le

regard de Laure que ces histoires redevinssent si belles. Certaines qui se déroulaient au fond de l'eau, entre les fées des ondes, l'enchantaient de poésie ; ensuite, se promenant au bord de la rivière, elle jetait des regards déférens sur les animaux qui avaient été mêlés à des aventures si magnifiques. Maximilien préférait toutefois ne pas abuser de ces récits, qui mettent des mensonges dans l'imagination ; il avait beaucoup de jugement, de bon sens, le goût des réalités exactes, et dans son entourage on lui en faisait la réputation ; aussi, comme au cours de ses explications et de ses récits, elle lui posait constamment des questions pour savoir *si c'était vrai*, il lui en savait gré affectueusement et il avait coutume de dire que Laure lui ressemblait.

Louise, à huit ou neuf ans, — on l'appelait Lili, — vive, ronde, le front bombé entouré de boucles noires, l'air mutin, abondait en saillies plaisantes, mais elle était toujours distraite, oublieuse, et elle ne paraissait pas capable de s'intéresser passionnément même aux malheurs des fées. Son ami inséparable était un petit chien dont elle partageait la joie folle et les plaisirs violens. Son père la gâtait à l'excès et lui pardonnait tout ; mais, dans le temps où, après la mort de leur mère, il s'occupa de l'instruction de ses enfans, il constata que l'attention de Lili et Lili elle-même étaient impossibles à fixer. Lorsqu'elle était lasse d'une leçon ou que, devant une mappemonde par exemple, les explications lui paraissaient friser l'absurdité, elle, sans plus de façons, sautait de sa chaise avec dédain, en personne qui préfère ne pas s'en laisser conter : son chien, toujours juché sur quelque escabeau voisin, s'élançait sur le sol d'un mouvement parallèle, tandis que Laure restait en contemplation, un doigt au coin de la bouche avec un air d'entêtement doux et sérieux.

Lorsque ensuite elles furent en pension à Lyon, les choses se passèrent autrement que ces débuts ne pouvaient le faire supposer. Dès que Louise eut un peu grandi, elle montra une extrême facilité pour l'étude, une intelligence prompte, brillante, une mémoire où tout se gravait immédiatement ; avec cela elle conserva l'entrain premier et la vivacité de sa nature ; aussi, elle était partout recherchée et complimentée. Ainsi jusqu'à ses dix-huit ou dix-neuf ans. Laure, au contraire, placée dans un cours plus avancé, s'y maintenait difficilement. Elle

étudiait avec peine, retenait mal. Elle avait l'esprit comme voilé par un obscur travail intérieur qu'elle-même ne comprenait guère ; on la trouvait lente, confuse, un peu close. Elle savait ce jugement et, bien qu'elle en souffrit, s'y soumettait. Il n'y avait pas chez elle ces élans de piété assez ordinaires aux jeunes filles dans des maisons d'éducation catholique : elle était croyante parce qu'on l'était autour d'elle. Le temps qu'elle passa dans cette pension lui fut pénible : elle se portait mal ; après trois années, son père se décida à la garder près de lui à la Mettrie, tandis que sa sœur restait à Lyon. Elle avait alors seize ans. Elle revint à la campagne avec une sensation vive de joie et de liberté ; il lui demeura pourtant de ce séjour dans cette pension, située sur le coteau de Fourvières, un souvenir d'une note particulière, un peu voilé, un peu triste, où apparaissait dans une brume douce la colline peuplée de collèges et de cloîtres, avec son aspect mystérieux, presque mystique, ses jardins, ses petites rues en pente, leurs détours, leur silence, les sonneries de cloches qui alternent et se répondent des églises aux couvens.

Elle eut désormais une grande liberté et tous les loisirs qu'elle voulut. Son grand-père et son père s'occupèrent seuls de lui faire poursuivre ses études sans la contraindre en rien. Les journées se suivirent pareilles et paisibles, dans cette immobilité qui invite un cœur mobile à se retourner sur soi. Elle était naturellement modeste, et, se rappelant les difficultés qu'elle avait eues pour apprendre, elle se croyait réellement dépourvue de dons et d'aptitudes. En réalité, son esprit, qui était mal à l'aise dans les sciences exactes, lorsqu'il s'appliquait aux régions délicates des sentimens et des valeurs morales, s'y mouvait dans la lumière : alors elle avait des certitudes intimes immédiates, et elle se déterminait avec clarté et évidence.

Elle ne se doutait pas que cette disposition allait chez elle beaucoup plus loin que chez aucune des personnes qui l'entouraient. Cette faculté précieuse s'accompagnait, comme il arrive souvent, de la persuasion intime, innée, que, derrière tout ce qui s'offre immédiatement aux regards et à l'esprit, derrière ce qui est vie extérieure, image, apparence, s'étend un ordre d'existence invisible qui importe infiniment plus que le premier. Conviction que peu d'esprits se formulent d'une façon limpide,

mais qui, encore qu'obscure et ignorée, est le ferment de la plupart des vocations philosophiques et religieuses et qui, dans la vie courante même, se traduit par le besoin de sentimens aigus, délicats et forts.

Pour elle, elle savait déjà que les occupations menues et banales dont se composaient ses jours ne lui suffiraient jamais; relations, visites, conversations, ce n'était qu'une surface, presque un mensonge; on ne pouvait s'y tenir : il fallait quelque chose de puissant, de grand, à quoi elle pourrait se donner, d'où découlerait une plénitude intime. Elle sentait que là était la nécessité première de sa nature, mais elle ignorait tout à fait d'où naîtrait cet univers vague et merveilleux qui serait à la mesure de ses plus grands désirs; car sa vie intérieure, quoique ardente, était pleine d'hésitations et de songes.

Il est une personne qui, bien que morte depuis longtemps, exerça sur elle, durant ces années-là, sa très pure influence : c'est cette grand'tante Aglaé Engérand, qui, quatre-vingts ans plus tôt, s'était faite religieuse et avait été quelque temps prieure des carmélites de Moulins. Laure avait, dans un médaillon, un portrait d'elle où on la voyait à l'âge d'une vingtaine d'années, fraîche miniature qui portait le cachet vif et délicieux des environs de 1800 : de beaux yeux, les joues rosées, le front blanc; dans la physionomie, quelque chose à la fois de confiant et de libre. Laure aimait cette image et souvent s'absorbait à la contempler. Mais pourquoi s'être brusquement retirée au cloître? Elle interrogeait son regard comme elle aurait fait pour une personne vivante, et tâchait de pénétrer son secret.

Une brève notice conservée dans les papiers de la famille disait qu'elle avait pris cette résolution « sans que rien fît supposer que son cœur avait été engagé dans une inclination impossible, mais plutôt par suite d'une gravité naturelle. » Laure aimait qu'il en fût ainsi, et que dans son âme aucune déception commune ne fût entrée. Au bout de peu d'années, elle avait été choisie comme prieure du couvent, mais elle avait ensuite demandé à être déchargée de cette fonction et à redevenir simple religieuse. « Elle ne voulait plus diriger les autres, expliquait la notice, par humilité et parce qu'elle déclarait pouvoir à peine se diriger elle-même. Elle était d'une nature inquiète; elle disait n'être pas assez avancée en plusieurs vertus, notamment

dans la vertu d'espérance. Elle mourut à trente-deux ans; elle avait, dit-on, souhaité qu'on gravât sur sa tombe ces deux mots latins : « *Quod potui,* » qui signifient : « Ce que j'ai pu. » Elle voulait sans doute exprimer par là qu'au cours de sa vie elle avait fait pour le mieux, ou bien, peut-être, que cette mort, et cette tombe, et cette destinée, étaient tout ce qu'elle avait pu... »

Laure savait ces phrases par cœur, et sa pensée se reportait fréquemment à cette mémoire révérée; elle en éprouvait chaque fois un bonheur lumineux et suave, comme devant l'unique chose qu'elle connût qui fût absolument parfaite. C'était une parente, une amie; cette vocation, ces regrets, cette haute liberté hors du monde, même ce doute sur soi, cette existence toute dominée par des vues éternelles l'exaltaient. Elle se disait qu'elle aussi choisirait, pour s'y donner entièrement, la plus grande perfection, qu'elle s'y consacrerait, quoi qu'il en pût coûter. Mais elle ne savait pas, dans les brouillards de ses dix-huit ans, ce que serait ce bien supérieur à tout : ceci seulement était décidé que dans sa vie ne figurerait que ce que son cœur avait de plus profond.

Elle trouvait chez son grand-père une aide pour ses aspirations naissantes et pour cette culture de l'âme dont elle éprouvait le besoin; un peu lent d'esprit, mais réfléchi, ouvert, instruit, il causait volontiers avec elle sur les sujets les plus divers et portait partout la même vue sage et paisible. Charles-Armand, au contraire, de nature plus souffrante et inquiète, plus sensible et cependant redoutant à l'extrême les manifestations de sensibilité et d'émotion, soit pour ce motif, soit par crainte de répandre sur la jeunesse de sa fille, s'il l'accoutumait à ses idées, une ombre de mélancolie et de désabusement, n'avait guère avec elle de conversation qui dépassât le niveau des études qu'elle faisait ou qui portât sur des questions intimes et personnelles. Laure, parfois, à de menus indices, pressentait chez lui une délicatesse plus vive que chez son grand-père et, pour ainsi dire, d'un autre rang; mais il y avait entre eux cette frêle barrière de silence et de tristesse.

En Maximilien, tout révélait la force, la maîtrise de soi, un juste équilibre, une tranquille raison. Il était de haute stature, avait les épaules puissantes, point voûtées, de beaux cheveux

blancs abondans, un air naturellement imposant. Dans sa famille, et même dans le voisinage, on avait l'habitude de le consulter dans les occasions graves. Ce fut sa pensée qui domina celle de Laure jusqu'à ce qu'elle eut vingt ou vingt-deux ans. Pendant les premiers temps qui suivirent son retour à la Mettrie, presque chaque matin elle travailla soit avec lui, soit avec son père. Charles-Armand lui enseignait les sciences, qui l'intéressaient peu. Avec Maximilien, elle étudiait l'histoire, l'histoire naturelle; il essaya, en outre, de lui faire connaître les principaux auteurs latins et grecs. Près de lui, elle apprenait volontiers; ces leçons, du reste, ne furent bientôt que des causeries régulières et suivies où il lui faisait part de ses réflexions et de ses souvenirs. Il avait, à travers sa vie bien remplie, porté ce sens des problèmes de la destinée, qui était presque héréditaire dans sa famille, mais avec un confiant optimisme, sans inquiétude et sans tourment. Il avait le discernement et le goût des vérités d'ordre général; toutefois, sa philosophie, — et ce mot est déjà trop ambitieux, — n'était guère qu'une manière d'être personnelle qui rayonnait sur l'ensemble de ses actions et de ses pensées; ce que Laure en voyait, c'était une grande liberté d'opinion, un penchant à comprendre plus qu'à juger, l'absence totale d'envie, et l'habitude de considérer toute personne et toute chose avec une bienveillance désintéressée.

Il était content de rencontrer une intelligence vive et ouverte en laquelle se reflétait, comme dans un beau miroir, ce qu'il avait acquis de sagesse et de vérité. Laure l'écoutait avec attention et avec une soumission qui lui était naturelle dès qu'elle rencontrait une autorité véritable; mais les idées d'un ordre élevé avaient chez elle un retentissement et des échos que lui ne pouvait soupçonner.

Sa sensibilité, en effet, ne s'émouvait pas spontanément des mêmes objets que celle de la plupart des gens. Les détails de sa vie quotidienne la touchaient peu, et même on obtenait difficilement d'elle qu'elle y portât attention et intérêt. Mais un certain nombre d'idées qui, pour l'ordinaire des esprits, sont inertes, lointaines, glacées, celles qui ont trait à des réalités d'ordre universel et infini, infini du ciel, infini de l'espace et du temps, condition et destinée humaine, éternité, que, au cours du plus grand nombre des existences, quelques circonstances capitales seulement, çà et là, évoquent et rappellent, chez elle, au con-

traire, faisaient jaillir des sentimens vifs et précis, étaient actives, essentielles, dominatrices. Sans doute, elle ne se rendait encore que très confusément compte de leur puissance et ne s'abandonnait qu'à demi à leur immense attrait; surtout, elle ignorait complètement que ce fût là une marque originale et rare. Quelques personnes naissent ainsi qui sont, suivant une expression célèbre, « prises en l'éternel comme en un piège saint; » tandis qu'elles sont indifférentes à ce qui ne porte pas quelque marque sublime, lorsque au contraire, elles trouvent des indications dans le sens de leurs aspirations souveraines, en reçoivent un bonheur émouvant. Maximilien ne sentait pas autour de lui, comme Laure, cette sorte d'enveloppement de l'infini; il n'en éprouvait point la force pathétique; de là peut-être le germe d'un désaccord futur; mais, pour le moment, Laure, encore ignorante d'elle-même et incertaine, lui avait une admiration reconnaissante quand, au cours de leurs conversations et de leurs promenades, il exprimait des sentimens où les siens pouvaient tout à coup se reconnaître et se reposer.

Personne, par exemple, n'aurait comme lui su lui parler de la nature et la lui faire aimer précisément selon le goût secret qu'elle avait. Une fois, par un matin de juillet, elle s'était trouvée avec lui vers midi en pleine campagne; ils s'étaient arrêtés à la lisière d'un bois, sur une prairie où le feuillage traçait des ombres immobiles; à quelque distance devant eux s'étendait au soleil un champ de blé mûr pareil à un massif drap d'or. La chaleur était accablante, l'air inerte; point de mouvement, tout reposait. Maximilien contempla avec plaisir ce spectacle :

— Il n'y a pas un insecte qui bouge, dit-il... Les anciens avaient coutume de dire en pareils momens que Pan dormait. Ce n'était pas sans raison; écoute : on a comme la sensation qu'autour de nous un grand être est étendu et sommeille...

Laure prêtait l'oreille, le cœur battant, comme s'il lui avait été révélé soudain la présence voisine d'un être invisible : il lui semblait que son grand-père disait vrai, qu'elle était comme au seuil d'un mystère troublant, sur lequel elle eût voulu apprendre davantage; elle essayait d'interroger Maximilien, mais il ne savait que décrire ce Pan flâneur et malicieux aux pieds de bouc comme le diable... Une autre fois, un autre beau jour, où elle s'était, au cours d'un voyage, trouvée avec lui dans des mon-

tagnes, ils avaient gravi ensemble un sommet élevé d'où l'on découvrait au loin sous le soleil d'autres sommets, puis une vallée, puis des plaines. Ces étendues étaient mornes et immobiles dans une atmosphère claire, lumineuse, aérienne. Maximilien lui dit :

— On est si léger sur ces hauteurs! On se sent si libre! N'est-ce pas vrai ?... En même temps, on a l'esprit envahi par une impression sérieuse. On dirait qu'un souffle sublime et éternel vogue de montagne en montagne : est-ce que tu ne le remarques pas?

Si, Laure le remarquait, et déjà saisie par cette immensité, elle était ravie que ce qu'elle éprouvait et n'aurait pas su dire se trouvât ainsi, par l'autorité de son grand-père, réalisé et agrandi. Ces paroles s'imprimaient dans sa mémoire, et avec un confus élan de tout son être, elle imaginait que l'essentiel de sa vie serait composé de telles rencontres troublantes avec quelque chose qui la dépasserait. Ce Maximilien l'entretenait rarement de choses religieuses, ses sympathies n'étant point tournées de ce côté. Quelquefois, parlant à Laure du christianisme, il lui faisait remarquer que, dans bien des cas, la religion nouvelle avait continué le culte païen, au lieu de le détruire, et s'était substituée à lui, notamment pour continuer ses fêtes. Lui était spontanément porté à avoir confiance dans l'ordre des choses naturelles. Il avait autrefois beaucoup lu et étudié la littérature des Grecs, dont il entretenait Laure fréquemment, et il avait pris d'eux cette opinion, en harmonie avec son caractère, que, dans l'ensemble, tout est bien. « En dépit de tant de malheurs, dit, dans une tragédie de Sophocle, Œdipe aveugle et mendiant à sa fille Antigone, en dépit de tant de malheurs, mon âge avancé et ma grandeur d'âme me font trouver que tout est bien. »

— Vois, Laure, comme cela est admirable et combien, en effet, il faut de noblesse et de désintéressement, combien de force d'âme, pour affirmer même au milieu de la douleur ce qu'il y a de bon et de beau dans l'univers... C'est que tous ces anciens avaient le sentiment d'une ordonnance juste de la nature. Écoute, par exemple, ce que dit Homère à propos du Cyclope : « qu'il exerçait l'iniquité dans la solitude. » Voilà aussi qui est magnifique : te représentes-tu ce géant qui, bien qu'éloigné des hommes et de ses semblables, par sa méchan-

ceté troublait encore l'ordre du monde, et se conduisait mal jusqu'envers les êtres inanimés?

Il lui fit lire Homère, Plutarque aussi, où elle connut les grandes actions de l'antiquité, les héros grecs avec leur courage, leur raison, leur folie, leur volonté de se dresser au-dessus de l'humanité, en pleine lumière à côté de leurs dieux. Ce qu'elle admirait là surtout, c'est que la vie pût avoir un usage si magnifique, et elle en retenait comme une promesse de bonheur. Quand Maximilien, au cours de leurs lectures ou de leurs conversations, voyait s'animer dans le regard de Laure une flamme enthousiaste et belle, il estimait qu'il faisait assez pour former son cœur. Il ne lui donnait, pour la diriger, presque aucun conseil que de s'abandonner aux mouvemens généreux de ses inclinations.

— Tu sens bien, lui disait-il parfois, que tu serais incapable de commettre une action vile ou mauvaise.

A quoi Laure répondait : « Oui, » sans hésiter, avec une sécurité absolue.

Il lui faisait voir en l'homme l'aboutissement de toute la vie naturelle, d'un lent effort essayé dans les plantes et les bêtes, comme l'effet de la plus longue, la plus patiente, la plus triomphante volonté; et par suite, il lui montrait le développement des facultés supérieures comme le suprême épanouissement de l'univers, quelque chose de profondément noble et heureux. Laure ne comprenait pas tout, chaque fois, dans ses explications, mais elle avait des idées de cette sorte une perception vivante et imagée aussitôt gravée dans son esprit, accompagnée d'un certain au-delà tragique qui ne se disait pas. Ainsi, elle était habituée à se représenter autour d'elle une nature bonne, bien disposée, chérissant l'homme ainsi qu'un enfant préféré; souvent assise seule dans le parc, au milieu de l'épanouissement des saisons heureuses, entourée de verdure et des bruissemens du feuillage, il montait d'elle, dans une sorte de demi-sommeil, une reconnaissance aimante pour ces choses qui l'abritaient et l'accueillaient, elle avait la vision d'une parenté profonde avec elles, sans rien de matériel, sans rien de sensuel, l'impression d'être comme le dernier échelon de la longue série des êtres, au sommet, la plus comblée, la plus sage.

Elle avait, autour de ses vingt ans, l'âme forte, tendue, ardente, elle haïssait toute chose médiocre et elle aurait élu, si

elle avait pu, une existence héroïque. Mais comment? En se donnant à quelle entreprise, à quelle œuvre? Elle ne savait pas. Très souvent, les personnes qui ont le sens des réalités sublimes, de ce qu'on appelle dans les manuels chrétiens la grandeur de Dieu, ont tenu cette disposition de maîtres qui les inclinaient par avance à une solution, et n'éveillaient ces clartés que pour plier l'âme plus sûrement à des dogmes établis. Elle, au contraire, n'avait reçu d'influence extérieure que pour apprendre à se fier à ses propres aspirations; aussi, ce trésor des sentimens infinis se trouvait chez elle avec une marque merveilleuse et pure, et une destinée indécise.

Elle vivait très naïvement pour son compte ce problème éternel d'accorder avec une existence humaine les grandeurs qui passent le monde, de leur faire une place dans la trame vulgaire des jours. Cependant, au long des années monotones, elle apprit peu à peu à jeter sur la réalité un regard plus exact, et elle comprit qu'il lui faudrait beaucoup céder de ses rêves intransigeans. Elle se demanda s'ils n'étaient pas inutiles, mensongers : de là vint pour elle un malaise, une mélancolie... A l'époque où commence cette histoire et où elle allait avoir vingt-quatre ans, la volonté héroïque de sa première jeunesse commençait ainsi à être touchée et ternie par l'expérience et par le temps.

Son occupation, sa joie durant ces années-là furent son amitié parfaite avec sa sœur. A dix-huit ans, Louise était sortie de pension. Comme elle avait été comblée des éloges qn'on accorde aisément à une jeune fille intelligente et heureusement douée, comme elle était partout mieux accueillie, plus fêtée que Laure, on eût pu craindre que, vivant près de sa sœur, elle ne prît facilement avec elle un ton de supériorité. Mais un jour que son père, par avance, voulait lui donner un conseil à ce sujet, elle s'en défendit comme d'un reproche injuste et pénible. Et de fait, non seulement elle montra de la déférence envers Laure, mais, dès qu'elles eurent vécu quelque temps ensemble, elle sembla se soumettre à son autorité, l'accepta, s'inclina; il se fit dans son esprit, sous l'influence de Laure, un changement très grand, et il en résulta entre elles une affection si vive, si rare, si unique, si belle, que, des années plus tard, après bien des événemens survenus, le seul souvenir en devait un soir bouleverser sa vie.

Elle était différente de Laure, plus mobile, plus rêveuse, plus sentimentale, au sens ordinaire du mot, plus passionnée selon le monde... Mais elle aussi tenait de sa race le sentiment inné qu'il y a au monde des réalités plus graves que celles qui se révèlent dans les occupations et les conversations ordinaires; de là chez elle, de longue date, un goût d'indépendance et un certain dédain à l'égard des façons de penser communes et convenues. Ainsi un côté futile, un côté profond; sous les inclinations faciles de sa nature, une source lointaine d'autres clartés: c'est cette lueur incertaine, d'ordre confusément mystique qui, au contact de Laure, s'agrandit jusqu'à rayonner sur le reste de ses pensées. Elle était à l'âge où une jeune fille est le plus oisive et a pourtant, lorsque son âme est généreuse, le plus d'ardeur à se donner à quelque chose qui serait au-dessus d'elle; elle se soumit à l'influence de Laure comme à ce qui à la fois était et lui semblait le mieux et le plus selon son cœur.

Elle admirait chez sa sœur, ainsi qu'une supériorité belle et, jusque-là, inconnue, cette vie intérieure toujours ramenée sur elle-même, forte, pure, abritée, intacte; elle aurait voulu lui ressembler; en Laure l'âme était continuellement présente, avec ses arrière-pensées lointaines. Louise avait plus de dispositions qu'elle à trouver dans la vie de relations, dans l'art, dans le luxe un plaisir qui lui suffisait, et quoique capable d'être troublée par les mêmes idées et d'en éprouver la force exaltante, elle n'avait pas le sentiment inévitable de leur suprême vérité. Laure s'en apercevait, sans songer à lui en faire un reproche : elle la voyait plus vivante, plus belle, plus recherchée; et, avec une nuance d'affection protectrice, elle l'aimait mieux telle qu'elle était.

Tout au moins ces différences se perdaient alors dans le bonheur d'une entente sans nuages. C'était une confidence continue, même dans le silence, un échange incessant de pensées, des nuances aussitôt devinées, un va-et-vient vif et ailé. Au-dessus de leur vie matérielle, de ses soins et de ses obligations, il y avait, ainsi qu'une parure spirituelle, leurs secrets, l'écho qu'éveillaient en elles les incidens des jours, un domaine de liberté heureuse, étincelante, légère, plus encore : un regard sur un savoir mystérieux.

Ainsi s'écoulait le temps; toutes deux étaient liées, unies, presque pareilles. Elles étaient l'une pour l'autre presque toute

société. Le parc, avec son luxe ancien que deux siècles avaient à la fois usé et épanoui, faisait à leurs rêves et leurs causeries un décor qu'elles aimaient. Combien de fois, par les beaux soirs, elles s'attardèrent au bord de la terrasse qui dominait le jardin et la pièce d'eau ! A les voir aussi unies, on pensait qu'elles souhaitaient demeurer ainsi, et qu'elles ne pourraient jamais se séparer; cependant toutes deux étaient venues à cette heure lourde et mûrie, à ce moment rapide où il faut bien que, d'une façon ou de l'autre, la vie d'une jeune fille se décide, et que s'inclinent les destinées.

III

Dans les premiers mois de l'année 189., deux circonstances survinrent qui apportèrent de grands changemens dans cette demeure paisible. La première fut une aggravation rapide et dangereuse de la maladie de Charles-Armand. Jusque-là, bien qu'il souffrît souvent, il se dominait assez pour n'en presque rien laisser paraître; mais, cette fois, les signes en étaient trop évidens : il dut rester alité quelques semaines, et cette crise le laissa très affaibli. Ses filles en furent effrayées, sans toutefois se représenter que réellement il pourrait leur être enlevé; car depuis leur enfance elle n'avaient vu disparaître aucune personne dont l'existence fût mêlée à la leur, et, faute d'une telle expérience, la mort est difficile à imaginer.

On conseilla à Charles-Armand d'aller consulter à Paris un spécialiste connu; dès qu'il fut un peu remis, il s'y décida. Laure l'accompagna dans ce voyage. C'était au commencement du mois de mai.

Elle alla avec son père chez le médecin au rendez-vous fixé. Celui-ci ausculta avec beaucoup de soin Charles-Armand, et entre autres prescriptions lui ordonna de faire le plus tôt possible une saison à Vals. Il l'engagea à revenir le voir à l'automne. Beaucoup plus tard seulement, Laure se rappela le regard qu'à plusieurs reprises il leva vers elle, à la dérobée, un regard lourd, grave, chargé de sens, qui paraissait vouloir exprimer quelque chose que la parole ne pouvait dire. Ce regard, chaque fois, lui causait un malaise extrême, cependant elle ne le comprit pas; d'autre part, elle avait avec son père une trop longue habitude de confiance pour que l'idée lui vînt de se renseigner à son insu

en faisant une démarche nouvelle auprès de ce médecin. Ils rentrèrent à la Mettrie, et dès le commencement de la saison de Vals, Charles-Armand alla s'y installer. Son séjour devait y durer plus d'un mois ; il avait loué par avance une villa. Il emmena Louise avec lui ; Laure, au contraire, resta à la Mettrie pour tenir compagnie à Maximilien. Tels furent leurs arrangemens.

A peu près à ce moment-là vint faire visite à la Mettrie un cousin âgé d'environ trente-quatre ans, qui annonça son intention d'habiter désormais le pays et de s'installer dans la demeure de sa famille, située aux environs de Ch...-de-N..., demeure qu'il avait délaissée depuis longtemps. Il s'appelait Marc Vindré. Sa grand'mère était la cousine germaine de Maximilien ; comme il avait perdu son père et sa mère de bonne heure, c'était elle qui l'avait élevé, précisément dans cette maison où il voulait à présent revenir. Ils avaient vécu là tous deux, d'une existence presque recluse ; ils ne recevaient que de très rares visites ; quelquefois, durant des semaines, il ne voyait d'autre personne que le curé de la commune voisine, qui venait lui enseigner le latin. Cela jusqu'à ce qu'il eût treize ou quatorze ans ; un jour, alors, il s'était résolu de lui-même à rentrer dans des conditions de vie plus communes, et, malgré les larmes de sa grand'-mère, il s'était fait mettre en pension à Moulins, puis à Paris. Ses classes terminées, il était resté à Paris, où il avait fait avec suite et succès des études de médecine. Il continuait alors à venir auprès de sa grand'mère passer ses vacances ; durant ces séjours, il allait volontiers à la Mettrie pour voir Maximilien et Charles-Armand, qui l'avaient en amitié et qui, suivant leur habitude, le retenaient de longues heures pour causer avec lui.

Laure et Louise se rappelaient très bien sa grand'mère, chez laquelle elles étaient allées plusieurs fois, quand elles étaient petites, car cette vieille dame demandait souvent qu'on les lui amenât. On les mettait en toilette. Elle les recevait dans son grand salon. C'était une excellente personne, grosse et imposante, qui voyait mal ; elle les installait en face d'elle, dans de grands fauteuils or et cramoisi ; puis, d'un ton plaintif, elle leur faisait des confidences les plus sérieuses du monde sur tout ce qui la concernait, ses affaires, ses domestiques, les malheurs de la vieillesse, la méchanceté des hommes. Immanquablement, elle

arrivait à parler de son petit-fils, et alors, bien qu'il ne lui donnât que des sujets de satisfaction, elle s'attendrissait et sanglotait dans son mouchoir. Les deux fillettes dans leurs fauteuils, leurs petites ombrelles à la main, à la fois honorées et interdites d'un entretien si grave, comprenant mal, n'osaient même pas remuer. Ensuite elle les menait à la salle à manger et les bourrait de gâteaux et de confitures. Laure et Louise, quand elles voyaient ensuite Marc à la Mettrie, levaient un regard inquiet vers ce cousin qui faisait tant pleurer sa grand'mère.

Celle-ci mourut quand il avait vingt-trois ans. Pendant les premières années qui suivirent, il continua à faire quelques visites à sa maison déserte, puis il en perdit l'habitude. Il donnait de temps en temps de ses nouvelles à Maximilien; on savait qu'il faisait de lointains voyages, mais il ne venait plus... Cette demeure, où il se proposait de vivre désormais, était située à une quinzaine de kilomètres de la Mettrie, de l'autre côté de l'Allier, sur les coteaux qui avoisinent Montoldre. C'était une sorte de petit château Louis XIII, coquet et coloré, formé d'un corps principal assez haut que flanquaient deux ailes plus basses en briques rouges et blanches, avec, autour des fenêtres, des encadremens de pierre grise d'Auvergne. Du faîte pendait, comme une lourde draperie, un toit d'ardoise d'apparence massive, d'où émergeaient quelques cheminées trapues et plates. Devant, un beau perron blanc dominant une cour pavée; plus loin, des pelouses, des massifs, des allées descendant la colline jusqu'à une terrasse d'où l'on dominait au loin la plaine de l'Allier... Donc, tout cela était fermé, délaissé. Un jardinier, qui habitait dans une minuscule maison près de la grille d'entrée, était censé veiller à l'entretien de la demeure et du parc; mais, comme c'était un homme âgé et que son maître était peu exigeant, il se contentait d'aller par les beaux jours ouvrir les fenêtres du rez-de-chaussée, pour faire entrer dans les pièces l'air et le soleil. Il avait, peu à peu, confiné son travail dans le jardin potager, qui lui était personnellement utile. Aussi, partout ailleurs régnaient la liberté et le désordre : certaines allées commençaient à s'obstruer, des sapins s'étant démesurément arrondis et ayant pris du ventre à leur détriment; la pièce d'eau, recouverte d'une mousse immobile et glauque, était livrée aux moustiques et aux grenouilles... on imagine aisément les mille détails d'un parc abandonné. Et même, comme celui-ci était clos de murs, presque

aucun regard humain n'y pénétrait plus, ce qui est le dernier mot de la vie naturelle.

Donc, cette année-là, Marc s'était décidé à remettre en état le petit château ; il projetait de se marier et de couler là le reste de ses jours, s'occupant de ses terres, chassant l'automne, voyageant quelquefois, enfin menant l'existence oisive et banale de tant de possesseurs de ces gentilhommières neuves ou anciennes qui abondent dans ces plaines riches et dont on aperçoit, en passant sur les routes, les façades riantes et les tourelles au bout des pelouses des parcs. Autrefois, il avait eu de plus vastes désirs. D'abord, quand il n'avait que dix-huit ou dix-neuf ans, il avait décidé qu'il serait un écrivain célèbre ; puis, assez vite, cet espoir et même ce goût s'étaient dissipés. Il avait alors entrepris, en grande partie sur le conseil de Maximilien, des études de médecine, avec l'intention de se consacrer plus tard à des recherches scientifiques ; il avait travaillé très assidûment, mais refusé à l'internat, ce premier échec l'avait déjà un peu découragé. Une fois docteur, il s'était fait attacher à un laboratoire d'études à Paris ; il avait connu là, pendant plusieurs années, une vie sévère, difficile, absorbée dans des travaux minutieux et exigeans; il s'y était rendu compte que, même dans l'ordre de la découverte ou de l'invention, il faut une patiente et dure discipline pour des résultats souvent minimes et toujours problématiques. Riche, tenté par la possibilité d'une existence plus commode, il avait, après sa trentième année, dit adieu aux volontés de sa jeunesse, sans amertume du reste, sans regret, s'étant seulement fait une opinion nouvelle sur ce qui mérite d'être désiré. Quelque temps il avait voyagé ; il était allé en Orient, puis en Extrême-Orient, où il avait séjourné ; il était maintenant désireux de mettre un terme à ces courses errantes.

Il avait, de ses études, gardé une disposition d'esprit plutôt sceptique et positive. Il était élégant sans prétentions, assez grand, avec une figure expressive, un regard clair et parlant, une voix très nuancée, pleine de vérité et d'accent ; rien dans ses manières de ce qu'on appelle communément la séduction ; plutôt un cachet sérieux.

Dans les premières journées qui suivirent son retour, — lequel, du reste, avait déjà été annoncé par lettre, — il se rendit à la Mettrie, où on l'accueillit avec plaisir. Il vit Laure et Louise.

Il eut l'occasion de laisser entendre qu'il souhaitait se marier. C'était dans le moment où Charles-Armand revenait de Paris : il se savait gravement atteint, et c'était une raison nouvelle pour qu'il désirât établir ses filles au plus tôt, surtout Laure, dont l'avenir l'inquiétait à cause de sa nature particulière, qu'il avait pénétrée peut-être mieux que personne. Là, tout convenait : une longue connaissance, des goûts distingués, des fortunes pareilles, ce château gracieux et presque poétique, ce parc incliné au flanc de sa colline. Il pensa donc que ce mariage pourrait plaire à sa fille ; et comme il devait à nouveau s'éloigner, il engagea Marc à continuer ses visites à la Mettrie, tandis que Laure et Maximilien seuls y resteraient, — invitation que celui-ci accepta très volontiers.

Donc, après ce départ de Charles-Armand et de Louise, il vint plus souvent, d'ordinaire après le dîner, car il était sûr, à ce moment, de trouver Maximilien. Il arrivait à cheval, à la nuit tombante, par les crépuscules de juin, beaux et tardifs. Souvent, il rencontrait Laure et son grand-père se promenant devant la maison ; ils rentraient ensemble et s'installaient pour la soirée dans le bureau de Maximilien.

Laure prenait place sous la lampe, à côté de la table de travail qui était au centre de la pièce, et elle faisait quelque ouvrage d'aiguille. Maximilien et Marc se tenaient plus loin, dans l'obscurité, d'où émergeait très confusément le désordre des meubles et des livres.

Laure s'asseyait presque chaque fois dans le même fauteuil ancien, garni de cuir brun, au dossier haut et presque droit. Elle était d'ordinaire vêtue de blanc, avec une écharpe sur les épaules, et souvent une fleur à son corsage ; le cercle de lumière très net qu'enserrait l'abat-jour l'enveloppait, tombait sur ses cheveux, son visage, sa robe jusqu'à ses pieds, et aussitôt après, l'ombre commençait. Autour de son front incliné venaient voleter parfois quelques papillons fous, car les fenêtres restaient ouvertes sur les nuits paisibles de ce commencement de l'été point chaud encore et plein du parfum de ses fleurs éphémères.

Maximilien allumait sa pipe et, tout en fumant, questionnait Marc sur ses études ou ses voyages, faisant part lui-même de ses souvenirs, de ses lectures, réfléchissant, comparant, manière de causer à laquelle Marc s'était déjà habitué près de lui autre-

fois. Souvent aussi on parlait des aménagemens nouveaux que Marc projetait pour sa maison, de l'état de ses propriétés, des travaux à faire dans ses domaines. Laure, certains soirs, lisait à haute voix les lettres qui venaient de Vals; elle se mêlait peu à la conversation et seulement si on l'y provoquait, ce qui arrivait quelquefois, parce que Marc sollicitait son avis ou bien parce que Maximilien tâchait de la faire intervenir, disant : « Vous savez, Laure connaît bien cela, » ou bien : « Laure et moi nous avons souvent causé à ce sujet, n'est-ce pas vrai ? » Laure, penchée sur son ouvrage, levait la tête et répondait tout de suite, sans se dérober, d'une façon courte et précise. Aussi, parce qu'on sentait sa pensée constamment attentive et vivante, elle se trouvait presque au centre de la conversation, même dans son silence; et, comme s'il était venu d'elle une influence douce et imperceptible, Maximilien et Marc ensemble éprouvaient sa présence comme un grand bien.

Ils étaient pourtant loin l'un de l'autre, au cours de ces calmes soirées, de soupçonner l'émoi qui l'agitait. Elle se disait qu'un jour Marc peut-être la demanderait en mariage; elle pressentait l'approche d'un moment décisif de sa vie, et une poignante inquiétude, par instans, lui serrait le cœur. Assurément, aucun parti plus acceptable ne s'était présenté ou ne se présenterait, et, néanmoins, elle devinait que Marc ne lui ressemblait pas, que, dans l'existence qu'il lui offrirait, cette sorte d'espoir merveilleux, dont toute sa jeunesse avait vécu, demeurerait comme une réalité étrangère, lointaine, à jamais sans emploi. Marc lui plaisait pourtant; elle aimait ses manières prévenantes, sa sincérité, le son de sa voix, une certaine autorité qu'il y avait en lui; elle était attirée vers lui, même presque en dehors de son consentement. Mais que dirait-il, si seulement il la connaissait? Et, d'autre part, s'ils ne se ressemblaient pas, qui donc avait raison de lui ou d'elle? Brodant sous la lampe, silencieuse, immobile, prise malgré tout par le charme de ces heures, elle écoutait à la fois la conversation qui errait autour d'elle et le murmure immense de ce doute effrayé.

Ces visites à la Mettrie avaient pour Marc un attrait grandissant; il était désireux de plaire à Laure, et chaque jour il se promettait d'une façon plus précise de demander sa main. A sa sympathie pour elle se joignait du respect et une admiration mal définie; jusque-là, il avait pensé au mariage comme à une

convenance, une nécessité, à la plus commode habitude; mais Laure ne ressemblait point à la femme qu'il s'était vaguement représentée comme devant être sa compagne; sans bien se rendre compte pourquoi, il pressentait en elle quelque chose de supérieur, de rare, une sorte de beauté intime, comme une clarté de source entrevue. Elle avait, dans ces jours-là, peut-être à cause de son émotion, un certain charme nouveau qui l'enveloppait; ses attitudes et ses mouvemens étaient empreints d'une perfection sûre et mesurée qui retenait les yeux. Elle-même peut-être sentait ce rayonnement autour d'elle; ses souvenirs en gardaient une auréole brillante; un sourire errait sur ses lèvres comme un secret retenu, et, souvent, à l'arrivée de Marc, elle s'étonnait d'éprouver une joie neuve et troublée, tandis qu'ils rentraient ensemble dans la maison et qu'un domestique allumait la lampe par les crépuscules encore bleus. Maximilien était heureux qu'elle eût tant de grâce et qu'elle parût accomplie en toutes choses; il voyait avec plaisir cet accord croissant, ces circonstances qui se réunissaient, s'inclinaient, pour préparer cette union, ces soirées unies et limpides, pareilles à une belle rivière paisible, qui emporte cependant.

Ces visites de Marc, toujours plus rapprochées, se poursuivirent durant plus d'un mois, car la saison de Charles-Armand à Vals se trouva prolongée d'une manière imprévue par une reprise de ses souffrances, qui l'obligea à suspendre plusieurs jours son traitement. Marc se proposait de lui demander la main de Laure quand il reviendrait; mais, comme jusque-là il n'avait causé que très brièvement avec elle et que, de plus, chaque fois, par une sorte d'entente tacite et timide, tous deux avaient évité de toucher à rien qui les concernât directement, il désirait, avant de faire une démarche décisive, avoir avec elle quelques conversations qui l'éclaireraient mieux sur son caractère et ses dispositions. La première occasion lui en fut donnée un matin où il était venu vers neuf heures à la Mettrie, pour demander à Maximilien un conseil sur ses affaires; il avait quelqu'un à voir dans les environs pour une acquisition. Maximilien s'offrit à aller avec lui et lui dit qu'il allait faire atteler sa voiture. Marc, resté seul, erra un moment devant la maison, se demandant s'il chercherait à voir Laure à cette heure encore matinale; mais comme il s'approchait de l'escalier qui conduisait de la terrasse au jardin, il la vit qui gravissait les marches

précisément. Il alla à sa rencontre et lui expliqua pourquoi il était venu. Il se décida brusquement à mettre à profit les quelques minutes qu'il avait devant lui pour faire pressentir à Laure ses vœux et ses intentions, et il lui demanda si elle voulait se promener avec lui en attendant que Maximilien fût prêt. Sa voix trembla légèrement. Laure accepta, elle-même troublée; elle jeta sur lui un regard furtif, puis ils descendirent ensemble les marches qu'elle venait de monter.

C'était une matinée fraîche et ensoleillée. Ils longèrent le canal. Laure, depuis le premier moment, était presque assurée de ce qu'il voulait lui dire. Ils allèrent jusqu'à l'extrémité de la pièce d'eau, qui recevait là un ruisseau descendu des collines.

— Laure! dit Marc tout à coup.

Elle s'arrêta net et se tourna vers lui.

En phrases un peu embrouillées, il lui dit ses sentimens pour elle, son désir de l'associer à sa vie; mais il hésitait de plus en plus, car Laure, effrayée d'avoir à lui répondre et captive de sa propre émotion, se tenait immobile en face de lui sans un geste ni un signe. Lorsque Marc se fut tu et qu'elle se vit à son tour dans la nécessité de parler, elle dit, presque sans réflexion, et avec la sensation de s'abandonner à un profond hasard :

— Mais vous ne me connaissez pas!

Il fut un peu interdit; cependant, il répondit d'un ton persuasif :

— Mais si, Laure, je vous connais!...

Il lui rappela que, depuis plusieurs semaines, il était assidu à la Mettrie, qu'il n'y venait que pour elle, que, du reste, il l'avait vue depuis son enfance; et il ajouta même quelques mots de complimens.

Laure regardait le sable de l'allée; elle dit :

— Non, — en secouant la tête avec un certain air à la fois méditatif et peiné, qui le frappa.

Il y eut un instant de silence. Marc, embarrassé, demanda :

— Enfin, est-ce un refus?

A nouveau, et en rougissant, elle secoua la tête pour faire signe que non. Puis, comprenant que son attitude devenait trop énigmatique :

— Je veux dire simplement, expliqua-t-elle, que j'aurais mieux aimé que vous me demandiez en mariage parce que vous m'auriez connue telle que je suis... tandis que ce que vous avez

vu ou ce que vous savez de moi pourrait aussi bien recouvrir une personne très différente.

Sa voix, d'abord ferme, ensuite hésita, fléchit et s'éteignit presque d'émotion.

Son accent, sa franchise rassurèrent Marc ; il eut l'impression vive et fraîche de rencontrer une hauteur de sentimens et un orgueil délicat qui le touchèrent. Il craignit d'avoir froissé une susceptibilité légitime ; et, déférent, prêt à se donner tort, il lui demanda :

— Ainsi, vous êtes donc très différente des autres jeunes filles ?

— Je ne sais pas, dit Laure ; mais, voyez, je dois vous dire ceci parce que c'est la vérité, parce que je l'ai toujours pensé et que je ne puis être autrement : beaucoup d'avantages qui semblent combler les vœux de la plupart des gens, comme le bien-être, la fortune, une existence tranquille et commode, pour moi je n'y trouverais pas un grand bonheur.

Elle reprit : « un bonheur. » Elle avait l'air de s'excuser, mais en même temps d'exprimer une chose qu'il fallait dire absolument, tout ensemble timide et résolue.

Marc à nouveau s'étonna, ne voyant pas sur-le-champ de rapport entre cette affirmation et le vœu qu'il avait formulé. Cependant, il se rappela un temps où lui-même volontiers exprimait des sentimens pareils, où, ayant à peu près l'âge de Laure, et même plus jeune qu'elle, il avait cru ne pouvoir se contenter de l'existence paresseuse et plate qui s'offrait naturellement à lui. En regard de ces souvenirs, ses projets actuels lui apparurent, en effet, empreints de banalité. Une foule de beaux désirs oubliés jetèrent sur l'instant présent leur vive lumière et lui firent comprendre ce que Laure avait voulu dire ; et, bien que maintenant il jugeât ces aspirations un peu puériles, il fut touché de les retrouver soudain chez elle toutes neuves et vivantes.

— Vous estimez, lui dit-il, que la vie que je me propose de mener et qui pourrait devenir la vôtre, est médiocre et vulgaire. Ne vous en défendez pas : vous avez bien raison. Il reprit : Vous avez bien raison... Mais, maintenant, auriez-vous assez confiance en moi pour me dire ce qu'au juste vous souhaitez ? Est-ce trop demander ?

Il l'interrogeait du regard et paraissait persuadé par avance qu'elle ne devait pas savoir exactement.

Et Laure, en effet, consentant à son doute, lui dit en penchant le front avec un accent un peu triste :

— Je ne sais pas...

Ensuite, elle releva la tête brusquement et ajouta :

— Je me représente bien que ce que je dis là d'un côté est ridicule, et cependant, affirma-t-elle, c'est ainsi.

Elle prononça ces derniers mots avec une sorte d'assurance héroïque.

Marc sentait combien ce qu'elle disait lui était à cœur, que ce n'était que de petites parties de ses pensées qui débordaient au hasard comme d'une coupe trop pleine. Une seconde, il lui sembla qu'il était venu à la source de l'impression de fraîcheur et de limpidité qu'il avait eue souvent près d'elle. Sa silhouette, que spiritualisait une fine émotion, se détachait avec grâce dans le cadre du feuillage et des eaux ; elle était devenue un peu pâle ; il la regarda presque comme s'il la voyait maintenant pour la première fois, avec un mélange d'inquiétude et d'admiration.

Les roues d'une voiture crièrent sur le sable des allées, près de la terrasse, et le domestique de Maximilien apparut sur le bord de la terrasse, évidemment à la recherche de Marc.

— Je ne puis rester plus longtemps, dit-il, puisque votre grand-père m'attend. Mais nous parlerons à nouveau à ce sujet, n'est-ce pas ?

Laure acquiesça d'un signe et lui tendit la main.

Il s'éloigna. Le souvenir de ces quelques minutes domina ses pensées ce jour-là ; mais l'émotion qu'il avait eue un instant ne tarda pas à s'évanouir. Les sentimens découverts chez Laure lui plaisaient comme l'indice d'une nature généreuse, mais déjà il n'y voyait plus que des chimères qu'un peu de sagesse aurait vite fait de disperser. Il était du reste charmé, flatté aussi, de l'avoir trouvée non point sûre d'elle-même, mais au contraire incertaine, sensible et blessée, parlant avec un accent un peu désolé qui paraissait demander approbation et appui.

Chez Laure aussi ce souvenir vibra et se prolongea. Elle craignait de s'être montrée bien singulière ; mais elle lui était d'autant plus reconnaissante qu'il l'eût aisément comprise, et elle avait, presque malgré elle, l'idée qu'un grand bien en pourrait naître : mais était-ce l'espoir que Marc lui ressemblerait, ou bien, au contraire, elle-même était-elle disposée à accueillir ses conseils ? elle n'aurait pu le décider.

Marc revint le lendemain au milieu de l'après-midi. Il alla près de Maximilien dans son bureau ; puis il demanda à voir Laure, et, l'ayant rencontrée, il se promena de nouveau avec elle dans le jardin.

— Je viens de chez votre grand-père, lui dit-il en souriant lorsqu'il s'approcha d'elle, je lui ai expliqué que j'allais à votre recherche et que nous avions à examiner de graves questions philosophiques.

Il se moquait un peu ; toutefois, Laure lut sur son visage tant de franchise et de bonne humeur qu'elle ne lui en voulut pas, et même elle répéta, presque avec son ton et son sourire :

— Oui, sans doute, nous avons des questions graves à examiner.

Mais elle reprit aussitôt avec un autre accent :

— J'ai dû vous paraître bizarre, l'autre jour... Je voudrais que vous me croyiez aussi très raisonnable.

Et comme Marc tardait à répondre, elle ajouta :

— Au moins capable de le devenir.

Et elle arrêta sur lui un regard timide. Marc avait plaisir à la voir ainsi craintive devant ses propres pensées : il lui répondit avec une assurance familière :

— Mais non ! point si bizarre, croyez-le... Je connais ces idées... je les ai eues, moi aussi, et surtout je les ai souvent rencontrées autour de moi...

Il lui parla des premières ambitions de sa jeunesse, qu'il traita assez légèrement ; il lui raconta même qu'autour de sa vingtième année, tout ce qu'il pouvait attendre de la vie lui paraissait inutile, insuffisant. Beaucoup de jeunes gens sont ainsi, des jeunes filles aussi, il faut le croire... C'est un peu de mélancolie, de rêve...

Laure l'écoutait sans l'approuver, avec un sourire glacé et lointain et une expression close.

Marc ne s'en aperçut pas et croyait cette difficulté déjà écartée. Il dit que des sentimens comme ceux dont il venait de parler n'ont qu'un âge et un temps et s'évanouissent vite ; que, par suite, on avait tort d'en tenir compte, qu'enfin cette sorte d'effroi qu'elle avait exprimé devant les perspectives d'une vie banale et trop facile était sans importance et ne reposait sur rien... Mais alors il aperçut l'ombre de mécontentement

qui avait glissé sur le front de Laure. Il s'arrêta et dit avec regret :

— Mais je vois que je ne vous persuade pas, déjà vous ne me croyez plus !

Il ne comprenait pas pourquoi elle se montrait parfois conciliante, soumise, et était, d'autres fois, rebelle et froissée; il ne se représentait pas qu'elle cédait tantôt à sa sympathie pour lui, tantôt à l'attrait de ses inclinations ordinaires.

— Si, je vous crois, dit-elle. Vous avez plus d'expérience et de savoir que moi. Il faut bien vous donner raison; mais ces sentimens ont pour moi une marque haute, supérieure, exaltante; s'ils disparaissent, il me semble qu'il y a quelque chose d'immense qui s'en va; et, contrairement à ce que vous supposez, ce n'est pas un bonheur pour moi de penser que ce qu'il y a de mieux n'est qu'un songe.

A l'accent pénétré de Laure, Marc devina qu'il s'agissait pour elle d'une réalité plus profonde que ce que ses paroles avaient pu atteindre. Il en fut gêné. Il y eut un silence. Ensuite il murmura :

— Laure, c'est vrai, vous êtes étrange... Puis, ajouta-t-il, je crains que nous ne parlions pas des mêmes choses.

Et il la pressa de mieux s'expliquer.

— Oh ! je ne saurais pas, dit-elle. Du reste, pour quoi faire? J'ai déjà trop parlé, vous le voyez bien. Laissons donc ce sujet : je le veux, à présent, puisque vous m'en avez vous-même donné le conseil.

Comme Marc insistait, elle dit qu'elle avait peur qu'il ne se moquât d'elle; mais il promit que cela n'arriverait point.

— Après tout, dit-elle alors avec vivacité et presque naïvement, est-il si bizarre de vouloir mettre dans sa vie quelque chose qui lui donne du prix, quelque chose de mieux que ce que la plupart des gens y rencontrent?

— Il ne faut pas trop attendre, pas trop demander, dit Marc en hochant la tête.

— Vous croyez? Pourquoi? pourquoi ne pas beaucoup demander?

Elle continua avec un sourire :

— Il y a quelques années, j'aurais voulu affronter de grandes épreuves, déployer une vaillance extrême, souffrir beaucoup, au besoin même sacrifier ma vie, pourvu que ce soit en aspirant à

un but très élevé. Maintenant, je ne suis plus de même, c'est vrai; je suis plus sage, à votre avis, mais il me serait encore pénible de ne voir devant moi qu'une longue suite de jours perdus dans des occupations ou des distractions mesquines et où je n'aurais, pour ainsi dire, jamais besoin de moi-même.

— C'est là, dit Marc, une disposition très noble et dont je ne songerais jamais à me moquer. Mais ne pensez-vous pas que, même dans les conditions ordinaires de l'existence, les occasions s'offrent souvent d'un véritable héroïsme; elles n'ont rien, du reste, de désirable, mais c'est déjà beaucoup de savoir qu'on ne sera pas au-dessous de ce qu'elles peuvent demander.

— Sans doute, répondit Laure, mais cela n'est pas encore précisément ce que je voulais dire... Ce n'est point assez, ce n'est point cela...

Elle prononça ces derniers mots lentement, en cherchant, puis elle se tut. Mais Marc, à nouveau, insista pour qu'elle poursuivît. Elle réfléchit, puis le regardant et sans cesse hésitante, comme si, pour le plus léger motif, elle allait s'arrêter :

— Écoutez un exemple. Supposez que d'ordinaire, quand on pense à la vie, au lieu de la voir à la façon courante, comme si elle était le centre, la mesure de tout, comme s'il n'existait rien d'autre, on la voie, au contraire, d'ensemble, telle qu'elle est, brève, petite, bornée. Alors, ne croyez-vous pas qu'il devient plus difficile de se laisser emporter par les jours sans penser à rien de plus grave? De même qu'on a d'autres idées que la plupart des gens, on veut aussi que la vie soit autre chose que pour eux, on souhaite que tout se passe sur un plan plus élevé.

Marc ne l'approuvait pas : aussi elle parlait sans assurance, comme si elle avait à mesure regretté ce qu'elle disait.

— Ainsi, demanda Marc, c'est là votre manière d'être ordinaire?

— Oh! non, non...

Cependant, elle reprit timidement, l'interrogeant :

— Mais il me semble que si cela pouvait être, ce serait bien?...

Marc la considérait à peu près comme il eût fait pour une enfant très ignorante, généreuse, mais naïve.

— J'ai déjà rencontré, dit-il, des personnes qui avaient des sentimens pareils, mais elles se destinaient au cloître...

— Non, pas moi... dit Laure, toujours hésitante.

— Cependant vous êtes pieuse?

— Oui, mais cette idée de m'enfermer dans un couvent ne m'a jamais souri ; je puis même dire que je ne l'ai jamais eue. Au contraire, ce qui m'a toujours tentée, c'est une existence qui serait bien remplie, même belle, si possible.

Marc lui dit affectueusement :

— Vous me rassurez, Laure, vous me faites plaisir ; je vois que, malgré tout, vous n'êtes pas si loin de moi, de nous, que j'aurais craint. Déjà vous tenez à demeurer dans les mêmes conditions que les autres personnes ; peu à peu, avec le temps, ayant des occupations, des habitudes, vous vous apercevrez que ces idées sont de bien peu d'usage...

Il ajouta en la regardant avec un sourire :

— Si vous ne l'avez point déjà pensé ?

A cette question, Laure ne répondit pas, acquiesçant peut-être par son silence.

Ils ne causèrent pas davantage ce jour-là.

Le lendemain, Marc revint, désireux de lui parler à nouveau. Il vit que Laure l'accueillait avec plaisir ; elle lui dit même spontanément qu'elle était contente d'avoir l'occasion de lui demander son avis d'une manière plus précise, et de s'expliquer mieux.

— Je ne voudrais pas, dit-elle, en souriant, que vous croyiez, d'après ce que je vous ai exposé hier, que je rêve de catastrophes et de drames. Vous auriez pu supposer cela : je l'ai vu ensuite. Non, ce que je désirerais est d'ordre intérieur ; c'est difficile à exprimer, mais assez simple en fait ; je vais vous donner un exemple auquel j'ai réfléchi... A l'âge de quatorze ou quinze ans j'avais une mélancolie affreuse de vieillir, je trouvais tragique de voir que tout s'en va, aussi je ne pouvais comprendre que les autres personnes n'eussent pas l'air de s'en soucier et qu'il n'y eût pas sur leurs pensées, sur leur conduite l'empreinte d'une vérité si certaine ; cela m'offusquait, je me disais que pour moi il n'en saurait être ainsi... Et, en effet, maintenant encore il me semble qu'il est beaucoup mieux, qu'il est plus noble de posséder ce savoir au fond de soi : dans l'esprit tout s'en ressent ; cette idée et certaines autres qui sont de même ordre, par leur présence même voilée, rendent les sentimens plus larges, plus vrais ; on dirait qu'à leur clarté commence un autre monde riche et varié, plein de la mémoire de choses infi-

nies... Voilà ce que j'aurais dû dire hier, mais je ne le pensais encore pas d'une façon si précise. C'est pourtant à peu près ainsi que depuis des années ma sœur et moi nous avons vécu, dans une entente illimitée allant des choses invisibles aux choses les plus communes. Ce que je souhaiterais, c'est une entente de cette sorte, non pas seulement avec elle et pour quelques années, mais pour tout l'avenir : cela n'est pas tout, absolument tout, mais c'est ce que je désire le plus vivement et ce que j'imagine de mieux.

Elle se tut, un peu gênée d'un si long discours. Il comprit la prière qu'elle y avait timidement enclose. Il lui en sut gré, il lui dit d'un ton conciliant :

— Très sincèrement je vous admire de tout cœur et il me semble presque par instans que je vais me laisser éblouir et persuader ; pourtant, je dois l'avouer, ni mes illusions, ni même mon besoin de bonheur ne vont assez loin pour cela. Remarquez-le, Laure, personne ne vous ressemble, et déjà vos désirs prennent à cause de cela même un air d'illusions. Je les tiens pour un héritage de vos grand'mères dévotes qui ont voulu vivre par la foi dans un univers sans mesure avec le nôtre ; il vous en est resté une nostalgie étrange, en dépit d'autres inclinations très différentes. Mais je suis convaincu que peu à peu vous deviendrez moins exigeante et plus capable de vous accommoder simplement de ce qui existe... Laure, vous êtes comme une source, pure, intacte : vos rêves un peu vains s'en iront, et cela seul demeurera.

— Oh ! fit-elle avec un mouvement désolé, ces sentimens sont pour moi, comme je vous l'ai dit, aussi réels, aussi captivans que n'importe quels autres. Et, pourtant, vous pensez qu'ils ne sont rien ! Encore une fois, voilà ce qui est essentiel, ce qu'il faudrait savoir une fois pour toutes, si, malgré cette présence et quelquefois ce vertige, ils ne sont que poussière et que songe...

— Je le crois, dit Marc avec une autorité douce, et je crois aussi que, d'ici peu d'années, vous-même serez assez sage pour n'en pas douter. De telles aspirations sont belles, mais à condition, cependant, de ne durer qu'un temps ; je dis cela très sérieusement ; sinon, on s'expose à gâter toute sa vie par des regrets chimériques.

Voyant que Laure ne protestait pas, il s'adressa à elle d'un

ton plus décidé, comme s'il faisait à son cœur et à sa raison un appel très sérieux.

— Laure, répondez-moi, c'est une question grave : vous sentez-vous la force de délaisser et d'oublier cette inquiétude dangereuse ? Est-ce qu'une existence paisible, entourée d'affection, un ménage, des enfans, des années de bonheur tranquille, est-ce que pour vous tout cela n'est rien ?

— Mais si, dit-elle, touchée à présent de cette autre perspective. Mais si, c'est beaucoup.

Et comme si elle avait eu quelque chose à se faire pardonner, elle insistait sur cet acquiescement.

— Ne pensez-vous pas qu'il y ait là de quoi compenser bien des rêveries incertaines et des espoirs imprécis ?

— Si, si, disait-elle encore.

Marc continuait à lui représenter ce que pourrait être ce bonheur sage et borné, et elle, toujours, répondait de même. Malgré tout, il crut lire encore une hésitation dans son consentement ; comme il la questionnait, elle finit par dire qu'elle serait capable sans doute de n'importe quel oubli, à la condition de retrouver un grand amour.

Après cela, ils demeurèrent quelque temps en silence. Maximilien vint les trouver. Puis Marc s'en alla, pensif.

Le surlendemain, comme il apprit que Charles-Armand et Louise revenaient le jour suivant, il voulut, avant ce retour, causer encore une fois avec Laure, et il se décida à se rendre à la Mettrie dans la soirée. Au cours de cette journée, il se souvint qu'il avait été plusieurs fois charmé et presque troublé par les paroles de Laure, et, bien qu'il n'y vît toujours qu'une exaltation de jeunesse, il se reprochait de n'avoir pas, pour la contenter, accordé un peu plus à ses rêves.

Elle, d'autre part, durant ces deux jours, à cause d'un mirage pareil, tandis qu'elle errait dans son jardin désert, laissait peu à peu se perdre dans l'ombre le souvenir des différences qui les séparaient. Neuve aux émotions de l'amour, au milieu de cet épanouissement nouveau, elle ne gardait de ces momens d'intimité et de confidence qu'un souvenir brillant et une espérance inexpliquée.

Donc, deux jours après cette dernière conversation, arriva

une lettre de Louise, disant que son père allait mal et qu'elle arriverait avec lui le lendemain soir, s'étant, sur le conseil des médecins, décidée à hâter le retour.

Marc en fut averti dans la journée, il vint le soir même entre huit et neuf heures. Il trouva Laure et son grand-père assis sur la terrasse. Maximilien paraissait inquiet, tourmenté. Il rentra bientôt, disant qu'il avait une lettre à écrire; de sorte que Laure resta seule dehors avec Marc.

Elle lui parla de son père, et elle lui dit sa peine d'apprendre qu'il revenait de cette cure aussi malade qu'à son départ. Marc essaya de la consoler, mais, au fond de lui-même, il n'ignorait pas combien l'état de Charles-Armand était grave.

Il lui dit ensuite :

— Laure, c'est la dernière soirée semblable à celles que nous avons passées jusqu'ici ; demain, déjà, tout sera changé.

Il ajouta :

— C'est pourquoi j'ai tenu à venir.

La respiration de Laure devint brève et pressée. Il lui dit :

— Voulez-vous que nous marchions un peu? Il fait, ce soir, un temps si admirable...

Ils se levèrent; ils suivirent le canal, dont l'eau immobile reflétait le ciel et les astres. C'était une de ces claires nuits des commencemens de juillet, qui sont brèves, légères et magnifiques. La lune dormait au zénith dans un azur doux et velouté.

Marc proposa d'aller à mi-côte sur la colline, pour voir la rivière et la plaine. Ils traversèrent la route et montèrent par une prairie; ils marchaient l'un près de l'autre en silence avec un sentiment grave qui venait de la nuit.

Bientôt, au-dessous d'eux, l'Allier brilla par places entre les silhouettes noires de ses arbres. Au delà apparaissaient comme des masses confuses quelques fermes endormies, et plus loin la plaine à perte de vue était grise et violette de poussière de lune.

De tous côtés, au-dessus de l'horizon courait, comme un anneau diaphane, une blancheur pâle et fondue. A la voûte du ciel s'éployait la clarté de la lune, et on entrevoyait, par delà cette nappe de lumière, des abîmes bleus avec une douceur particulière des étoiles.

Laure regardait, les yeux levés. Les bruits hâtifs des ténèbres, appel d'oiseau, abois lointains d'un chien, murmure

des vents, semblaient petits, menus, chétifs, serrés contre la terre.

Marc lui dit que, pendant ces deux derniers jours, il avait beaucoup pensé à leurs récentes conversations. Laure, ramenant les yeux vers lui, dit qu'elle y avait pensé aussi.

Il ajouta qu'il était très heureux qu'ils se fussent à la fin trouvés d'accord; et Laure, comprenant que c'était une question, lui dit :

— Oui, oui...

Ensuite elle releva son regard vers le ciel.

Marc dit :

— Je me suis demandé si je ne vous avais pas, en causant, froissée quelquefois.

Elle répondit négligemment :

— Non, pourquoi?

Après une attente, Marc reprit avec un accent de reproche :

— Laure, j'ai l'impression que vous êtes en ce moment lointaine, distante... Vous ne me dites point tout.

— Si! Marc, si, répondit-elle avec vivacité, et je suis contente que vous soyez ici. Seulement, ce soir, c'est vrai, je suis comme interdite... troublée par tant de choses à la fois!

Elle ajouta :

— Et par cette grandeur de la nuit...

Le ton dont elle dit ces derniers mots laissa un silence après eux.

Ils se remirent en marche.

Laure, étendant le bras du côté de la plaine, dit :

— C'est une chose étrange comme aujourd'hui le ciel tout autour de l'horizon paraît lumineux!

Marc lui expliqua :

— C'est qu'en ce moment de l'année, le globe de la terre à travers l'espace s'incline et se penche en face du soleil de telle façon que le domaine de la nuit devient dans nos régions très étroit; et l'aube commence à blanchir l'orient avant que même le crépuscule soit effacé.

— Ainsi, dit Laure lentement, la main toujours tendue, c'est pour cela qu'il y a cette ceinture de lumière autour du monde...

Elle continua :

— Regardez comme les étoiles sont rares et lointaines. La nuit est trop claire pour elles... Cette blancheur de l'horizon monte si haut dans le ciel, et, d'autre part, la lumière de la lune

s'étale et descend si bas que toutes deux se rejoignent, se confondent, et elles font ensemble un rideau au-devant de l'immensité.

Elle parlait avec émotion, comme s'il s'était agi d'objets qui l'eussent touchée personnellement; car cette vision de l'infini se rejoignait avec ses pensées profondes pour faire un ciel unique.

Marc soupçonna ce regret splendide, et il lui dit doucement :

— Vous voyez, Laure, qu'on peut, si l'on veut, arrêter ses regards à cette première voûte de lumière, et c'est assez; il n'est pas besoin d'aller par delà chercher les étoiles chimériques. On peut si l'on veut...

Mais Laure secouait la tête. Il tenta de ramener son attention sur ce qui les entourait.

— Remarquez comme, près de nous, la nature a un aspect heureux et presque enchanté. Chaque arbre et chaque pierre qu'on regarde devient d'une beauté insolite. L'air est doux. Voyons, Laure, dites-moi une fois, tout simplement et sans autres pensées, qu'il est bien que nous soyons ensemble par cette belle nuit...

— Oh! sans doute, c'est bien, répondit-elle, mais je voudrais tant de mon côté, Marc, que, au moins un instant, vous soyez comme moi, avec la même pensée que moi!...

Marc avait attendu une autre réponse, et il ne comprit pas la profondeur de cet appel.

Elle continua, d'un accent à la fois songeur et passionné :

— Je sais bien : vous allez dire que je suis étrange, Marc; mais, devant un spectacle sans bornes comme celui-ci, il me semble que j'ai l'âme très loin de tout, que cependant tout peut me blesser... Je voudrais m'oublier moi-même et qu'il y eût en moi quelque chose de vaste, intact, limpide comme est la nuit.

Elle était toute perdue dans ses paroles, et Marc, devinant ce vertige, fut peiné qu'il y eût sur elle une prise si forte de l'immensité.

Laure, dans ce moment qui dominait sa vie, jetait ses regards comme d'un sommet à la fois sur ses volontés anciennes et sur l'existence nouvelle où elle allait s'engager; celle-ci se déployait devant ses yeux avec ses courts sentiers trop fleuris, trop faciles, et, malgré elle, elle avait l'idée d'un autre devoir plus sévère, d'un commandement plus âpre et plus exaltant qui serait venu directement des profondeurs de l'infini. C'est

pourquoi elle était chancelante et tourmentée. Marc sentit que son âme lui échappait, qu'elle ne la pouvait retenir, et il la regarda tristement sous le grand ciel vide comme une enfant malade.

Pour la première fois maintenant, mais d'une façon définitive, il avait la vision d'un abîme entre elle et lui. Il resta un moment silencieux, puis dit :

— Savez-vous, Laure, vous m'effrayez un peu.

Et sa voix était devenue si sérieuse que Laure comprit que, durant ce silence, quelque chose de grave s'était passé.

Elle savait bien qu'elle l'aimait, qu'il était maintenant mêlé à ses pensées, que c'était à cause de lui qu'elle était ce soir si sensible et si troublée. Elle se souvint de ses dernières promesses, elle eut peur de les avoir trahies, et brusquement elle se retourna vers lui pour lui donner son âme.

— Marc, dit-elle comme le priant, vous voyez mal, vous vous trompez, je sais bien que cela ne doit plus être, et c'est la dernière fois.

Par amour pour lui, elle dit adieu à tout ce qui s'était, ce soir, représenté à elle avec tant de violence, à ses espoirs d'autrefois, à ce qu'elle avait été jusque-là. Pour se soumettre à lui et à l'amour qu'elle avait pour lui, elle abandonna tout d'un seul mouvement, d'un seul geste, avec l'idée que ce ne serait jamais plus. Immense et difficile adieu qui n'alla point sans déchirement, sans sanglots, sans l'impression vertigineuse de perdre un monde et de se retirer de toutes les plages de l'infini.

Elle lui dit son consentement nouveau comme elle put, mal, avec les mots obscurs qui lui venaient aux lèvres.

Elle sentit comme une réalité son âme, qui revenait toute frissonnante des profondeurs, glisser vers lui ; elle lui tendit lentement ses deux mains, frêle et penchée, et portant jusque dans ce renoncement à ses volontés idéales l'image de noces spirituelles et de mariage mystique.

Confiante en son sacrifice qu'elle savait sans prix, elle s'imaginait être comprise ; mais Marc, de son côté, non sans motif, pensait que ses promesses étaient vaines, et ne la croyait pas. Son esprit, d'ailleurs, n'allait pas si loin, si haut, jusqu'aux champs splendides et solitaires où pleurait Laure et où se nouaient ses sermens.

Au contraire, tandis qu'il la voyait ployée, brisée, il se re-

présenta, dans une seconde très lucide, qu'il n'avait pas d'amour pour elle. Il la jugea faible, souffrante. Avec une émotion du reste délicate, il se promit, puisqu'elle serait sa femme, de la protéger et de la guérir.

Il ne la comprit donc pas, et c'est ce qui, sans doute, le justifie de tout l'avenir. Et c'est pourquoi aussi le renoncement de Laure était d'un tragique illimité, se trouvant sans écho dans la nuit, comme un chant de violon pur, merveilleux et perdu.

Pendant qu'elle inclinait ainsi vers lui son âme où fuyaient des étoiles, Marc pensif, regardant ses prunelles pleines de clartés, disait lentement, avec un peu de tendre compassion dans la voix :

— Que se passe-t-il dans ces yeux? Quelle est donc cette déchirure de vos pensées par où vient ce mal démesuré? Hélas! blessée, malade... On vous a trop laissée chercher et réfléchir seule... Maintenant, vous avez le cœur trop lourd, trop riche... Comment ne seriez-vous pas la plus malade!

Mais Laure, pour qui la suite et l'ordre de ses sentimens étaient clairs, murmurait :

— Non, non, point malade, oh! Marc, point malade...

Elle avait pourtant confiance en son jugement, comme s'il avait vu plus loin qu'elle. Il lui semblait qu'elle avait désormais l'âme liée à lui, scellée comme devant des témoins éternels; et sans doute il fallait ce sacrifice sans bornes pour mettre à son cœur cet anneau.

Ils retournèrent en silence vers le parc et la maison. Elle marcha sur la prairie humide où traînait une molle vapeur blanchie par le clair de lune, s'éloignant, descendant... Un voile de mousseline flottait sur ses épaules. Après cette tourmente, elle était lasse et défaite. Marc avait pris son bras, et elle s'appuyait légèrement sur lui, maintenant presque distraite, inattentive et peut-être plus sensible qu'elle n'aurait cru aux parfums de la nuit...

Le lendemain soir, vers neuf heures, Laure et Maximilien se promenaient de long en large dans la cour de la petite station de H..., située en pleine campagne, à quelques kilomètres de la Mettrie, en attendant l'arrivée de Charles-Armand et de Louise. Ils ne se parlaient guère; tous les deux inquiets et impatiens songeaient à ce train qui approchait et à tout ce qu'il pouvait

leur apporter. Le ciel était nuageux. La petite gare, à peu près déserte, vibrait d'une sonnerie interminable ; dans la cour ne se trouvait d'autre voiture que l'omnibus qui les avait amenés, dont les grosses lanternes, projetant deux cônes de lumière, faisaient paraître l'ombre plus obscure.

Laure, malgré elle, avait l'esprit plein de son secret de la veille, qui semblait presque trop fort, prêt à s'épanouir ; puis cette joie, brusquement, se brisait contre les impressions et l'anxiété de l'attente.

Le train arriva avec du retard. Il entra lentement dans la gare ; il était long et presque vide. Maximilien et Laure étaient venus sur le quai. Quand le train se fut arrêté, ils virent au loin une portière s'ouvrir, un carré de lumière tomba sur le sol, Louise descendit, et, tandis qu'ils s'approchaient, Charles-Armand descendit à son tour. Laure, en l'apercevant sous la lumière crue du wagon, fut toute saisie : combien il lui parut changé ! Elle était encore à quelques mètres ; elle s'arrêta brusquement, avec une sensation d'angoisse imprécise, mais violente ; des hommes arrivèrent, prirent les paquets, aidèrent Charles-Armand à marcher ; elle vit tout dans une sorte de désordre surprenant. Enfin elle se remit et put embrasser Louise et son père.

Ils se dirigèrent ensemble vers la sortie, et Laure, à mesure qu'elle regardait Charles-Armand, sentait se vérifier, se fonder sa première et subite impression. Il n'y avait pas seulement chez lui une lassitude extrême : elle remarquait ses traits enfoncés, son attitude brisée, plus encore, un certain signe mortel qu'elle n'avait jamais vu ailleurs, et sur lequel elle n'avait point de doute pourtant.

Elle s'approcha de sa sœur et dit à voix basse :

— Mais, Louise, il est très malade...

— Il a été très souffrant là-bas, dit Louise rapidement, je n'ai pas voulu vous effrayer. Ce soir, il se ressent surtout de la fatigue du voyage...

A ces paroles, Laure reconnut que sa sœur n'avait jamais eu l'impression qu'elle venait, elle, d'éprouver, ce soupçon irrévocable et funeste.

Déjà Charles-Armand était monté dans l'omnibus, et Maximilien l'aida à s'installer ; le cocher avait approché une lanterne, de manière à éclairer vivement l'intérieur de la voiture.

Laure et Louise, debout devant la portière, regardaient, et Louise, à ce moment, comme si l'influence mystérieuse de sa sœur avait fait soudain apparaître à ses regards ce qu'elle n'avait jamais vu, fut frappée soudain de la même idée qu'elle, avec la même évidence, de l'idée qu'elles allaient le perdre.

Elle ne dit rien, mais, instinctivement, elle chercha la main de Laure et la serra avec force, de sorte qu'à ce moment toutes deux se comprirent. Elles restèrent là, immobiles, avec des larmes dans les yeux. Laure, à plusieurs reprises, avec une intonation de reproche, murmura :

— Mais, Louise! mais, Louise!

Elles prirent place à leur tour dans la voiture, qui s'ébranla.

Une fois arrivé à la Mettrie, Charles-Armand parut se remettre un peu ; il causa quelques instans, puis se fit conduire dans sa chambre, où Maximilien l'accompagna.

Lorsque Laure et Louise furent seules, celle-ci fondit en larmes; elle avait les nerfs tendus par son long silence et sa solitude; elle dit qu'elle avait passé auprès de son père des journées très pénibles, qu'elle avait eu besoin de tout son courage et que, cependant, c'était ce soir, pour la première fois, qu'elle avait eu la pensée qu'il ne guérirait pas, sans quoi elle aurait écrit en d'autres termes. A plusieurs reprises, elle assura, avec des larmes, qu'elle avait fait tout ce qui était possible. Laure s'efforça de la consoler.

Elle s'était promis de lui parler, dès qu'elle la reverrait, des événemens survenus durant leur séparation et de ses fiançailles probables; mais, à présent, elle écartait cette confidence presque avec gêne, comme si elle n'eût plus convenu. Ce soir-là, elles restèrent quelque temps à causer, Louise racontant des incidens de leur séjour à Vals; malgré leur bonheur de se retrouver, elles avaient la sensation d'une peine infinie qui encerclait leurs pensées.

Maximilien revint, ayant laissé à côté de Charles-Armand quelqu'un pour le veiller. Il paraissait ému. A présent, il se reprochait de n'être pas allé à Vals, et il regrettait que Louise ne l'eût pas mieux renseigné. Toutefois, il ne voulut lui faire à ce sujet aucune observation.

Ils se séparèrent. Laure gagna sa chambre, elle se coucha et s'endormit; mais son sommeil fut bientôt dérangé, il lui semblait qu'elle apercevait sous une pâle clarté le visage fin de son

père, avec sa barbe argentée, son regard cave et souffrant, à demi noyé dans une ombre mystérieuse et triste.

Or il se trouva qu'en regardant mieux, cette ombre, par une confusion ordinaire aux rêves, devenait le malheur, la mort, un désespoir sans bornes, des abîmes froids et funestes. Elle se réveilla brusquement et, alors, elle eut un moment d'effroi en retrouvant dans la réalité précisément la même peine que dans ses songes.

Elle alluma une bougie et, accoudée sur son oreiller, resta longtemps troublée. Oui, c'était bien vrai que devant elle il y avait, dans une ombre prochaine, des séparations, des adieux, toute une immensité de maux insondés. Presque avec étonnement elle jeta un regard en arrière sur sa vie qui avait été jusque-là si comblée, si paisible, si préservée, qui n'avait rien su du malheur et de ses nécessités. Il lui parut qu'elle s'était avancée jusqu'au seuil d'un monde inconnu... ; son affection pour Marc, cette joie nouvelle, qui cependant occupait son cœur, ne l'aidait pas, ne la secourait pas.

Elle mit beaucoup de temps à se rendormir, et, ensuite, elle garda tout le long de son sommeil ce souvenir accablant et glacé.

Quand elle s'éveilla, le soleil brillait dans sa chambre, faisant contraste avec ses angoisses de la nuit. Il était déjà près de neuf heures. Elle s'habilla et sortit. Elle apprit d'un domestique que son père avait passé la nuit convenablement. On lui dit aussi que sa sœur était levée depuis longtemps et se promenait dans le jardin. Elle voulut aller la retrouver. Alors une circonstance survint qui, quoique insignifiante en elle-même, la frappa pourtant. Comme elle ouvrait la porte du vestibule pour sortir, elle aperçut Louise, à peu de distance, sur la terrasse, qui causait avec Marc. Tous deux étaient debout, au soleil, près d'une corbeille de fleurs, et Louise avait les mains pleines de petites baies d'un rouge éclatant qu'elle venait sans doute de cueillir parmi les roses du massif. C'était une matinée chaude et dorée. Louise avait son ample chapeau de jardin, dont l'ombre tombait sur son visage et sa robe. Laure la voyait de profil : or elle paraissait interdite, elle jeta les yeux sur ses mains, puis, en rougissant, elle leva vers Marc, qui souriait, un regard très étonné.

Laure s'arrêta un instant sur le pas de la porte ; elle ne

pouvait deviner les sentimens et les paroles qui accompagnaient leurs attitudes : elle avait dit à Marc qu'elle ne saurait engager sa vie sans l'assentiment de sa sœur, et Marc, qui était venu prendre des nouvelles de Charles-Armand, ayant rencontré Louise en arrivant, au cours de leur conversation, lui avait dit, moitié riant, moitié sérieux, en même temps qu'il désignait ses mains et sans s'expliquer davantage, qu'elle tenait là sa destinée ; Louise, un peu troublée, ne le comprenait pas.

Laure s'approcha, et la conversation prit un autre tour. Elle ne chercha pas à savoir ce qu'ils s'étaient dit. Mais bien des fois par la suite elle revit cette scène un peu énigmatique, dans la claire matinée de juillet, le groupe qu'ils formaient tous les deux, l'attitude de Louise, ses mains mi-ouvertes où semblaient briller au soleil des gouttelettes de sang, et son regard incertain qui allait du visage de Marc aux fruits rouges des rosiers.

ÉMILE CLERMONT.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

Mme DE STAËL ET M. NECKER

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

II (1)

LEUR CORRESPONDANCE A LA VEILLE ET AU LENDEMAIN DU DIX-HUIT BRUMAIRE

Dans la notice, toute vibrante encore de sa douleur, que Mme de Staël consacrait à la mémoire de celui qui lui avait été si cher, elle écrivait ces lignes : « Je publierai un jour les lettres de mon père. C'est moi qui suis la plus riche entre ses amis, car il n'a pas laissé passer, quand nous étions séparés, un courrier, un seul courrier sans m'écrire (2). » La publication intégrale des lettres de M. Necker ne présenterait pas autant d'intérêt que le croyait Mme de Staël. Parfois sarcastiques et spirituelles, parfois un peu incorrectes de forme, toujours mesurées et sagaces, elles sont malheureusement remplies de beaucoup de détails intimes et de petites nouvelles locales qui les alourdissent. Je me bornerai donc à tirer de ces lettres quelques extraits. Dans ces extraits on verra, en quelque sorte, se refléter Mme de Staël elle-même. A travers les marques de tendresse que son père lui prodigue, tendresse qui n'exclut cependant pas la clairvoyance, et les judicieux conseils qu'il lui

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.
(2) *Œuvres complètes de Mme la baronne de Staël*, t. XVIII, p. 97. Cette édition que le fils de Mme de Staël fit paraître en 1820 est la plus complète. Les éditions subséquentes n'ont fait que la reproduire.

donne, on devine en effet l'existence agitée qu'elle mène, ses perplexités, ses imprudences, ses impétuosités généreuses. On trouvera aussi l'écho des événemens contemporains dont M. Necker et sa fille s'entretiennent au jour le jour et un nom y apparaît, presque à chaque lettre, qui en relève l'intérêt, — et ceci aurait singulièrement étonné Mme de Staël, — celui de Bonaparte.

I

La correspondance s'ouvre en 1797. A cette époque, le nom de Bonaparte était sur toutes les lèvres, et lorsque M. Necker l'appellera « le héros, » il ne fera que répéter le surnom que lui avait donné la voix populaire. L'année précédente, la campagne d'Italie, Lodi, Castiglione, Arcole, l'entrée triomphale à Milan avait appris à la France ce nom que, la veille encore, elle ignorait presque, et, comme le dit M. Madelin dans le brillant résumé de la Révolution française que l'Académie française a couronné, « l'Europe stupéfaite voyait s'élever en quelques jours un astre qui allait changer la face du monde (1). » L'année suivante, la face du monde, grâce au héros, allait changer encore une fois. A la France il avait apporté la gloire, au monde il apportait la paix. A Campo-Formio, il l'imposait à l'Autriche, et le Directoire jaloux, peu désireux peut-être de voir revenir à Paris le général qui était déjà l'idole de la nation, l'envoyait au congrès de Rastadt, non sans quelque espoir que le diplomate ne vaudrait pas le capitaine et qu'il se diminuerait aux petits jeux des chancelleries. Pour gagner, en arrivant de la Lombardie, le grand-duché de Bade, le chemin le plus court est par Genève. M. Necker va nous raconter, dans quelques-unes de ses lettres, l'émoi causé en Suisse par le passage du « héros. »

5 novembre 1797.

Si Buonaparte passait par Genève, et par Coppet ensuite, pour aller à Rastadt ou à Paris, je me tiendrais sur le grand chemin, comme un badaud, pour le voir passer. Personne jusques à présent n'a entendu dire qu'il doive traverser la Suisse. Natural (2) me disait bonnement l'autre jour: « Je voudrais bien que Mme la Baronne eût un jour du crédit auprès du grand général; ce serait peut-être un bon moyen pour mon affaire. »

(1) *La Révolution*, par Louis Madelin, p. 455.
(2) Petit banquier du pays de Vaud.

Tu vois qu'au milieu des grands événemens chacun pense encore à toi. Je trouve aussi que cela vaudrait mieux qu'une lettre à un ministre; mais, à sa place, je ne me presserais pas; le moment ne vaut rien. Il y a des gens qui pensent que Buonaparte a trop d'affaires en Italie pour aller en France.

23 novembre 1797.

Je t'ai écrit avant-hier par l'ami (1), et j'ai laissé Buonaparte attendu à neuf ou dix heures du soir à Coppet. Je fus avec les envoyés de Berne et d'autres curieux chez M. Duchesy, mais, à minuit, le héros n'arrivant point, je quittai la campagne et fus me coucher. Il vint à deux heures une estafette avertir qu'un ressort de sa voiture ayant cassé, il ne passerait que le lendemain matin à neuf heures ; on l'attendit toute la matinée inutilement; sa voiture n'avait pu être raccommodée; enfin les équipages parurent à sept heures du soir; les chandelles étaient sur les fenêtres; une escorte de douze dragons était prête. M. de Wurstemberger (2) et M. le Baillif descendirent dans la rue à la porte de M. Duchesy. On cria : *arrête* à la voiture, mais les postillons n'en tinrent compte et ils traversèrent Coppet plus vite que le vent. Les glaces de la berline du général étaient fermées. Il ne les ouvrit point et personne n'a pu l'apercevoir. Le Baillif garda son compliment et chacun remonta dans l'appartement avec plus ou moins d'humeur et de chagrin.

Les dragons cependant suivirent le général et l'on parvint près de l'avenue de Bossey à se placer à côté des postiers. Alors il ouvrit sa glace et demanda s'il était sur le territoire suisse. M. de Wurstemberger l'atteignit à Nyon et lui parla. Je ne sais en ce moment quelle explication il y eût entre eux ; mais elle fut amicale. On croit généralement que la crainte des postillons genevois d'être forcés à Coppet de céder la place aux relais de Leurs Excellences les a engagés à traverser Coppet sans s'arrêter et sans obéir aux sommations de la garde, et Buonaparte a passé Coppet sans se souvenir qu'il y avait là un Baillif en attente. Toute cette conjecture est pourtant à revoir.

Un des dragons de Coppet avait été chargé par Mlle Agier de remettre une lettre à Buonaparte ; il a exécuté sa commission entre Coppet et Nyon, et le général, arrivé à Nyon, a demandé où demeurait Mlle Agier. On lui a répondu que c'était sur la route de la manufacture de faïence. Il s'est arrêté à sa porte, l'a embrassée, l'a appelée sa bonne maman et a passé cinq minutes dans sa chambre où elle n'avait pas eu le temps de faire allumer deux chandelles. Cette demoiselle Agier l'avait connu à Lyon dans son enfance, c'est la même qui a fait des vers pour toi et même pour moi. Ne crois-tu pas qu'elle sera invitée à une ou deux après-dîners de plus dans la semaine? On ne sait rien de plus de la route du général, si ce n'est qu'à

(1) Cette lettre a dû être perdue.

(2) M. de Wurstemberger était un membre du gouvernement de Berne sous la domination duquel était alors le pays de Vaud. M. Duchesy était un des notables de Coppet.

Lausanne le peuple a mis les relais de Leurs Excellences à sa voiture et a fait ainsi une petite justice de l'insolence des postillons genevois. On prépare beaucoup de fêtes au général à Berne, mais il est trop pressé pour en profiter. Il y a eu à Nyon de la musique et beaucoup de *vivats*. Voilà ma partie finie; je remets le héros à l'histoire.

27 novembre 1797.

Deux petits mots de Buonaparte qui m'ont paru de bon goût et toujours avec Mlle Agier (1). Elle lui a parlé des lettres qu'elle lui avait écrites et il s'est excusé parce qu'il avait eu quelques affaires, et en s'en allant, voyant qu'elle avait gardé une ancienne servante dont il avait le souvenir, il lui a dit : « A présent, recommande à Jacqueline de ne plus m'appeler polisson... »

1er décembre.

M. de Wurstemberger a écrit au Baillif de Nyon que Buonaparte, en se fâchant beaucoup contre ses postillons, a montré beaucoup de regret de n'avoir pas connu le moment où il passait à Coppet, et, dans son regret, il a placé le désir qu'il aurait eu de faire connaissance avec moi. Le Baillif m'a fait dire qu'il m'apporterait la lettre de M. de Wurstemberger et comme il l'a montrée à plusieurs personnes, il m'en revient de l'honneur dans ce pays.

Dans ses lettres à sa fille, M. Necker n'appelle pas seulement Bonaparte « le héros. » Souvent il dit aussi : « ton héros, » et on va voir que ce n'était pas sans raison. Les archives de Coppet contiennent une preuve assez curieuse de la fascination que, dès cette année 1797, Bonaparte exerçait sur l'imagination de Mme de Staël et en même temps des craintes que, déjà, il lui inspirait. J'ai dit qu'elle avait une passion malheureuse, celle de composer des tragédies. En 1787, elle avait écrit *Jane Grey*, qui courut longtemps en manuscrit et ne fut imprimée qu'en 1790 à un assez petit nombre d'exemplaires. A la veille de l'ouverture des États généraux, elle avait composé une tragédie qui se passait en Perse. Un souverain éclairé, conseillé par un sage ministre, voulait doter ses sujets des bienfaits de la liberté et réunissait leurs délégués en une assemblée délibérante. Inutile de dire à qui elle pensait quand elle mettait en scène le sage ministre. Pendant le Directoire et la Révolution, et alors qu'elle se dévorait à Coppet dans l'inaction, elle avait

(1) Cette demoiselle Agier ne fut pas oubliée par Bonaparte. J'ai signalé ce trait à mon confrère, M. Frédéric Masson, en faisant appel à son obligeante érudition qu'on ne trouve jamais en défaut. J'ai appris de lui qu'elle était inscrite sur la liste des pensionnaires de l'Empire pour une somme de 6 000 francs.

écrit *Montmorency*, dont elle parlait à son mari dans ses lettres. En 1797, elle écrivit : *Jean de Witt, tragédie en cinq actes et en vers*. C'est la mention que porte un manuscrit tout entier de sa main. Le papier en est rude et épais, comme celui de presque tous les manuscrits de Mme de Staël. Le texte est fréquemment raturé, ce qui le rend par endroits difficile à déchiffrer. Le sujet du drame est le différend tragique de Jean de Witt avec Guillaume de Nassau. C'est naturellement Jean de Witt qui en est le héros, et, naturellement aussi, c'est en Hollande que se passe la scène, mais il est bien difficile de croire que ce ne soit pas la France dont Mme de Staël a voulu décrire l'état, lorsque, dès la première scène entre Jean de Witt et son confident Bergen, — car, suivant le procédé classique, Jean de Witt a un confident, — le confident s'exprime en ces termes :

Toi qui défends encore la liberté Batave,
Toi le seul citoyen de ce pays esclave,
Jean de Witt, c'est assez ; les talens, les vertus
S'épuisent maintenant en efforts superflus.
On peut sauver l'État et non la République.

. . . .

La liberté n'est plus qu'une arme dangereuse
Qui sert à soulever la foule factieuse
Et les amis adroits de l'absolu pouvoir,
De l'ordre et de la paix vous présentant l'espoir,
Attachent les esprits au sceptre militaire
Dont on veut que Nassau soit le dépositaire.

. . . .

Faut-il dans un seul chef trouver notre défense ?
Faut-il du peuple entier soulever la puissance ?
Pour nos antiques lois son respect est détruit.
Par un espoir nouveau toujours on le séduit.
Un prince, un nom fameux ranimerait son zèle,
Indigne d'être libre, il peut être fidèle
Et c'est une vertu pour ce peuple aujourd'hui
Que d'adorer un maître et de mourir pour lui.

Il est bien difficile également de ne pas croire qu'elle a traduit ses propres sentimens et les appréhensions des rares fidèles de la liberté en face de l'attitude énigmatique du « héros, » lorsqu'elle met dans la bouche de Jean de Witt les vers suivans :

Bergen, un seul devoir à ce pays me lie.
S'il cesse d'être libre, il n'est plus ma patrie.

Que Guillaume ou Louis le soumette à ses lois,
Entre ces deux tyrans irai-je faire un choix?
. . . .
C'est ainsi que Nassau marche à l'autorité.
Quel augure, grand Dieu, pour notre liberté!
Je crains son caractère et jusqu'à sa sagesse.
Ce calme inaltérable, au sein de la jeunesse,
Loin de me rassurer me remplit de terreur.
Son intérêt déjà seul commande à son cœur :
On ne voit rien en lui qui soit involontaire.
Chaque pas a son but, chaque mot son mystère;
Ses traits qu'à peine encore vingt ans ont embellis
Par de longs souvenirs semblent déjà flétris.
La vieillesse s'y place à côté de l'enfance.
Depuis ses premiers ans, avide de puissance,
L'art s'empara d'abord de cet esprit naissant,
Et prévint la nature à son premier accent.

Ces vers, qui ne font pas beaucoup d'honneur au talent poétique de Mme de Staël, en font davantage à sa sagacité. Le portrait de Bonaparte à vingt-huit ans ne laisse pas que d'être, par certains côtés, ressemblant, et lorsqu'elle dit du peuple de Hollande :

Indigne d'être libre, il peut être fidèle,

n'entrevoit-elle pas, d'un coup d'œil prophétique, ce que va être, pendant quinze ans, le peuple de France?

II

Mme de Staël passa les premiers mois de l'année 1798 à Coppet avec son père. Elle le quitta au commencement d'avril. Ce n'était jamais sans inquiétude que M. Necker la savait dans ce milieu de Paris encore si troublé. « J'ai toujours peur, ma chère Minette, lui écrivait-il, l'année précédente, que tu ne parles et que tu ne remues, et qu'un ennemi ne saute sur toi. » Il semble que cette année il l'ait vue partir avec une émotion particulière. Le lendemain même du jour où elle avait quitté Coppet, il lui adressait cette lettre touchante :

20 avril.

Chère Minette, je t'ai quittée avec bien de la peine et tu n'a pas jeté les yeux vers les trois fenêtres où j'ai été consécutivement pour voir encore

ton aimable mine. Je te suis dans ta route avec la plus tendre affection et tu m'as dit tant de choses douces et sensibles le jour et la veille de ton départ que je vis avec elles.

Mme de Staël s'était installée à Saint-Ouen, l'ancienne terre de son père où s'était écoulée sa brillante jeunesse et qui était encore sous séquestre. Mais elle avait obtenu la permission d'y résider. Les lettres de M. Necker portent la singulière suscription suivante qui rappelle encore les temps révolutionnaires : « A la citoyenne Staël, Saint-Ouen, par *Franciade.* » *Franciade,* c'est Saint-Denis. Les lettres elles-mêmes, en cette année 1798, présentent peu d'intérêt. Elles ne contiennent presque aucune allusion aux affaires de France. Le « héros » est en Égypte et il n'arrive que de rares nouvelles de lui. Cependant, lorsque M. Necker est informé par les papiers publics du désastre d'Aboukir, il écrit à sa fille :

Je te vois douloureusement affligée du malheur arrivé à la flotte française et je partage ta peine. Réfléchis, pour ta consolation, que c'est un seul échec à la suite et au milieu de tant de succès...

Les autres lettres sont presque toutes des lettres d'affaires. M. Necker se trouvait alors aux prises avec d'assez sérieuses difficultés dans la gestion de sa fortune. « Mon père avait perdu par la révolution de Suisse et par le séquestre de son dépôt en France les trois quarts de sa fortune, » dit Mme de Staël dans la notice dont j'ai parlé. Peut-être exagère-t-elle un peu ; mais il est certain que, d'une part, la mise sous séquestre de ses biens en France et en particulier de deux millions qu'il avait laissés en dépôt au Trésor au moment de son départ, d'autre part, la suppression des droits féodaux, conséquence de la proclamation de la République en Suisse et de l'incorporation de Genève à la France avaient fait une brèche sensible à ses revenus. Mme de Staël prévoyait depuis longtemps cette suppression. Rendant compte à son mari, quelques années auparavant, des progrès de l'esprit révolutionnaire dans son pays d'origine, elle ajoutait : « Tout ce qui leur plaira, excepté la suppression des droits féodaux. » Les droits féodaux avaient été abolis cependant, et les revenus du baron de Coppet, — c'était le titre auquel avait droit M. Necker, — avaient été singulièrement diminués par cette suppression. Quant à son dépôt de deux millions, le remboursement lui en avait bien été offert, mais en biens du clergé. Il

avait refusé, ce qui, de la part d'un protestant, était assurément preuve de délicatesse, et la correspondance de Mme de Staël avec son mari porte la trace de la répugnance constante opposée par M. Necker aux offres avantageuses que lui faisaient parvenir les acquéreurs de biens *nationaux*. Mais il ne s'en appliquait pas moins à réparer par d'heureux placemens en France où les immeubles étaient tous à vil prix, où l'argent était rare et cher, les atteintes portées à sa fortune, et, sur ces opérations, il consultait Mme de Staël qui, durant cette année 1798 en particulier, lui servait souvent d'intermédiaire avec des notaires ou des banquiers.

L'intermédiaire était bien choisi. Mme de Staël paraît avoir eu une très bonne tête d'affaires. En tout cas, elle avait beaucoup d'ordre et elle apportait beaucoup de soin à la gestion de sa fortune qu'elle considérait, avec raison, comme la sauvegarde de son indépendance. Il y a dans les archives de Coppet plnsieurs liasses de lettres de ses divers banquiers, auxquelles elle répondait très exactement. Ce goût de l'ordre ne l'empêchait pas d'être très généreuse et très dévouée, pécuniairement parlant, à ses amis. Non seulement, pendant la Terreur, elle en fit évader à prix d'argent un grand nombre, mais toute sa vie elle obligea volontiers par des avances les personnes de son entourage qui s'adressaient à elle. Je possède la liste des prêts qu'elle consentit, et on serait peut-être étonné d'y voir inscrits certains grands noms. Mais, à l'époque dont je parle, elle n'était pas en possession de sa fortune. Elle avait vécu jusque-là des revenus de sa dot que lui servait son père et du traitement d'ambassadeur de M. de Staël, traitement de tout temps très irrégulièrement payé, sans que M. de Staël, qui n'était pas seulement généreux, mais plutôt prodigue, eût jamais accepté de restreindre ses dépenses. Aussi était-il tombé dans de graves embarras qui devaient amener M. Necker à exiger une séparation de biens. Ces questions d'intérêt remplissent presque exclusivement les lettres de M. Necker durant l'année 1798, et le détail en serait fastidieux.

III

L'année 1799 allait apporter dans l'état de la France de singuliers changemens dont le contre-coup se fait sentir dans

la correspondance de M. Necker, quelle que soit la réserve prudente dont il enveloppe habituellement sa pensée (1).

Au cours de l'année précédente avait paru la seconde édition de l'ouvrage de Mme de Staël intitulé : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Elle apprenait que Bonaparte s'était fait envoyer cet ouvrage en Égypte. Elle le mandait à son père qui lui répondait :

4 mai.

Ainsi donc le voilà en gloire aux bords du Nil. Alexandre le Macédonien faisait venir de tous les coins du monde des Philosophes et des Sophistes pour les faire parler. L'Alexandre corse, pour épargner du tems, n'entre en communication qu'avec l'esprit de Mme de Staël. Il entend les affaires.

Mais si Mme de Staël était justement flattée d'attirer ainsi l'attention du « héros, » elle n'en demeurait pas moins fidèle à cet idéal, qui a séduit tant de nobles esprits, d'une République modérée, tolérante, « conservatrice et libérale, » deux mots qui sont moins nouveaux qu'on ne pourrait le croire, et dont Bonaparte allait lui-même bientôt se servir. C'est durant les premiers mois de cette année 1799 ou les derniers de l'année précédente, — l'époque est assez difficile à fixer, — qu'elle a écrit ce curieux ouvrage qui n'avait jamais été publié et qui a été découvert il y a treize ans dans les cartons de la Bibliothèque Nationale (2). Elle demandait à cette République de réparer les erreurs, les injustices, les cruautés du passé. De Coppet, où elle passait l'été, elle adressait à Garat cette belle lettre dont Vandal a publié une partie, mais que je ne puis

(1) Lorsque mon regretté confrère et ami Vandal préparait son bel ouvrage sur *l'Avènement de Bonaparte*, je l'avais invité à venir à Coppet prendre connaissance de cette correspondance. Il en avait apprécié l'intérêt et il avait pris, sur les lettres de M. Necker et sur d'autres encore, de nombreuses notes dont il s'est servi avec beaucoup d'art, de tact et de mesure dans le premier et le second volume de sa remarquable histoire. Avec mon autorisation, il a communiqué ces notes à M. Paul Gautier qui s'en est servi également dans son ouvrage intitulé : *Napoléon et Mme de Staël*. On ne s'étonnera donc pas de trouver dans cet article quelques passages des lettres de M. Necker déjà citées par Vandal ou par M. Gautier.

(2) *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France*. Cet ouvrage, qui a été édité avec beaucoup de soin et précédé d'une très substantielle et équitable étude sur Mme de Staël par M. John Vienot, renferme beaucoup d'erreurs et d'illusions, mais aussi beaucoup d'idées généreuses et de vues profondes, ce qui est le propre de l'esprit et des ouvrages de Mme de Staël.

me défendre de reproduire ici tout entière, tant elle lui fait honneur :

Coppet, ce 23 thermidor. Canton Léman.

Avez-vous lu le récit de Ramel sur son séjour à Cayenne (1) mon cher Garat. Je l'ai trouvé ici et, cherchant à qui ma profonde émotion pouvait s'adresser en France, j'ai pensé que votre imagination sensible aurait reçu la même impression que moi. L'irréparable passé ne peut obtenir que des regrets, mais est-il possible de supporter l'idée qu'il reste à la Guyane deux malheureux, Lafond-Ladébat et Barbé-Marbois, qui continuent à souffrir ce que vous raconte cet affreux récit. Ainsi l'on punit l'obéissance! Ceux qui se sont soumis à la déportation sont sur les plages brûlantes et ceux qui se sont dérobés à la loi du 19 fructidor en sont récompensés par Oléron (2). Pourquoi cette inégalité? Pourquoi traiter plus mal Marbois et Ladébat que Camille Jordan et Siméon? Aucun d'eux, certainement, aucun homme ne mérite l'incroyable supplice d'un séjour inhabitable. Mais Marbois et Ladébat sont encore plus dignes d'intérêt, puisqu'ils se sont résignés avec une rare modération à la peine qui leur était imposée. Quel motif pour une telle injustice, pour une si grande inhumanité? Faut-il ajouter à la férocité des mesures révolutionnaires le caprice des rois et, parmi tant d'hommes, frappés si cruellement, laisser encore le hasard accabler deux victimes qui mériteraient au contraire un intérêt particulier par leur constance et leur soumission? Il dépend des Directeurs de permettre à Marbois et à Ladébat de revenir à Oléron. Obtenez d'eux cette justice au milieu de cette chaleur brûlante. Ne pensez-vous pas avec amertume à ce que doivent souffrir ces malheureux avec des insectes de tout genre et sur la Ligne. Mériterions-nous jamais aucune pitié si cette image ne nous poursuivait? A la fin de votre bel ouvrage (3) vous demandiez qu'on vous transportât sous un beau ciel où vous puissiez penser et sentir. Donnez donc à ces malheureux un air qu'ils puissent respirer, un air qui ne porte pas la mort avec lui. On s'inquiète de Billaud de Varennes (*sic*). On veut le rappeler parmi nous, et ces deux hommes à qui on ne peut reprocher que les opinions politiques qu'on leur suppose, ces hommes ne trouvent point de défenseurs. Quel effet voulez-vous que produise notre République au dehors quand on lit cet ouvrage de Ramel où les faits racontés ont un si grand caractère d'évidence. Il faut être Français, il faut ne pas pouvoir rejeter sa part d'alliance avec son pays pour chercher des excuses et des explications au silence que les Conseils gardent sur de telles atrocités. Je vous en prie, mon cher Garat, donnez-vous cette bonne

(1) Ramel, qui était commandant de la garde des deux Conseils de la République Française au moment du 18 fructidor, s'était échappé de la Guyane où il avait été déporté. Il avait publié à Hambourg un *Journal* de son séjour à Cayenne qui avait fait grand bruit.

(2) Un certain nombre des déportés de Fructidor étaient encore à cette date cantonnés dans l'île d'Oléron.

(3) Garat a publié un assez grand nombre d'ouvrages. Le dernier en date avant cette lettre a pour titre : *Mémoires sur la Révolution*.

action. Faites revenir ces deux infortunés. Dans le cours de votre vie, ce souvenir vous tiendra fidèle et douce compagnie. J'ai vu dans les papiers votre excellent discours sur Billaud de Varennes. Il vous donne une nouvelle force pour l'acte d'humanité que je vous demande. Chaque preuve de courage d'un homme de bien lui rend l'effort suivant plus facile en augmentant son pouvoir. Dans le commencement de la Révolution, les événemens révolutionnaires étaient plus forts que les hommes; mais, aujourd'hui, s'ils le veulent, les hommes sont plus forts que les événemens...

Mme de Staël continue en entrant dans quelques détails sur la situation politique en Suisse dont toute la partie française est parfaitement tranquille, « soit, dit-elle, que la langue soit le premier des biens. soit surtout parce qu'un homme d'une rare vertu est à la tête de ce canton et qu'il y ait fait aimer même la révolution suisse, » et elle ajoute :

Combien, en France, cela serait plus facile; mais il semble que les Jacobins se chargent d'être l'épouvantail de tous les principes de liberté pour empêcher que la victoire ne s'y rallie... Je vous reproche un peu trop d'indulgence pour un parti qui fera toujours le mal pendant que vous lui prêcherez le bien.

La lettre se termine par des assurances affectueuses à « tous les Garat, » — Garat avait un frère et un cousin, le fameux chanteur, — et par un compliment à la belle Sophie, c'est-à-dire à Mme de Krüdener, dont Garat le chanteur était alors fort épris.

Garat, qui avait été ministre de l'Intérieur sous la Convention, n'était plus alors que membre du Conseil des Anciens. Pour faire parvenir au Directoire des conseils de modération, Mme de Staël crut devoir s'adresser plus haut. Elle était toujours demeurée en relation avec Barras. Ce plus que médiocre personnage, qui nous apparaît aujourd'hui comme un des plus corrompus de cette triste époque, avait conservé, aux yeux de Mme de Staël, le prestige d'un homme de l'ancienne société, prestige auquel elle fut toujours sensible, car démocrate d'opinions, elle était aristocrate de goût et d'instinct. Dans le brouillon de cette lettre inachevée, que j'ai retrouvé également dans les archives de Coppet, on verra tout à la fois quelle était l'ardeur de son patriotisme français et quelles illusions elle nourrissait sur l'homme dans lequel elle n'était pas éloignée de voir un sauveur.

enève, ce 29 fructidor, Coppet.

Je suis restée plus longtemps que je ne comptais loin de vous, mon cher Barras. Votre brave Masséna ayant bien défendu la Suisse jusqu'à présent (1), j'ai pu demeurer auprès de mon père. Le mauvais temps va me ramener. Je souffre extrêmement d'être loin de Paris au milieu de mauvaises nouvelles dont on se plaît à nous abreuver. Vous me trouverez singulièrement vive en patriotisme depuis nos malheurs et peut-être est-il vrai que les caractères modérés dans la victoire sont ceux que les revers exaltent. Ma confiance en vous me soutient. Je vous crois éminemment les qualités nécessaires dans le danger, et l'on ne vous donne que trop d'occasion de les développer. La Suisse française n'a pas un mauvais esprit ; on trouve dans les villes assez de partisans des Français ; il paraît qu'il n'en est pas de même de la Suisse allemande ; elle a trop souffert pour nous aimer. J'ai vu Haller à Lausanne et nous avons parlé une heure de vous avec une amitié sincère ; j'aurais souhaité qu'une fée vous amenât là pour quelques instans. Vous nous auriez mieux écoutés qu'au Luxembourg où trop de passions vous parlent pour qu'une affection désintéressée puisse se faire entendre. Enfin, c'est le moment de l'action, et non celui du raisonnement. Mais profitez donc du premier triomphe pour être modéré; la fierté défend de céder quand on est vaincu, mais c'est aussi la fierté qui commande d'être généreux quand on est vainqueur. Quoi qu'il arrive, mon cher Barras...

Le brouillon est inachevé. Je ne saurais dire si la lettre a été envoyée.

IV

La saison s'avançait cependant et, comme le dit M[me] de Staël dans sa lettre à Barras, le mauvais temps allait la ramener à Paris, le passage des montagnes en hiver étant toujours assez difficile. M. Necker la vit partir avec encore plus de regrets et d'émotion qu'à l'ordinaire. Bien qu'il s'en défende dans la lettre qu'on va lire, on dirait qu'il avait le pressentiment des épreuves au-devant desquelles sa fille courait. Le jour même où elle quittait Coppet, il traçait ces quelques lignes :

Je t'ai suivi longtems des yeux quand tu as quitté Coppet et mon cœur était déchiré ; mais aucun pressentiment inquiet ne se joignait à ma peine. Mes vœux t'accompagnent et t'environneront sans cesse. Sois sage, sois prudente et pense quelquefois à ma tendre amitié pour toi. Je t'embrasse de tout mon pouvoir.

Adieu, chère et très chère Minette.

(1) Masséna livrait à ce moment autour de Zurich d'héroïques combats contre l'armée de Souvaroff.

Le lendemain il lui écrivait encore :

Ce 18 novembre.

Je t'ai vue partir hier, ma chère Minette, avec une vive et profonde émotion et je suis au même degré de sentiment. M. (nom illisible), dont j'attends le retour ce soir, est, dans ce moment, l'homme intéressant pour moi. Je te vois au delà des grandes montagnes et commençant demain à rouler dans la plaine ; c'est une autre perspective et toujours toi. Ta cousine et Pictet passèrent la soirée avec moi ; mais, à part ce moment, j'ai bien vu que là où tu n'es pas, la vie manque. Ils ont absolument voulu faire un piquet avec moi qu'ils ne savent ni l'un ni l'autre, et j'y ai consenti par complaisance, mais cette table longue où je t'ai vue si souvent devant moi me serrait le cœur ; et je te grondais de ce que tu les avais peut-être engagés à rester. Tu as été beaucoup mieux remplacée aujourd'hui par mes pensées et ma mélancolie. Avec quelle impatience j'attends de savoir ton arrivée ! Un voyage de Suisse à Paris, qui paraît une chose simple en idée générale, est un événement de roman quand il touche à un objet chéri, si chéri.

M[me] de Staël roulait lentement dans les plaines de France. Ce fut précisément le soir même du 18 brumaire qu'elle entra dans Paris. Changeant de chevaux à Charenton, la dernière poste, elle apprit que ce même Barras, dans lequel elle mettait si peu de jours auparavant sa confiance, venait, quelques heures auparavant, d'être conduit par une escorte de dragons, jusqu'à sa terre toute voisine de Grosbois, où, moitié dupe, moitié complice, il allait se terrer quelques mois. C'est une perte irréparable que celle des lettres qu'elle dut écrire à son père durant les premiers temps qui suivirent le 18 brumaire. Mais du moins, dans les lettres de M. Necker, nous allons trouver l'écho de ses sentimens. La première de ces lettres est en date du 23 brumaire, c'est-à-dire cinq jours après l'événement. M. Necker n'a encore que des nouvelles confuses.

23 brumaire.

Les papiers reçus hier sont des 17 et 18, mais ils ne disent rien de la grande nouvelle. Nous avons tout su dès hier par une grande pancarte affichée à Genève, un courrier extraordinaire ayant été expédié partout. La résolution des Anciens dont nous ne connaissons pas bien le motif me semble, en effet, conforme à la constitution. Je ne me souviens pas qu'il (le *Conseil des Anciens*) eût le droit de nommer un commandant et je ne le pense pas (1). Le style de Buonaparte annonce qu'il se sent plus haut que l

(1) Le décret des Anciens, en ordonnant la translation des deux Conseils à Saint-Cloud, avait nommé Bonaparte « commandant des forces réunies dans Paris et dans le rayon constitutionnel. »

place dont il s'est chargé. Ces deux Conseils qui vont faire quelque séjour en campagne dans la même maison ne dîneront pas ensemble de bon cœur. Enfin tout cet événement est un sujet d'attente et de réflexion. Il n'est encore venu aucune lettre particulière que je sache.

M. Necker ne s'avançait guère, comme on voit; cependant la courte phrase qu'il glisse sur Bonaparte et son style dénote chez lui une vue de l'avenir plus clairvoyante que chez Mme de Staël, à en juger du moins par cette seconde lettre.

25 brumaire.

J'ai reçu, ma chère Minette, ta lettre bien attendue du 20. Tu me peins avec des couleurs animées la joie de Paris et la part que tu prends à la gloire et au pouvoir de ton héros. Je souhaite et j'espère que votre contentement à tous se soutiendra, et je crois comme toi que Sieyès, n'ayant plus son génie contrarié, donnera une constitution sans défaut et peut-être parfaite, ainsi que tu dis à l'avance. Ensuite, j'espère, ma chère Minette, que tu n'auras plus d'inquiétude au milieu de Paris, et cette idée me fait grand bien.

M. Necker donne ensuite à sa fille quelques instructions pour son notaire et lui demande si le moment ne serait pas propice pour vendre « les inscriptions de tiers consolidé qui sont beaucoup montées, » et la lettre se termine ainsi :

Mais laissons là ces intérêts de finance personnelle pour être en entier à la chose publique et pour en jouir. Ma chère Minette, je ne te voudrais que des plaisirs. Je t'aime de ce degré de plus qu'on aime quand on traverse un bout de mer sur un esquif. Adieu, adieu.

Les nouvelles arrivaient peu à peu cependant. Le projet de constitution qu'avait élaboré Sieyès commençait à être connu, et ce projet inspirait à M. Necker les judicieuses observations suivantes :

28 brumaire.

J'ai reçu ton billet du 22 et ta relation des premières journées. Voilà donc un changement de scène absolu. Il y aura un simulacre de République, et l'autorité sera toute dans la main du général. Ses acclytes ne pourront lutter contre lui, quoique le moment d'une usurpation complète est peut-être perdu, car, dans peu, l'on oubliera la délivrance des inquiétudes qui fait la joie actuelle et comme toutes les lois demandées auront passé sous l'autorité mixte actuelle, il n'y aurait plus d'assistance suffisante pour prendre tout à soi. On aura toutefois beaucoup d'égards

pour un consul qui soutiendra seul par sa puissance militaire la constitution annoncée, car je ne crois pas encore à la sécurité qui sera donnée par cette constitution seule, et ce, nonobstant le jury constitutionnaire (1).

Cependant si Buonaparte venait à manquer au milieu du nouveau gouvernement, ce serait peut-être l'époque d'un bouleversement, et il serait terrible, en supposant que les Jacobins y jouassent le principal rôle. On donnera sans doute beaucoup aux propriétaires en droits et en force armée, mais le besoin de conscrits rendra tout cela difficile. Et puis l'œuvre sera compliquée, ou je me trompe fort. Enfin je raisonne sur tout cela comme un aveugle des couleurs et prêt à changer d'opinion sur de nouveaux aperçus.

P.-S. — Dans ce pays on est content et surtout de la hausse du tiers consolidé.

Quelquefois les lettres de M. Necker ne sont pas datées; la suivante se rapporte manifestement au moment où l'on ne connaissait que par bribes les dispositions principales du projet de Sieyès, et où la discussion soulevée par les articles de ce projet donnaient lieu à de vifs débats entre lui et Bonaparte.

Ce qui nous revient du projet de constitution me paraît plein d'erreurs : un chef de cette espèce ne peut être seulement proposé. Un Président à la Washington rééligible vaut mieux, mais c'est la personne de Buonaparte qui fait choisir cette forme, car, en voyant comme il serait difficile de le remplacer, et comment sa mort remettrait tout en trouble, on devrait préférer trois Consuls dont deux ne pourraient jamais faire arrêter ou mettre en interdit le troisième sans l'autorisation du Corps législatif, et dont l'un des trois ou un subdélégué des trois présiderait un Sénat auquel se rapporterait la paix, la guerre comme en Amérique, et l'initiative des finances, et puis laisser là le *jury constitutionnaire*.

Au reste, si la constitution repose toute sur un seul homme, tous les genres de risque peuvent recommencer par sa mort. Brûle ma lettre et prends garde à tes papiers plus que jamais, même à tes paroles, avec le nouvel hôte (2) que tu as sur ta tête.

Si M. Necker était quelque peu incrédule aux bienfaits de la Constitution, et s'il discernait du premier coup d'œil combien elle était fragile, en revanche, il applaudissait sans réserve aux actes des Consuls provisoires qui, le 22 brumaire, faisaient

(1) Dans le projet de constitution rédigée par Sieyès, le nom de *Jury constitutionnaire* avait été donné à l'Assemblée qui devait finir par s'appeler le Sénat conservateur. Sieyès avait doté ce jury de pouvoirs considérables qui ne furent point attribués au Sénat dans la constitution définitive.

(2) Par cet hôte dont il se méfiait, M. Necker entendait sans doute désigner Bonaparte lui-même. Mme de Staël demeurait alors 103, rue de Grenelle. Quelques-unes des lettres que lui adressait son père portent cette suscription : « Au citoyen Euginet, » qui était l'intendant de Mme de Staël.

abolir, par les deux Commissions émanées des Anciens et des Cinq-Cents, l'odieuse loi des otages, et, le 28, faisaient prononcer par ces mêmes Commissions l'abolition de l'impôt progressif. Aussi écrivait-il à sa fille le 8 frimaire :

J'ai reçu ta lettre du 24, où je vois avec plaisir la continuation de l'enthousiasme public, et le tien propre. Effectivement, tout ce qui a été fait jusques à présent, et pour les otages, et pour les finances, doit plaire à toutes les classes de la société.

Cependant tous ces événemens avaient jeté Mme de Staël dans un état d'agitation qui inquiétait M. Necker non seulement parce qu'il craignait pour elle « une maladie bilieuse ou un dérangement dans les nerfs du cerveau, » mais parce qu'il commençait à redouter de sa part quelque imprudence. Aussi la suppliait-il d'aller passer quelques jours à la campagne, non point à Saint-Ouen, mais chez Mme de Castellane ou chez quelque autre (1). « Comment! ajoutait-il, des insomnies continuelles, des réveils en sueur, ou des heures de méditations sur les tisons, et le tout pour des regrets que je tiens pour chimériques, mais qui, fussent-ils fondés, se bornent à quelques mots imprudens! Et qu'est-ce donc qu'une telle faute et qui peut en être à l'abri, avec beaucoup de vivacité d'esprit et de caractère. » Il apprenait cependant d'elle-même avec plaisir, par une lettre du 10 frimaire, que ses nerfs s'agitaient moins, et le 19 il lui répondait :

Je désire ton succès dans l'objet présent de tes vœux pour M. Constant, mais, s'il y avait contrariété, il y aurait plus d'un motif pour en prendre son parti. Est-ce qu'une place de délégué ou avocat général pour défendre les lois ne donnerait pas autant d'exercice à ses talens? Mais s'il fallait tout défendre, et publiquement, ce ne serait guère une place digne d'envie, et celle au Tribunat vaudrait mieux (2). Mais je parle de tout cela comme un aveugle des couleurs et sur des aperçus de gazette. Je vois avec plaisir qu'on a de l'empressement à s'enrôler dans la nouvelle milice. A chacun son goût.

(1) Mme de Castellane, la mère du futur maréchal, possédait à Acosta, aux environs de Paris, une habitation où nous retrouverons prochainement Mme de Staël.

(2) La Constitution de l'an VIII fut votée le 22 et promulguée le 27 frimaire. Mais on savait déjà qu'elle instituait à la place du *Jury constitutionnaire* et du *Grand Electeur* proposé par Sieyès un Sénat, un Tribunat et un Corps législatif. C'est là ce que M. Necker, dans la suite de la lettre, appelle la « nouvelle milice. » Quant à Sieyès, qui, à ce moment, affectait de vouloir ne rien être, on sait qu'il finit par accepter la présidence du Sénat.

Je commençais cette lettre lorsque j'ai reçu celle que tu m'as écrite le 14 frimaire. Cette finale ne me surprend pas. Je crois qu'un homme seul tel que Buonaparte, comptable à l'opinion par cette unité, et à l'opinion dont il se souciera, vaudra plus de bonheur aux individus, plus de prospérité à la France que ces corps abstraits où chacun exerce ses passions et son ineptie en sûreté. Tout repose malheureusement sur une vie, mais il est jeune et sa fortune nous le conservera. Les généraux vont remplacer les fonctions des anciens grands. L'inconvénient, c'est qu'il leur faudra de la guerre pour entretenir leur considération. Je suis impatient de voir la totalité du plan. Il serait désirable pour la liberté que tous les opprimés inconstitutionnellement pussent porter leur réclamation au jury constitutionnel.

M. Constant ne pourrait-il pas être des trente conseillers d'État si l'on ne veut point d'externe pour le Tribunat? On ne rendra point responsable le chef. Je n'y trouve rien à redire, mais quelle arrière-pensée vient serrer le cœur (1)!

Encore un mot sur les affaires publiques ; il se peut que la conduite de Sieyès soit estimée de près, mais de loin, elle paraîtra pitoyable s'il n'est de rien, et il ne verrait pas un mouchoir tiré pour pleurer la perte de son grand électeur et pour ce partage des nominations d'un côté et du gouvernement de l'autre. Il fallait, pour le consoler dans sa retraite, qu'il fût sorti de lui une constitution bien faite et il est sûrement cause que Buonaparte a acquis une autorité au delà de ce qu'on présumait.

Si M. Necker approuvait la Constitution en ce qu'elle donnait la supériorité à Bonaparte « sur ces corps abstraits où chacun exerce ses passions, son ineptie en sûreté, » cependant il n'était pas dupe de ces formules qui ne répondaient à aucune réalité, et, le 27 frimaire, le texte de la Constitution définitive étant enfin publié, il écrivait :

Voilà bien du bric-broc, et tout est dédié, dans un ouvrage des siècles, à une seule personne que ses hauts talens n'empêchent pas d'être mortelle. Et vous êtes tous dans l'enchantement ! Je vous félicite non pas de tant d'esprit, mais de tant de bonheur. Je désire en même temps qu'aucun événement ne vienne troubler ce bonheur et je vois bien des chances, qu'on n'aperçoit pas au milieu de l'ivresse générale, où vous êtes. C'est un grand vent que cette ivresse, tant elle fait virer promptement. Vive la République ! Est-ce toujours ainsi que l'on dit?

(1) M. Necker pensait évidemment en écrivant ces lignes au malheureux Louis XVI dont le sort tragique l'avait vivement affecté. Dans ses papiers on trouva tracées de sa main, probablement au lendemain du 21 janvier, ces quelques lignes que Mme de Staël a insérées dans les *Manuscrits de M. Necker*, publiés par elle en 1804 : « O Louis, excellent prince et le meilleur des hommes ! Qu'il n'y ait jamais un écrit de moi où je n'atteste vos vertus comme un témoin digne de foi ; aucun où je n'appelle à votre défense le seul jugement durable, le jugement de la postérité. Innocente victime, s'il en fut jamais ! Quel sacrifice impie ! »

J'entends mieux ton enthousiasme pour Buonaparte, et je te félicite d'être heureuse de sa gloire puisqu'elle durera longtemps... Tâche donc de ne pas vivre en entier dans un moment, pas même pour le bonheur, car il passe aussi.

On aura remarqué le ton un peu sarcastique de ces dernières lettres de M. Necker. C'est que, tout en continuant à professer pour Bonaparte une admiration dont on trouvera encore la preuve dans ses lettres de l'année suivante, il voyait plus loin que sa fille, et que, derrière le Consul, il apercevait déjà le dictateur militaire, s'appuyant de plus en plus sur l'armée. C'est ainsi que, à peu près à la même date, il écrivait au fils d'une amie de Mme Necker qui demeurait à Lyon, à propos d'une fête donnée en l'honneur de Bonaparte :

On dit que son escorte de gardes est nombreuse et magnifique, et qu'ils font ranger les voitures à coups de sabre, quand ce soldat heureux traverse les rues de Paris. Il pourrait bien se signaler encore à la guerre, car on dit qu'il est disposé à commander l'armée, s'il y a une bataille sur le Rhin. Tous ses goûts sont héroïques.

Et dans une lettre un peu postérieure, adressée au même correspondant :

Nous n'avons rien de nouveau à Paris. Sieyès est fort occupé de sa terre de Crosne, et Buonaparte de son autorité où il n'y a, jusqu'à présent, rien à redire (1).

M. Necker n'avait pas tort de craindre, et les événemens allaient bientôt lui donner raison, que le bonheur et l'enthousiasme de sa fille ne fussent pas de très longue durée. Les détracteurs de Mme de Staël se sont complu à rapprocher son exaltation d'alors du ton dénigrant avec lequel elle parle du Premier Consul dans les *Considérations sur la Révolution française* et dans les *Dix années d'exil*. Le contraste ne laisse pas en effet d'être assez piquant. Mais les sentimens qui l'animaient alors et les illusions qu'elle entretenait, étaient, — Vandal l'a très bien établi, — partagés par tous ceux qui avaient souffert de la Révolution, à quelque parti qu'ils appartinssent, que ce fussent des émigrés de la première heure, d'anciens constitutionnels,

(1) Bibliothèque de Genève. Lettres de M. Necker à Salomon Reverdil. Ce Salomon Reverdil, dont les papiers sont à la Bibliothèque de Genève, était l'ancien précepteur du roi Christian VII, le mari de l'infortunée Caroline-Mathilde.

ou des déportés de Fructidor. La nouvelle du 18 brumaire avait valu, à Mme de Staël, de ses amis, dispersés un peu dans toute l'Europe, des lettres de félicitations. L'un d'eux, qui ne signait pas, lui écrivait d'Eisenach le 19 novembre :

Combien vous avez dû être heureuse d'arriver pour le triomphe de vos deux héros, Bonaparte et Sieyès, et la vérité est qu'ils pourront devenir les bienfaiteurs du monde s'ils parviennent à donner la paix au dedans et au dehors. Je ne crois pas qu'il y ait un seul Allemand qui ne fasse pas des vœux pour leur double succès, et personne, je vous assure, n'est plus Allemand que moi. Je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais eu un autre sentiment et un autre désir, et j'ai presque autant que vous le droit de parler de mes pressentimens.

Alexandre de Lameth, le plus jeune des trois frères qui avaient joué tous trois un rôle considérable durant les premières années de la Révolution, et qui avaient dû s'expatrier les uns après les autres, lui écrivait également de Hambourg, le 4 novembre, une longue lettre dont Vandal a cité quelques lignes, mais que je crois intéressant de rétablir presque en son entier, car elle est un témoignage curieux de l'état d'esprit de ces constitutionnels qui s'étaient vus forcés d'émigrer à leur tour, pour échapper aux Jacobins, et des sentimens que continuaient de leur porter ceux qui avaient quitté la France avant eux :

J'ai reçu votre aimable lettre qui m'a fait un vrai plaisir. Vous n'oubliez pas vos amis et joignez cela d'extraordinaire à tous les avantages de ce genre que vous réunissez. J'attendais pour vous répondre de vous savoir à Paris, mais les papiers publics nous annoncent que vous y êtes arrivée le jour du triomphe de Buonaparte que nous croyons être aussi celui de la liberté. Si le rétablissement d'un gouvernement légal est son ouvrage, il aura mérité, plus encore que Fabius, qu'on mette au bas de sa statue : *Tu Maximus, ille es qui nobis... restituis rem.* Je devrais, vis-à-vis de toute autre femme, demander grâce pour cette citation latine malgré l'à-propos, mais vous qui savez presque toutes les langues et qui voulez encore apprendre l'allemand, vous me la pardonnerez sûrement.

Vous ne pouvez vous faire une idée de la situation où se sont trouvés ici les amis de la liberté. La mienne particulièrement, pour avoir été du petit nombre de ceux qui ont conservé les couleurs nationales, n'a pas été sans danger et une défaite de plus aurait probablement fait faire à mes amis, je crois, un voyage en Sibérie (1) dont messieurs les émigrés se réjouissaient déjà. Nous sommes ici dans l'attente des grands changemens qui vont avoir lieu en France, et ne doutant pas qu'on ne ramène la République à des principes

(1) Hambourg était alors au pouvoir des Russes.

de modération et de justice, nous concevons l'espoir de voir bientôt se réaliser votre souhait pour le partage des bons et des mauvais. Buonaparte est trop grand pour vouloir et pouvoir se soutenir sur un autre terrain que celui de la justice, et il n'aura pas dit en vain que le temps était venu où les premiers amis de la liberté ne devaient plus être confondus avec ses ennemis. Puisse luire enfin cet heureux jour que mon cœur se flatte que vous trouverez tel et que vous avancerez, s'il est en votre pouvoir ! Huit ans de captivité ou d'exil sont une terrible lacune dans la vie ou plutôt un supplice bien prolongé. Mais si nous pouvons revoir notre patrie, nos amis, notre famille, la trace du malheur sera bien vite effacée.

S'il fallait encore une preuve de l'enthousiasme un peu naïf avec lequel le 18 brumaire fut salué par les victimes de la Révolution, on le trouverait dans cette lettre adressée à l'ancien conseiller genevois Galippe par un émigré qui croyait lui devoir sa radiation :

Le règne des Jacobins est passé. Bonaparte, après avoir combattu comme César, veut gouverner comme Auguste. Il brise les tables de proscription. Il rouvre la porte de l'empire aux exilés; il est aussi clément que César. Mais il met plus d'esprit dans sa clémence... Il veut gouverner par les honnêtes gens contre les Jacobins. Aujourd'hui l'opinion publique est tout à fait changée. Il n'y a plus rien de révolutionnaire ni dans les mœurs, ni dans les usages, ni dans les propos. Toutes les figures ont repris leur sérénité et les individus leur douceur. Il serait bien difficile d'obtenir aujourd'hui du peuple de Paris un mouvement violent. Les mots avec lesquels on l'a gouverné si longtemps sont des énigmes pour lui. Il ne sent plus que le besoin du repos. Paris n'éprouve plus qu'un vaste repentir. Il reconnaît ses fautes et ses crimes et cherche à les expier (1).

IV

Les premiers mois de l'année 1800 devaient voir la fin des illusions de Mme de Staël et de ces « vrais amis de la liberté, » qui s'attendaient à voir rétablir par Bonaparte le gouvernement constitutionnel de leurs rêves. Le 1er janvier, M. Necker écrivait encore à Mme de Staël pour lui faire son compliment et pour la charger d'adresser ses félicitations à Benjamin Constant à l'occasion de la nomination de ce dernier au Tribunat. Mais prévoyant les difficultés de l'avenir, il ajoutait avec sagacité :

(1) Galippe, *D'un siècle à l'autre*, t. II, p. 65.

Cette promotion dans la carrière politique aura des jouissances, mais il ne faut pas s'en faire une trop haute idée, afin de n'être pas trompé. Mais ce n'est pas à toi qu'il faut adresser cette morale, à toi qui malheureusement ne trouves une valeur sans prix qu'aux choses qui te manquent ou qui t'échappent.

Et il terminait ainsi sa lettre :

Ceci n'est qu'une lettre de félicitations, sur un événement souhaité. Adieu, ma chère Minette. Je suis au jour de l'an de notre vieux calendrier (1) Dieu te bénisse, et veille sur ton bonheur.

Cependant, soit qu'elle sentît gronder l'orage, soit qu'elle s'abandonnât à cette tristesse qui, chez les natures ardentes, succède à l'excitation, Mme de Staël traversait une période d'abattement. Elle ne s'en cachait pas dans une de ses lettres à son père, qui lui répondait (2) :

Chère et tendre amie, c'est la mélancolie qui règne dans ta lettre du 12 nivôse, que je reçois en ce moment, qui m'engage à t'écrire encore aujourd'hui. Je ne ressens jamais avec une peine si profonde la bizarrerie de notre situation que lorsque ton langage exprime avec tant de douceur tes chagrins. Chère Minette, je voudrais de tout mon sang te rendre heureuse. Je crois voir ce qui se passe dans ton âme et je regrette bien plus de n'en être pas confident que de perdre les beaux momens de ton imagination et de ton esprit. O fatalité! fatalité! Ce sera encore là un grand sujet de conversation. Puisse quelque événement d'un genre supportable venir à notre aide et, en attendant, ne repousse par aucun motif les tendres expressions d'un cœur qui t'aime si sensiblement.

Mais l'admiration que les actes de Bonaparte inspiraient à M. Necker, et même à Mme de Staël, n'avait encore éprouvé aucune atteinte, car la lettre se termine ainsi :

Le général Consul fait des merveilles et tu l'as bien prophétisé. C'est pour le voir, encore plus que pour admirer les portraits et les statues d'Italie, qu'on viendra en foule à Paris à la paix.

L'orage qui grondait cependant éclata au lendemain du fameux discours que Benjamin Constant prononça le 15 nivôse au Tribunat et qui marqua le premier réveil d'une opposition dont le « restaurateur de la liberté » n'était pas d'humeur à s'accommoder. D'une lettre de M. Necker, postérieure de quel-

(1) Les lettres de M. Necker sont en effet datées tantôt suivant l'ancien, tantôt suivant le nouveau calendrier.

(2) La lettre est sans date.

ques mois, il apparaît que le discours n'avait pas été approuvé par lui.

J'aurais voulu la première fois (1), écrivait-il, quelque chose de plus modéré, de plus imposant, et peu de chose aurait fait cela. Il s'est trop fié aussi à son admiration pour Buonaparte et il n'a pas assez surveillé les mots ou les tournures que des malveillans pourraient interpréter dans un sens opposé au sien.

Et il terminait sa lettre par cette observation judicieuse :

En conduite, ne perds jamais de vue que par tes goûts pour Paris, si naturels à ton âge et à ton esprit, tu es en dépendance, et c'est autour de cette vérité que tes autres calculs doivent se placer.

Le calcul entrait peu dans les habitudes de Mme de Staël. Ce ne fut pas seulement, on le sait, contre Benjamin Constant, ce fut aussi contre celle qu'on soupçonnait d'avoir inspiré le fameux discours un véritable déchaînement dans la presse officieuse. Le *Journal des hommes libres*, organe jacobin qui recevait directement les inspirations de Fouché, alors ministre de la Police, publia contre Mme de Staël un article aussi grossier que menaçant. En même temps, elle faisait une première expérience, cruelle à son cœur sensible, celle de l'abandon des amis. Dans les *Dix années d'exil*, elle n'a pas essayé de déguiser d'abord l'étonnement, puis le trouble dont elle fut saisie lorsque, attendant à dîner un assez grand nombre de personnes, elle reçut d'abord un, puis deux, puis trois, puis jusqu'à dix billets d'excuse d'invités qui avaient accepté quelques jours auparavant. Elle était informée d'autre part par Joseph Bonaparte, dont la fidélité devait plus tard faire contraste avec l'abandon de Talleyrand, que le maître se déchaînait contre elle en conversation. Fouché la faisait venir et lui donnait à entendre qu'il serait prudent de sa part d'aller passer quelque temps à Saint-Ouen. Elle suivait le conseil, qui ressemblait fort aux lettres de cachet de l'ancien régime, et c'est à Saint-Ouen qu'elle recevait cette lettre de son père :

28 nivôse.

Te voilà donc à Saint-Ouen, ma chère Minette. L'acte de disgrâce (car le mot de punition ne peut sortir de ma bouche), l'acte de disgrâce est doux;

(1) M. Necker écrivait cette lettre le 16 mars à propos d'un second discours de Benjamin Constant.

mais qui m'eût dit que tu eusses pu en éprouver aucun de la part du grand Consul lorsque toutes tes lettres n'ont été remplies que d'enthousiasme pour lui et lorsque je me rappelle l'ivresse avec laquelle tu écoutais les récits que faisait Haller des actions et des paroles remarquables de cet homme si singulier? Tout tient de la fatalité dans ces temps-ci, même les plus petites choses. Au reste, je dois te dire que j'ai compris parfaitement tes mots ambigus et que tu n'as pas voulu rendre plus clairs par ménagement pour moi. On t'a rapporté, ou plutôt on a voulu te faire entendre que le Consul avait songé à te donner l'ordre de sortir de France. Je n'en crois rien, ou du moins le projet n'a pu être réel. Comment aurait-il eu une foi légère à une absurde calomnie? Comment aurait-il, nonobstant sa puissance et son rang, si peu d'égards pour Mme de Staël, je n'ose dire pour ma fille, ne sachant ce que je suis auprès de ce monde nouveau? Mais pourquoi, sans nécessité, sans justice, voudrait-il offenser des gens qui en valent bien d'autres?

Quant à ta conduite, j'approuve très fort ta résolution de vivre dans la retraite, ou à la campagne, ou à Paris. Laisse là absolument toute espèce de conversation sur les affaires publiques. Je te l'ai dit cent fois : tu as de l'esprit assez pour être recherchée pour tes agrémens personnels, et quand tu le dirigerais sur les sujets les plus ingrats, tu serais encore incomparable. Je ne crois pas que tu doives accélérer ton retour ici, les chemins sont affreux, et l'époque du printemps que tu avais choisie, que tu avais annoncée, n'est pas éloignée. Je ne penserais pas ainsi si j'avais la moindre incertitude sur le maintien de l'autorité actuelle, car Buonaparte de moins au milieu de vous, tout serait en combustion, mais son habileté et le vœu public me garantissent qu'aucune cabale, même la plus diabolique, ne peut l'atteindre.

Et la lettre se terminait ainsi :

Si la musique que tu as demandée est copiée, on te l'enverra. Je voudrais bien que tu prisses goût à ce délassement. Adieu, ma chère Minette; si la mélancolie te prend tout à fait, viens, je te prie, chercher au milieu des caresses de ton fils, de ta fille et de ton père le calme dont tu as besoin. Je crains véritablement que tu ne tombes malade, chère Minette.

M. Necker connaissait assurément trop bien sa fille pour se figurer que le délassement de la musique réussirait à la distraire de ses préoccupations et à lui rendre le calme. Quelques extraits de ses lettres, par ordre de date, montreront à quelles agitations Mme de Staël continuait à être en proie. On y verra, en même temps, de quelle sagesse étaient empreints les conseils qu'il lui donnait et l'admiration que, malgré leurs griefs, Mme de Staël et lui-même continuaient de professer pour Bonaparte.

28 janvier.

Je vois avec une peine infinie la continuation de ta tristesse, mais puisque tu n'as aucun tort réel à te reprocher, tu devrais bien t'efforcer de supporter des contrariétés qui ont toujours une fin beaucoup plus prochaine que l'imagination ne se le représente; et lors même que tu aurais été forcée à revenir, je n'aurais pu croire à la durée d'une telle proscription, et en attendant, chacun t'aurait considérée comme une victime d'une décision arbitraire et non méritée. Je t'assure pourtant que mon langage philosophique ne tient pas, en moi, à l'impassibilité, car je me sens choqué. Mme Biderman avait écrit à son mari que Rœderer venait de lui dire que l'ordre pour te faire quitter la France était expédié et, le courrier suivant, elle écrit que le même donneur d'avis l'avait informée que cet ordre avait été révoqué...

(Sans date.)

De Buonaparte, nous en disons tous des merveilles et il y a de quoi. Il s'entoure bien (1). De plus, en finance, Dufresne lui sera fort utile pour former des tableaux et tenir les caisses en règle...

Je reviens à te dire que j'aime mieux ne savoir aucune nouvelle que te voir exposée à une imprudence. C'en était une que les trois lignes au haut de la lettre du 5 et écrites après coup. Comment de tout ton or ne peux-tu pas faire un peu de plomb? Essaye de cette alchimie...

Je saisis toutes les contrariétés de ta situation et je n'emploie pas de temps à t'exprimer en détail combien j'y suis sensible. Lebrun, à qui l'idée t'est venue que j'écrivisse, est un homme tremblant qui se tairait au premier mot et qui conserverait pour lui ton billet et ma lettre, avant de répondre, et, pour avoir voulu passer par le guichet, je perdrais le moyen de te servir. Ce moyen, c'est qu'à ton retour à Paris, j'écrivisse moi-même au général. Et d'ici là, ton ouvrage, qui te place hors des affaires, aura paru et combien d'autres événemens peuvent arriver qui éclairciront notre horizon (2). Je ne te conseillerai même pas en ce moment de chercher à voir le général, car il faut se remettre un peu en dignité pour faire effet. Et que promettrais-tu? Voudrais-tu promettre le silence ou la complaisance de M. Constant? Consentirait-il à ce marché? J'ai blâmé, à part moi, plus que je ne l'ai dit, le défaut de convenance de son spirituel discours; mais, s'il était appelé à en faire un plus fort, mais plus conforme aux circonstances, je ne croirais pas qu'il dût le retenir, si un noble sentiment et non une rancune l'y portait. Que pourrais-tu donc dire? Que pourrais-tu donc faire? Prends le bénéfice du temps. Ton voyage ici, annoncé à l'avance, est une ressource politique pour toi. Tu as besoin de te rassurer et de juger de loin du cours des choses.

(1) Cette lettre, sans date, est évidemment de l'époque où, pour remettre de l'ordre dans les finances, Bonaparte s'entourait d'hommes particulièrement compétens (Cf. Vandal, t. II, 216). Dufresne de Saint-Léon était l'ancien commis principal de M. Necker quand celui-ci était au contrôle général.

(2) Cet ouvrage dont Mme de Staël préparait la publication est celui intitulé : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales.* Il en sera de nouveau question dans des lettres de l'année suivante.

10 février.

Tu me répètes que tu as beau chercher une issue à ta situation, tu ne la trouves point. C'est, je te le redis, que tu comptes pour rien le secours du temps, et ne sais-tu pas aussi combien ton imagination t'a trompée jusqu'à présent, en bien et en mal ?

15 février.

Je ne suis pas surpris que l'éclat de l'administration de Buonaparte te fasse regretter sa faveur. Tout lui réussit et il sait battre et faire marcher l'opinion au point même de pouvoir se passer des onze substantifs avec lesquels Rœderer a cherché à faire valoir le nouvel ordre administratif, ordre qui est un retour aux anciens intendans sous d'autres noms (1). Comment Buonaparte, membre de l'Institut, a-t-il oublié dans son Panthéon Newton et Descartes; Aristide aussi, mais selon les goûts, aurait été bien là, mais avec les seuls héros qu'on a choisis l'antichambre sera belle.

30 pluviôse.

Je vois avec plaisir que tu as toujours beaucoup de goût à louer Buonaparte, et il y a de quoi jouir en ce genre, tant il montre de talent et de savoir faire. Je doute qu'il voulût faire une banqueroute partielle aux inscriptions (2) qui sont déjà si mal traitées. Serait-il sûr même, que les Conseils y concourussent, et pourrait-il se passer de leur adhésion ? Haller applaudit beaucoup, m'a-t-on dit, à tout ce que fait Buonaparte...

Tu m'appelles cruel, et moi je te dirais bien quelque petite injure, si je t'aimais moins, et pourtant elle serait bien douce. Adieu, chère Minette.

Ce Haller dont le nom revient pour la seconde fois était un des fils du célèbre philosophe et naturaliste qu'on appelle communément le grand Haller, sans qu'il soit possible de dire avec certitude si c'est à cause de sa taille exceptionnellement élevée, ou à cause de son très réel mérite. Emmanuel Haller avait mené une vie fort différente de celle de son père. Il s'était lancé, au moment de la Révolution, dans les affaires de banque, de commerce et en particulier de fournitures aux armées. En 1796, il avait exercé les fonctions d'administrateur et de trésorier général de l'armée d'Italie que commandait Bonaparte. Sa réputation était douteuse et il avait été plusieurs fois l'objet d'accu-

(1) M. Necker fait ici allusion à la loi du 28 pluviôse qui créait les préfets et dont Rœderer avait fait l'éloge dans un article.

(2) Les inscriptions de rente sur l'État. M. Necker en possédait un assez grand nombre.

sations qui ne paraissent pas avoir été sans fondemens. Au lendemain du 18 brumaire, et alors que le gouvernement consulaire, aux prises avec des difficultés d'argent, était obligé d'accepter le concours de financiers un peu suspects, Haller chercha à se rapprocher de Bonaparte. La lettre suivante, que j'extrais d'un assez volumineux dossier (1) montrera tout à la fois la méfiance assez justifiée que lui témoignait Bonaparte et l'admiration que Haller, malgré l'irritation qu'il concevait de cette méfiance, ne pouvait s'empêcher de concevoir pour son ancien chef.

1er nivôse.

Véritablement, je suis forcé d'avoir une affaire d'honneur avec Bonaparte. Ses éternelles questions sur mon compte commencent à m'ennuyer furieusement. Affecter sans cesse de me connaître à peine, après deux ans d'intimité, est une chose très révoltante. Comme je suis bien loin de lui demander de l'emploi, cette espèce d'enquête est fort malhonnête. Qu'a-t-il à faire de l'opinion publique à mon sujet, lorsque je ne veux pas de sa faveur ? Ce sont des manières de prince qui me déplaisent fort, et je suis au moment de lui écrire pour le prier instamment de vouloir bien ne pas s'occuper de moi...

N'allez pas croire, d'après tout ce que vous venez de lire que j'aie changé d'opinion sur Bonaparte. C'est toujours à mes yeux la tête la plus forte en Europe. Son cœur est toujours excellent ; lui seul peut rendre le calme et le bonheur à la France ; sa pensée est toujours grande ; l'élévation caractérise son esprit, et je l'admire avec le même plaisir que lorsque je le voyais effacer chaque victoire par une plus grande victoire. Les demoiselles de Lausanne s'en trouvent bien. Je les ai fait danser pour son retour. Je vais les faire danser encore en l'honneur du Premier Consul. Je jouis de lui payer ainsi mon tribut d'admiration et sans qu'il s'en doute. Si je l'aimais comme je l'admire, j'en deviendrais fou.

Mme de Staël continuait cependant de préparer la publication de cet ouvrage sur lequel M. Necker comptait pour la « remettre en dignité » auprès du Premier Consul. Elle y travaillait à Saint-Ouen où elle croyait prudent de demeurer encore, mais d'où elle trouvait moyen de mander à son père des nouvelles intéressantes. « Je ne comprends pas, lui écrivait-il le 27 février, comment tu sais encore tant de détails dans ta retraite. Ils te tombent des toits, et quelque bonne fée, t'apercevant à ta petite

(1) Les Haller étaient une famille bernoise, en relation depuis longtemps avec M. Necker. Emmanuel Haller avait connu Mme de Staël dans son enfance. Ainsi s'explique la fréquence et le ton affectueux de ses lettres.

lucarne, vient te parler à l'oreille. » M. Necker s'intéressait beaucoup aux progrès de l'ouvrage. Il demandait à sa fille de lui faire connaître les impressions de ceux de ses amis auxquels elle en avait lu quelques fragmens, et il ajoutait : « J'attends beaucoup pour tout de cette manifestation du *haut toi*. »

L'attente de M. Necker, qui du reste ne connaissait pas l'ouvrage, devait pour le coup être trompée. Loin de la mettre en situation meilleure, cet ouvrage, qui parut en avril 1800, ne fit qu'irriter davantage Bonaparte. Il faut reconnaître que, sous une forme théorique et doctrinale, c'était en réalité un acte d'opposition, non seulement parce que le nom de Bonaparte n'y était même pas prononcé, ce qui faisait un singulier contraste avec les adulations dont « le héros » était alors l'objet, mais parce que Mme de Staël y reprenait et y développait le vieux thème, cher à Condorcet et à toute l'école philosophique, de la perfectibilité de l'esprit humain (1). A chaque page, elle parlait de la liberté ; dans l'avant-dernier chapitre, elle prenait la défense de l'éloquence et elle entreprenait de réfuter cette erreur, « que le talent oratoire est nuisible au repos et à la liberté même d'un pays. » Or Bonaparte faisait peu de cas de l'espèce humaine et il faut reconnaître que, durant la période révolutionnaire, la perfectibilité de l'espèce avait au moins subi un temps d'arrêt. Il entretenait le mépris qu'on sait pour les idéologues, et ce qu'il y avait d'un peu utopique et chimérique dans les conceptions politiques de Mme de Staël n'était pas pour le réconcilier avec l'idéologie. De même, il faisait peu de cas de l'éloquence, et il faut reconnaître également que, dans les assemblées révolutionnaires, l'éloquence avait fait plus de mal que de bien. Ce qu'il voulait, c'était le silence. Avant peu il devait en donner la preuve, d'abord en épurant, puis en supprimant le Tribunat. Faire l'éloge de la philosophie, de la liberté et de l'éloquence, c'était donc aller contre ses secrets desseins. Ceux qui voulaient lui plaire ne s'y trompèrent pas. L'ouvrage de Mme de Staël fut attaqué assez perfidement par Fontanes dans le *Mercure*, et Chateaubriand vint même à la rescousse. Au contraire, le livre eut beaucoup de succès dans le camp des philosophes, et si Mme de Staël eût été plus clairvoyante, elle n'eût

(1) Voir, dans l'ouvrage de Vandal, t. II, p. 314, l'appréciation très fine, judicieuse et équitable qu'il porte sur ce livre « brave et généreux, tour à tour optimiste et mélancolique. »

pas lu sans inquiétude la lettre suivante dont le signataire inconnu n'avait évidemment pas partagé les premières illusions de l'auteur ou en était revenu.

27 floréal.

Permettez que je vous remercie de tous les plaisirs que j'ai éprouvés en lisant votre dernier ouvrage. Quel courage il a fallu pour défendre les principes dans un moment où la liberté est perdue! Tous les républicains ont trouvé dans votre livre un asile contre le despotisme; vous leur avez donné la certitude que la vérité triomphe tôt ou tard. Aussi regardent-ils tous votre ouvrage comme le premier qui a paru depuis la Révolution. La page 150 a produit le plus grand effet (1). Le portrait est d'une ressemblance admirable. Vous avez tué le charlatan de vices. J'étais hier chez un libraire au Palais-Royal. On parlait beaucoup de votre ouvrage et je vous assure, madame, que tout le monde partageait l'enthousiasme qu'il a produit chez moi.

M[me] de Staël avait cru cependant pouvoir revenir à Paris; mais elle n'y retrouvait pas le calme. Quelques nouveaux extraits des lettres de M. Necker vont nous montrer à quelles agitations elle continuait d'être en proie, en même temps que la persistante admiration que Bonaparte continuait d'inspirer non seulement au père, mais à la fille.

14 ventôse.

Je l'ai reçue cette lettre qui m'a si fort bouleversé et pourquoi la peine que tu fais éprouver n'est-elle pas en diminution de la tienne? Ah! que j'ai regret de ne t'avoir pas pressée de venir ici. Que tu sois affligée et blessée des procédés qu'on a pour toi, je le trouve naturel, mais que tu en reçoives une impression telle que tu me dépeins, mon jugement s'y perd. J'ai quelquefois éprouvé l'injustice et l'ingratitude, mais il y avait un moment de plaisir à se relever dans sa propre pensée. Je sais que la réponse de T. (2), si elle est sue, te vaudra de l'intérêt, car des paroles indiscrètes d'une femme blessée peuvent-elles effacer à tel point des services réels et une amitié si longtemps suivie? Il a voulu plaire à Buonaparte, et le grand homme qu'il est, par un sentiment de générosité, désapprouvera peut-être qu'on veuille ainsi charger son léger mécontentement. Mais quoi qu'il en soit, est-ce à de tels intérêts qu'il faut sacrifier, même un instant et seulement en pensée, les grands intérêts auxquels tu te dois? O puissance des choses factices sur une imagination inflammable! Ah viens! viens! et quand tu m'auras vu, m'auras entendu, m'auras mis en commerce avec ta raison, tu feras de moi ce que tu voudras.

(1) La première édition étant devenue introuvable, je ne puis dire ce que contenait cette page 150.
(2) Évidemment Talleyrand.

25 ventôse.

J'entends ta situation comme toi-même, et ce que j'entends mieux que toi, c'est combien ta personne, si distinguée, est au-dessus des atteintes durables. Ils ne seront rien, les autres, avec un vent contraire, et tu seras la personne durable, la personne recherchée et sentie de l'Europe. Prends donc un peu de patience et viens trouver ici le secours de l'intimité et de l'expérience. Sois sûre qu'ici on ne verra que Mme de Staël et que tu seras meilleure à présenter que jamais.

21 mars.

J'ai reçu ta lettre du 22. Toute cette poursuite de détail contre toi est d'un genre détestable, et l'on se trompe sûrement si l'on croit plaire ainsi à un grand homme et qui doit savoir par mille traits combien tu as été et combien tu es encore enthousiaste de lui...

Je vois avec peine aussi ce que t'a dit l'ordonnateur (1). Mon affaire cependant ne peut être réglée par une loi générale, laquelle de plus, autant que j'ai été instruit par les papiers, ne porte que sur les créances postérieures à 1800. Il m'est visible qu'ailleurs il n'y a pas faveur pour nous, mais puisque tu es contente de l'esprit de justice de Buonaparte et que j'y ai pour ma part une grande confiance, il faut espérer qu'on ne nous opprimera pas.

27 germinal.

Je présume que tu feras hommage de ton livre au grand homme, et il verra qu'à côté de tant d'esprit et d'instruction tu ne peux pas ressembler au portrait que malignement on lui a fait de toi. Sois sûre que ton esprit se calmera, que ton imagination revivra quand tu seras éloignée de ce théâtre où trop de contrariétés t'ont donné du tourment. Que je serai heureux si je puis contribuer à te donner du calme ! Je l'espère...

Ce que tu dis de l'excellente représentation du Consul à la séance de l'Institut est très intéressant (2). L'homme d'esprit, comme tu le dis, se marque en tout.

Se rendant aux appels réitérés de son père, Mme de Staël, à la fin de mai, et quelques jours avant la bataille de Marengo, se décidait enfin à partir pour Coppet. Sans doute elle avait eu quelque sujet de satisfaction, peut-être le succès de son ouvrage

(1) Il s'agit toujours des deux millions dont Mme de Staël poursuivait, au nom de son père, le remboursement.

(2) Bonaparte avait été nommé président de l'Institut. Le 15 germinal, il avait voulu présider l'assemblée générale, et il avait eu le bon goût d'affecter une grande simplicité d'attitude.

dans ce milieu philosophique et libéral qui était celui à l'approbation duquel elle tenait le plus, car M. Necker lui adressait cette dernière lettre :

(Sans date.)

Comme le bonheur te sied bien ! Je dis cela de nouveau, comparant ta lettre du 18 à celle du 16. Je m'en tiens aujourd'hui à te dire que je vois approcher ton départ avec beaucoup d'approbation et infiniment de plaisir. Viens donc, ma chère Minette, et je désire comme toi que nous ayons à parler du héros pacificateur, après avoir tant parlé du héros victorieux. Tu trouveras son buste dans le salon à la même place où tu l'as mis.

Ainsi Mme de Staël avait, de ses propres mains, installé un buste de Bonaparte dans le salon de Coppet. Qu'est devenu ce buste ? Je l'ignore. La seule chose que je puisse dire, c'est que je n'ai trouvé aucun buste du Premier Consul, à Coppet, ni au salon, ni dans le grenier.

HAUSSONVILLE.

ENTRE LES DEUX MONDES[1]

SIXIÈME PARTIE[2]

XIX

Cavalcanti et moi, nous nous promenions sur le pont inférieur, nous arrêtant de temps à autre pour regarder la mer et la terre. Car nous étions en vue de la terre. A midi, nous avions atteint 35° de latitude, 6° 53′ de longitude, et nous naviguions désormais à toute vapeur vers les colonnes d'Hercule. Nous apercevions à droite, lointaines, dans une brume légère et lumineuse, les côtes basses et onduleuses du Maroc ; en face, noires et plus proches, les montagnes entre lesquelles se cachaient les portes du monde ancien, ces portes par où s'étaient enfuis Vulcain et Prométhée. Dans le voisinage de la terre, l'Océan, depuis si longtemps assoupi, désert et monotone, semblait tout à coup s'animer sous le souffle d'une forte brise qui faisait d'immenses déchirures bleues dans le voile gris dont la pluie, pendant la matinée, avait couvert la face du monde ; et cette brise soulevait sur l'Océan, — spectacle nouveau, — une merveilleuse tempête par le plein soleil. Du fond mobile et sombrement azuré des eaux surgissaient des vagues énormes, hautes et longues, vertes, semblables à de liquides murailles d'émeraude où auraient scintillé des paillettes d'or ; et ces vagues demeuraient quelques instans dressées, puis se tordaient sur elles-mêmes pour se dissoudre en cent cascades d'argent sur la

(1) *Copyright by* G. Ferrero 1913.
(2) Voyez la *Revue* du 15 février.

nappe d'azur, se suivant en foule innombrable, toujours semblables et toujours diverses sur toute la mer qu'on voyait jusqu'à la côte du Maroc, jusqu'aux montagnes du détroit, jusqu'à la muraille de brume épaisse qui, du côté gauche, fermait l'Océan : gigantesque troupeau qui nous entourait de toutes parts, mais sans hostilité, en dépit de sa grandeur formidable. La proue du navire coupait doucement ces vagues et traversait les eaux convulsées, droite et d'aplomb comme si elle avait fendu un lac tranquille, sans roulis ni tangage. Aussi les plus délicats pouvaient-ils contempler en sécurité cette tempête-là ; et, par le fait, ils étaient tous sortis de leurs cabines, à l'exception de Vazquez, d'Alverighi, de Rosetti et de Mme Feldmann.

Enfin, vers cinq heures, tandis que, mêlés à un groupe de passagers, nous regardions avec nos jumelles la terre voisine et le cap Spartel, dont le profil bizarre se dessinait nettement, Rosetti parut, le visage souriant, le cigare aux lèvres. Je mis tout de suite la question sur le tapis.

— Vous me dites : « Cette œuvre d'art est belle parce qu'elle ressemble à tel modèle. » Mais la réponse fait naître aussitôt une autre question : « Le modèle est-il réellement beau, et pourquoi ? » Vous allez sans doute me dire : « Il est beau, parce que la tradition, l'école, l'opinion publique, la volonté supérieure de mon époque me l'imposent comme tel. » Mais cette nouvelle réponse ne me contente pas encore : la tradition, l'école, l'opinion publique, la volonté supérieure de mon époque peuvent se tromper. Tour à tour elles déclarent belle et laide la même œuvre d'art : il faut donc qu'elles se trompent l'une ou l'autre fois. Par conséquent, si je veux être certain de ne pas me tromper, il faut que je puisse juger les modèles, que je puisse rechercher d'où jaillit cette beauté mystérieuse qui est dans tel modèle et qui doit y être pour que ce modèle possède légitimement une autorité impérative sur tout le monde.

— Cette beauté, elle jaillit de Dieu, interrompit gravement Rosetti.

— De Dieu? repris-je, un peu étonné. C'est vrai : pendant des siècles, Dieu a été la mystique fontaine de la beauté, de la vérité, de la bonté. Mais...

— Mais ?... interrogea Rosetti, comme s'il n'avait pas compris.

Je le regardai ; puis, avec un peu d'hésitation :

— Mais, continuai-je, vous savez mieux que moi qu'au siècle

où nous vivons... après Kant et la *Critique de la Raison pure*... après la Révolution...

En ce moment, deux vagues plus grosses que les autres vinrent glisser, puis se briser avec un énorme fracas le long des flancs du navire. Distraits par le bruit et par le spectacle de cette tempête d'émeraude et d'or, de saphir et d'argent, nous nous arrêtâmes pour la contempler. Le va-et-vient, les criailleries, les gestes démonstratifs augmentaient autour de nous, à mesure que le rapprochement donnait des lignes plus nettes aux berges du détroit ; mais, à l'Ouest, l'horizon s'obscurcissait, les grands morceaux de bleu se rétrécissaient dans le ciel et la clarté du jour se voilait. Lorsque nous recommençâmes à nous promener, Rosetti, s'adressant à moi, me dit avec une moue railleuse :

— Critique ! Voilà un mot qui ne me plaît guère. Un mot grec germanisé ; un métis de Levantin et de Tudesque...

Mon étonnement croissait ; et, faisant le rappel des réminiscences que m'avaient laissées mes études philosophiques, j'entrepris une défense de la philosophie critique. Mais Rosetti, sans me laisser le temps de poursuivre, me prit par le bras.

— Je sais, je sais ce que tu veux dire. L'incrédulité moderne peut être un bien, ou au contraire elle peut être un mal ; mais, si nous n'avions pas exercé notre intelligence à mille prouesses, et même à détruire Dieu sous prétexte de le démontrer, notre pensée et notre volonté ne seraient jamais sorties de l'enfance, et nous nous trouverions aujourd'hui au même point que les Musulmans : nous n'aurions pas découvert l'Amérique et nous ne serions pas ici à causer tranquillement de ces problèmes sur ce château qui nage, pareils à des demi-dieux, comme disait notre avocat, le jour où nous avons passé l'Équateur... A propos, on ne l'a pas vu, aujourd'hui. Où s'est-il caché ?... De là vient que, quelle que soit l'autorité qui nous dit : « Ceci est beau, » nous ne nous en contentons plus et nous demandons tout de suite : « Pourquoi est-ce beau ? »

Je crus le moment venu de découvrir mes batteries.

— Précisément, répondis-je, et cette prétention me paraît fort raisonnable. Ce qui me paraît insoutenable, c'est votre point de vue. Vous affirmez que les principes du beau sont tous arbitraires, conventionnels, de fabrique humaine, par conséquent éphémères et caducs ; et ensuite, vous semblez prétendre que l'homme les adore comme des principes divins, et vous lui

reprochez d'essayer d'en découvrir les fondemens rationnels. Mais, si ces principes sont œuvre humaine, pourquoi ne serait-il pas permis à l'Esthétique...

Rosetti fit la moue et interrompit de nouveau :

— L'Esthétique! Encore un métis de Levantin et de Tudesque! Ce mot-là non plus ne me plaît guère.

Cette seconde interruption me piqua, et, sur un ton un peu agacé :

— Aujourd'hui, repartis-je, rien n'a l'heur de vous plaire, ni la Critique, ni l'Esthétique...

Comme nous arrivions à la passerelle de l'avant, nous aperçûmes à droite le cap Spartel, si voisin qu'à ses pieds on apercevait les franges blanches et mobiles des lames qui se brisaient. Rosetti s'arrêta, regarda, et, d'un air songeur :

— Selon la fable, murmura-t-il, Antée fut enseveli au pied du cap Spartel, dans ces grottes que vous voyez là-bas... Antée, qui symbolise l'indomptable énergie de l'homme... Mais pourquoi les Anciens l'ont-ils fait mourir sur le rivage de l'Atlantique?

Puis il se retourna, et, s'adressant à moi :

— Ainsi, durant de longs siècles, Dieu a été le soutien éternel et inébranlable des choses contingentes; la nécessité inconditionnée vers laquelle s'élevait l'esprit humain par l'échelle infinie de la causalité. Mais il n'était point permis de se retourner et de le regarder en face. Il l'avait lui-même interdit : *Videbis posteriora mea, faciem autem videre non poteris*. Or l'homme est curieux : il commença par guigner du coin de l'œil, par raisonner sur l'essence et sur les attributs de Dieu; mais bientôt il s'embrouilla dans ses raisonnemens, crut tour à tour qu'il discernait quelque chose et qu'il ne discernait plus rien; alors il essaya de mieux voir, tourna un peu plus la tête; mais de nouveau il s'embrouilla dans l'enchevêtrement des argumentations subtiles, tant qu'enfin, ne sachant plus si ce qu'il lui semblait voir était la face de Dieu, si ce qu'il lui semblait entendre était la voix de Dieu, il se retourna tout à fait... Kant parut. Et le visage divin s'effaça; et l'homme ne vit même plus les épaules divines; et les espaces infinis où la voix avait résonné devinrent muets...

Ce biblique discours était si inattendu dans la bouche de Rosetti que je ne pus m'empêcher de l'interrompre.

— Voulez-vous donc imputer à Kant l'incrédulité moderne? Cette incrédulité a beaucoup d'autres causes. Vous l'avez dit vous-même, tout à l'heure...

Soudain les lampes électriques s'allumèrent sur nos têtes, pâles dans les dernières clartés du jour. A présent nous étions engagés dans le détroit et nous avancions à travers le crépuscule sur des eaux sombres et agitées, sous un ciel trouble et bas, côtoyant la rive européenne que l'on entrevoyait noire et confuse, tandis que, du côté du Maroc, on ne distinguait rien. Rosetti regardait les lumières, sans rien dire; puis, tout à coup, s'adressant encore à moi :

— Nous sommes d'accord, dit-il sans transition. La Révolution française a été bien autre chose que la chute d'une ancienne dynastie ou qu'un changement d'institutions : elle a été le nouvel assaut donné par les Titans à l'Olympe, elle a été le plus formidable acte de volonté dont l'histoire ait été témoin, — car ce fut cet acte qui renversa tous les anciens étalons de mesure au moyen desquels l'homme avait jugé la qualité du monde, et qui en imposa de nouveaux; — elle a été la bataille rangée que l'homme et sa science ont livrée à Dieu pour le jeter à bas de son trône. Depuis des siècles, l'homme, par la petite guerre des philosophes et des savans, inquiétait les communications entre la terre et le ciel; et finalement, lorsque l'heure fut venue, les gros bataillons se mirent en marche et coururent à l'assaut, et Dieu fut réduit à n'être plus qu'un fantôme philosophique. Sur les degrés de son trône s'est assis l'esprit humain, — mais de la même manière qu'au Japon, il y a un siècle, le *shogun* s'asseyait au pied du trône du Mikado : — l'esprit humain, en apparence ministre, mais en réalité souverain et moteur suprême de la vie tout entière, de l'art, de la morale, du droit, de l'éducation, de la politique et, qui plus est, de lui-même. Car, peu à peu, sentant qu'il meut toutes choses et ne sentant plus aucune impulsion supérieure qui le meuve lui-même, il a été envahi par un étrange, anxieux et sublime délire : il a voulu se considérer, lui aussi, dans son propre mouvement, et je serais tenté de dire : considérer sa propre face sans miroir. Et le résultat final de ce gouvernement du *shogun*, nous l'avons vu durant cette longue traversée. Comme nous n'avions rien à faire, nous nous sommes mis à discuter sur des sujets sérieux. Nous voulions savoir si New-York est

beau ou laid, mais l'esthétique n'a pas su nous le dire; nous voulions savoir ce qu'est le progrès, et nous n'en sommes pas venus à bout; nous voulions savoir si les machines sont utiles ou nuisibles, si la science est vraie ou fausse, si la richesse est bonne ou mauvaise, et nous nous sommes embrouillés dans notre recherche. L'un disait oui, l'autre disait non. Partout des argumens « renversables. » L'esprit tourne sur lui-même, afin de voir sa propre face, et, à force de tourner, il est pris de vertige...

Le discours de Rosetti serpentait entre les sarcasmes d'une fine ironie, comme serpente dans l'herbe une couleuvre qui tour à tour apparaît et disparaît. Désespérant de lui porter un coup, j'essayai encore une fois de lui barrer le chemin.

— Revenons au sujet, dis-je. Croyez-vous, oui ou non, que la beauté soit conventionnelle, arbitraire, non nécessaire? et que, par conséquent, elle ne soit qu'une opinion humaine, changeante d'un lieu à un autre, d'une époque à une autre?

Il répondit oui, d'un signe de tête, et il ajouta :

— Cela, je ne le crois pas seulement de la Beauté; je le crois aussi de la Vérité et de la Morale.

— Eh bien! insistai-je, puisqu'il en est ainsi, comment pouvez-vous reprocher à l'homme de se retourner en arrière, selon votre expression, et de chercher la cause de toutes ces opinions diverses et changeantes? Car cette cause existe, apparemment!... Mais pourquoi m'essouffler, dis-je, à le démontrer? N'avez-vous pas dit vous-même, l'autre jour, que ce qui nous pousse à admirer telle ou telle œuvre d'art, c'est un intérêt, soit national, soit religieux, soit d'amour-propre, etc.? Donc, vous admettez vous-même que les hommes ont le droit de se retourner en arrière pour découvrir la cause de leurs différentes opinions, puisque vous vous êtes retourné vous-même! Dès lors, pourquoi exigez-vous que les autres ferment les yeux? Si vous admettiez que l'art est une émanation de Dieu, je vous comprendrais...

Rosetti me regarda un instant, puis me prit par le bras, invita Cavalcanti à le suivre et nous emmena tous les deux jusqu'au bordage. Dans les eaux agitées du détroit se jouaient autour du *Cordova* une grosse troupe de dauphins; ils allongeaient le mufle hors de l'eau comme pour nous regarder; puis ils plongeaient; puis ils reparaissaient encore, sautant, se tor-

dant, filant entre les vagues sombres comme des poissons argentés, gracieux baladins de la mer qui escortaient le navire afin de nous faire voir tous leurs tours. Les passagers de la troisième classe, pressés contre le bordage pour jouir de ce spectacle gratuit, poussaient des cris, éclataient de rire. Rosetti lui-même, pendant quelques minutes, sembla prendre plaisir à regarder l'agilité merveilleuse de ces bêtes. Puis il continua :

— Considérez l'Atlantique qui s'écoule par ce détroit dans la Méditerranée. Comme les eaux de l'immense Océan bouillonnent dans la passe qui les restreint! Et pourtant, ce fleuve que fend notre proue, ainsi resserré entre deux montagnes, n'est-il pas le même Océan sans limites que nous avons infatigablement traversé durant quinze jours, sans atteindre aucun rivage? Mais ici il se rapetisse, il frémit et il bouillonne parce qu'il ne peut se déverser tout d'un coup dans la Méditerranée. Eh bien! vous avez là sous les yeux l'image de l'esprit humain qui, lui aussi, est en quelque sorte l'étroit canal d'un Océan sans bornes. La Beauté est infinie; vous aviez raison de le dire hier, Cavalcanti. Et ce n'est pas la Beauté seulement, c'est aussi la Vérité et le Bien. Or l'esprit humain est limité. Chaque individu et chaque époque ne peuvent concevoir et réaliser que quelques-unes des formes infinies du beau, du vrai et du bien, de même que, à chaque instant du temps, l'Océan ne peut déverser qu'un seul flot dans la Méditerranée par le canal où nous naviguons. Je ne réussis pas à me figurer l'univers autrement que comme une réalité qui nous dépasse de toutes parts et dont nous ne pouvons découvrir, percevoir et comprendre successivement que des parcelles imperceptibles. Néanmoins, entre toutes ces formes de la Vie, l'homme, vous le disiez fort bien, n'a aucun motif intrinsèque pour choisir l'une plutôt que l'autre, et son instinct le porterait plutôt à les vouloir toutes. Mais les embrasser toutes lui est impossible, parce que son esprit est de trop faible capacité; alors force lui est de s'imposer une limite, c'est-à-dire de faire un choix, même sans que ce choix se justifie par aucune raison intrinsèque. C'est là une nécessité contradictoire, disiez-vous, Cavalcanti : car, comment est-il possible de faire un choix sans motif ni raison? Et cependant il le faut. C'est dans cette nécessité contradictoire que réside le secret de la lutte perpétuelle entre le divin et l'humain, entre le fini et l'infini, entre le contingent et l'absolu, entre le caduc et l'éternel,

entre le conventionnel et l'impératif, lutte qui travaille et qui travaillera le monde à jamais. Le beau, le vrai et le bien sont absolus en soi, éternels, divins, infinis, impérissables. Sur ce point, il est inutile de sophistiquer : ce sont là des vérités nécessaires. Le Vrai est vrai, et il ne peut pas être faux ; le Beau est beau, et il ne peut pas être laid ; le Bien est bien, et il ne peut pas être mal : voilà les axiomes de la vie. Si nous ne les admettons pas, nous ne pouvons plus vivre, de même que, sans ces autres axiomes que vous savez, nous ne pouvons plus étudier la géométrie. Mais les limites que l'homme est obligé de s'imposer à cause de la petitesse de son intelligence, à cause de l'étroitesse du canal par où passe le flot infini, ces limites, elles, sont contingentes, momentanées, humaines, conventionnelles, arbitraires ; elles dépendent des circonstances ; elles sont élevées ou abattues par ces intérêts mondains dont nous avons tant parlé ; elles peuvent se déplacer, s'élargir ou se restreindre. Quant à les abolir, jamais cela n'est possible, et ce fut votre erreur de croire le contraire, Cavalcanti : car, dès qu'elles n'existent plus, la raison humaine, privée d'appui, vacille, s'égare dans l'indéterminé, comprend de travers et demeure confondue. Haussez-vous jusqu'à ce point de vue supérieur, et vous verrez combien s'éclaircira pour vous le sombre mystère du monde et de l'histoire ! Pourquoi se déchaîne dans le monde, depuis ses plus lointains commencemens, et continuera de se déchaîner, sans jamais finir, la guerre des doctrines, des religions, des sectes, des principes, des idées, des civilisations, des législations, des classes, des États ? Pourquoi, dans chacun de ces interminables conflits qui embrasent le monde, les hommes se précipitent-ils les uns contre les autres, soit les armes à la main, soit l'injure aux lèvres, soit la haine au cœur, tous également convaincus d'avoir raison, d'être dans la vérité, de défendre la bonne cause ? D'où vient cette vieille « fièvre méditerranéenne » à laquelle Alverighi a eu l'illusion d'échapper en émigrant, cet éternel esprit de discorde entre des hommes qui, pourtant tous, partout et toujours, veulent les mêmes choses ? D'où naît l'immense malentendu de l'histoire, ce malentendu qui jamais ne se dissipera ? Comment se fait-il qu'un être pourvu de raison, comme l'homme, ne reconnaisse en un si grand nombre de questions aucun autre jugement que celui de l'épée ? Pourquoi la guerre est-elle le suprême arbitre des

droits et des principes en conflit, et pourquoi n'a-t-on trouvé encore aucun aréopage ou tribunal, — pas même la Cour de La Haye, — auquel on puisse recourir contre ses sanglantes et aveugles sentences? Qu'est-ce qui fait que, si l'on change de lieu et d'époque, la Beauté s'enlaidit, la Vérité se fausse, la Vertu se corrompt, sans qu'on puisse jamais trouver aucun argument décisif pour démontrer que les uns ont tort et que les autres ont raison? Pourquoi l'œuvre de l'homme est-elle un immense labeur de Sisyphe que chaque génération doit recommencer? De ce point de vue, regardez et comprenez! Tout homme, toute époque, tout peuple sont emprisonnés dans les principes conventionnels et limités de la Vérité, de la Bonté et de la Beauté, où force leur a été de se clore; et, clos dans ces limites, ils ne peuvent plus voir que d'autres principes où se sont enfermés d'autres hommes sont aussi des formes différentes de la Beauté, de la Vérité et de la Bonté, parce qu'il leur manque le modèle qui leur permettrait de les reconnaître. Aussi prennent-ils pour laideur, mensonge et mal ces autres parcelles du même bien infini qu'ils ne peuvent goûter qu'à leur manière; et plaignent-ils, haïssent-ils ou méprisent-ils tous ceux qui sont hors de leur propre prison; et s'efforcent-ils même de les appréhender et de les entraîner dans leur geôle, comme le Cyclope entraînait les captifs dans sa caverne, alors que pourtant une force mystérieuse les incite eux-mêmes à s'en évader. Car chaque principe humain est limité, par conséquent épuisable. Tous ces principes doivent donc être renouvelés périodiquement. L'infini se presse dans l'étroit canal de notre intelligence comme les flots de l'Atlantique se bousculent dans le détroit que nous traversons, et il nous contraint à passer d'une vérité à une autre, d'une beauté à une autre, d'une vertu à une autre, sans trêve. Mais pour nous, ce passage est égarement, souffrance et délire : car autour de la prison où nous sommes rôdent anges et démons. Et les anges, d'une voix suave, nous chantent que, hors de notre prison, s'ouvrent les régions mystiques de l'absolu, les belles prairies qui n'ont ni sentiers, ni bornes, et où les fleurs s'épanouissent à chaque instant dans un printemps éternel. Mais les démons nous chuchotent que notre prison a été construite par l'iniquité, par la sottise, par la tyrannie; que, si nous en sortons, nous pourrons refaire le monde, le refaire sans limites, sans principes, sans conventions; et que l'homme, Minos redoutable

d'un nouveau jugement universel, trônant au milieu de l'histoire, citera à comparaître devant son tribunal tous les Arts, toutes les Philosophies, toutes les Lois, toutes les Traditions du monde. Or, à entendre ces chansons des anges et les tentations des démons, l'homme s'exalte, s'emporte, délire, secoue les barreaux de sa cage ; il en mesure sans cesse l'étroitesse en la comparant à la grandeur de ses désirs, de ses rêves, de l'infini ; il rêve de s'évader par la brèche des formules universelles. Mais, hélas ! les formules universelles sont, ou personnelles comme celles de Hegel, ou vides comme celles de Kant. Et bientôt le prisonnier s'inquiète, tâtonne, cherche : au lieu de s'abandonner à la force qui le pousse à vouloir, il s'arrête à chaque instant et il se retourne pour voir qui le pousse et qui lui parle, jusqu'à ce qu'il s'avise enfin de découvrir dans les intérêts des hommes, des classes, des États, des Institutions, la puissance qui lui impose des limites ; et alors il confond ces limites momentanées et caduques avec l'essence même de la Vérité, de l'Art et de la Morale. C'est ce que fait la philosophie moderne, qui cherche de tous côtés à étayer par l'intérêt le système croulant de nos opinions. Mais ce sera en vain : une fois le monde réduit à un système d'intérêts, l'homme ne croira plus à rien ; et il se révoltera contre toutes les autorités, contre toutes les traditions, contre toutes les règles, au lieu d'obéir à l'invincible voix qui lui crie du fond des siècles : « *Crée des œuvres d'art, et ne fais pas d'esthétique ; découvre des vérités nouvelles, et n'abuse pas de la gnoséologie ; agis noblement, et ne te préoccupe pas de vérifier si l'histoire s'est trompée ou non.* »

A cet endroit du discours, et fort mal à propos, la cloche sonna pour le dîner.

XX

Le discours de Rosetti avait fait une vive impression sur moi et une très vive sur Cavalcanti qui, lorsque nous fûmes à table, ne put s'empêcher de dire à Alverighi :

— Où étiez-vous donc, cet après-midi, mon cher avocat? Quelle belle occasion vous avez perdue !

— Nous voici dans la Méditerranée, répondit l'autre en riant, et je dois songer à mes affaires. Vous savez, ce rapport pour les banquiers de Paris au sujet des terrains de Mendoza...

Nous y avons travaillé toute la journée, M. Vazquez et moi.

Effectivement, pendant tout le repas, Alverighi ne fit guère que causer à demi-voix, en espagnol, avec son associé, lui montrer des papiers, prendre des notes au crayon; et il prêta fort peu d'attention aux paroles suivantes que prononça Cavalcanti, vers la fin du dîner.

— Vous m'avez convaincu, j'en conviens, dit le diplomate à Rosetti. Que toute école d'art ou toute forme de littérature ait pour base certains principes arbitrairement limités et, en ce sens, conventionnels, cela me paraît vrai, au moins dans une certaine mesure. Peut-être quelque grand artiste a-t-il parfois, grâce à son génie, le privilège de se poser en dehors du temps et de l'espace, de n'appartenir ni à une patrie ni à une époque, de créer ses chefs-d'œuvre en vertu de principes qui lui sont propres : — par exemple Dante, Michel-Ange, Victor Hugo; — mais ceux-là sont rares. Et au surplus cela n'est pas vrai seulement de l'art, c'est vrai aussi du droit. J'y songeais ce matin. Qu'est-ce que l'on appelle le droit, la légalité, l'ordre, sinon une convention limitée? Les doutes et les disputes sur le juste et l'injuste ne finiraient point, et, pour les trancher, il faudrait chaque fois recourir à la force, si un acte de « la volonté grande, » comme vous dites, volonté personnifiée soit en Dieu soit en l'État, ne posait et n'imposait des principes limités et provisoires que, par convention et durant un certain temps, on admet comme d'indiscutables criteriums de la justice. Nous rions de ce que les monarchies absolues reconnaissaient au Roi le droit de gouverner en vertu de cette seule raison : qu'il était supposé fils de son père. Mais les principes sur lesquels repose le régime parlementaire sont-ils plus sérieux? Un homme ou un parti acquièrent-ils toutes les qualités qui seraient nécessaires pour bien gouverner un État par le seul fait que la majorité du Parlement pense ou dit, — car il arrive souvent qu'elle le dit sans le penser, — que cet homme ou ce parti les possèdent? Non. Mais chaque homme, chaque parti se croit le plus digne de gouverner; et il faut bien établir certaines règles qui permettent de choisir sans décider à coups de fusil. Et que fait la diplomatie? Que faisons-nous, nous les diplomates, sinon discuter sans excès de bonne foi les applications de certains principes conventionnels que, pour leur donner un nom imposant, on apppelle droit international? Il en est de même pour l'Éti-

quette, pour le Cérémonial, pour le code chevaleresque, pour la morale sexuelle, pour les décorations, les titres de noblesse, les honneurs académiques. Bref, nous sommes d'accord. Et néanmoins, ingénieur, permettez-moi de vous rappeler que toutes ces conventions, puisqu'elles reposent sur des principes limités, s'épuisent et doivent être renouvelées continuellement. Je ne fais ici que répéter vos propres paroles. De temps à autre, chaque peuple doit réveiller ses formules esthétiques, juridiques, morales. Or donc, ne serait-ce pas la raison pour laquelle, de temps à autre, nous cédons, comme vous disiez, à la tentation de nous tourner en arrière pour voir la force qui nous meut? Notre époque est plus plastique que celles qui l'ont précédée; et pourquoi? Comparez les civilisations endiablées qui, comme la nôtre, font, je vous l'accorde, un abus de la philosophie et de la critique, avec l'état stagnant des sociétés musulmanes, où l'esprit critique et philosophique n'a pu naître... En somme, l'esprit critique, et la philosophie qui en est l'organe paraissent être la source première de la perpétuelle rénovation du monde. Par conséquent aussi, elles sont la source du progrès...

— Oui, répondit Rosetti, si le progrès existe. Mais vous rappelez-vous nos longues discussions qui n'ont pas réussi à manifester en quoi il consiste?

Et Rosetti se leva. Le repas était fini. Nous prîmes nos manteaux, nos casquettes, et nous allâmes fumer sur le pont. Les matelots nous dirent que nous étions en pleine Méditerranée; mais pour nous rendre compte de notre position, nous regardâmes en vain, dans la nuit obscure et impénétrable. D'ailleurs, il ne faisait pas trop froid, et, protégés par nos manteaux, Rosetti, Cavalcanti et moi, nous pûmes continuer avec plaisir la conversation. Quant à Alverighi, il était parti avec Vazquez. Ce fut Cavalcanti qui reprit la parole en faisant observer qu'assurément il n'était pas facile de définir le progrès; mais il lui semblait impossible de mettre en doute que notre facilité à comprendre et à créer de nouvelles formes de beauté, de nouvelles idées et de nouveaux principes de morale, fût en soi une bonne chose. Rosetti prétendait-il le nier?

— Oui et non, répondit l'ingénieur, d'une voix lente et en branlant la tête. Oui, si les formes nouvelles s'additionnent, pour ainsi parler, aux anciennes; non, si elles prennent la place des anciennes et les anéantissent.

Là phrase n'était pas très limpide, et nous demandâmes des éclaircissemens. Rosetti continua :

— Si le progrès n'est pas une illusion, il doit être quelque chose comme une force ou une loi par l'effet de laquelle le temps et la durée amélioreraient le monde, si bien que, en dépit de Méphistophélès, le fait d'être un descendant serait un avantage. Or la seule façon que j'aie d'imaginer que le monde puisse s'améliorer en durant, c'est de penser que, sans interruption, d'âge en âge, l'homme crée et épuise de nouvelles formes de la Beauté, de la Vérité et de la Bonté ; de sorte que les générations suivantes, à condition toutefois qu'elles sachent conserver une partie de ce qu'ont créé les générations précédentes, arrivent à connaître et à posséder un plus grand nombre de modèles. C'est seulement si nous l'entendons ainsi, je crois, que nous réussirons à souder ensemble dans le principe du progrès la quantité et la qualité. Pourquoi, comme dit Horace, *multa renascentur quæ jam cecidere*, idées, sentimens et formes d'art ? Pourquoi, par exemple, Théocrite a-t-il pu renaître dans Virgile, Théocrite et Virgile dans le Tasse et dans Guarino, et tous les quatre dans les poètes pastoraux français du XVIII[e] siècle ? Autre exemple : pourquoi une si grande partie de la vieille morale hébraïque a-t-elle revécu dans les premières sectes protestantes ? En somme, un principe épuisé est comme une terre usée : il peut reprendre vie et force en dormant quelques siècles, pourvu que le souvenir s'en soit conservé. Ainsi, plus tard un homme naît et plus il arrive heureusement dans cette vallée de larmes : car il trouve dans la tradition un plus grand nombre de modèles et de principes endormis, qui attendent le réveil. Vous me direz que tous les principes d'art et de morale ne peuvent pousser de nouvelles feuilles et produire de nouveaux fruits semblables à ceux qu'ils ont produits autrefois. Cela est vrai : nous ne pourrons reconstruire ni le Parthénon, ni le Panthéon, ni le Dôme de Sienne, ni le Palazzo Vecchio, ni la colonnade de Saint-Pierre et à plus forte raison nous ne pourrons refaire ni la cité antique, ni l'Empire romain, ni le Christianisme, ni la Révolution française. Mais nous pouvons comprendre et admirer tous ces monumens, de même que nous comprenons et admirons la céramique grecque, la médiévale, la chinoise, quoique nous ne sachions plus les refaire ; mais nous avons mélangé dans les nations modernes les plus belles vertus de la cité antique, par exemple

l'amour civique, le patriotisme, l'héroïsme; le respect du droit et de la loi, la haine de la force oppressive que les juristes ont infiltrée peu à peu dans le sang bouillant de notre race, la charité, la miséricorde, la douceur, l'horreur des divertissemens cruels, toutes les vertus qui nous ont été enseignées par le Christ et par le christianisme; et enfin ce sentiment des droits de l'homme, qui a été créé par la philosophie du XVIII[e] siècle et par la Révolution française. Or, en combinant le civisme et l'héroïsme des anciens avec les sentimens chrétiens et avec ceux, tout récens, de la Révolution, n'avons-nous pas créé ainsi une morale plus riche et plus haute, une morale capable de tenir la balance entre la guerre et la paix, l'action et la pensée, la pitié et la justice, la liberté et l'autorité? Par conséquent, ne pouvons-nous pas dire que nous avons accompli un progrès?

Il se tut, attendant un signe d'assentiment. Ce signe lui étant venu de Cavalcanti, il continua :

— Donc, le progrès ne consisterait pas seulement à créer de nouveaux principes de vérité, de beauté ou de vertu; il consisterait encore à les conserver (et cette conservation, messieurs les historiens, devrait être votre principal office) au moins dans la mesure du possible. Car, si les anciens principes sont éliminés par les nouveaux, il y a bien changement, mais il n'y a pas gain ou progrès, puisque nous n'avons aucun moyen de démontrer que les nouveaux valent mieux que les anciens.

— Mais alors, objecta Cavalcanti; ce qu'il faut pour progresser, c'est non pas s'imposer des limites, c'est au contraire élargir les limites, le détroit, le canal, autant qu'on le peut...

— Naturellement : car l'infini pèse sur notre esprit et le tourmente. Élargir les limites, oui; mais détruire les berges du canal, non pas!...

— Soit! reprit Cavalcanti. Mais vous venez de me donner raison : nous devons nous efforcer d'avoir des nerfs pour tous les arts et pour toutes les écoles, dilater notre capacité de comprendre et de jouir par tous les moyens, c'est-à-dire aussi par l'Esthétique.

— Avec discrétion et discernement, je l'ai déjà dit l'autre jour et je le répète. Connaître et conserver le plus grand nombre possible de modèles, oui; mais non en créer un trop grand nombre et trop vite; ni les changer trop souvent; ni s'en faire une cible pour s'amuser à les renverser et à les redresser; ni

découvrir tous les six mois le modèle incomparable qui renouvellera le goût du monde; ni croire qu'une œuvre d'art mérite de devenir un modèle par la seule raison qu'aujourd'hui elle nous donne du plaisir ou même qu'elle nous fait pâmer d'admiration; ni surtout confondre capricieusement les modèles, comparer un drame à un modèle lyrique, une sculpture à un modèle musical, et réciproquement. Le beau naît d'une limitation; par conséquent, chaque modèle ne vaut et les rapprochemens ne sont possibles que pour les œuvres qui partent de la même définition première et limitée de la Beauté. Comparez les architectures classiques aux classiques, les gothiques aux gothiques, les baroques aux baroques; mais ne comparez pas les baroques aux gothiques ou les gothiques aux classiques. Tenons donc à l'œil l'Esthétique, et ne donnons pas raison à Alverighi qui veut que l'art ne soit qu'un dispendieux passe-temps, comme le champagne et les cigares de la Havane... Il y a un art menu, caduc, dont la fonction n'est que de divertir, de faire passer le temps, de donner un plaisir fugitif : la comédie amusante, le roman qu'on lit en chemin de fer ou à la campagne, le concert, la mode. En ce qui concerne ces arts-là, reconnaissons aux hommes ce droit qu'Alverighi réclamait pour notre siècle dans tous les arts, — le droit pour chacun de jouir du beau à sa guise; — et que, là, l'Esthétique ait droit de vie et de mort! Mais il y a aussi les grands modèles de l'art national, les chefs-d'œuvre où ont pris corps, pour ainsi dire, les différens principes du beau créés de siècle en siècle par l'esprit humain; les principes qui servent constamment de termes de comparaison et qui maintiennent ainsi vivante la beauté en raffinant notre faculté de juger qu'une chose est plus belle et qu'une autre l'est moins. Dans ceux-ci, ne l'oublions jamais, l'art n'est plus un passe-temps; il est une limite, comme la morale : une de ces nombreuses limites qui font le monde varié et divers, et qui, par là, sont la raison même de la vie et du progrès. Devant ces derniers, doucement! Ce que je demande à notre époque, c'est de ne pas les re-comprendre et les re-révéler au monde tous les six mois, et de ne pas s'en servir comme d'un simple instrument pour sa vanité ou pour son plaisir. Non : les modèles doivent être admirés avec modestie, avec désintéressement personnel, avec un esprit conscient d'une discipline nationale; et les nouveaux doivent être ajoutés aux anciens avec une discré-

tion pondérée, surtout lorsqu'il s'agit d'admettre des modèles étrangers, de telle sorte qu'on n'aboutisse pas finalement à ramasser un panthéon hétérogène de Dieux incohérens et disparates. Voici un exemple. L'autre jour, nous avons discuté au sujet de Shakspeare; et je ne prétends pas décider qui avait tort et qui avait raison, d'autant plus qu'il n'y a aucun moyen de le savoir; mais je me demande si les pays latins n'ont pas été trop complaisans à l'accepter dans le Panthéon des modèles, à côté de Sophocle, de Dante, de l'Arioste et de Molière. Car il a, j'en conviens, des morceaux admirables; mais... mais... Il y aurait beaucoup de « mais. » Je n'insiste pas; je dis seulement: voir dans le *Marchand de Venise* ou dans le *Roi Lear*, deux chefs-d'œuvre qu'il convient de mettre à côté de la *Divine Comédie* et du *Roland furieux*... Non, non! Comme Italien, je ne vais pas jusque-là: c'est une chose que je n'oserais pas affirmer... En somme, prenons garde de ne pas nous perdre dans l'illimité par une excessive fureur de progrès. Je l'ai déjà dit, mais *repetita juvant:* si on fagote trop de modèles divers, si on les change trop souvent ou si on les confond les uns avec les autres, aucun d'eux ne peut plus nous servir : nous perdons le discernement pour faire notre choix et nous sommes réduits à accepter tout, sans réussir à rien distinguer, — comme, j'en ai peur, cela arrive quelquefois à l'Amérique. — Beaucoup de principes, oui; mais pas trop, cependant. Telle me paraît être la règle du progrès artistique...

Depuis quelque temps je ruminais une objection. C'est pourquoi, dès que Rosetti eut terminé :

— Mais la morale aussi, dis-je, fait-elle des progrès, lorsque des principes et des modèles divers se mêlent, fût-ce avec discrétion? Il ne me semble pas... Les époques, les civilisations, les peuples les plus vertueux ne sont-ils pas ceux qui savent se limiter? ceux qui, par un acte vigoureux de volonté, posent une seule vertu comme mesure suprême du mérite, — l'héroïsme chevaleresque pour les Japonais d'autrefois, la charité pour les Chrétiens de jadis, l'abnégation civique pour les Romains, et ainsi de suite, — et qui en déduisent les règles de leur conduite? Règles limitées, mais impératives; règles qui peuvent sembler bonnes ou mauvaises, justes ou injustes, sages ou déraisonnables, peu importe : on les applique, et personne ne souffle mot... Mais, lorsque de nombreux principes

moraux se mêlent, les hommes sont poussés par la diversité même de ces principes à tourner la tête, à chercher la raison des uns et des autres... C'est ce que fait aussi, en matière d'art, la diversité des écoles et des opinions; mais, pour ce qui concerne l'art, je suis avec vous : cet effort est utile, au moins dans une certaine mesure, parce qu'il élargit le goût et la faculté de comprendre, de jouir. En morale, au contraire, la diversité ne confond-elle pas les idées et n'énerve-t-elle pas la volonté, comme on le voit de nos jours? Beaucoup de vertus sont opposées entre elles, et une époque comme la nôtre, qui veut être à la fois sévère et miséricordieuse, héroïque et humaine, ne saura plus être rien. Plus le canal s'élargit, plus le courant s'affaiblit, devient languissant et stagnant...

— Lis alors le *Protagoras*, répondit vivement Rosetti. Tu l'as lu? Eh bien! te souvient-il de la page où Socrate démontre à Protagoras qu'il n'y a qu'une seule vertu? Dans ce passage, Socrate sophistique un peu, comme il lui arrive assez souvent dans les dialogues de Platon. Mais, en somme, ce qu'il dit me semble vrai, du moins pour le fond : car j'estime qu'effectivement toutes les vertus sont des parties et des organes d'une seule vertu, laquelle, en conséquence, pourrait être appelée la vertu unique et infinie : la Justice. Disons plus simplement qu'un homme, pour être véritablement juste, devrait réunir en lui-même toutes les vertus contraires, qui se limiteraient les unes par les autres : être courageux et prudent, réfléchi et passionné, sévère et pitoyable, parcimonieux et large, dur et indulgent, héroïque et humain; il devrait être en outre modéré, savant, intelligent, loyal, fidèle, véridique, laborieux, honnête, instruit... Il me semble même que le progrès s'efforce de confondre et en quelque sorte d'annuler toutes ces vertus particulières dans la seule Justice, comme les moyens dans la fin : car, plus s'élargit l'empire de la Justice, plus s'affaiblit le besoin de chacune de ces vertus prises à part. L'empire de la force est en baisse, et, par conséquent, il faut moins de courage pour le combattre; il y a moins de fautes à punir et à pardonner, et, par conséquent, il faut moins de sévérité et moins de miséricorde... N'est-il pas vrai que ta Rome ancienne a pu faire la première grande codification du droit après qu'une longue paix, amalgamant des principes moraux, nombreux et divers, eût développé ainsi le sentiment de la Justice au détriment des

vertus partielles ? Et c'est ainsi, dirais-je encore, qu'on s'explique la raison pour laquelle les hommes se lamentent si fort sur la décadence morale du monde, alors que pourtant le monde reste debout. Ils se lamentent parce qu'ils voient déchoir telles ou telles vertus partielles, et ils ne s'aperçoivent pas que, tandis que celles-ci, en se mélangeant, se dissolvent et s'exténuent, la justice, elle, grandit toujours... Bref, la Justice est la vertu finale, et les autres vertus ne sont que des vertus instrumentales : donc, les époques et les civilisations qui peuvent sacrifier les vertus instrumentales à la vertu finale, sont les plus parfaites et aussi les plus heureuses... J'ai dit : « qui peuvent. » Car le monde où nous vivons est une planète turbulente, pleine de guerres, de révolutions, de catastrophes, de vilaines et troubles passions, d'intérêts louches. De temps en temps, surviennent des périodes mauvaises et sombres où l'on s'occupe de tout autre chose que de la Justice. Peuples, États, classes, partis, individus doivent alors prendre garde à leur peau. A ces époques-là, on fait ce qu'on peut; et alors, — sur ce point je t'approuve, — quand on sait s'enfermer dans une vertu partielle, bonne pour la défense ou pour l'attaque, quand on sait resserrer le détroit et rendre le courant plus violent, on a raison!

Il se tut. Nous parcourûmes deux fois, en silence, le pont désert, côtoyant le mugissement invisible de la mer fendue, et apercevant par les vitres les passagers qui, dans les salons, en pleine lumière, gesticulaient sans qu'on les entendît.

— Tout cela se tient, reprit enfin Cavalcanti.

— Et le progrès intellectuel? ajoutai-je. Il a sans doute, lui aussi, sa formule?

— Certainement; et il me semble que la voici. L'homme apprend toujours, même quand il se trompe : car il n'y a pas d'erreur, lorsqu'il y a sincérité. Toute erreur sincère est vérité.

— Que dites-vous là, ingénieur? m'écriai-je en sursautant. A ce compte, toutes les opinions qui paraissent telles à une génération seraient vraies. Il ne manquerait plus que cela! Songez donc aux conséquences! Il n'est pas de niaiserie ou de folie que l'on n'ait cru être la vérité.

— N'ont-elles pas toutes été vraies? répondit Rosetti en souriant.

Et, sans me laisser le temps de protester, il me prit par le bras et il ajouta :

— Oui, vraies partiellement et dans une certaine mesure. La Vérité, comme la Beauté, comme le Bien, est un sentiment personnel; et ce sentiment, comme celui de la Beauté et du Bien, s'objective sous forme de sentiment commun, obligatoire, impératif, au moyen d'une limitation que lui impose, soit « la volonté grande, » soit la résistance de la réalité; mais, en tout cas, c'est une limitation arbitraire.

La formule était obscure, et nous le lui dîmes. Alors, il se tourna vers moi.

— Je ne me rappelle plus, continua-t-il, quel jour c'est aujourd'hui. Je te le demande, et tu me réponds : « C'est jeudi. » J'aurais le droit de douter de ta réponse : car tu as pu te tromper; j'aurais également le droit de vérifier ta réponse, par exemple en regardant le calendrier qui est dans la salle à manger. Mais ce calendrier pourrait me tromper aussi, par exemple si le maître d'hôtel avait oublié d'arracher ce matin le feuillet d'hier. Mon droit serait donc encore de m'assurer, en interrogeant le maître d'hôtel, que cet oubli n'a pas été commis. Mais celui-ci pourrait se tromper ou me tromper, et ainsi de suite. D'ailleurs, en admettant que j'arrive à établir avec certitude que c'est aujourd'hui jeudi, j'aurais alors le droit de me demander ce que c'est qu'un jeudi. Une division du temps? Mais le temps peut-il se diviser? Et qu'est-ce que le temps?... Bref, tu vois que cette simple question : « Quel jour est-ce, aujourd'hui? » risquerait de me conduire au bout du monde, si je voulais pourchasser jusqu'à perte d'haleine le doute qui fuit devant moi. Mais, en fait, je le laisse courir. Après que tu m'as répondu : « C'est jeudi, » je suis persuadé : en moi est né ce centiment de la vérité auquel je faisais allusion tout à l'heure : je sais maintenant que c'est jeudi. Je suis arrivé à me convaincre en limitant mes doutes; donc, grâce à une limitation : limitation non nécessaire, provisoire même, puisque, d'un moment à l'autre, quelque fait nouveau pourrait survenir, un propos entendu, un calendrier aperçu, qui m'obligerait, soit à changer d'opinion, soit au moins à douter, c'est-à-dire à reporter plus loin la limite de mon doute. Pour quelle raison l'acte de volonté qui met fin à mon doute se produit-il aussitôt après que tu m'as dit : « C'est jeudi? » J'ai beaucoup de raisons pour ne pas répondre à cette question, notamment que, quand même je voudrais, je ne saurais pas le faire. C'est un mystère

intérieur où je m'égare et dans lequel il me semble que je discerne seulement une chose, à savoir qu'une sorte d'opinion publique ou de « volonté grande » m'oblige jusqu'à un certain point, et du dehors, sous peine de passer pour fou, à cesser de douter. Si, dans un cas pareil, je procédais à une enquête sans fin, tout le monde dirait que je suis atteint de la folie du doute. Seuls les fous et les enfans s'amusent à errer dans l'infini en sautant de *pourquoi* en *pourquoi*...

« Et moi aussi, pensais-je, quand j'ai un peu trop bu. »

— Donc, continua Rosetti, ce sentiment de la vérité, que nous appelons persuasion, est né chez moi d'une limitation arbitraire, provisoire, et que m'imposait au moins en partie une volonté extrinsèque. Par conséquent, cette vérité aussi est provisoire et limitée. Et telles sont, je veux dire provisoires et limitées, toutes les vérités sans exception, même les doctrines réputées les plus sûres des sciences réputées les plus exactes. Non, la science n'est pas fausse ; elle est vraie, mais elle ne peut découvrir que des vérités provisoires : car, soit que nous voulions savoir quel jour c'est, soit que nous voulions savoir comment est constituée la matière, comment se meuvent les planètes, comment l'estomac digère, soit que nous voulions savoir ce qui s'est passé, il y a vingt siècles, à Rome, la persuasion ne peut naître en nous, si notre esprit, à un certain moment, ne cesse pas de douter; et jamais ce moment-là n'est nécessaire, définitif, invariable, parce qu'en partie il est au moins imposé par des forces extrinsèques : tantôt par la volonté d'une époque ou d'une civilisation, tantôt par la limitation même des forces humaines. Pourquoi voyons-nous chaque savant et chaque génération de savans s'arrêter dans ses recherches à un certain point? Pourquoi, au delà de ce point, ne doutent-ils plus, n'aperçoivent-ils plus les faits qui contredisent leurs théories, deviennent-ils sourds aux objections que leur oppose quelque voyant solitaire ? Et pourquoi faut-il attendre que surgisse une génération nouvelle, pour que le doute recommence à travailler les esprits et pour que la limite extrême du doute soit reportée plus loin ? C'est parce que l'intelligence, tant celle des individus que celle des générations, est limitée. Voilà pourquoi les vérités naissent les unes des autres ; voilà pourquoi la fille, en naissant, tue la mère qui l'a enfantée et doit mourir elle-même en donnant naissance à une vérité nouvelle ; voilà pourquoi nous pouvons affirmer que toute idée qui a

été pensée pendant quelque temps par le genre humain et qui a été féconde, était provisoirement et partiellement vraie ; voilà pourquoi nous pouvons affirmer que, si les idées dont nous nous servons peuvent en effet nous rendre service, c'est qu'elles sont vraies au moins partiellement, par le côté où elles nous sont utiles et commodes, et non pas qu'elles sont vraies parce qu'elles nous servent. La géométrie d'Euclide sert à mesurer la terre et à construire des machines parce qu'elle est vraie ; et elle est vraie quoiqu'elle ne puisse pas démontrer les axiomes d'où elle part ; et elles ne peut pas les démontrer, ces axiomes, parce que la géométrie elle-même, si elle veut mesurer la terre, doit, à un certain moment, cesser de douter, de fouiller, de chercher, de demander « pourquoi ? » Je sais bien : sur ce point aussi on peut, si l'on veut, subtiliser, douter, enquêter, scruter, embrouiller les choses indéfiniment, et il y a aujourd'hui beaucoup de gens qui s'y amusent. La gnoséologie est à la mode ! Quant à moi, je ne m'y entends guère ; mais, en raisonnant avec mon gros bon sens, je dis : si nous admettons que la vérité est un sentiment, — un sentiment dont le rôle est de nous mettre peu à peu en contact avec la réalité au milieu de laquelle nous vivons, à chacun des points que notre esprit vient à toucher, — et si, grâce à cette supposition qui ne me semble point déraisonnable, nous imposons une limite à notre doute, j'estime qu'il nous est possible de nous placer nous-même dans l'univers à un endroit assez sûr et assez commode pour promener modestement nos regards autour de nous, sans présumer tant de notre raison que nous nous croyions capables aussi de la nier et de l'anéantir.

Il se tut. Je voulus essayer encore une objection.

— Soit, dis-je. Mais alors comment pourrait-on dire du système de Ptolémée qu'il est partiellement vrai ? Je comprendrais qu'on dît cela du système de Copernic ; mais de celui de Ptolémée, non. Ce dernier système est entièrement faux.

— Oui, si tu le compares au système de Copernic ; mais non, si tu le compares aux mythes cosmiques de l'ancien polythéisme dont il a pris la place, par exemple au mythe d'Atlas qui porte le monde sur ses épaules. Comparé à ce mythe, le système de Ptolémée contenait une vérité partielle, à savoir que cette grande nuit toute flamboyante d'astres, dont les profondeurs s'offrent en ce moment à nos yeux, est un système où des corps

se meuvent selon une certaine loi que l'esprit humain doit découvrir. Peu importe que les Grecs aient trop rapetissé l'univers et qu'ils se soient lourdement trompés en décrivant les positions et les mouvemens respectifs de ces corps célestes. Songez aux sornettes que, durant des milliers d'années, les hommes avaient logées dans le firmament et dans les constellations, et vous verrez le pas immense qu'a fait l'intelligence humaine vers la vérité, lorsqu'elle a formulé cette doctrine. L'idée qui vous paraît fausse, comparez-la à celle qui la précédait et qu'elle a convaincue de mensonge, non à celle qui l'a suivie et par qui elle a été convaincue elle-même de mensonge, si vous voulez comprendre combien est grande la part de vérité qu'elle a révélée à l'humanité ignorante, si vous voulez croire que le progrès intellectuel existe réellement. Car il ne saurait y avoir de progrès intellectuel si les vérités ne s'accumulaient pas, si, de génération en génération, l'homme n'enfonçait pas plus avant sa pensée dans la réalité infinie qui l'entoure, et s'il se contentait de bâtir des châteaux dans les nuages pour sa commodité et pour son agrément, ou de dessiner des arabesques conventionnelles sur la face de l'univers. Si le soleil peut tourner autour de la terre et la terre tourner autour du soleil à notre caprice et selon que cela nous est plus ou moins commode, alors, il n'y a pas progrès, il y a simplement passage, oscillation, mouvement de bascule entre Ptolémée et Copernic, avec la commodité pour point d'appui, et une force étrangère pour puissance motrice : au cas où le point d'appui et la puissance motrice viendraient à changer, il se pourrait qu'un jour l'esprit humain basculât de nouveau vers Ptolémée. Mais si, au contraire, avec Copernic, l'esprit humain a fait un autre grand pas dans les voies de l'infini vers la vérité, alors il ne peut plus rétrograder que par une crise violente et par un déchirement de lui-même ; alors la vérité conquise empêche l'homme de chercher sa commodité et son utilité dans des croyances qui soient contraires à celle-ci ; alors la gendarmerie céleste du polythéisme, à qui un univers clos et limité est nécessaire, perd tout espoir de rétablir sa domination dans l'espace. Et le firmament redevient le sublime abécédaire où nos yeux ont appris à déchiffrer le livre obscur du monde ; la première, la plus vaste et la plus sublime palestre où la pensée humaine se soit exercée à la conquête de la terre ; le premier *pourquoi* écrit devant nous par la nature en carac-

tères de feu sur la voûte de l'Univers, pour que tous les hommes le lussent et s'efforçassent de résoudre le problème; la première des énigmes par lesquelles la nature nous attire sur les routes de l'infini vers ce but secret que, chaque soir, nous croyons avoir atteint, lorsque nous inclinons notre tête pour le sommeil, tout joyeux d'être parvenus au terme du voyage, mais qu'au matin, quand nous nous réveillons frais et dispos, nous voyons apparaître de nouveau, bien loin devant nous, de sorte qu'il nous faut reprendre encore l'éternelle pérégrination... La Vérité!

Non moins lumineuse que les constellations resplendit pour nos esprits cette réponse, dans la nuit noire. Cavalcanti et moi, convaincus tous les deux, nous gardâmes le silence, marchant sur le pont avec Rosetti au milieu de nous. Mais, au bout de quelques pas, Cavalcanti s'arrêta soudain.

— Ingénieur, dit-il brusquement, d'un ton animé, il me semble qu'à vos paroles je vois se ranimer et revivre, ici, sur le seuil de la mer ancienne, ce monde méditerranéen que parfois, Ferrero le sait! j'avais cru mort et enseveli. Cette austère discipline de la pensée, que vous nous exposez avec une si lumineuse éloquence, — de cette pensée qui veut se limiter afin d'engendrer successivement dans le fini, avec une force précise et sûre, d'après des modèles clairs et déterminés, d'innombrables formes du beau, du bien et du vrai ; qui se garde de vouloir remonter à la source première de toutes les choses, de se lancer éperdument dans l'infini, de prétendre toucher le faîte de l'absolu et plonger au fin fond de l'univers ; — n'est-ce pas la discipline intellectuelle de la Grèce, de la Rome antique, de l'Italie et des pays latins jusqu'à la Révolution française? Et n'est-ce pas cette pensée précise, mesurée, disciplinée, qui a donné naissance à l'épopée, à la tragédie et à la sculpture grecque, à l'esthétique et à la morale d'Aristote, à la politique et au droit de Rome, à l'art du moyen âge italien, à la philosophie de l'Église catholique, à la science de Galilée, à la religion de Pascal, au théâtre de Racine et de Molière? Limitation, concentration et discipline, n'est-ce point ce qui a fait la force intime de ces prodigieuses civilisations anciennes dont les restes vénérables nous remplissent encore d'étonnement, nous les lointains neveux de ceux qui les ont faites, en dépit de l'orgueil que nous inspirent nos richesses? Et je comprends, maintenant! Je comprends l'immense bouleversement produit dans la civilisa-

tion par la découverte de l'Amérique, par la Révolution française, par la machine, par l'invasion des barbares dans le domaine de l'ancienne culture !

Mais à ce moment Rosetti allégua qu'il se sentait un peu fatigué d'avoir marché si longtemps, et il nous invita à nous asseoir. Nous prîmes place sur trois sièges, le visage tourné vers la mer et vers la nuit.

— Et le mythe de Prométhée et de Vulcain réfugiés en Amérique, l'avons-nous donc oublié ? reprit tout à coup Rosetti après un silence, en souriant avec malice. Hélas ! j'ai grand'peur que la mer où vous vous réjouissez d'entrer, — cette mer sur les rives de laquelle Homère chanta, Phidias sculpta et Aristote médita ; cette mer que Rome incorpora à sa séculaire grandeur ; cette mer où naviguèrent les Apôtres pour semer au loin la parole du Christ ; cette mer où, dans un coin, à l'écart, Venise mira sa face marmoréenne, — j'ai grand'peur, dis-je, que la Méditerranée des anciens et des poètes ne soit plus qu'un musée dévasté par les Barbares. Les dieux n'ont pas écouté Apollon, et la prédiction se réalise : même sur les rives de cette mer antique où Aphrodite naquit de l'écume des flots, le seul Dieu qui règne désormais, c'est le Feu. Oui, certes : accroître la richesse uniquement pour l'accroître est une folie, et, sur ce point, il n'a pas été difficile de réfuter les brillans sophismes d'Alverighi. Mais pourtant notre époque veut la richesse pour la richesse ; elle la veut, et voilà tout, — comme nous a déclaré l'avocat ; — et même elle ne veut ardemment aucune autre chose. « Du blé, du fer, de la laine, du coton, de l'or, de l'argent, voilà ce qu'il faut aujourd'hui pour rassasier les hommes, et non des sonnets et des tableaux ! » nous a-t-il crié encore à la face. Cela nous parut un blasphème. Et c'est un blasphème, en effet, et ce sera toujours un blasphème pour quiconque a gardé le souvenir des gloires anciennes de notre civilisation. Mais tournons-nous vers les immenses et faméliques multitudes qui circulent en tous sens sur les grandes routes du monde, qui se pressent aux portes des villes, des ateliers, des chantiers, des banques, des bureaux et dans ces grands ports de l'Europe où l'on s'embarque pour l'Amérique et pour les terres de l'abondance... Ne te lasse pas, Ferrero, de répéter ces choses à ta femme, qui veut écrire un livre contre les machines... Y a-t-il aujourd'hui un génie, une philosophie, une religion, une secte, un État, quelque

puissance humaine ou divine qui oserait affronter ce torrent de convoitises et entreprendre de le faire remonter vers ses sources historiques, et qui, si elle l'essayait, ne serait pas sûre d'être brisée et emportée comme un morceau de glace, en hiver, dans les tourbillons du Niagara? Le monde la veut, cette abondance; il veut que soit progrès tout effort qui augmente les richesses ou le nombre, la puissance, la rapidité des machines qui la produisent; il veut cela, et voilà tout. Il serait facile de prouver que cette définition du progrès est arbitraire, contradictoire, retournable, comme toutes les définitions, d'ailleurs. Mais à quoi cela servirait-il? Elle demeure dans les esprits inébranlable comme la colonne Vendôme Essayez de persuader à M. Vazquez que ce n'est pas un progrès de faire ce voyage en quinze jours au lieu de vingt, en dix jours au lieu de quinze...

— Ce n'est que trop vrai! soupira Cavalcanti en ouvrant les bras. L'Amérique, la Révolution française, les machines ont ramené le monde à la barbarie...

— Elles ont engendré un siècle qui ne veut pas de limites, un siècle qui, par conséquent, manque de point d'appui, et où l'homme procède comme un géant qui vacillerait à chaque pas, répondit Rosetti.

Puis il se tut et regarda la nuit, quelques instans, tandis que le fracas invisible de la mer fendue recommençait à mugir. Ensuite il reprit, très lentement :

— L'Amérique, la Révolution française, la Machine... Mme Ferrero nous l'a déjà dit... Et vous rappelez-vous, d'autre part, l'étrange propos de l'avocat, le soir où il nous a raconté sa vie? « L'histoire s'est trompée jusqu'à la découverte de l'Amérique! » Mais qu'est-il donc arrivé dans le monde depuis la découverte de l'Amérique, si des personnes intelligentes et instruites peuvent affirmer, les unes, que nous avons enfin trouvé notre voie, les autres, que nous l'avons perdue? Mais qu'a donc fait Christophe Colomb, et devons-nous, oui ou non, le mettre en paradis? Vous l'ignorez? Eh bien, Christophe Colomb a réellement fait un pas hardi : il a osé franchir une limite. Une limite petite, très petite! Mais cette limite, notre civilisation l'avait toujours respectée : durant des siècles et des siècles, comme a dit l'avocat, elle était restée blottie dans ce trou de la Méditerranée, tenant pour borne infranchissable du monde ces colonnes d'Hercule où nous venons de passer. Et voilà qu'un

jour « l'homme plus que divin » outrepassa cette borne et s'élança sur l'Atlantique avec quelques navires... Le Hasard, ou la Providence, ou la Raison de l'histoire voulurent que, l'année où Colomb decouvrit l'Amérique, Copernic eût dix-neuf ans, ce Copernic qui, un peu plus tard, dans une petite ville de la Pologne, devait sauter par-dessus les limites qu'Aristote et Ptolémée avaient assignées à l'Univers et prendre, lui aussi, mais mentalement, son essor, dans l'infini. Ainsi, au cours de quelques générations, l'Europe, — tout à la fois stupéfaite, peureuse et joyeuse, — vit des hommes hardis franchir les deux limites que l'antiquité avait considérées comme inviolables; et non seulement ces hommes n'avaient pas péri, mais ils étaient revenus avec un riche butin de terres et d'astres... Nombreux furent ceux qui s'élancèrent, — la chose était à prévoir, — sur les traces des premiers franchisseurs des barrières; et des terres nouvelles émergèrent de tous côtés sur l'Océan, de nouveaux astres apparurent de toutes parts dans l'infini; chez les hommes, de nouvelles idées, de nouvelles ambitions, de nouvelles convoitises naquirent des premières aventures et des premières victoires. La terre était donc plus vaste et plus riche, l'esprit de l'homme plus puissant que les Anciens ne l'avaient cru? Malheureusement, plus les hommes, devenus hardis et ambitieux, se donnaient carrière sur le globe et dans l'univers, plus ils se sentaient gênés par d'autres bornes, tracées, celles-ci, non plus sur la terre et dans l'espace, mais entre homme et homme et dans l'esprit de chacun, et surgissant de toutes parts, très strictes, pour indiquer les limites du Vrai et du Faux, du Bien et du Mal, du Beau et du Laid... Combien elles étaient nombreuses, et toutes inviolables! La Famille, l'École, l'État, l'Académie, les Anciens, la Tradition, la Coutume, la Pauvreté, la Loi; le Gibet, le Roi, Aristote et Dieu; Dieu surtout, la plus antique, la plus auguste et la plus universelle des Limites! Vous avez raison, Cavalcanti. Limitation, concentration et discipline : jusqu'à la découverte de l'Amérique, le monde a vécu dans ce triangle; et le monde ancien, qui a été l'objet de tes études, Ferrero, fut surtout, en comparaison du monde moderne, un monde fermé, c'est-à-dire limité de toutes parts. Cela pourrait expliquer à Alverighi pour quelle raison l'histoire s'est trompée jusqu'à la découverte de l'Amérique et pourquoi les Anciens ont fait mourir Antée sur le rivage de l'Atlantique! Mais com-

ment les hommes, clos de toutes parts dans ces limites, auraient-ils pu se répandre sur la terre tout entière? C'était pour eux une nécessité d'approfondir, puisqu'ils ne pouvaient pas s'étendre; de créer des arts, des philosophies, des religions, puisqu'ils ne pouvaient pas conquérir la terre! Mais, à mesure que les navires levaient l'ancre pour aller découvrir ou peupler des terres nouvelles, et que les lunettes fouillaient les espaces célestes, et que les premières richesses arrivaient en Europe, et que les nouvelles ambitions, les nouvelles convoitises s'attisaient dans les âmes, l'esprit de l'homme s'enhardissait à examiner aussi, l'une après l'autre, les limites qui marquaient les confins du Bien et du Mal, du Vrai et du Faux, du Beau et du Laid, pour voir si elles étaient solidement établies, et s'il ne serait pas possible de les transporter ailleurs et de les placer mieux; oui, toutes, et même, et surtout celle qui était la plus universelle, la plus ancienne et la plus auguste. Dieu! Dès lors, l'homme commença de souhaiter ardemment, non plus seulement la Richesse, mais aussi la Liberté; il inventa les machines; il perfectionna les sciences; il osa se demander si le nouveau, par la seule raison qu'il était nouveau, n'était pas meilleur que l'ancien; il rêva de beautés non vues encore et qui ne ressembleraient à aucun modèle connu, d'ordres sociaux qui s'établiraient en dehors de toute limitation conventionnelle et où le devoir deviendrait droit; il prétendit se rendre compte de toutes choses, y compris de lui-même et de sa pensée; il imagina plusieurs philosophies subtiles qui, sous prétexte de mettre Dieu à la place d'honneur, le transportaient aux confins de l'infini révélé par Copernic, dans un endroit où cette Limite, la plus universelle, la plus ancienne, la plus auguste et la plus commode de toutes, ne pouvait plus gêner personne... Non, les Anciens ne s'étaient pas trompés, et l'Église savait ce qu'elle faisait en condamnant Giordano Bruno et Galilée : Dieu devait passer un mauvais quart d'heure, le jour où le tourbillon de l'infini emporterait notre planète comme un grain de poussière! Bref, l'homme commença de devenir riche et savant et, par conséquent, orgueilleux, ambitieux, intraitable et insatiable, comme l'a dit Mme Ferrero. Jusqu'à ce qu'un beau jour... Quel cataclysme! Au son de *la Marseillaise*, sur les ruines de la Bastille, sur les champs de Marengo et d'Austerlitz, l'œuvre ébauchée par Colomb et par Copernic, continuée par Galilée, par

Descartes, par Voltaire, par Rousseau, par Kant, fut parachevée : l'homme se leva, arracha et renversa toutes les limites anciennes; et les nouvelles, il les établit de ses propres mains, selon son bon plaisir, non seulement pour lui-même, mais aussi pour les autorités du Ciel et de la Terre qui, jusqu'alors, les lui avaient imposées. Il les établit très lâches et très basses pour lui-même, très étroites et très hautes autour de l'État; il limita de toutes parts l'autorité et s'accorda à lui-même le plus de liberté qu'il put. Quant à Dieu, il suivit le conseil de ses grands philosophes : il le relégua aux confins de l'infini ! Et alors commença l'extraordinaire aventure dont nous sommes témoins. Riche, savante et libre, armée de feu et de science, maîtresse d'une grande partie de la terre et notamment d'un continent aussi vaste et aussi riche que l'Amérique, n'étant presque plus gênée par aucune limite, ni par l'étendue, ni par la pesanteur, ni par la matière et ses lois qu'elle a vaincues grâce aux découvertes et aux machines, ni par Dieu qu'elle a déporté dans l'infini pour s'asseoir elle-même sur son trône terrestre, notre civilisation se donne carrière de toutes parts, comme emportée par l'ivresse de l'illimité... Oui, Alverighi a raison : chacun de nous est un demi-dieu, en comparaison des contemporains de Dante et de César. L'histoire d'Underhill et de Feldmann nous a ébahis. Passe encore pour Underhill : celui-là, du moins, c'était un risque-tout, un endiablé, un d'Artagnan des affaires. Mais l'autre ! Qu'un homme peureux, irrésolu, sophistique, — lointain rejeton d'une vieille race d'Orientaux errans, — claquemuré dans son bureau de New-York, ait pu, en écrivant sur de petits morceaux de papier, en télégraphiant et en téléphonant à droite et à gauche, ramasser en quelques années tant de richesses ! C'est là, semble-t-il, un prodige inexplicable. Mme Feldmann elle-même n'arrive pas à le comprendre, et peu s'en faut qu'elle en soit scandalisée. Mais pourtant c'est un fait qui se produit tous les jours. Nous vivons, sans nous en apercevoir, dans un monde de fables et de mythes. Je jette une lettre dans une boîte, et ce petit geste suffit pour que ma lettre, d'un vol continu, prenne son essor jusqu'au bout du monde. Un long train est là, dans une station; dix mille hommes essayeraient en vain de le mouvoir; mais un seul homme monte sur la machine, pousse du doigt un levier, et l'énorme train se met en mouvement. Une personne qui, en s'époumonant, serait incapable de se faire

entendre à cent pas, détache un petit appareil avec lequel elle peut parler et entendre à deux mille kilomètres. Il n'est aucun d'entre nous qui n'accomplisse chaque jour cent miracles, qui ne produise des effets prodigieux par des actes insignifians. Comment et pourquoi? Parce que nous avons osé franchir tant de limites devant lesquelles nos ancêtres reculaient. Cette terre obscure et froide où nos pères allumaient péniblement, çà et là, quelques foyers, flamboie aujourd'hui tout entière comme un volcan aux cratères innombrables. De tous côtés, le feu brûle, prêt pour tous nos besoins et tous nos caprices, avec exubérance, presque sans limite ; et les prodiges se multiplient ; et l'abondance des biens est si grande que, à la répartition, la part de chacun dépasse ce qu'il avait mérité, encore que beaucoup de gens n'en reçoivent pas autant qu'ils le voudraient et, par suite, croient qu'on les vole. Mais que sont les cent millions de M. Feldmann, les cinq cents millions d'Underhill, sinon les dépouilles opimes conquises en exploitant par le feu l'Amérique? Sans les chemins de fer, il n'y aurait pas moyen de mettre en valeur des pays aussi vastes que l'Argentine, le Brésil, les États-Unis. Là-bas, celui qui possède les chemins de fer est un souverain : il est l'arbitre des trésors, le détenteur des clefs de la prospérité. Oui, je le répète, aujourd'hui chacun de nous est un demi dieu sans le savoir, à chaque instant et en chaque acte de la vie. Qui oserait, à une époque comme la nôtre, enivrée de sa puissance et de ses succès, nier qu'il soit bon et par conséquent que ce soit un progrès d'accroître la richesse de l'homme et sa puissance sur la nature? et aussi que le pain abonde, que le feu abonde, que le fer et l'or abondent, que nous puissions, de corps et d'esprit, courir plus vite à travers l'espace? Seulement... seulement... Voici que naît un péril, qu'apparaît une contradiction, qu'un tourment commence. L'homme, qui a outrepassé tant de limites, ne va-t-il pas se perdre dans l'illimité? Si toutes ces choses sont un bien et un progrès, et si nous les voulons, nous devons être prêts à les payer : à payer les rapides fortunes que quelques-uns de nous, — les Feldmann et Alverighi, par exemple, — sont en passe de faire; à payer la rapidité du train, de l'automobile, de l'aéroplane, du télégraphe; à payer toutes les profusions et toutes les commodités de notre époque, la lumière, la chaleur, le froid, les nouvelles fournies aussi vite que nous le désirons; à les payer, dis-je, au prix de cette médio-

crité qui envahit tout. Si les hommes réclamaient encore dans les choses dont ils font usage, dans les habitations, dans les meubles, dans les vêtemens, cette beauté étudiée que la longue discipline de la main avait su y mettre jusqu'à la Révolution française, comment la machine aurait-elle pu répandre à profusion dans le monde son abondance vulgaire et produite à la hâte ? Si les hordes débarquées de tous les points de l'Europe, impatientes de conquérir la Toison d'or, avaient voulu observer un code sévère de règles architectoniques, comment auraient-elles pu construire et reconstruire, en cinquante ans, à l'embouchure de l'Hudson, cette énorme ville dont nous ne saurions dire si elle est belle ou laide, et l'adapter consécutivement à mille exigences changeantes ? Comment serait-il possible de développer jusqu'à l'épuisement un principe d'art et de créer des choses vraiment belles dans un siècle où la lenteur est mise au nombre des péchés mortels ? « Vite et bien ne vont pas ensemble, » dit le proverbe. Au siècle du progrès, tout le monde se plaint que tout est en décadence, et non pas seulement les choses, mais aussi les hommes : ouvriers, professeurs, soldats, fonctionnaires publics. Pourquoi ? Parce que la quantité en augmente. Aujourd'hui pour satisfaire cet insatiable siècle et pour suivre le progrès dans sa course, il faut dans chaque nation tant d'ouvriers, tant de maîtres, tant de soldats, tant de fonctionnaires, que ni les patrons, ni les États ne peuvent choisir avec beaucoup de rigueur ; force leur est d'accepter à la fois des bons, des médiocres et des mauvais ; et alors les bons, qui sont toujours en petit nombre, se perdent au milieu des plus nombreux, qui sont toujours mauvais. A quoi l'on dira : que le monde se détériore, pourvu qu'il progresse ! Mais jusqu'à quel point devons-nous payer la quantité par le sacrifice de la qualité ? Jusqu'à ce point extrême où toutes les qualités des choses s'exténuent, ne sont plus qu'ombre et apparence ? Ou faut-il s'arrêter auparavant ? Et où faut-il s'arrêter ? En d'autres termes, doit-il y avoir une limite aux désirs du monde et à la quantité des richesses ? et, s'il doit y en avoir une, quelle est-elle ? Est-ce une limite, morale, esthétique ? Où finissent les besoins légitimes et où commence le gaspillage ? C'est ce qu'Apollon, sur les ruines de l'Olympe chanté par Homère, demande, non au congrès des philosophes, mais à la volonté de notre époque. Nous devrions posséder un criterium pour distinguer de la

dissipation et de l'orgie la consommation légitime; nous devrions vouloir une limite de la quantité : la vouloir, et voilà tout. Mais nous avons dépassé trop de limites, et la volonté de notre époque ondoie continuellement, ne sait pas se résoudre, veut et ne veut plus; parfois elle regrette expressément cette bourbeuse abondance qui couvre le monde et l'enlaidit, et alors elle regrette les arts, les croyances, les vertus du passé, et elle blasphème presque contre le progrès; mais ensuite elle ne sait pas refréner ses désirs et elle se rejette dans l'orgie. Le voilà, le secret et cruel tourment du monde moderne, que dis-je? des deux mondes entre lesquels nous naviguons et de toute la civilisation des machines : c'est l'impossibilité de résoudre ce problème, c'est cette lutte continuelle et indisciplinée entre la quantité et la qualité...

Sur ces mots, Cavalcanti interrompit un moment son discours.

GUGLIELMO FERRERO.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

POÉSIES

VISIONS RUSTIQUES

HYMNE

Nature intarissable et constante, je t'aime,
Et je m'exclame honte ! et je crie anathème !
Au barbare témoin d'un spectacle enchanté
Qui ne se courbe pas devant tant de beauté.
Source miraculeuse éternellement fraîche,
Je t'aime, et ma vaillance héréditaire prêche
Toute la joie éparse en ton rayonnement.
Je dis que l'insensé qui te dénigrement,
Et que celui-là seul sauve une âme assagie,
Qui dans la paix des champs déserts se réfugie ;
Et que seul celui-là goûte un bonheur certain,
Qui te confie obscur son rustique destin.
Nature qui, sans hâte, aux faibles communiques
Ta force calme, et dont les effluves toniques
Contre la douleur même agissent souverains,
Qui sur ton cœur, pour nous consoler, nous étreins,
Et qui sens palpiter tout l'avenir des races
Lorsqu'émus de virile ardeur tu nous embrasses,
Tendre aïeule de l'orme et du chêne et de l'if,
Accueille ingénument cet hommage naïf.

Comme on suspend des fleurs en guirlandes tressées
A quelque autel, dévot je t'offre ces pensées.
Laisse-moi te vouer un culte si pieux
Que rien de tes splendeurs ne détourne mes yeux,
Et t'aimer à ce point de passion fervente
Que ma fidélité demeure ta servante.
Et si, plus tard, ces vers fermes et résistans
Demeurent dans le marbre incrustés par le temps,
Veuille qu'ils aient gardé leur vertu séculaire,
Parce qu'ils auront su te louer et te plaire.

VERTUS ANCIENNES

Le laboureur aux regards fiers,
Pour qui le soc d'acier ne pèse,
Dirige au soleil qui s'apaise
Deux grands bœufs rouges de Salers.

Il guide avec art l'attelage,
Comme l'ont guidé tant d'aïeux,
Et jamais nul ne soigna mieux
Ses bêtes au fauve pelage.

Le champ qu'il n'a pas déserté
Entend sa voix mâle qui vibre.
On le dit sauvage : il est libre,
Et c'est ce qui fait sa fierté.

Il achève une tâche rude,
Tandis que le soir de velours
A pas légers sur ses pas lourds
Se glisse dans la solitude.

Il se hâte, car sa maison
L'appelle, dont l'humble fumée
Tord sa spirale accoutumée
Au même pli de l'horizon.

Car ce bouvier, qu'un vent caresse,
Sent parfois son cœur se noyer
Dans tout ce qu'offre le foyer
D'indépendance et d'allégresse.

Et, sous les cieux déjà pâlis,
Dont les mille bruits vont se taire,
Il reste fidèle à la terre
Où ses morts sont ensevelis.

UN PRIMITIF

Depuis qu'il s'est uni, rude et viril amant,
Guidant le soc tandis qu'au vent flotte sa blouse,
D'une robuste étreinte à la glèbe jalouse,
Nul mieux que lui ne la fertilise ardemment.

Or, nul n'ayant tenu mieux que lui son serment,
Jusqu'à ce qu'au linceul ancestral on le couse,
Ce laboureur sera fidèle à l'âpre épouse,
Et ses lèvres sauront se clore en la nommant.

Oui, jusqu'au dernier souffle et par le moindre pore
A la terre par lui féconde il s'incorpore,
Bien que de tant de peine il ne sache le bout;

Mais l'unique pensée, hélas! qui le révolte,
C'est que, soldat rustique, il ne meurt pas debout
Sur le champ où mûrit sa suprême récolte.

POUR DEUX YEUX QUI S'OUVRENT

Nul n'aimera la vie autant que je l'aimais.
Nul, à l'éclosion du printemps, désormais
Ne goûtera, troublé de cette ivresse intense,
Aux dons miraculeux qu'apporte l'existence.
Vois les vierges dessins d'avril sur les talus,
Enfant; vois les troncs noirs ceints de lierres velus,

Tandis que les bourgeons, à la cime plus chaude,
Forment une vapeur de fluide émeraude.
Vois la fontaine avec le cresson de son lit;
La charrue entamant le sol qu'elle amollit.
Écoute des troupeaux la rumeur renaissante,
Quand les mâles fougueux, que le rut innocente,
Bondissent frémissans d'héréditaire ardeur.
Admire l'horizon dans sa claire splendeur,
Que bornent ces sommets aux onduleuses lignes,
Ancêtres des forêts ou nourriciers des vignes.
Puis, songe que peut-être, enfant, nous n'aurions pas
La lumière où, déjà plus souple, tu trempas
Ton corps d'acier, sans l'immolation épique
Du soleil que transperce un sanglant coup de pique
Chaque soir, et que guette encor le lendemain
L'inébranlable espoir de tout l'enfer humain.
A l'immense holocauste, enfant, je te convie.
Autant que je l'aimais nul n'aimera la vie,
Car nul n'aspirera d'un cœur plus ingénu
Avec le souffle amer et du large venu
A l'heure où l'horizon déferle en tièdes lames,
Les nobles visions et les magiques flammes
Dont s'empourprent les ciels de ma patrie. O toi,
Enfant, dont je voudrais viriliser la foi,
Exalter la ferveur, accroître l'allégresse;
Enfant que de son aile, en butinant, caresse
L'abeille qui de loin a vu ta joue en fleur;
Dont se moque le merle espiègle au bec siffleur,
Que ton caprice en vain poursuit de branche en branche;
Qui, dans tes jeux légers et dans ta course franche,
Évoques la nerveuse agilité des faons,
Et, rapide, éblouis l'air même que tu fends,
Crois que l'activité vaut seule qu'on la fête
Pour les sobres vertus dont sa vaillance est faite.
Crois qu'un chant du semeur que l'effort soude au soc
Fait germer et mûrir, mieux que le cri du coq,
Les moissons de lueurs dont l'aube s'auréole.
Crois enfin que le cèdre admire l'alvéole,
Et que, dès qu'a vibré l'hymne annonciateur,
Le plus imperceptible atome est créateur.

Comme une guêpe au sein des roses satinées,
Élance-toi vers les fécondes destinées.
Grise-toi de la brise aux aromes de miel.
Mesure tes labeurs au rythme essentiel
Des saisons, dont chacune apporte tant de joie
Que l'esprit sous le faix du bonheur cède et ploie.
La vendange succède aux moissons. A leur tour,
Brillent après les mois de gel les mois d'amour;
Et c'est comme une suite agrestement prodigue
Qui jamais n'importune et jamais ne fatigue;
C'est comme une couronne aux rustiques travaux
De suaves trésors et de présens nouveaux;
Comme un écroulement, dans leur gloire vermeille,
De grappes et d'épis pour l'aire et la corbeille.
Contemple aussi parfois ces témoins familiers
Dont la vue a formé ton cœur : les espaliers
Masquant le mur vétuste aux pierres vénérables,
L'orme antique du seuil, qu'encadrent deux érables
Et qui, dès le matin, tremble d'appels émus;
Le vieux puits, le sylvain de marbre au nez camus
Dont, en un coin du clos envahi par la ronce,
La bouche se contracte et le sourcil se fronce.
Visite les ruchers prudemment épiés
Dont nul n'approche, enfant, que sur le bout des pieds,
De peur qu'au moindre bruit quelque essaim ne s'irrite.
Suis avec son agneau ta brebis favorite,
Les génisses sans longe et les poulains sans mors,
Et tu sauras pourquoi, malgré mes foyers morts
Pleins de tisons éteints et de cendres secrètes,
Les prés pour m'accueillir ont toujours des retraites;
Pourquoi le ciel se mire à la source où je bois
Quand je cherche un refuge au silence des bois;
Pourquoi surtout, alors que déjà l'âge austère
Incline ma pensée aux rives du mystère,
Je découvre à la vie un charme si profond
Que ma mélancolie en extases se fond;
Tu comprendras pourquoi, dans ma fièvre sereine,
Je vais où la pieuse illusion m'entraîne;
Pourquoi jusqu'au délire emporté par moment,
A la nature uni sans cesse étroitement,

Je confie au verger natal, avec délice,
De chers rêves, afin qu'il les ensevelisse
Et les embaume ainsi qu'à l'époque où petit
Je foulais l'herbe où l'humble insecte se blottit;
Et pourquoi, bien qu'en moi souvent un regret naisse,
Je conserve ce don d'éternelle jeunesse
Qui, sous l'azur hellène immuablement bleu,
Du Beau faisait un culte et de l'Amour un dieu.

MÉLANCOLIES DU SOIR

La tragique approche du soir
Inquiète le troupeau morne,
Et l'horizon paraît sans borne,
Où l'ombre semble se mouvoir.

Une aïeule, en filant sa laine,
Guide agneaux, brebis et béliers,
Avec de vieux mots familiers,
Par tous les sites de la plaine.

Et la bande à lourde toison,
Tant que le jour tranquille dure,
Éparse broute la verdure
Qu'étoilent des fleurs à foison.

Mais, lorsque l'ombre communique
Aux êtres son frisson sacré;
Que tout devient démesuré;
Qu'un souffle éveille une panique,

Alors les farouches troupeaux
Sur eux, dans le silence austère,
Sentent planer quelque mystère
Et n'aspirent plus qu'au repos.

C'est pourquoi vers la tiède étable,
L'animal, qu'énerve la peur,
Par instans jette avec stupeur
Un appel grave et lamentable.

LES COLOMBES

Le site est si tranquille et si beau qu'on s'attend
A voir surgir un chœur léger d'ombres heureuses.
La brise joue avec l'odeur des tubéreuses,
Et les œufs ont plus chaud dans le nid palpitant.

Le feuillage des longs peupliers d'Italie
S'épanche en un murmure harmonieux et frais.
Quelque vierge, emplissant une cruche de grès,
Puise à la source avec une grâce amollie.

Seul parfois, loin du toit fumeux qu'il a quitté,
Un pâtre primitif, sa mélopée aux lèvres,
Guide un bêlant troupeau de brebis et de chèvres,
Et résume humblement l'agreste antiquité.

Mais, dominant tous les appels venus des combes,
Tous les soupirs jaillis des bois mélodieux,
Gémissent, comme au temps de l'Hellade et des Dieux,
Les nuptiales voix d'invisibles colombes.

ÉGLOGUE ATTENDRIE

La pluie et le soleil font-ils pour qu'on les vende
L'arome de l'anis, l'odeur de la lavande?
L'Été, dans l'éclatant jardin que nous pillons,
Brode-t-il pour nos doigts l'aile des papillons?
La joie inspire-t-elle afin qu'on les encage
Les chants harmonieux dont vibre le bocage?
Les bœufs massifs enfin, dont l'effort vigoureux
Fend la glèbe où le blé ne germe pas pour eux
Et que grandit encor l'ombre crépusculaire,
Attendent-ils des coups en guise de salaire?...
Laboureur fraternel, soyons bons, consens-y,
Pour l'utile animal que nous avons choisi
Et qui, de l'aube au soir, courbé sous un joug rude,
Partage notre tâche et notre solitude.

Protégeons, libre ami sous l'azur libre né,
Ce que le sort pour nous plaire nous a donné.
Laboureur, défendons le faible qu'on moleste.
Nous vivons entourés d'un mystère céleste,
D'une surnaturelle énigme ; vouons-leur
Le culte que le fruit consacre à la chaleur
Et que garde à la brise une voile fidèle.
Divine est la pitié si la vertu vient d'elle.
Veux-tu que nos travaux différens soient bénis
Par l'abeille des fleurs et l'oiselle des nids?
Ne tendons plus l'indigne embûche qui capture.
Lors, quand nous passerons, la moindre créature,
Qui naguère fuyait l'homme fauve et hagard,
D'un regard attendri cherchant notre regard,
Sentira dans un rêve où l'amour s'insinue
Frémir une douceur jusqu'alors inconnue.
Car, éblouie ainsi qu'au temps de saint François,
Semeur ou moissonneur, frère, qui que tu sois,
Elle verra soudain dans notre humble domaine
Rayonner Dieu lui-même à travers l'âme humaine.

RENOUVEAU

Je me sens l'âme si légère
Et si fluide, ce matin,
Que, frissonnant avec le thym,
Elle tremble avec la fougère ;

Que, déjà feutré de gazon,
Le sentier vert la sollicite
Par le charme du moindre site
Ou l'attrait du moindre horizon ;

Et que je la crois devenue,
Parmi tant de jeux querelleurs,
Le calice orfévré des fleurs
Ou le bord frangé de la nue.

La féconde terre en travail
Semble en sa grâce souveraine
Quelque resplendissante traîne
Où pleuvraient des gouttes d'émail.

Le lézard, vivante émeraude,
Qu'en silence il faut approcher,
Sort de son écrin, le rocher,
En quête d'une place chaude.

Et, d'un rêve éblouis, mes yeux
Admirent jusqu'à l'araignée
De magnificence imprégnée
Au cœur de ses rayons soyeux.

Je me sens si limpide l'âme,
Ce matin, qu'elle se confond
Avec le bleu du ciel profond
Ou l'or du verger qui s'enflamme ;

Car tout luit si vierge, si neuf
Que, montrant sa tête surprise,
Impatient, l'oisillon brise
La coquille mince de l'œuf.

Le taureau, dont le poil s'emmêle,
D'appels fait retentir les prés
Où la génisse aux flancs lustrés
Arrondit sa blonde mamelle.

Là-haut, la branche frêle attend
Le poids ailé d'une visite,
Tandis qu'un lierre parasite
Brode en bas le tronc résistant.

Et, d'hymnes tendres arrosée,
Brillante de frais gazouillis,
L'herbe qui les a recueillis
Les mue aussitôt en rosée.

Ardemment, ô mon âme, sois
En ce jour printanier pareille
A la miraculeuse abeille
Dont s'émerveillait saint François.

Inspecte et butine, ravie,
Les jardins du songe en passant,
Et compose un miel nourrissant
De tous les pollens de la vie.

PETITES PATRIES

Oh ! par un pur matin, sous un soleil si clair
Qu'il semble de l'ivresse éparpillée à l'air,
Découvrir, à cette heure où le travail sonore
En vibrantes rumeurs éclate avec l'aurore,
Un bourg laborieux dont le grêle clocher
De loin semblait vers nous pas à pas s'approcher !
Oh ! voir soudain dans sa rougeoyante atmosphère
Le forgeron robuste aux bras musclés qui ferre
Un cheval dont parfois bronche le chef altier !
Puis, le vieux tisserand courbé sur son métier,
Les enfans dont le groupe erre en bruyante escorte,
Le troupeau précédé de sa bergère accorte,
Et le roulier qui siffle, et le semeur qui va
Près du soc, chantant l'air qu'au hasard il trouva,
Et les vieilles chargeant du linge sur l'épaule !
Oh ! se convaincre, alors qu'on inspecte et qu'on frôle
Chaque seuil où le peuple attiré, riches, gueux,
Se grise de lumière en son instinct fougueux,
Qu'on a le même espoir et les mêmes chimères
Et le même idéal que ces fils et ces mères,
Et que c'est une part de la France qu'en soi
On grave, transporté d'allégresse et de foi !
Il n'est rien sur la terre, écoliers, qui m'emplisse
L'âme de plus de rêve et de plus de délice,
Et qui, muant mes vers d'argile en vers d'airain,
Me laisse un cœur plus fier sous un front plus serein...

LÉONCE DEPONT.

ESQUISSES CONTEMPORAINES

ÉDOUARD ROD

I

LE NATURALISTE ET LE NÉO-CHRÉTIEN

« Pour moi, j'admire, j'hésite, et je doute, et, si *j'aime qu'on aime*, je ne sais si j'aurai la force d'aimer... » (*Le Sens de la vie*, p. 130-131.)

Je crois très sincèrement qu'il manquerait quelque chose à cette série d'études où j'essaie de définir l'esprit et de caractériser la physionomie morale d'une même génération littéraire, si je n'y faisais pas une place à Édouard Rod. Il n'a pas eu sur le mouvement des idées contemporaines une action décisive, mais il a été un témoin singulièrement averti, impartial et fidèle de son temps. Je ne sais pas d'œuvre où se soient plus complètement et plus curieusement reflétées que dans la sienne les diverses tendances qui, depuis plus d'un quart de siècle, se sont disputé la direction de la pensée française. Ajoutez à cela qu'étant Suisse, apportant parmi nous une éducation, une culture, bref, une « mentalité » assez différente de la nôtre, il n'a pas réagi exactement, comme pouvait le faire un Français de France, contre le milieu où il s'est trouvé placé : il a mis sa note personnelle dans le concert des préoccupations d'aujourd'hui : en se réfractant dans ses livres, les courans d'idées ou de sentimens qui s'entre-croisent à travers notre vie présente

ont pris comme une teinte particulière qui les rend plus faciles à démêler et à suivre. Voilà, je pense, plus de raisons qu'il n'en faut, ici surtout, pour justifier ce nouvel essai.

I

Pâle et triste à donner le spleen, maigre comme un séminariste, chevelu comme un barde et regardant la vie avec des yeux désespérés, jugeant tout lamentable et désolant, imprégné de mélancolie allemande, de cette mélancolie rêveuse, poétique, sentimentale des peuples philosophans, dépaysé dans l'existence vive, rieuse, ironique et bataillante de Paris, Édouard Rod, un des familiers d'Émile Zola, erre par les rues avec des airs de désolation.

Tel était, à vingt-cinq ans, au témoignage de Guy de Maupassant (1), le romancier du *Sens de la vie*. S'il avait, physiquement, un peu changé au cours des années, il avait gardé jusqu'au bout sur toute sa personne cet air de tristesse morne qui frappait si vivement l'auteur de *Pierre et Jean*, et qu'on retrouve d'ailleurs dans presque tous ses livres. Édouard Rod était un triste : il l'était par nature, avant de l'être par réflexion et par expérience, et, comme il arrive toujours en pareil cas, l'expérience et la réflexion n'allaient pas s'aviser d'infliger un démenti à la nature.

Pour expliquer cette disposition foncière d'esprit et d'âme, il serait assez vain sans doute de faire appel à la « race. » Les Vaudois ne passent pas pour avoir l'humeur particulièrement sombre, et Édouard Rod était de pure race vaudoise. Né le 29 mars 1857, à Nyon, « la jolie ville vaudoise aux vieilles maisons étagées en gradins au bord du Léman (2), » il appartenait à une famille de notaires ruraux jadis assez aisés qu'on trouve installée dans le pays de Vaud dès le dernier quart du XVIe siècle (3). Son grand-père était « régent, » c'est-à-dire maître d'école. Son père, qui fut « régent » aussi, puis libraire, semble avoir eu une intelligence fort avisée et pratique, et même volontiers sceptique : on nous le donne pour « un esprit fort de petite

(1) Maufrigneuse (Guy de Maupassant), *Édouard Rod* (*Gil Blas*, 1882).

(2) *Les Roches blanches*, p. 1. — La ville de Nyon est celle qu'Édouard Rod a si souvent décrite, dans *les Roches blanches* et *Mademoiselle Annette*, sous le nom de Bielle.

(3) Eugène Ritter, *Revue historique vaudoise*, 1900, p. 72 et sqq.

ville (1). » Sa mère au contraire, qu'il perdit vers l'âge de dix ans, avait une vive imagination, et le tour de sa sensibilité inclinait à un ardent mysticisme : c'était une âme invinciblement inquiète et triste. Elle faisait partie de la secte austère et farouchement piétiste des *darbystes*. La maladie, qui vint l'assaillir de très bonne heure, ne fit que renforcer et qu'exaspérer ces tendances natives. On l'envoyait avec son fils, qui lui servait de garde-malade, tantôt dans la riante campagne parmi les paysans des bords du lac, tantôt « là-haut, » au pied du Jura, au sein d'une âpre et sévère nature, « toute chargée de nostalgies. » Dans *Au milieu du chemin*, l'écrivain nous a laissé quelques pages émues où il évoque le douloureux souvenir de ses lointains tête-à-tête avec le dur paysage, avec une mère paralytique et lentement agonisante : « J'étais un enfant imaginatif et sensible. Ces spectacles me pénétraient sans que je les comprisse, me façonnant une âme de désir et de nostalgie... Je suis le fils d'un paysage triste et d'une malade : c'est pour cela que je n'ai pas l'*âme heureuse* (2) ... »

Il y avait pourtant quelques bons momens dans cette vie d'enfant délicat, timide, peu bruyant, et que ses camarades trouvaient trop « fille : » c'étaient ceux, d'abord, où il apprenait à lire et à écrire dans l'école de « Mademoiselle Annette, » cette délicieuse créature dont il a tracé un si joli et si vivant portrait : c'étaient ceux ensuite où, dans la demeure paternelle, sous la surveillance inquiète et peureuse d'une amie de la famille et d'une domestique très maternellement dévouée, il lisait tous les romans qui lui tombaient sous la main. La mort de sa mère, dont il eut toutes les peines du monde à se consoler, l'entrée au collège de Nyon, « ce collège maudit » où, « puni deux fois injustement, brutalisé par ses camarades, il connut des colères impuissantes, l'indignation sans force (3), » le remariage de son père, furent, pour cette sensibilité déjà trop éveillée et trop tendre, une suite d'épreuves et de douloureuses leçons de choses. En

(1) Paul Seippel, *Édouard Rod : L'enfance et les années d'étude; — les débuts littéraires* (*Bibliothèque universelle*, mai et juin 1910) : j'utiliserai largement ces deux excellens et très documentés articles. — Il faut joindre à cette étude celle de Mlle J. de Mestral-Combremont, en tête de *la Pensée d'Édouard Rod*, Perrin, 1911, et la fine et substantielle monographie de M. Firmin Roz, *Édouard Rod*, dans la collection *les Célébrités d'aujourd'hui*, Paris, Sansot, 1906.

(2) *Au milieu du chemin*, p. 222-231.

(3) *La Course à la mort*, p. 52.

même temps, la vocation littéraire naissait. Dès quatorze ans, il écrivait des vers, d'assez pauvres vers, à ce qu'il semble ; mais si l'on songe qu'Édouard Rod a composé des vers toute sa vie, il est intéressant de saisir là, à sa source, cette veine de poésie, et de lyrisme même, qui s'est épanchée plus d'une fois dans les romans de l'auteur du *Silence* :

> Ou bien, fixant mes yeux sur l'étendue immense,
> Regardant la forêt, le lac bleu, le ciel noir,
> Où, tout en souriant, la pale lune avance,
> Je pense à Dieu, le soir (1).

Le Dieu auquel il pensait alors n'était assurément pas le Dieu des darbystes. Tout jeune, il avait été conduit aux bizarres réunions de la secte, et ce « gavage pieux, » trop contraire aux dispositions très humaines, aimables, conciliantes de sa propre nature, ne lui avait laissé que d'importuns souvenirs. Les darbystes, dans ses romans suisses, n'ont jamais le beau rôle, et ils en ont parfois un odieux. Peu s'en fallut même qu'il n'enveloppât, au moins par momens, — voyez *Côte à Côte* (2), — dans son antipathie pour le darbysme, le protestantisme lui-même. L'un des biographes les mieux informés et les plus pénétrans d'Édouard Rod, M. Paul Seippel, observe que, dans le canton de Vaud, la Réforme n'a jamais été un fruit naturel du sol, mais une importation bernoise, imposée par la politique et

(1) Paul Seippel, *Le Cahier brun d'Édouard Rod*, *Journal de Genève* du 17 avril 1910. — Parmi les vers d'Édouard Rod, citons ici cette pièce intitulée *Spleen*, qui date de 1889, et qui était restée célèbre dans le petit cercle de ses intimes :

> L'Ennui cruel, l'Ennui mortel, le cher Ennui
> Etend sur moi le dais de ses deux larges ailes
> Dont l'ombre à reflets noirs flotte derrière lui,
> Ainsi qu'un manteau lourd et brodé de dentelles.
>
> L'Ennui cruel est doux aux cœurs qu'il accoutume
> A la subtilité de ses parfums troublans ;
> L'Ennui cruel est un poison sans amertume,
> Dont j'aime à savourer les effets sûrs et lents.
>
> L'Ennui mortel est un bon guide, qui conduit
> Par des chemins ombrés au repos taciturne,
> En suivant, de sa voix fluette, dans la nuit,
> Les rythmes alanguis et doux de son nocturne.
>
> Le cher Ennui m'est un ami sûr, et qui m'aime,
> Jusqu'à se dévouer à faire à mon côté
> Le long voyage vain que j'accomplis moi-même...
> Ah ! l'ami sûr, et qui ne m'a jamais quitté !...

(2) *Côte à côte* a pour sous-titre *les Protestans*, comme si l'auteur avait voulu en souligner l'intention satirique.

maintenue par la force, et il attribue à cette longue habitude historique le peu de goût qu'a toujours manifesté l'écrivain pour les minorités religieuses dissidentes, pour les hérétiques, quels qu'ils fussent, — un Père Hyacinthe, même un Lamennais, — et sa sympathie pour toutes les religions d'autorité, en particulier pour le catholicisme. On pourrait tout aussi bien expliquer ces tendances par de vieilles hérédités catholiques que l'action toute matérielle, et subie plutôt qu'acceptée, d'une Réforme étrangère n'aurait pu complètement abolir. Quoi qu'il en soit, et sans qu'il y ait eu, semble-t-il, dans son cas, de crise bien douloureuse (1), quelques lectures philosophiques aidant, l'esprit de son père finit par l'emporter en lui sur les croyances maternelles. De son passage à travers le christianisme, il garda, avec la haine de tout sectarisme et de tout pharisaïsme, un respect profond pour les choses de l'âme et de la conscience, un grand besoin et un souci constant de sincérité intérieure et de moralité, une vive intelligence et une curiosité émue, presque attendrie, des manifestations de la vie religieuse, enfin un tour d'esprit volontiers idéaliste ou mystique qui, dégagé de toute préocccupation dogmatique, en toutes choses, dépassait la région des apparences, et s'efforçait d'en saisir l'intime et mystérieuse réalité. Au protestantisme proprement dit, il devait, ce semble, un certain individualisme de pensée et de sentiment, une extrême inquiétude intellectuelle et morale, le besoin de ne s'arrêter nulle part, d'essayer toutes les solutions et tous les systèmes, de pousser ses idées jusqu'à leurs dernières conséquences, pour tout dire, un certain goût de l'aventure dialectique, et même du paradoxe, et, enfin, par-dessus tout cela, un sérieux profond, une gravité d'esprit et d'âme qui perçait jusque sous la grâce et dans l'abandon du sourire.

A l'heure où nous en sommes d'ailleurs, la préoccupation littéraire, dans la pensée d'Édouard Rod, laissait bien loin derrière elle la préoccupation religieuse. Au collège de Lausanne

(1) A moins pourtant qu'il ne faille prendre au pied de la lettre, et comme un morceau d'autobiographie morale, une sorte de récit ou de nouvelle intitulée *la Promenade*, publiée dans la *Revue des Belles-Lettres* de 1880, et réimprimée dans *la Semaine littéraire* du 11 juin 1910. « Cette courte étude, disait Rod dans une note, est un fragment d'un livre à peine commencé [peut-être *la Course à la mort*], qui, s'il est achevé un jour, aura pour titre : *Les transformations d'un homme.* » C'est l'analyse de l'état d'esprit d'un jeune homme qui, dans une « crise terrible, » a perdu la foi, et qui ne retrouve le calme de l'âme que dans la pensée virile d'une application tout humaine du mystique : « Cherchez et vous trouverez. »

où il entra à l'âge de quinze ans, il scandalisait l'excellent pasteur chargé du catéchisme en lisant effrontément à sa barbe les *Châtimens* et des romans de Dumas père; il s'éprenait de Musset; bref, il se repaissait de littérature romantique. Et au lieu de se passionner comme les étudians, ses camarades du gymnase et de l'Académie, pour des discussions politiques, il écrivait dans quelques journaux locaux, et il ne rêvait rien moins que de « faire un chef-d'œuvre. » Hélas! pour réaliser cette noble ambition, les bonnes études qu'il avait faites n'étaient point suffisantes. Les Suisses romands qui ont le goût des Lettres sont, pour percer et se faire un nom, plus mal partagés que les Tourangeaux ou les Parisiens : la langue qu'ils parlent, ou qu'ils écrivent, pâteuse, molle, souvent impropre, émaillée d'idiotismes, est bien dénuée de naturelles qualités littéraires. Ils ont besoin, plus que d'autres, d'être initiés aux vrais secrets du style, de savoir distinguer une bonne page d'une médiocre, et de rapprendre, si je puis dire, le vrai français de France. Édouard Rod trouva, pour l'y aider, l'enseignement et les conseils d'un maître fort distingué, M. Georges Renard, — aujourd'hui professeur au Collège de France, — alors professeur à l'Académie de Lausanne, à la suite des événemens de la Commune. A un autre point de vue, il eut la bonne fortune de suivre les cours de Charles Secrétan, ce subtil, original et généreux penseur, dont peut-être n'a-t-il pas subi réellement l'influence, mais qui lui ouvrit certainement de nouveaux horizons, et qui lui a, en tout cas, servi de modèle pour le portrait d'Abraham Naudié.

Cependant, le père du futur romancier, sans s'opposer à la vocation littéraire de son fils, désirait que celui-ci s'armât d'abord d'un solide diplôme. Le jeune étudiant partit compléter ses études en Allemagne. Il avait fait choix d'une thèse sur *le Développement de la légende d'Œdipe* : ce qu'il y a d'effroyablement tragique dans la destinée du héros grec avait de bonne heure frappé son imagination, et il n'est pas douteux qu'en écrivant son dernier livre, *le Glaive et le Bandeau*, il ne se soit, et très consciemment, — j'en puis témoigner, — inspiré d'*Œdipe-Roi*. A Bonn, à Berlin, il suivait des cours universitaires, s'ouvrait à la pensée et à la vie allemande, amassait entre temps des impressions de nature et d'art. Les minuties de l'érudition germanique le rebutaient; mais il lisait avec ravis-

sement les poètes, les lyriques, Heine surtout; il découvrait Schopenhauer qui n'eut pas de peine à le convertir au pessimisme, et cela bien avant qu'on ne parlât sérieusement du philosophe en France. Enfin et surtout, il s'enivrait de Wagner. On ne saurait, je crois, s'exagérer, — et M. Seippel l'a très bien vu, — l'influence exercée par cette prodigieuse musique sur la sensibilité, sur l'intelligence et sur l'œuvre d'Édouard Rod. Il disait lui-même qu'il n'aurait su calculer le nombre d'heures de profonde jouissance qu'il devait à Wagner. Ce fut une révélation, une véritable initiation religieuse. A cet art complet qui nous prend par les sens comme par le cœur, par la pensée comme par le rêve, qui s'adresse à l'homme total, et qui semble littéralement « remplir tous nos besoins, » comme eût dit Pascal, il se livra tout entier, et pour ne plus se reprendre. Il a été hanté toute sa vie, — et plus d'un de ses romans en porte la trace, — par le rêve d'art de l'auteur de *Parsifal*. Sa conception de l'amour, — du douloureux, tragique et adorable amour, — lui vient en droite ligne du drame wagnérien. S'il n'avait pas bu à longs traits, dans la coupe enchantée, le philtre dangereux que lui versait le souverain poète de *Tristan*, le mélancolique et tendre écrivain de *l'Ombre s'étend sur la montagne* n'aurait assurément pas été tout ce qu'il a été.

Ce n'était certes pas encore un écrivain de bien grand avenir que le « pauvre petit Vaudois » qui, à vingt et un ans, un matin de septembre 1878, débarquait à Paris de l'express de Bâle, avec la ferme intention de « se vouer à la carrière des Lettres. » Mais s'il était fort ignorant d'une foule de choses, notamment de la littérature française contemporaine, il était laborieux, plein d'une grande bonne volonté et d'un ardent désir d'apprendre. Il avait une personnalité déjà intéressante, complexe, où l'inquiète sensibilité maternelle s'unissait à la souple intelligence, au robuste sens pratique hérité de son père : sa candeur et sa timidité ne l'empêchaient pas d'utiliser ses expériences, de saisir au vol les occasions favorables. D'humeur liante, facile, aimable, il attirait vite la sympathie, et sa discrétion, sa bonhomie faisaient qu'on s'attachait volontiers à lui. Il avait enfin un commencement de culture cosmopolite, et, par-dessus tout, une passion pour les Lettres véritablement touchante dans sa naïveté même. Avec tout cela, et un peu de chance, on pouvait réussir : il réussit.

II

Non sans quelque peine tout d'abord. Dans une série d'articles peu connus, et qu'on devrait bien recueillir (1), Édouard Rod a raconté lui-même, avec une verve attendrie et très savoureuse, l'histoire de ses débuts à Paris. Vrai roman d'aventures littéraires que celui-là, et qui évoque mainte figure disparue, tout un coin du Paris d'autrefois. C'est d'abord l'excellent, l'hospitalier, l'obligeant Nadar, qui fut la Providence du débutant, et lui ouvrit bien des portes de journaux, de revues, d'éditeurs. C'est ensuite tout le petit monde qui gravitait autour d'Émile Zola, Huysmans, Maupassant, Hennique, Paul Alexis; c'est Alphonse Daudet, avec sa conversation étourdissante; c'est Catulle Mendès, « beau comme un dieu du Nord, » c'est Émile Hennequin, c'est le pauvre Villiers de l'Isle-Adam. Et ce sont d'éphémères revues qui se fondent pour se fermer bien vite, — *Magasin de lecture illustrée*, *Revue réaliste*, *Revue littéraire et artistique*, *Revue contemporaine*, et ce sont des collaborations qui s'amorcent à des journaux dont le bon vouloir se lasse, ou dont l'insuccès abrège la vie, *la Liberté*, *l'Événement*, *le National*, *le Parlement;* et ce sont de vastes lectures pour découvrir la littérature des trente dernières années, des conversations, des discussions sans fin avec les jeunes confrères, dans les cafés littéraires, dans les brasseries de Montmartre, — au *Café de Madrid*, à la *Grand'Pinte*, — ou sur le boulevard; et ce sont aussi des écritures de toute sorte pour atteindre un public distrait et insaisissable. Cette vie-là, cette période d'initiation fiévreuse, de tâtonnemens et d'apprentissage devait durer une huitaine d'années : elle n'a pas été perdue pour le développement de l'écrivain.

Une brochure, *A propos de « l'Assommoir, »* deux recueils de nouvelles, *les Allemands à Paris*, *l'Autopsie du docteur Z.*, cinq romans, *Palmyre Veulard*, *Côte à Côte*, *la Chute de miss Topsy*, *la Femme d'Henri Vauneau*, *Tatiana Leïlof*, voilà ce qui constitue l'œuvre portative d'Édouard Rod durant cette période. Je

(1) Cette série d'articles intitulés *Mes débuts dans les lettres* ont paru en 1889 dans une éphémère revue genevoise, *l'Illustration suisse*. Ils ont été réimprimés dans *la Semaine littéraire* des 23, 30 juillet, 13, 20 août, 3, 17 septembre, 13, 20 octobre, 12 novembre 1910, 21, 28 janvier, 18 février 1911.

ne pense pas qu'il y ait beaucoup de gens, même en Suisse, qui aient lu d'un bout à l'autre ces sept ou huit volumes, devenus d'ailleurs introuvables, et que l'auteur du *Sens de la vie*, — je ne puis l'en blâmer, — a comme laissés tomber de son œuvre. Et assurément, ils ne sont pas bons ; mais sont-ils vraiment plus mauvais que la généralité des romans naturalistes que l'on perpétrait vers la même époque ? Ce qu'on peut leur reprocher de plus grave, c'est de manquer de personnalité ; et, s'ils étaient signés, — ne disons pas Zola, Huysmans, ou Maupassant, — mais Paul Alexis ou Léon Hennique, on ne voit pas trop quelle serait la différence. Ils sont tous conçus et exécutés suivant la formule et les procédés de l'école de Médan. Une parfaite vulgarité de sujets et de personnages, des histoires de filles, d'écuyères de cirque, d'actrices ou de ratés ; une conception toute déterministe, assez plate et méprisante de la vie et de la nature humaine (1) ; un pessimisme assez sincère, mais trop absolu pour n'être pas un peu enfantin ; une grande attention prêtée à la description soi-disant exacte des milieux, à la recherche des petits faits réputés vrais et des documens prétendus « humains ; » une brutalité voulue et même une tranquille impudeur d'expression, — plus atténuée d'ailleurs, semble-t-il, chez Rod que chez les autres ; — un certain goût du reportage et une tendance marquée au comique amer, voire à la caricature : on a reconnu les principaux traits communs à tous les romanciers naturalistes groupés autour d'Émile Zola.

C'est vraiment, quand on y songe, une chose bien extraordinaire que l'engouement prolongé d'Édouard Rod pour le grossier, mais puissant auteur de *Germinal*. Que le futur écrivain du *Silence* ait débuté dans les lettres par une défense et une apologie de *l'Assommoir*, c'est bien l'une des méprises les plus surprenantes qu'ait jamais enregistrées l'histoire de la littérature. Elle est du reste bien jeune de pensée et bien pauvrement écrite, cette première brochure où l'on nous décrivait copieu-

(1) Détachons ces quelques lignes assez caractéristiques de *l'Autopsie du Docteur Z...* : « Leur lecture [des lettres que l'auteur est censé publier], croyons-nous, ne laissera pas indifférens ceux qui s'intéressent au spectacle de l'homme continuellement vaincu par la nature, tourmenté jusque dans ses sentimens par des lois encore mal définies, mais dont la puissance implacable se fait trop souvent sentir » (p. 69). Ailleurs, Rod fait écrire à un homme de lettres : « Et ton grand désir était d'étaler la misère humaine avec les purulences de ses plaies, les hontes de ses mesquineries, ses douleurs, *son éternelle banalité dans le noir* » (p. 78).

sement l'appartement de Zola, sa méthode de travail, sa vie et ses doctrines : « Tout porte à croire, déclarait en terminant le candide néophyte, que le naturalisme triomphera : il a pour lui des écrivains de talent : M. Zola, c'est-à-dire un défenseur qui ne se ménage pas ; toute la jeunesse littéraire, c'est-à-dire l'avenir (1). »

Ce mot du moins nous indique ce qui avait particulièrement attiré et séduit l'apprenti écrivain dans le programme et les ambitions de « la jeune école. » Les jeunes gens vont d'instinct vers la jeunesse : ils vont aussi vers tout ce qui brille et fait un peu de bruit ; le paradoxe, la violence, même la brutalité ne leur font pas peur, et plus leurs années d'enfance ou d'adolescence ont été comprimées, étroites et grises, plus, par réaction, ils inclinent aux gestes provocateurs et aux allures révolutionnaires. D'autre part, que l'on médise tant qu'on voudra, en littérature comme ailleurs, des écoles et des systèmes, il n'en est pas moins vrai que seules les écoles ont le pouvoir de grouper des bonnes volontés, de leur imprimer une direction commune, de les multiplier les unes par les autres, de changer le goût du public, de lui imposer de nouveaux noms et de nouvelles œuvres. *Væ soli!* Il n'est pas mauvais, quand on désire passionnément le succès, et un succès rapide, de se laisser enrégimenter dans une petite armée de combattans résolus, systématiques, et un peu bruyans. Or, vers 1880, sur les débris de presque toutes nos traditions littéraires, seul le naturalisme semblait debout, seul il avait eu l'audace de se constituer à l'état d'école, avec son esthétique, son chef, ses disciples et ses œuvres. Il était inévitable que, tout frais débarqué à Paris, n'ayant pas, à ce qu'il semble, de *credo* personnel bien arrêté, cherchant sa voie, tout disposé à suivre, à croire et à imiter le premier apôtre venu, en quête surtout d'une initiation littéraire prompte, facile et profitable, Édouard Rod s'enrôlât sous la bannière naturaliste. Ce qu'il y avait dans le naturalisme de contraire à ses habitudes antérieures et à ses dispositions permanentes d'esprit n'était d'ailleurs point pour lui déplaire. On a noté à propos de lui, — c'est M. Firmin Roz, et la remarque est aussi fine qu'elle est juste, — qu' « il était dans sa nature d'aimer toujours ce qui lui manquait, ce qui était différent de

(1) *A propos de « l'Assommoir, »* p. 106.

lui, par contraste et dans l'espoir de s'élargir. » Au contact d'Émile Zola, il risquait de ne pas beaucoup s'élargir, mais assurément il pouvait apprendre certaines choses qui ne s'acquièrent pas toujours dans les livres.

Et d'abord, son métier d'écrivain. Les premiers romans d'Édouard Rod ont cet intérêt de nous le montrer en voie d'acquérir progressivement ses moyens d'expression. S'il a presque toujours fort bien « composé, » je ne serais pas étonné qu'il le dût à l'exemple et à la discipline de l'auteur de *la Terre*, et si cela est, Zola mérite toute l'affectueuse gratitude dont Rod, il faut le dire à son honneur, ne s'est du reste jamais départi à l'égard du romancier de Médan. La composition, il faut le répéter sans trêve, est, après le don d'observation psychologique, la qualité maîtresse du romancier ; elle lui est, certainement, plus nécessaire que le style. Et sur ce dernier article encore, Édouard Rod pouvait profiter et a utilement profité des leçons de Zola (1). Zola a toute sorte de défauts ; mais il sait construire un roman, et il est un écrivain. Or, nous n'avons pas, puisqu'il les a détruits, les quelques vers que le bon étudiant vaudois apportait, en débarquant à Paris, au fond de sa valise, et il ne nous a pas conservé non plus ce drame de *Lucrèce*, en trois actes et en prose, qu'il comptait bien faire jouer à la Comédie-Française ; mais il nous suffit de lire *les Allemands à Paris*, *Palmyre Veulard*, — comme il a dû se savoir gré de ce nom symbolique ! — ou même *Côte à Côte*, pour nous rendre compte de tout ce qui manquait, ne disons même pas pour le style, mais pour l'honnête maniement de la langue, au jeune ami de Nadar et du dessinateur italien Bianco. A quoi bon insister, et relever les multiples défaillances de l' « écriture » de ces premières œuvres ? L'essentiel est que l'initiation ait été fructueuse; et elle l'a été.

Elle l'a été encore sur un autre point. Par sa nature d'esprit, par son éducation antérieure, Édouard Rod se trouvait mieux préparé à regarder dans sa pensée et dans son âme, à comprendre et à discuter des idées, à analyser des états moraux qu'à peindre des êtres réels, à les voir s'agiter et vivre. A l'école

(1) On trouvera quelques lettres intéressantes et amicalement encourageantes à Édouard Rod dans la *Correspondance* d'Émile Zola (*les Lettres et les Arts*), Fasquelle, 1908. — Voyez notamment la curieuse lettre sur *Côte à Côte* (p. 212-213): le sujet lui paraît « très beau » et le livre « bien construit. »

des naturalistes, il a appris à objectiver, à concrétiser son observation ; il a dû ouvrir les yeux au décor mouvant de l'univers ; en un mot, il est devenu, selon le mot célèbre, « un homme pour lequel le monde extérieur existe. » Et je ne sais si cette qualité est absolument nécessaire à un romancier, — car enfin, il y a des romans d'analyse tout intérieure, — mais elle ne saurait pourtant lui nuire ; et si le romancier complet est celui qui voit et décrit aussi bien le dehors que le dedans, les leçons, même paradoxales, même excessives, du groupe de Médan n'ont pas été perdues pour l'auteur, naturellement un peu abstrait, d'*Au milieu du chemin*. Qu'on en juge par cette page de *Tatiana Leïlof :*

Qu'y a-t-il de plus torturant pour un esprit déjà angoissé que la sensation des réveils de Paris dans les quartiers peuplés et tristes ? *Une aurore blafarde tache les toits comme un liquide graisseux.* Des volets s'entr'ouvrent, et du trou obscur qu'ils creusent dans les maisons on voit pendre une couverture, un tapis, tandis qu'ici et là des têtes en bonnet ou décoiffées, entourées d'un envolement de cheveux gris, des têtes lasses de servantes usées *semblent coupées et suspendues dans des cages d'ombres.* Sur un balcon, un serin piaille dans une cage, ou c'est une chatte indifférente qui lisse ses poils. Des bruits montent de la rue, mais assourdis *comme si les sons perdaient leur clarté en gravissant des étages à travers une couche d'air trop lourd.* Dans ce réveil hâtif, enfiévré déjà, d'une partie du quartier, dans le sommeil persistant de l'autre, derrière des murs gris tout pareils à des murs de caserne, on devine, *on respire les fatigues* accumulées des nuits commencées trop tard ou interrompues trop tôt. La pureté de l'atmosphère, que les miasmes de la journée n'empoisonnent pas encore, augmente, au lieu de l'atténuer, *la lassitude qui pèse sur les toits avec les taches du jour levant.* Et bientôt les premiers maraîchers passent en jetant leurs cris monotones qui se traînent avec des accens de mélopée (1).

Voilà, certes, une fort belle page, robuste, colorée, vivante : elle pourrait être signée de Maupassant. Cela est vu, et rendu, à merveille. En sept ans, — *Tatiana Leïlof* est de 1886, — Édouard Rod a appris à écrire, et à regarder.

Et enfin il a appris aussi peu à peu, sinon à se bien connaître lui-même, tout au moins à prendre conscience de ce pour quoi il n'était pas fait. Et il n'était pas fait pour écrire toute sa vie des romans naturalistes. A force de vivre avec les gens, on finit par s'apercevoir qu'on ne leur ressemble pas. D'autre

(1) *Tatiana Leïlof*, roman parisien, Paris, Plon, 1886, p. 242-243.

part, ses insuccès répétés, — ses heureux insuccès, — allaient achever d'éclairer sur sa méprise l'auteur de *Palmyre Veulard*. Une fois, deux fois, on peut bien accuser son éditeur d'un échec; sept fois de suite, c'est difficile, et, quand on a un peu de bon sens, mieux vaut s'en prendre à soi-même qu'à son libraire ou au public. Rod était modeste, et il ne manquait pas de bon sens; il devait vaguement sentir d'ailleurs qu'il y avait en lui quelque chose de différent des autres, une personnalité, peut-être encore embryonnaire, mais qu'il s'agissait de dégager et de développer. Cette personnalité, il ne serait peut-être pas impossible, en cherchant bien, dans ses premiers romans, d'en entrevoir les premiers linéamens. Il semble qu'elle ait assez vivement frappé Maupassant, qui disait de son jeune confrère : « Grandi parmi les protestans, il excelle à peindre leurs mœurs froides, leur sécheresse, leurs croyances étriquées, leurs allures prêcheuses. Comme Ferdinand Fabre racontant les prêtres de campagne, il semble se faire une spécialité de ces dissidens catholiques, et la vision si nette, si humaine, si précise, qu'il en donne dans son dernier livre, *Côte à Côte*, révèle un romancier nouveau, d'une nature bien personnelle, *d'un talent fouilleur et profond.* » Il fallait mériter pleinement cet éloge, justifier ce pronostic, que le public ne ratifiait pas encore (1).

III

Le public avait raison : le public n'a pas toujours, il a souvent raison. Sous les traits d'emprunt dont il s'affublait, les lecteurs désintéressés ne distinguaient pas nettement « le romancier nouveau » qu'on leur annonçait. C'est ce dont Rod paraît s'être avisé d'assez bonne heure. Le problème qui se posait à lui, et qui se pose à tous les écrivains, à un moment donné de leur existence, après les tâtonnemens et les inévitables, les nécessaires imitations du début, c'était celui de la conquête de la personnalité. Puisqu'il se sentait, puisqu'on lui reconnaissait une originalité personnelle, il se devait à lui-même et aux autres de la dégager. Mais comment y parvenir? Pour être soi, il faut tout d'abord se bien connaître. Pour se bien connaître, il faut

(1) Le feuillet de garde de *l'Autopsie du Docteur Z...* accuse une 5e édition de *Côte à Côte* : ce doit être un « bluff » de l'éditeur; je ne crois pas que le livre ait eu plus d'une édition.

appréhender son propre moi, sa personnalité morale, ce en quoi elle est elle-même, et non pas celle d'un autre, ce en quoi elle s'oppose à celle des autres. Pour y réussir, il n'y a guère qu'un moyen : il faut se regarder vivre, dans le présent et dans le passé, et comme rien ne concrétise et ne précise les impressions comme l'écriture, il faut se raconter à soi-même la plume à la main. En d'autres termes, il faut écrire son autobiographie psychologique. Et c'est ce qu'Édouard Rod a été amené à faire dans deux romans successifs, *la Course à la mort* (1885), qui a été commencée et même publiée en pleine période naturaliste (1), et *le Sens de la vie* (1888).

Sous quelles influences cette évolution s'est-elle produite? L'écrivain s'en est expliqué dans l'importante *Préface* d'un roman ultérieur qu'il n'a pas réimprimé, *les Trois cœurs*. La musique de Wagner, le pessimisme de Leopardi, et surtout de Schopenhauer, les préraphaélites et les poètes anglais, les romanciers russes, commentés et éclairés par les révélatrices et profondes études d'Eugène-Melchior de Vogüé, enfin les beaux *Essais de psychologie contemporaine*, de M. Bourget, telles sont, d'après Rod lui-même, les principales œuvres dont l'action secrète l'a progressivement détaché du pur naturalisme. Puis vint la publication du *Roman expérimental*, d'Émile Zola, qui l'induisit à de nouvelles réflexions : l'expérience, en effet, très différente de l'observation, ne ramène-t-elle pas nécessairement à l'analyse intime? Et puis, ce furent ses causeries avec Émile Hennequin, qui ruinèrent sa foi juvénile dans la théorie du milieu. De proche en proche, il en venait à concevoir « un roman exclusivement intérieur, se passant dans un cœur : » ce devait être *la Course à la mort*.

A ces causes toutes livresques, on peut en ajouter quelques autres dont Rod ne parle pas ou qu'il indique à peine. D'abord, des causes non littéraires, que *le Sens de la vie* nous permet d'entrevoir, et qui peuvent se résumer d'un mot : la vie réelle. Marié, père de famille, au fond peu fait pour la vie de bohème, même littéraire, les outrances et les paradoxes de boulevard ou d'atelier n'étaient pas pour le retenir bien longtemps, et il ne

(1) *La Course à la mort* dont l'idée, on l'a vu plus haut, remonte peut-être à 1880, ne serait-elle pas annoncée, sous le titre de *Nihil*, — en même temps qu'un « roman parisien » qui n'a jamais paru, *la Vie déserte*, — sur le feuillet de garde de *Côte à Côte* (1882)?

pouvait manquer de reconnaître bien vite qu'il y a plus de choses dans le monde que la philosophie de Zola n'en saurait expliquer. Il allait d'ailleurs être appelé, — en 1886, — à l'Université de Genève pour y enseigner les littératures comparées, et, si libéral qu'on fût à Genève, on aurait pu s'y étonner d'entendre parler un romancier trop naturaliste dans la chaire même de Marc-Monnier : de tous les coins de l'horizon lui venaient donc des conseils d'assagissement. D'autre part, le naturalisme touchait à la fin de sa carrière, et, en attendant que des défections retentissantes pussent autoriser la critique à en proclamer la banqueroute, il était visible que la faveur du public commençait à se retirer de lui; c'était le mouvement même de la pensée contemporaine, qu'il a toujours été très préoccupé d'observer et de suivre, qui détachait Édouard Rod de l'école de Médan. Et enfin, entre cette école et lui, il était trop visible qu'il y avait une différence profonde, irréductible de nature : la plupart des naturalistes étaient fort inintelligens; lui, au contraire, était l'intelligence même. Quelles affinités électives pouvait-il bien y avoir entre cet épais, truculent et ignorant Zola, le moins philosophe et le moins psychologue des hommes, et ce fin, souple, curieux et inquiet Vaudois, voué par nature, par éducation, et par tradition aux problèmes de la vie morale, et qu'une culture cosmopolite soigneusement entretenue avait ouvert à toute sorte d'aperçus et de préoccupations? « Il faut dire, avouait-il, il faut dire qu'il devait se développer en nous des besoins que le naturalisme ne pouvait satisfaire : il était, de son essence, satisfait de lui-même, très limité, matérialiste, curieux des mœurs plus que des caractères, des choses plus que des âmes; nous étions, — et nous devions le devenir de plus en plus, — des esprits inquiets, épris d'infini, idéalistes, peu attentifs aux mœurs et qui, dans les choses, retrouvions toujours l'homme (1). »

Donc, il y eut rupture : rupture non bruyante, mais rupture. Mais que faire désormais, et par quoi remplacer le naturalisme? Édouard Rod proposait, un peu timidement, mais il proposait, pour désigner, sinon l'école, du moins le groupe d'esprits auquel il appartenait le nom, un peu barbare, d'*intuitivisme*. « Regarder en soi, non pour se connaître, ni pour s'aimer, mais pour connaître et aimer les autres : » voilà l'objet, le but, le commun

(1) *Les Trois cœurs*, préface, p. 5-6.

idéal des nouveaux écrivains. Il devait résulter de ces principes une forme d'art nouvelle que le jeune romancier s'efforçait de définir; il proscrivait les descriptions, les récits rétrospectifs, les « scènes; » il voulait « échapper plus complètement à la tyrannie des faits trop concrets et des figures trop précises, afin que leur sens général pût se dégager plus facilement; » bref, il s'agissait de « revenir, sous une forme à trouver, au *symbole*. »

Ce programme était peut-être un peu vague, et l'on pourrait en discuter les articles ; en tout cas, il était curieux comme expression d'un nouvel état d'esprit, et comme témoignage d'une réaction assez violente contre les tendances et les procédés du naturalisme; et c'est dans cet esprit nouveau qu'ont été écrits *la Course à la mort* et *le Sens de la vie*.

J'insisterai peu sur *la Course à la mort*, « celui de mes livres qui m'a coûté le plus d'efforts, disait Rod, celui auquel je resterai toujours le plus attaché. » On aime toujours son premier succès, et *la Course à la mort* avait eu un succès assez vif dans la jeunesse lettrée d'alors, pour que Sarcey s'en alarmât et discutât les tendances pessimistes de l'ouvrage. « L'archiprêtre du bon sens » n'était point pessimiste. L'œuvre d'ailleurs, sans être capitale, était fort intéressante, et, bien qu'elle ait un peu daté, si le sens en était moins obscur, si les conclusions en étaient plus nettes, si le style en avait plus de force et plus d'éclat, elle justifierait peut-être encore aujourd'hui l'intime préférence de l'écrivain. Évidemment, celui-ci a mis beaucoup de lui-même, de son autobiographie morale, et même matérielle, et le fond peut-être de sa philosophie, dans cette sorte d'*Oberman* moderne, qui n'est pas un roman, — Rod s'en rendait bien compte, — mais bien plutôt un poème en prose, et, sous forme de journal intime, une longue lamentation pessimiste sur la vanité de tout effort humain. S'il y avait bien encore un peu de « littérature » dans tout cela, — on était à l'époque où Schopenhauer avait en France la vogue que Nietzsche a obtenue depuis, — il y avait pourtant autre chose aussi. Dans l'aveu de ce scepticisme douloureux et inquiet, dans cette obsession et cet appétit de la mort où tout va sombrer et s'anéantir, on sentait vibrer la sincérité vécue d'une sombre plainte, et qui, si elle avait trouvé une forme assez puissante, aurait pu être fort belle.

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux.

Mais l'ensemble du livre était trop abstrait ; la réalité concrète des faits y était trop rare ; l'analyse des idées ou des sentimens y était trop ténue, ou trop grise et trop monotone ; la mise en œuvre enfin manquait un peu trop d'extériorité. D'un coup, l'écrivain était allé jusqu'au bout de son nouveau principe, et, par goût du symbole, il avait manqué la vie.

L'a-t-il senti ? Et a-t-il voulu renouveler l'expérience dans des conditions meilleures ? Ou bien, encouragé par son premier succès, a-t-il tout simplement persévéré dans la voie qu'il avait ouverte ? Ce qui est sûr, c'est que *le Sens de la vie*, suite et contre-partie tout à la fois de *la Course à la mort*, nous offre une réalisation fort remarquable de sa conception nouvelle. Je ne sais si c'est le chef-d'œuvre d'Édouard Rod romancier ; c'est celui, de tous ses romans, que de bons juges préfèrent, et c'est celui aussi qui l'a définitivement classé. Salué à son apparition par un article de M. Jules Lemaître, par un autre d'Edmond Scherer, ce fut le premier vrai et franc succès de l'auteur de *Palmyre Veulard*, un succès qui s'est soutenu depuis plus de vingt ans (1). Cette fois, le grand public était atteint.

Pour qu'un livre ait du succès, et un succès qui ne soit pas éphémère, il doit, me semble-t-il, réaliser une double condition : il faut, d'une part, qu'il réponde aux aspirations, aux besoins latens d'une partie au moins du public ; il faut, d'autre part, qu'il exprime une pensée assez générale, assez humaine, qu'il enveloppe, si je puis dire, assez d'éternité dans ses pages, pour que les générations survenantes puissent encore s'y intéresser et s'y reconnaître. *Le Sens de la vie*, — moitié calcul, moitié hasard, ou inspiration, — remplissait à merveille ces deux conditions. D'abord, il était le livre, l'un des livres que la jeunesse d'alors attendait. Curieuse et pensive jeunesse, plus grave et plus troublée qu'elle ne l'avait été depuis bien des années, — on le verra bien quand on publiera ses correspondances, ses Mémoires, ses journaux intimes ! — passionnément éprise d'action, mais d'action raisonnée et raisonnable, — ah ! oui, comme nous nous interrogions tous alors sur le sens de la vie ! Avec quelle curiosité anxieuse nous prêtions l'oreille à toutes les voix soi-disant révélatrices d'une partie du mystère ! Avec

(1) Le livre est parvenu aujourd'hui à la 21e édition. C'est, de tous les livres de Rod, celui qui s'est le plus vendu, avec *l'Ombre s'étend sur la montagne* (11e mille en 1912).

quelle fièvre nous ouvrions les livres nouveaux où l'on essayait de deviner l'énigme qui nous obsédait! Nous venions de lire *le Roman russe* et les grandes œuvres qu'il présentait et commentait : un grand souffle de générosité et de pitié avait passé sur nous. Nous aussi, comme l'auteur de *la Course à la mort*, nous en avions assez du naturalisme, et nous aspirions à une vue plus exacte et plus haute de la nature et de la vie. Comment n'aurions-nous pas été acquis d'avance à une œuvre où se reflétaient toutes nos tendances, et qui agitait la question fondamentale que notre conscience posait à notre raison?

Question de tous les temps d'ailleurs, question éternelle comme l'humanité pensante, puisque toute philosophie, toute religion se ramène là. Que nous importent les plus subtiles théories de la métaphysique, que nous importent les rites et les pratiques prescrits par les théologiens, si nous ignorons ce que nous sommes venus faire en ce monde, le pourquoi de notre existence, et si rites, théories et pratiques ne sont pas en un étroit rapport avec l'idée même de notre destinée ? Le problème philosophique et moral et religieux par excellence, c'est donc bien celui du sens de la vie, puisque c'est celui de la destinée humaine. En faisant de ce problème le sujet même de son livre, en même temps qu'il était sûr d'attirer l'attention de toute une jeunesse particulièrement préoccupée de questions morales, Édouard Rod risquait d'écrire un ouvrage qui fût éternellement d'actualité. S'il y a un livre *pascalien* dans son œuvre, c'est celui-là.

On en connaît la donnée. Un jeune homme moderne, très moderne, — le héros sans doute de *la Course à la mort*, — revenu de bien des illusions et détaché de toute croyance positive, rongé par l'esprit d'analyse, en proie au plus noir pessimisme, vient de se marier avec une amie d'enfance. Il tient en quelque sorte au jour le jour le journal de sa pensée et des principaux événemens de sa vie : il se pose constamment le problème du pourquoi de l'existence. Mais la vie réelle le prend dans son engrenage et substitue peu à peu à ses idées négatives d'autrefois des idées plus positives et plus saines. Après le mariage, la paternité : le sentiment paternel s'éveille lentement en lui ; il s'éveille pourtant, aiguisé par le danger mortel qui menace son enfant. Puis, la mort d'une vieille amie, dont la vie a été toute de dévouement et de sacrifice, lui révèle le prix de l'altruisme. Il s'y essaie gauchement à son tour, et sans grand succès. Et il découvre

enfin que cet altruisme même manque de base, et que seule la religion peut lui en fournir une.

Cependant, la foule s'écoulait aux grondemens de l'orgue déchaîné en *alleluia* magnifique. L'église vide semblait un monde, et ses voûtes étaient comme un ciel infini. Quelques fidèles allaient s'agenouiller dans les confessionnaux et l'on voyait glisser des ombres blanches de prêtres. Je m'attardais à chercher Dieu au pied des piliers de la maison, je rêvais d'orienter ma route vers le port accessible à tous les navires, *je songeais à l'acte de volonté qu'il s'agit d'accomplir pour qu'aussitôt la proue fende les flots dans la direction vraie.* Il fallait seulement chasser les derniers doutes, il fallait substituer à mon cantique impie quelqu'une de ces humbles prières que la Foi murmure de ses lèvres d'enfant. Je sentais l'heure décisive, comme celle où Paul fut frappé sur le chemin de Damas, et dans un double effort pour faire jaillir de ma mémoire les formules perdues et pour secouer de ma pensée le joug de l'esprit qui nie, je me mis à murmurer — *des lèvres, hélas! des lèvres seulement :* Notre père qui êtes aux cieux!... »

Ce devait être là, on se le rappelle, une année plus tard, la conclusion aussi du *Disciple* de M. Bourget :

Les mots de la seule oraison qu'il se rappelât de sa lointaine enfance : « Notre Père qui êtes aux cieux... » lui revenaient au cœur. Certes, il ne les prononçait pas. *Peut-être ne les prononcerait-il jamais...*

Ce que *le Disciple* a été dans l'œuvre de M. Bourget, *le Sens de la vie* l'a été aussi dans l'œuvre d'Édouard Rod. Seulement, M. Bourget est allé plus loin dans l'affirmation que le philosophe Adrien Sixte. Édouard Rod, lui, n'a jamais dépassé l'état d'esprit final du héros du *Sens de la vie*, — si même il n'est pas quelquefois revenu en arrière.

Le Sens de la vie est inséparable des *Idées morales du temps présent* (1891). Dans ces trois années d'intervalle, absorbées, ce semble, pour une large part, par l'enseignement d'Édouard Rod à l'Université de Genève, ce qu'on appelait alors le « néo-christianisme » avait pris corps; le nombre des « cigognes » annonciatrices s'était multiplié : *le Disciple* avait paru, et les *Remarques sur l'Exposition du Centenaire*, et *le Dix-huitième siècle* de M. Faguet; les articles de Taine sur *l'Église* allaient paraître; on écoutait les prédications laïques de M. Lavisse, on allait bientôt lire *le Devoir présent*, de M. Paul Desjardins. C'est précisément à M. Paul Desjardins que sont dédiées *les Idées morales du temps présent*. Le livre était une enquête un peu rapide, un peu

hâtivement écrite, mais lucide, intéressante, et même pénétrante, sur une dizaine de notables écrivains contemporains ou qui, du moins, par l'influence qu'ils exerçaient, méritaient d'être mis au rang des contemporains : Renan, Schopenhauer, Zola, M. Bourget, M. Jules Lemaître, Edmond Scherer, Alexandre Dumas fils, Brunetière, Tolstoï, E.-M. de Vogüé. Édouard Rod les interrogeait tous sur leurs idées ou leurs tendances morales, qu'il dégageait de l'ensemble de leur œuvre avec une extrême finesse et une intelligente sympathie. Son dessein n'était pas sans analogie avec celui de M. Bourget dans les *Essais de psychologie contemporaine :* dans les deux cas, il s'agissait de dresser une sorte de bilan ou d'inventaire des idées et des sentimens essentiels d'une génération en train d'accomplir son œuvre; les deux ouvrages se faisaient moralement suite l'un à l'autre; et si le second était à la fois plus systématique dans son intention et plus ferme dans ses conclusions que le premier, c'est que le temps avait marché, depuis les premiers *Essais de psychologie,* et qu'en 1889, il était plus facile qu'en 1883, et même en 1885, de voir clair dans les divers courans de pensée qui emportaient les esprits. A ce résultat M. Bourget lui-même n'était pas sans avoir activement contribué, et il convenait de lui faire une place dans l'enquête nouvelle, dont il avait peut-être donné l'idée.

Répondant à l'envoi du *Sens de la vie,* Tolstoï louait vivement l'ouvrage, mais il en critiquait la conclusion : « La conclusion, à mon avis, écrivait-il, n'est qu'une manière de se tirer tant bien que mal des problèmes si franchement et si nettement posés dans le livre. » Et il ajoutait : « Au fond, votre livre m'a procuré un des sentimens les plus agréables que je connaisse : celui de rencontrer un compagnon inattendu dans la voie que je suis. Vous avez beau dire et avoir écrit sur Leopardi : jeune ou vieux, riche ou pauvre, vigoureux ou faible de corps, je suis convaincu que vous trouverez, si vous ne l'avez fait déjà, la vraie réponse au titre de votre livre (1). » A lire *les Idées morales,* on aurait pu se demander si Tolstoï n'était pas sur le point d'avoir raison. L'auteur s'y déclarait néo-chrétien, ou du moins très sympathique au néo-christianisme. « Je ne suis pas éloigné de croire, disait-il à M. Paul Desjardins, que vous avez raison,

(1) 23 février 1889. Lettre publiée par M. E. Halpérine-Kaminsky, dans son article sur *Édouard Rod et la « Revue contemporaine »* (*Nouvelle Revue* du 1er mai 1910, p. 93)

quand même, pour mon compte personnel, je ne vais pas aussi loin que vous dans la voie du néo-christianisme. » Et dans tout le livre s'exprimait un vif sentiment désolé des ruines accumulées par un demi-siècle de libre pensée. Les conclusions étaient curieuses. Dans le mouvement des idées morales contemporaines, Rod distinguait deux courans opposés : le courant *négatif* et le courant *positif;* celui de l'individualisme intellectuel, et celui du traditionalisme social : le premier représenté par Ernest Renan, Schopenhauer, Zola; le second, par Dumas fils, Brunetière, Tolstoï, E.-M. de Vogüé; entre les deux, ballottés de l'un à l'autre, cédant sur quelques points, résistant sur d'autres, quelques écrivains comme M. Bourget, M. Jules Lemaître, Édmond Scherer. Et, constatant que le courant positif croissait tous les jours, et qu'il gagnait tout le terrain perdu par l'autre, l'auteur jugeait en ces termes d'une rare clairvoyance l'effort de Brunetière pour fonder sur la simple tradition « la réforme intellectuelle et morale : »

Cependant des esprits plus philosophiques encore et plus rigoureux ne peuvent s'empêcher d'observer que la tradition n'est point une autorité suffisante; elle est mobile, elle se modifie de siècle en siècle, de pays en pays, elle prête à beaucoup d'interprétations différentes, elle n'est qu'un guide incertain, et son domaine demeure en tout cas très limité. *Seule, la religion peut à la fois régler la pensée et l'action.* C'est donc à elle qu'il faut s'adresser, en lui demandant, comme a fait Tolstoï, non pas des augures problématiques sur la vie future ou les problèmes de la métaphysique, mais des ordres formels sur la conduite de la vie présente. Pour être sûr d'interpréter exactement ces ordres, pour échapper au péril des gloses et des commentaires qui les dénaturent, il ne faut pas se contenter, si je puis parler ainsi, de la religion théorique ou du sentiment religieux; il faut entrer dans la religion pratique, à laquelle l'Église a donné sa forme définitive, arrêtée, immuable, *dans cette religion catholique qui est à la fois une politique et une morale.* C'est là du moins le terme auquel doivent nécessairement aboutir les déductions de M. de Vogüé ou de M. Desjardins, dont l'action, depuis deux ou trois ans, grandit sans cesse.

Et précisant encore ce dernier point dans un article qu'il n'a pas recueilli en volume sur *le Devoir présent*, de M. Paul Desjardins, il ajoutait un peu plus tard :

Allez! ce n'est pas seulement une règle de conduite que réclament les pauvres âmes auxquelles vous vous adressez et que votre générosité voudrait sauver. Ce qu'il leur faut aussi, ce qu'il leur faut surtout, c'est une *certitude* et c'est une *espérance.* Vous leur refusez l'une et l'autre, sous prétexte qu'elles peuvent s'en passer pour agir; mais elles ne s'en passent pas;

elles les appellent éperdument. Si vous voulez les conquérir, donnez-leur ce qu'elles vous demandent; et comme vous ne trouveriez en vous-même ni cette espérance, ni cette certitude qui séraient le ciment de vos échafaudages, allez les chercher là où vous les trouverez, c'est-à-dire dans l'Église. *Seule elle pourra vous fournir l'autorité collective et séculaire qui appuiera la vôtre et fera qu'on vous croie*, et les bienfaisantes promesses attendues qui feront qu'on vous suivra (1).

Tout cela était admirablement vu, et l'on sait comme, sur tous ces points, l'avenir a donné raison à Rod. Je ne crois pas que, — parmi les incroyans tout au moins, — personne alors ait aussi nettement aperçu les vraies conditions du problème moral moderne. « Au fond, j'ai l'âme d'un croyant tombé dans le scepticisme, » disait le héros du *Sens de la vie*, parlant évidemment au nom de l'auteur lui-même. Et c'était vrai : et son sens chrétien était tel que non seulement, — chose extrêmement rare pour un protestant d'origine, — il rendait pleine justice à l'Église catholique, mais encore que, passant par-dessus le protestantisme, à l'égard duquel il n'a pas toujours été équitable, il voyait en elle la dépositaire unique du christianisme authentique, et que, s'il avait eu la foi, il n'est pas douteux qu'il lui eût donné son adhésion. Mais, d'autre part, son scepticisme restait inébranlable: il n'avait pas la foi, et il en souffrait peut-être, mais il lui eût répugné de donner le change sur ce point essentiel à lui-même et aux autres, et, tout en donnant raison aux chrétiens, plus même que certains de ses amis ne l'eussent souhaité, il se refusait, par scrupule intellectuel et par loyauté morale, à faire le geste de croire, à encourager de fâcheuses équivoques et de généreuses, mais utopiques illusions. « Soit ! — disait-il à M. Desjardins, dans ce même article sur *le Devoir présent*, — soit ! je souscris à tous les points de votre programme pratique, je veux être *positif* avec vous ; mais c'est sans contentement, sans illusion, sans une parcelle de cette joie divine que vous avez décrite en termes ravissans ; *c'est en attendant autre chose, en attendant mieux, en attendant la foi* que vous ne pouvez communiquer, que vous avez renoncé à prêcher, *qui seule pourtant éclairerait la route où vous vous engagez*. La route ?... Hélas ! qui me dira ici si ce n'est point une impasse ? » Et dans un autre article, sur *le Jeune homme moderne* : « Quel

(1) *Le Devoir et la Foi* (*Journal des Débats* du 12 janvier 1892).

qu'il soit, le secret de l'avenir appartient à ceux qui n'ont encore rien dit. C'est d'eux, — hélas! ce ne pourrait être des autres, — qu'il faut attendre *ce qui nous manque et ce que nous désirons si fort: un peu de stabilité, un peu de certitude, un peu de foi*. Puissiez-vous nous l'apporter, ô jeunes inconnus dont on ne parle pas! et si vous en avez les germes, *puissiez-vous avoir assez d'instinct encore pour les laisser mûrir à l'abri de la clairvoyance qui les illumine et les corrompt* (1)! »

Jusqu'ici le développement de la pensée, du talent et de l'œuvre d'Édouard Rod a été remarquablement logique, et, si je puis dire, tout rectiligne. On sait la célèbre parole de Pascal: « La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale au temps d'affliction; mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures. » On en pourrait faire l'application à l'auteur du *Sens de la vie*. Tout d'abord, très jeune d'ailleurs, et sous l'influence du naturalisme contemporain, il s'est laissé séduire aux choses extérieures. Puis ayant reconnu, pour lui surtout, la vanité de cette étude, entraîné du reste par le mouvement des idées ambiantes, il s'est épris de la science des mœurs, et, après avoir largement payé tribut au pessimisme, ressaisi par la vie réelle, il en vient à reconnaître l'étroite union, la solidarité nécessaire du problème moral et du problème religieux; la solution du problème religieux lui-même, il ne la trouve que dans le catholicisme. Arrivé là, où ira-t-il désormais? Il semble que la question qui se pose alors pour lui soit la suivante. Fera-t-il comme quelques autres ont fait depuis, qui, par leur attitude de pensée, paraissaient pourtant beaucoup plus éloignés du catholicisme, et adhérera-t-il au *Credo* non seulement « des lèvres, » mais du cœur et de l'esprit (2)? La solution eût été assez naturelle et logique; elle n'eût, je crois, surpris personne: et elle aurait mis assurément dans la suite de son œuvre l'unité et la continuité que nous présentent ses premiers écrits. Ou bien, content d'avoir montré le port à autrui, se laissera-t-il reprendre et dominer par le scepticisme intellectuel, par « le tenace *indi-*

(1) *Le Jeune homme moderne* (*Figaro* du 3 janvier 1890), non recueilli en volume.

(2) Qu'il en ait été parfois très fortement tenté, c'est ce que j'incline volontiers à croire. Il avait annoncé, pour faire suite au *Sens de la vie*, un livre qu'il eût intitulé *Vouloir et Pouvoir*, et qu'il renonça à écrire. Ce projet non exécuté ne serait-il pas un signe de ce que j'avance ici?

vidualisme (1), » — c'est lui qui souligne, — qu'il y a en lui? Et, tiraillé entre diverses tendances, incapable de se fixer dans une ferme doctrine, inquiet d'ailleurs, souffrant de son inconsistance, et n'ayant du dilettantisme que l'apparence, se laissera-t-il aller au gré de l'heure, et se condamnera-t-il à refléter, au risque de paraître ne pas maîtriser son œuvre et sa pensée, les divers remous d'opinion et de sentiment qui agitent les âmes d'aujourd'hui? On sait que c'est ce dernier parti qui l'a emporté; et si l'unité intérieure, l'originalité peut-être de son œuvre y ont un peu perdu, elle n'est pas sans y avoir gagné en valeur représentative.

Sous quelles influences, extérieures ou intimes, cette évolution, ou plutôt cet arrêt ou ce refus d'évolution s'est-il accompli? C'est ce qu'il est difficile de conjecturer, et de dire avec précision. Peu importe d'ailleurs. En matière morale, les influences les plus incontestées ne jouent pas le rôle décisif que nous leur attribuons parfois. Nous ne les subirions pas, si nous n'étions pas préparés d'avance à les subir ; elles n'agiraient pas sur nous, si elles ne répondaient pas à un vœu secret, à une disposition latente de notre nature ; elles peuvent nous révéler à nous-mêmes, elles révèlent aux autres tout un côté de notre être encore inaperçu ; elles donnent à certaines de nos énergies obscures l'occasion et les moyens de se déployer, elles ne les créent pas de toutes pièces. Il y avait chez Rod, en dehors de toute influence acceptée, ou subie, une certaine incertitude native de pensée, — de volonté peut-être, — qui perce dès ses premiers livres, et qui n'a guère fait que s'accentuer dans la suite. Il n'était pas l'homme des partis pris tranchés, des décisions irrévocables, des *paris* définitifs. La nature même de son intelligence répugnait aux affirmations trop nettes, et, si je puis dire, aux conceptions unilatérales. Il y a, ce semble, trois types différens d'esprits. Les uns, les *dogmatiques*, — Bossuet par exemple, — ont embrassé de bonne heure un système, une doctrine ; ils s'y tiennent ; et toute leur vie se passe à en préciser les principes, à en développer les conséquences ; quand ils n'ignorent pas les doctrines contraires, ils les dédaignent, ou du moins ne se laissent pas entamer par elles. A l'opposé de ce groupe, il y a les esprits, — dont Renan est la réussite supérieure, — que

(1) « Le tenace INDIVIDUALISME qu'il y a en moi est toujours prêt à reprendre ses droits. » (*Le Sens de la vie*, p. 216).

l'on pourrait appeler *analytiques* ou *critiques*. Toute idée éveille invinciblement en eux l'idée contraire ; ils voient le faible, en même temps que le fort, de chacune d'elles, et, pour plus de sûreté, ils les embrassent toutes les deux à la fois, ils les développent successivement ou simultanément ; ce sont de perpétuels irrésolus ; ils réalisent à la lettre l'union ou l'identité des contradictoires. Enfin, il y a les esprits que l'on peut appeler *synthétiques*, et dont Pascal me paraît l'un des plus complets exemplaires. Ceux-là, une idée étant donnée, ils la pénètrent à fond ; ils en voient tout aussi bien le fort et le faible, la vérité relative que les esprits analytiques ; ils pénètrent de même l'idée contraire ; mais ils savent découvrir l'idée supérieure qui opère l'union, la réconciliation et la synthèse des deux conceptions opposées. Édouard Rod appartient à la seconde catégorie, à celle des esprits analytiques, et Renan, qu'il a tant aimé, auquel, après sa mort, il a cru devoir présenter des « excuses, » pour l'avoir jadis un peu critiqué, Renan a dû avoir une très forte action sur lui. Très intelligent, certes, — d'une intelligence peut-être plus rapide et plus agile que profonde, — très accueillant et très ouvert à toutes les idées, d'où qu'elles viennent, il ne sait pas s'en tenir à une idée unique ; la thèse contraire lui sourit immédiatement, et il lui arrive de les développer tour à tour dans deux livres successifs. De là quelque chose qui déconcerte un peu, et qui rend bien difficile, sinon même impossible, la recherche et la découverte de l'unité directrice de son œuvre.

Cette unité, je ne la rechercherai pas dans les quarante volumes et les innombrables articles dispersés qu'il nous reste à examiner. Je me contenterai de suivre l'écrivain dans les principales directions où il s'est développé, épanoui, et de caractériser brièvement chacun de ces aspects de son talent, chacune des provinces de son œuvre. Je n'ose affirmer d'avance que l'idée d'ensemble qui se dégagera de là sera d'une extrême netteté. Mais il s'agit avant tout d'être vrai et de « faire ressemblant. » La vérité, « l'humble vérité » de la vie vaut mieux que les plus triomphales prouesses de l'esprit de système. Qu'ai-je à faire d'un portrait dont le premier mérite serait de ne pas ressembler au modèle ?

VICTOR GIRAUD.

LA VICTOIRE BULGARE

Les informations de source officielle manquent encore sur les récens événemens de la campagne de Thrace, et nous en sommes toujours au silence hermétique que les deux états-majors rivaux gardaient au début des opérations. Les Turcs s'efforçaient de cacher une situation de tous points mauvaise, dans l'espoir illusoire qu'elle pourrait rester inconnue de leurs adversaires. Les Bulgares craignaient de voir des indiscrétions de presse compromettre le succès de dispositions élaborées de longue date et réglées dans tous leurs détails.

La bataille de Tchataldja (17-19 novembre) est la seule où ils aient admis des témoins, sans doute parce qu'elle était aussi la dernière, et qu'après cette finale tactique, le rideau de l'armistice allait retomber sur la scène militaire. Mais les deux autres? L'étrange débâcle de Kirk-Kilissé (23-24 octobre), la grande étreinte de Lule-Bourgas (28 octobre-2 novembre), fameuse demain dans l'histoire à l'égal des journées de Leipzig, de Gravelotte et de Moukden, qu'ont-elles fait voir au juste quant au rôle du commandement, aux déploiemens, aux feux, aux marches, au rôle réciproque de l'infanterie et de l'artillerie, à la valeur relative des armemens, à la solidité et à la justesse de l'instruction militaire, au partage des forces matérielles et des forces morales, aux mille facteurs, aux mille variables, dont la victoire n'est pas seulement la somme, mais le produit complexe et la vivante fonction?

Ces questions posées resteraient sans réponse si, dans leur mystère même, on n'apercevait un sens, et si le flou des détails ne simplifiait pas l'aspect de ces batailles, massées dans leur ensemble et mises à leur place dans la perspective de l'action.

Réduites à n'être, pour ainsi dire, que des taches de fumée dans un paysage, elles s'enchaînent étroitement les unes aux autres et se rangent à leur plan exact dans le cadre que l'état-major de Sofia avait tracé. Car elles étaient prévues pour lui, ces victoires. S'il ne pouvait en dire au juste la date et le lieu, il savait qu'elles étaient certaines et qu'en marquant dans l'histoire l'avènement de la nation, elles seraient pour elle le prix d'un patriotique effort et le triomphe d'une longue préparation.

La justesse de cet aperçu se confirme, quand on remonte dans le passé jusqu'aux origines militaires de la Bulgarie et qu'on se rend compte de la continuité, de la ténacité avec lesquelles le développement de ses forces a été conduit. On suit, sur une seule trame, les phases d'un long rassemblement, d'un acheminement patient, d'un engagement soudain; on voit des causes profondes, anciennes, intervenir pour établir entre les masses qui s'abordent une différence d'espèce, pour réduire la crise du champ de bataille à n'être plus qu'affaire de circonstance et de modalité, et, partout où tombent les dés de la guerre, à faire du succès le salaire dû en effet à la persévérance et au courage du vainqueur.

***

Une des qualités les plus précieuses de l'armée bulgare est sans doute de n'avoir que quarante ans d'âge et d'ignorer les maux dont souffrent parfois les vieilles armées dans les vieux pays. Ses institutions symétriques ont vu le jour dans l'espace d'une ou deux générations; sur un sol tout neuf, elles ont rapidement grandi. Pas de tradition chez elle, mais du réalisme et de l'objectivité. Un corps d'officiers demeurés jeunes, dont aucun n'a eu le temps d'arriver à la retraite et qui tous, grâce au constant élargissement du cadre, sont aisément montés dans la hiérarchie là où leur valeur spécifique devait les porter. Enfin, c'est encore un bienfait pour elle, de n'avoir subi qu'au début l'influence étrangère et, le secours du dehors lui manquant bientôt, de s'être vue contrainte à tirer tout de son propre fonds.

Des officiers russes commandaient les *droujinas* bulgares formées pendant la guerre de 1877-1878. Elles se développèrent jusqu'à trente bataillons à la cessation des hostilités, puis se partagèrent en deux pour former d'une part la milice roumé-

liote et, de l'autre, l'armée bulgare proprement dite. Celle-ci, encadrée par 250 officiers spécialement détachés de la métropole, fut habillée, équipée, armée et commandée à la russe. Nul doute que ce premier apprentissage ne lui ait été profitable : il lui donna un vocabulaire, des formes de manœuvre, des règlemens, un service intérieur qu'elle n'avait pas, et lui prêta, pour s'instruire, ces ressources d'organisation et d'outillage qui n'existent que dans les pays parvenus à un degré de développement avancé. L'importance de ce dernier service apparaît par ce simple fait qu'au cours des opérations actuelles devant Tchataldja, les Bulgares utilisent les mêmes cartes de une verste au pouce dont les Russes s'étaient servis pendant la guerre de 1877-1878.

Cependant l'accord parfait qui avait existé d'abord entre les élèves et les maîtres se gâta bientôt. La rusticité et l'inexpérience des *bratouchkis* (petits frères) bulgares les fit traiter plus d'une fois avec hauteur par leurs instructeurs; ce peuple fier en resta profondément blessé dans ses goûts démocratiques et dans l'orgueil récent de sa liberté. Le prince Alexandre de Battenberg cherchait, dans le même temps, à s'affranchir de la tutelle politique russe et secouait le contrôle des ministres envoyés de Pétersbourg pour présider son conseil ou pour administrer son armée. On sait qu'après une série de coups d'état, qui étaient aussi des coups de tête, il parvint, en 1884, à s'émanciper, et qu'alors un mouvement pan-bulgare se dessina dans le pays sous le ministère radical Karavelof.

L'année suivante vit la crise de croissance au cours de laquelle l'armée sentit pour la première fois sa force et d'où elle sortit adulte. A la révolution de Philippopoli (18 septembre 1885), à la proclamation de la réunion de la Roumélie à la Bulgarie, la guerre serbo-bulgare succéda presque aussitôt; pas assez vite cependant pour que la Russie n'eût pas le temps de rappeler à elle ses instructeurs. L'armée bulgare perdait ainsi, d'un seul coup, à la veille même des hostilités, tous ses officiers supérieurs et la plupart de ses capitaines.

Victorieuse quand même à Slivnitza (17-19 novembre), l'intervention d'une grande puissance l'arrêtait le 2 décembre par un armistice. Le choc serbo-bulgare n'avait été de la sorte qu'un acte fratricide, dû, de part et d'autre, à l'éveil fougueux du sentiment national et bientôt interrompu du dehors en raison de

l'hégémonie inquiétante que l'armée victorieuse venait tout à coup de prendre sur les Balkans.

La paix de Bucarest (3 mars 1886) et la reconnaissance du prince Alexandre comme gouverneur général de la Roumélie orientale, le mois suivant, mettaient fin à la précaution illusoire prise par l'Europe de maintenir cette province *autonome* sous l'autorité nominale de la Turquie et de lui donner pour gouverneur un pacha d'opérette, le débonnaire Aléko : ainsi l'action retardatrice que la diplomatie avait prétendu exercer en 1878 n'aboutissait qu'à donner aux affaires balkaniques une vive accélération. Le patriotisme bulgare en était exalté. Le prince Alexandre, sortant, vis-à-vis de la Russie, de son attitude d'indépendance, passait à des actes d'hostilité. Usant à la fois du crédit nouveau que lui prêtaient les événemens et des relations qu'il avait nouées avec les cours d'Europe, il entra dans des combinaisons telles, que la Russie put se croire menacée d'une coalition. L'éventualité d'une nouvelle guerre de Crimée, dans laquelle l'Autriche aurait remplacé la France, fut envisagée à Pétersbourg, et l'on sait que c'est de cet examen critique, demeuré sans solution, que datèrent les prémices de la future alliance franco-russe.

Cependant l'armée bulgare avait si bien grandi en force qu'elle pouvait résoudre toute seule le problème devant lequel la Russie restait prise de court. Le 21 août 1886, le 2e régiment de Pernic marchait sur Sofia, gardée alors par un seul bataillon qui se laissait facilement désarmer ; la nuit suivante, le major Grouief pénétrait dans les appartemens du prince, s'emparait de sa personne, le traînait à peine vêtu au ministère de la Guerre ; là, entouré de conjurés en armes, Alexandre de Battenberg signait son abdication sur un coin de table, à deux heures du matin.

Une année d'interrègne sépara cette révolution de l'élection du prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, faite à Tirnovo le 4 juillet 1887. Elle vit émigrer, vers la Russie, Grouief, Benderef, tous les acteurs du 21 août, tous leurs partisans, et s'installer au pouvoir, pour une dictature de dix années, l'homme qui incarnait en lui toute la force, toute l'ambition et tout l'orgueil de la Bulgarie. C'est soutenue par cette ferme poigne, c'est jalousement gardée par Stamboulof de toute influence moscovite, mais stimulée aussi par l'essor donné à toutes les formes de l'activité natio-

nale que l'armée prit, peu à peu, un nouvel équilibre, et qu'après tant de commotions, tant de mélanges et tant de pertes, la réaction militaire bulgare put enfin se faire en vase clos.

Le petit nombre d'officiers qui avaient précédemment reçu à Pétersbourg la culture militaire supérieure, quelques autres, qui s'étaient révélés au cours de la dernière campagne, formaient une élite juste suffisante pour constituer l'administration centrale et pour assurer le commandement des hautes unités. Ces jeunes *majors*, faisant fonctions de colonel, de général, et de ministre, se mirent à l'œuvre avec une foi juvénile et une patriotique ardeur. L'école militaire de Sofia, où l'on avait jusqu'alors professé en russe, fut réorganisée à la bulgare; elle combla par de fortes promotions d'officiers subalternes les lacunes créées dans le cadre par l'exode des instructeurs et le départ des « émigrans. » Quant à la formation académique, Pétersbourg restait fermé; sur ce point, les ordres impératifs d'Alexandre III servaient bien le séparatisme outrancier de Stamboulof. Les rapports franco-russes étaient devenus si cordiaux qu'il ne pouvait être question d'ouvrir à des officiers bulgares les portes de notre École supérieure de guerre. Berlin avait ses raisons pour rester réfractaire. Turin se montrait hospitalier. C'est donc par la seule influence italienne prise à petites doses, diluée dans la masse, et la colorant à peine, que la doctrine militaire européenne se répandait alors en Bulgarie. En revanche, on y lisait beaucoup, on y traduisait à force, non pour s'approprier tout indistinctement, mais pour démêler le bon du nuisible et prendre le bien bulgare partout où on le trouvait.

C'est occupée à ces travaux que cette armée autodidacte vit la chute de Stamboulof en 1894, sa mort en 1895, et, cette même année, les bases d'un rapprochement russo-bulgare marquées par la conversion du prince Boris à l'orthodoxie. En février 1896, le prince Ferdinand était reconnu par le Sultan, puis par les puissances; en mai, il assistait au couronnement de Nicolas II, à Moscou.

Le zèle avec lequel il profita de ce voyage pour étudier la Russie, rassemblée tout entière alors autour du souverain, ses égards pour les généraux, héros de la dernière guerre, et particulièrement pour Dragomirof, dont il était l'hôte assidu, montrèrent jusqu'à quel point la Bulgarie était lasse de ses dix ans d'isolement.

Le nationalisme exclusif de Stamboulof n'avait été qu'une réponse à l'indifférence altière dans laquelle le « Tsar pacifique » s'enfermait. Mais peut-être était-ce un « Tsar libérateur » qui venait de monter sur le trône et ferait-il pour les Macédoniens non rédimés ce qu'Alexandre II avait fait pour les *bratouchkis?* C'était cet espoir patriotique qui venait de modifier instantanément l'opinion bulgare. Il reposait sur ce fait nouveau, que la Russie maîtrisait maintenant la Mer-Noire, grâce à l'escadre spéciale construite à grands frais de 1880 à 1890; elle disposait ainsi d'une voie commode pour jeter sur la côte bulgare ou sur la côte turque, vers Bourgas ou vers Derkos, un corps de débarquement, et pour s'affranchir des difficultés qu'aurait soulevées la marche de ce corps si, comme l'armée russe en 1877, il avait dû traverser le territoire roumain. Cet appoint stratégique pourrait n'être numériquement que peu de chose, par exemple l'un seulement des corps d'armée russes installés dans la circonscription d'Odessa, car son importance se mesurerait au poids de la Russie tout entière et à la gravité qu'aura toujours la moindre intervention de sa part dans les affaires d'Orient. On devrait en prévoir la répercussion sur l'Europe centrale et se tenir prêt à en répondre sur le Prout et sur le Séret, sur la Vistule et sur le Boug. Plus encore : cet effort extensif de la Russie pourrait entraîner celui de son alliée. Il était donc naturel que, tout en gardant pour d'autres frontières le gros de ses contingens métropolitains, elle réduisit au minimum sa contribution balkanique éventuelle et qu'elle voulût rester libre de choisir l'heure, le lieu et le mode de sa coopération.

Sous ces réserves expresses, le secours espéré d'outre-mer fut en effet promis aux Bulgares. L'académie d'état-major Nicolas leur rouvrit ses portes : elle ne les a plus refermées depuis. Les « émigrans » de 1887 revinrent à leur armée d'origine; ce qu'ils rapportaient avec eux de fidèle et d'ému refleurit dans la commémoration commune des souvenirs militaires de 1877. En 1902, — vingt-cinquième anniversaire, — on inaugura, au pied du défilé de Chipka, une église et un séminaire russes. Sur les pentes du Balkan, dans la plaine de Cheïnovo, un jubilé de grandes manœuvres évoqua devant le grand-duc Nicolas, devant les généraux Stolétof, Dragomirof, Kouropatkine, les combats auxquels ils avaient pris part; des parades solennelles firent défiler devant eux une armée prête à faire vers Constantinople

la deuxième étape, celle d'au delà du Rhodope, comme eux-mêmes avaient fait la première, celle d'au delà du Balkan. Étonnée de les voir si froids, elle demandait à ses maîtres, étonnés de la voir si belle : « Êtes-vous prêts ? Nous suivez-vous ? » Et comme ils étaient obligés de répondre que toute la politique, toute la force, tout l'argent russes étaient présentement dirigés vers l'Extrême-Orient, les germes d'un nouveau désaccord apparaissaient jusque dans ces fêtes et ces effusions.

L'hiver suivant, des salves de coups de fusil répondirent dans le Rhodope au carillon des cloches de Chipka; on signala partout un redoublement d'activité de la part des bandes macédoniennes. Le comte Lamsdorf vint exprès de Pétersbourg à Sofia pour calmer cette effervescence, et la conséquence de son voyage fut, en janvier 1903, la chute du ministère Danef, trop docile, selon l'opinion bulgare, à ses conseils de modération. Ainsi se traduisait la sensibilité hyperesthésique avec laquelle le moindre contact russe, sur la plaie macédonienne saignante, faisait tressaillir tous les Balkans.

Ce sursaut patriotique fit revivre à Sofia l'esprit même de Stamboulof, en ce qu'il avait eu de plus actif et de plus militant. On eut alors un ministre Ratchko Pétrof. Ce gouvernement énergique, réduit à ne compter que sur lui-même, tomba bravement en garde et se tint prêt à tout événement. Heureusement, l'âme bulgare, excitée par les nouvelles du Rhodope et prise d'enthousiasme insurrectionnel, était prête à des sacrifices. On pouvait, — et le peuple approuverait, — élever de trois années le temps total passé dans l'armée active et dans la réserve, que la loi de 1897 avait fixé à dix-sept ans seulement. Vingt classes, comprenant des hommes de vingt à quarante ans, seraient alors mobilisables, deux classes actives, dix-huit de réservistes ; et comme elles auraient derrière elles six classes de miliciens, hommes de quarante à quarante-six ans, toute la population mâle du pays serait sous les armes le jour où le tumulte bulgare serait ordonné, Il est remarquable que cette prévision se soit réalisée à l'instant même du règne où elle devenait réalisable, en 1912, et que par le retour des vingt-six classes instruites depuis 1907, tout l'effort militaire accompli sous le roi Ferdinand se soit retrouvé dans la dernière mobilisation.

Chacun des élémens de la somme mobilisée aurait pu être alors de 40 000 hommes, car tel est le total des conscrits recensés

chaque année par les bureaux de recrutement. Mais une sélection physique sévère, les droits spéciaux d'une élite intellectuelle, trop peu nombreuse encore en Bulgarie, enfin des considérations d'ordre financier ont abaissé longtemps ce chiffre jusqu'à 17 000 hommes.

Depuis 1903, on l'a relevé progressivement à 26 000, d'après la croissance continue des budgets, de la natalité, surtout d'après celle des besoins. Le cadre s'élargissait à mesure. Aux six divisions d'infanterie existantes, celles de Sofia, Philippopoli, Sliven, Choumla, Roustchouk, Vratsa, celles de Doubnitsa, de Stara Zagora, de Plevna, vinrent s'ajouter. On adjoignit encore à chacune d'elles le cadre d'une brigade de réserve ; il y avait là comme l'amorce d'une deuxième division, et comme une pierre d'attente sur laquelle on pensait construire un jour tout un corps d'armée. La guerre étant survenue avant que ce programme à longue échéance ait pu être réalisé, la question se pose de savoir si, lors de leurs prochains accroissemens militaires, les Bulgares se conformeront encore au plan organique de 1903 ou s'ils considéreront au contraire le type de la division à trois brigades comme consacré par leurs derniers succès.

Quoi qu'il en soit, neuf de ces belles unités, à 24 000 baïonnettes, et 1 000 hommes d'artillerie, portent aujourd'hui à 225 000 hommes le noyau de leur armée en guerre. Grossie de ses troupes spéciales et des quelques formations complémentaires, elle s'élève à 234 000 hommes, auxquels il faut ajouter encore, pour mesurer au juste l'effort bulgare : 13 500 volontaires, 75 000 recrues des classes 1912 et 1913, 36 000 réservistes dans les dépôts, 48 000 miliciens de troupes d'étapes; soit un total de 400 000 hommes. C'est un effectif double de celui que la France, dix fois supérieure cependant en population, présenta sur les Vosges et sur le Rhin au début de la guerre de 1870. Et l'amertume de cette comparaison est pour nous plus grande, elle est plus curative et plus salutaire, si nous n'oublions pas que, huit mois plus tard, en mars 1871, nous acceptâmes une paix douloureuse, ayant alors sous les armes plus d'un million d'hommes mal encadrés et mal instruits.

Il est remarquable encore que la masse bulgare mobilisée puisse reposer sur une base du temps de paix huit fois moindre numériquement. L'effectif de l'armée active n'est en effet que de 55 500 hommes (deux classes de 26 000 hommes et 3 500 offi-

ciers) ; c'est cette somme faible qu'il faut répartir entre les neuf divisions d'infanterie, les neuf régimens d'artillerie de campagne, la cavalerie fixée au plus juste, — car cette arme est chère, — à 11 régimens (37 escadrons), les bataillons du génie, l'artillerie lourde, l'artillerie à pied, etc. Force est ainsi de se borner à former les 36 régimens d'infanterie à deux faibles bataillons en temps de paix. Les quatre bataillons du temps de guerre se constituent, à la mobilisation, par un mécanisme de *dédoublement*. En même temps que les plus jeunes classes de réservistes reviennent alors à leurs unités d'origine, les brigades de réserve, qui n'ont aucun noyau actif, se forment de toutes pièces, à l'aide des réservistes les plus âgés.

Somme toute, l'armée bulgare n'est qu'une milice où des soldats à court terme coudoient des réservistes de long service et où les seuls élémens professionnels sont les officiers et les sous-officiers rengagés. Un pareil système militaire a chez nous ses défenseurs. Il exige cependant, pour être applicable, une race patiente, obéissante, obstinée, une population tout entière rurale, une industrie encore dans l'enfance, une bonne volonté générale, un patriotisme universel. Et ces conditions nécessaires ne sont pas suffisantes. Il faut encore qu'en temps de paix, le soldat laboureur soit tenu en haleine par de fréquens appels; qu'en temps de guerre et rentré dans le rang, il soit aussitôt pris dans un cadre ferme, dont la rigueur le soutienne à ces heures critiques où l'endurance manque aux plus mâles et la force aux plus courageux. L'oganisation bulgare pourvoit justement à tous ces besoins. Une discipline si sévère, qu'elle nous paraîtrait brutale, ajoute un attribut de crainte au prestige de l'officier ; et, pour que son autorité soit non seulement obéie, mais honorée et respectée, le chef bulgare est toujours un maître, auprès de qui le soldat ne cesse pas d'être un apprenti.

A côté de la hiérarchie des grades, il existe en effet une échelle correspondante d'écoles ou de centres d'instruction, ayant pour premiers degrés les pelotons régimentaires, les bataillons-écoles divisionnaires, où s'instruisent les simples sous-officiers ; l'école spéciale des sous-officiers rengagés ; plus haut, l'école militaire de Sofia, pépinière commune aux officiers des trois armes ; enfin le cours spécial préparatoire où se recrutent les 4000 officiers de réserve nécessaires à l'encadrement du temps de guerre. Parmi ceux-ci, la faculté qu'ont les plus

aptes de passer avec leurs grades dans l'armée active, étend la sélection militaire à toutes les couches sociales et permet à l'officier né de sortir du rang, si tard qu'il se révèle à lui-même ou qu'il soit distingué par autrui.

Un contrôle constant du personnel, des épreuves sérieuses, vérifiées par des généraux inspecteurs, des règles d'avancement invariablement suivies déterminent le franchissement des grades et l'accession au haut commandement ; mais, ici la législation n'intervient plus seule; et c'est la marche des événemens historiques eux-mêmes qui s'est chargée de donner à l'armée bulgare l'équipe de généraux qui viennent de la commander si brillamment.

Leurs débuts ont été rapides. Lieutenans de 1880, ils brûlèrent les étapes subalternes, se virent officiers supérieurs dès 1887, et marquèrent longuement le pas dans les grades suivans. La courbe de leurs carrières, — une montée brusque, puis un replat, — est ainsi l'inverse des nôtres, qui d'abord traînent à terre, puis se décident, et vont alors en s'accélérant.

Ils avaient eu tout le temps de se rompre au maniement tactique des bataillons et des régimens. Et l'on sait que, lourdes par elles-mêmes, ces unités pèsent d'autant plus sur l'issue du combat qu'elles semblent plus légères dans la main de leurs chefs. Maîtres de leurs instrumens, ils désiraient changer de rôle et monter d'un degré dans le corps de métier, quand les « émigrans, » se présentant à l'entrée, vinrent à leur tour demander de l'emploi.

On conçoit que ces transfuges d'hier, demain des rivaux, aient été froidement reçus. Leur procès s'instruisant publiquement, ils usèrent largement du droit de défense, et peut-être faut-il faire remonter à cette époque un certain abus d'écrire dont l'armée bulgare s'est ressentie depuis. On a vu plus d'une fois un ministre de la Guerre, un chef d'état-major faire gémir les presses et remplir les librairies de plaidoyers *pro domo*. Ces erremens, renouvelés des mœurs parlementaires, témoignèrent de liaisons trop étroites avec les partis. Mais ils attestèrent aussi que, dans cette nation jeune et d'opinion changeante, aucune cloison étanche n'existe entre l'armée et la société, que le jugement de l'une est le contrôle de l'autre et qu'un courant de confiance mutuelle les traverse librement.

Le temps aidant, la fusion se fit peu à peu entre les officiers

anciens et les « émigrans. » La Bulgarie disposait de toutes ses valeurs d'hommes, dans un temps où, par bonheur, le cadre du haut commandement n'était pas encore définitivement fixé. La création du grade de général de brigade était depuis longtemps réclamée par les colonels « faisant fonctions. » Elle resta systématiquement différée jusqu'en 1902, pour que les jalousies eussent le temps de se calmer, que les nouveaux venus pussent faire leurs preuves, rattraper leurs distances et se mettre en ligne avec leurs concurrens.

Promus à cette époque, les premiers généraux bulgares étaient des hommes de quarante ans. Toute la seconde moitié de leur carrière s'étendait devant eux ; ils pouvaient encore faire l'apprentissage du généralat, comme ils avaient fait celui de leurs précédens grades, et rendre ensuite à l'armée d'autant plus de services qu'ils disposeraient de plus de vigueur physique et d'activité d'esprit.

***

Il est caractéristique de trouver aujourd'hui à leur tête un *representative man*, dont la carrière heureuse enveloppe, accompagne et résume toute l'évolution accomplie par l'armée bulgare dans l'étendue de sa génération. Le général Michel Savof est né en 1857 à Haskovo. Cette obscure bourgade turque ne soupçonnait pas alors qu'elle serait, vingt ans après, ville frontière d'une Roumélie *autonome*, et qu'elle s'épanouirait en 1913 au centre d'une Grande-Bulgarie, dont l'existence serait justement due à la victoire de Michel Savof. Son glorieux enfant est élève à l'école militaire de Sofia en 1878 ; lieutenant en 1879 dans l'artillerie de la milice rouméliote (une demi-batterie !) ; élève à l'académie d'état-major Nicolas en 1881. Il n'a eu que le temps de faire un voyage d'études en Europe, quand surviennent la révolution de Philippopoli, puis les hostilités serbo-bulgares. Capitaine, il fait fonctions de sous-chef d'état-major général pendant la guerre et se trouve officier supérieur au lendemain de Slivnitza.

Une carrière qui va si vite serait faite pour enivrer cet homme jeune, sanguin, de carrure athlétique et de caractère ambitieux. Mais voici la déposition du 21 août 1886, les onze mois de l'interrègne, des années d'attente et de recueillement. Le major Savof est adjoint au ministre de la Guerre, puis mi-

nistre lui-même, en 1891, dans le Cabinet Stamboulof; c'est l'époque où l'armée bulgare s'organise; l'artillerie se complète en canons Krupp, l'infanterie reçoit le fusil Mannlicher modèle 1888; puis la chute de Stamboulof met fin à cette période d'armemens intensifs. Elle écarte aussi des affaires Savof, demeuré pour longtemps simple directeur de l'École militaire.

En 1903, Ratchko Pétrof est chef du gouvernement. Depuis qu'à Slivnitza, comme major-général du prince Alexandre, il avait Savof sous ses ordres immédiats, les deux camarades de 1886 ont détenu tous deux le portefeuille de la Guerre; et ce département revient de droit à l'un d'entre eux, dans une combinaison ministérielle dont l'autre est le président. L'étroitesse de leur amitié et la communauté de leurs vues ne seront pas de trop, à l'heure où le mouvement macédonien s'accentue et où la force russe s'engage dans une autre péninsule, à l'autre bout du monde : au Liao-Toung. On se hâte de pourvoir à la guerre inévitable en créant les nouvelles divisions, en adoptant un mannlicher perfectionné, en substituant au canon Krupp un 75 à tir rapide de fabrication française. Le ministre passe outre, pour gagner du temps, aux fixations budgétaires, ordonne lui-même les dépenses secrètes, viole tranquillement les lois sur la responsabilité ministérielle. Tombé du pouvoir en 1907, avec Pétrof, il tourne le dos aux vindictes parlementaires pour venir se promener en France, puis fait face à toutes les haines et les affronte sans sourciller au pays natal.

En 1911, les mêmes causes profondes qui mènent tout au pays bulgare marquent l'heure des représailles dirigées contre lui. Le procès des Stamboulovistes éclate, motivé on ne sait par quelles haines personnelles ou conduit par quelles directives d'en haut. Une chose est sûre, c'est que les divulgations faites à cette occasion par un ancien ministre des Affaires étrangères sont nécessaires à la politique du roi Ferdinand. Elles feront sentir à l'opinion l'opportunité des remaniemens constitutionnels demandés au *grand Sobranié* de Tirnovo, prépareront l'élargissement des prérogatives royales en matière de traités secrets, et, par là, l'élaboration des accords balkaniques d'où naîtra la fédération de 1912. C'est ainsi que tout s'enchaîne en Bulgarie, et même les scandales, selon la ligne politique tracée par le plus systématique et le plus prévoyant des souverains.

Le général Savof présente lui-même sa défense. Son argument

est celui de Cicéron : « Je jure que j'ai sauvé la patrie ! », mais ses formes sont moins concises. Il parle six heures d'horloge, émeut les uns, lasse les autres, et laisse l'assemblée vaincue par sa force, son éloquence, son patriotisme et son autorité. Chacun sait trop bien que les événemens marchent ; ces épisodes du dedans sont liés à de grandes affaires du dehors ; et, quoique par un chemin désagréable, la citation du général en haute-cour mène, après tout, là où l'on veut aller. Plus populaire sous la redingote d'officier de réserve qu'il ne l'avait jamais été sous la tunique, il reste le généralissime désigné. Tous les emplois sont distribués ; les rôles, appris ; et l'on sait encore qu'au jour de la proche échéance, il aura sous ses ordres, comme le premier de ses collaborateurs, un homme fait autrefois pour être son ennemi et son rival.

Le général Radko Dimitrief commandera la troisième armée. Les compatriotes l'appelaient : « Napoléontcheto, » — notre Napoléon, — dès avant que ses succès de Kirk-Kilissé et de Loule-Bourgas eussent justifié ce surnom glorieux. C'est qu'avec moins de mobilité dans les traits, le pli d'une contention d'esprit plus grande et d'un labeur plus ouvrier, son masque bulgare a quelque chose en effet de napoléonien. Né en 1859 à Gradez, au pied du Balkan, il rêve, enfant, du secours russe, il va de cœur vers la sainte Russie, par la pente du sentimentalisme et de l'idéalité. Volontaire en 1877, lieutenant rouméliote, élève à l'académie d'état-major Nicolas, combattant remarqué des journées serbo-bulgares, il a traversé toute la Roumélie d'une frontière à l'autre, par marches forcées, pour venir se battre à Dragoman, à Tsaribrod et Pirot. En 1886, il est l'un des acteurs principaux du drame dénoué dans la nuit du 21 au 22 août par la démission d'Alexandre de Battenberg ; en 1887, l'un des « émigrans » les plus réfractaires à la politique de Stamboulof. Son pacte d'amour avec la Russie se change alors en contrat de service. A Sofia, ses contemporains deviennent ministres ou chefs d'état-major ; lui, toujours capitaine, commande pendant onze ans au Caucase la même compagnie de grenadiers.

D'autres laborieuses années lui seront nécessaires au retour, pour se faire, à la bulgare, par la patience têtue et l'effort silencieux, une place digne de ses mérites et de ses facultés. Celle de chef d'état-major général lui est enfin offerte en 1903 ; il se trouve ainsi, quant au plan de guerre et à la mobilisation,

le même metteur en œuvre qu'est alors Savof quant au matériel et à l'organisation. Les trois *inspections d'armée* étant formées en 1908, il est chargé de la troisième, et se trouve avoir pour collègues les généraux Ivanof et Kutintchef, dans le commandement des deux autres. Tous, par un travail ininterrompu, par un maniement militaire incessant, façonnent leurs armées pour la grande épreuve où ils moissonneront ensemble de si beaux lauriers.

On aurait tort d'oublier dans cette énumération, — *the last, not the least,* — celui qui remplissait les fonctions de chef d'état-major général auprès du général Savof durant les dernières opérations. Les carrières de ces deux hommes ont plus d'un contact et plus d'une ressemblance. L'armée doit à l'un, au point de vue intellectuel, autant qu'à l'autre dans l'ordre des réalisations organiques et de l'armement. Stamboulovistes tous deux, ballottés au début par des courans contraires, ils ont vu leurs barques traverser les mêmes remous, avant de prendre ensemble le fil de l'eau.

Dans le temps où les écoles russes sont fermées aux officiers bulgares, Fitchef suit à Turin les cours de l'Académie de guerre; il s'affirme au retour comme une force et comme une valeur; mais sa place n'est pas encore faite, quand la chute de Stamboulof, le choc en retour de l'influence russe le rejettent dans une garnison obscure au pied du Rhodope. Il s'y montre bon instructeur de troupe, mais cette qualité est commune en Bulgarie : sa mission propre sera d'instruire des officiers. Il le prouve par ses écrits militaires, par son activité à la tête de l'inspection des écoles, par l'intelligence avec laquelle il organise les voyages, les conférences, les travaux spéciaux d'état-major. Grâce à lui, les bureaux s'animent et prennent vie ; le ministère de la Guerre devient un foyer d'études qui rayonne intellectuellement sur toute l'armée.

Il a commandé successivement deux divisions et dirigé en 1909 les brillantes grandes manœuvres de Stara Zagora. En 1911, il devient chef de l'état-major général. Le général Nicolaief est ministre de la Guerre; ancien commandant de la milice rouméliote, il doit son prestige et sa popularité au rôle qu'il joua lors de la réunion spontanée des deux provinces bulgares en 1885, mais on sait d'avance qu'il abandonnera à son premier collaborateur les initiatives principales et les grosses responsabilités.

***

La mobilisation et la concentration bulgare ont été étudiées dans tous leurs détails depuis 1903. Le *temps* en reste la donnée essentielle, et il s'agit toujours de faire vite, pour passer dans le délai le plus court aux opérations.

C'est que la Bulgarie, nation de 4 000 000 d'hommes, six fois inférieure à la Turquie en population, n'a d'autres avantages que d'occuper une situation géographique meilleure et d'être mieux à portée de ses objectifs. Elle est chez elle en Roumélie, alors que les sources de l'effectif et les réserves du recrutement turc sont au loin, en Asie Mineure, avec des communications médiocres et de faibles moyens de transport. La ligne ferrée qui part de Scutari, pour atteindre dans diverses directions, Smyrne Angora, Erégli, draine une région très peuplée et peut amener à elle seule une douzaine de divisions de réserve; mais cette ligne à une seule voie n'a pas un rendement supérieur à huit échelons par jour et elle ne pourrait être déchargée par un courant secondaire, dérivé vers la mer de Marmara, que si la ligne Soma-Panderma était achevée.

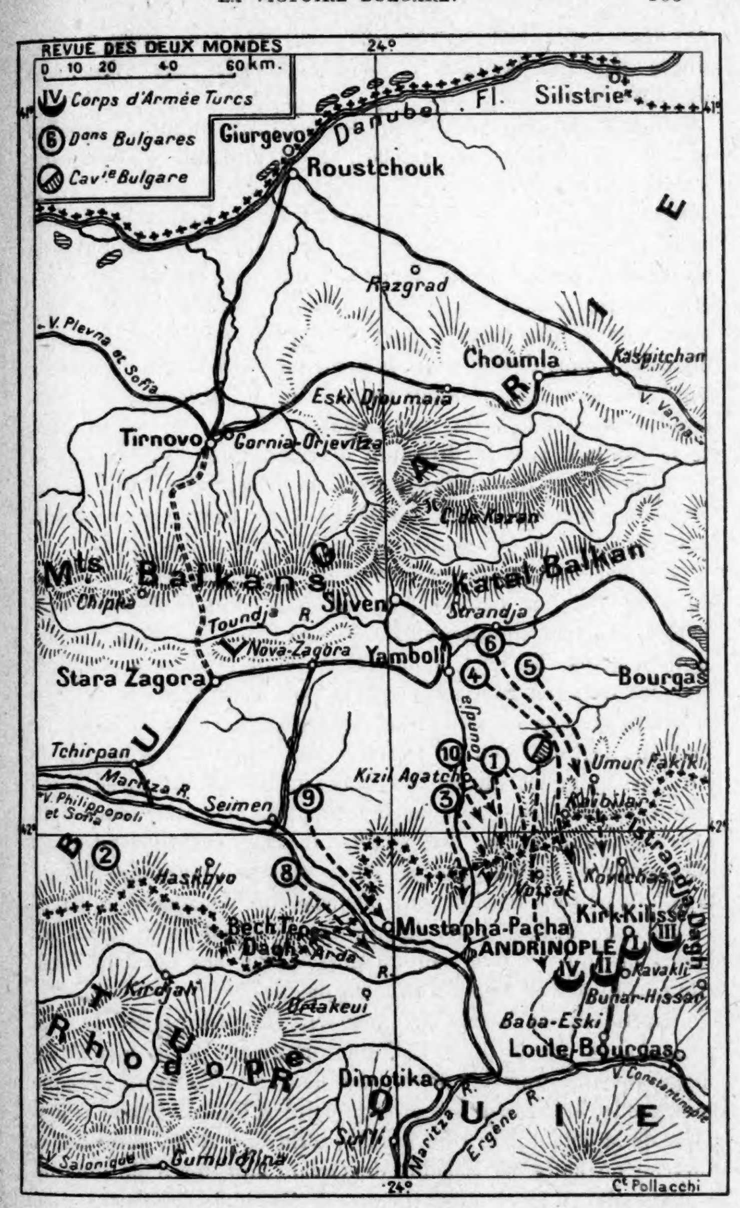
La Mer-Noire, où la flotte ottomane exerce une maîtrise relative en face de la faible flottille bulgare, la mer Égée, qui est dans un état indéterminé, offrent, par elles-mêmes, des facilités plus grandes; elles baignent ces régions où la Turquie est forte et dont Erzingian, Erzeroum, Damas, sont les chefs-lieux militaires; mais, même avec les appoints fournis par ces provinces, cinquante jours seront nécessaires aux Turcs pour former en Thrace une masse de même poids que l'armée nationale mobilisée.

Ce terme passé, l'équilibre numérique se romprait au détriment des Bulgares, s'ils n'avaient justement pour idée directrice d'intervenir offensivement dans la marge du temps dont ils disposent et de profiter alors de leur supériorité relative pour produire à tout prix un événement. L'armée turque ne pourra plus se reprendre, ses renforts ne lui serviront de rien, si, dès le début de la guerre, ils ont su l'atteindre et la frapper au cœur. Ainsi leur campagne de Thrace sera rapide, active; elle se fera, comme celles de Napoléon, par la *quantité de mouvement*. Selon la loi même de la force, qui est de produire l'accélération, elle multipliera par la vitesse des corps la farouche exaltation des

esprits ; et il ne s'agira pas d'escompter chez la troupe une longue résistance ni de la ménager au début pour la faire durer, mais bien de la lancer au combat comme le cavalier lance son cheval sur l'obstacle, à corps perdu. C'est dans cet esprit que les officiers la dressent, que les généraux la commandent. Dans la même pensée énergique, l'état-major n'a pas cessé un instant d'abréger par tous les moyens le passage au pied de guerre et les phases de l'engagement stratégique.

Depuis 1903, chaque régiment a son district de recrutement assigné et la mobilisation est strictement régionale. Elle s'achève en cinq jours, après quoi les transports de concentration peuvent commencer. Le réseau ferré est devenu national en 1908, par l'effet du rachat consécutif à la proclamation de l'indépendance. Le passage du graphique de guerre et la militarisation du service s'y font aisément ; mais le rendement de la voie n'a pu être élevé encore au niveau désirable et le tracé en reste défectueux. Le rail suit de l'Est à l'Ouest, à travers la Bulgarie Danubienne, un arc d'ellipse, passe à Sofia, sommet de la courbe, pour revenir desservir la Roumélie et s'achever à Bourgas. Ses prolongemens hors du territoire sont, autour de Sofia, les lignes qui s'étendent vers la Serbie et la Macédoine ; puis dans la région d'Haskovo, les lignes convergentes parties de Tchirpan et de Nova Zagora pour se réunir à Seimen. Celles-ci pointent droit au cœur de la Thrace, en fer de lance, et, pour montrer que la Bulgarie tout entière n'est rien qu'un camp retranché, la couvrent au Sud comme d'un grand ravelin.

C'est ici, manifestement, la sortie de la forteresse et l'avancée où se rassembleront les gens d'armes. Mais son défaut est de n'avoir que des communications d'aile et de n'être pas rattachée directement au cœur de la place. Il faudrait percer derrière elle, rendre perméable au rail le mur qui la paradosse et qui s'appelle le Balkan. Le projet de cette transversale existe. Elle réunira un jour Stara Zagora avec l'important nœud ferré de Gornia Orjevitsa, où toutes les voies ferrées danubiennes viennent aboutir. On compte que, grâce à elle, après l'aménagement définitif de la voie, quinze jours de transports, succédant aux cinq jours de la mobilisation, suffiront pour amener les neuf divisions dans les zones de rassemblement choisies. Ainsi, les opérations proprement dites pourront commencer le vingt-et-unième jour, et la différence de trente jours entre les dates d'achèvement


REVUE DES DEUX MONDES
0 10 20 40 60 km.
Corps d'Armée Turcs
Dons Bulgares
Cavie Bulgare
Danube Fl.
Silistrie
Giurgevo
Roustchouk
Razgrad
Choumla
Kaspitchan
V. Varna
V. Plevna et Sofia
Eski Djoumaia
Tirnovo
Gornia-Orjevitza
C. de Kazan
Mts Balkans
Katel Balkan
Chipka
Sliven
Strandja
Toundja R.
Nova-Zagora
Yamboli
Stara Zagora
Bourgas
Tchirpan
Maritza R.
V. Philippopoli et Sofia
Seimen
Kizil Agatch
Toundja
Umur Fakih
Haskovo
Vaisal
Kovtchas
Kirk-Kilisse
Bech Tepe Dagh
Arda R.
Mustapha-Pacha
ANDRINOPLE
Kavakli
Bunar-Hissar
Kirdjali
Betakeui
Baba-Eski
Loule-Bourgas
Rhodope
Dimotika
V. Constantinople
Soffi
Maritza R.
Ergène R.
V. Salonique
Gumuldjina
24°
42°
41°
Ct Pollacchi

des deux concentrations (50—20=30) fixe à un mois juste la durée pendant laquelle il faudra produire des événemens décisifs.

Quant aux instrumens pour les produire, quant au nombre et à la composition des armées, il est probable qu'un grand nombre de combinaisons successives ont été étudiées ; mais la constitution des trois inspections, l'une en Roumélie, l'autre dans la Bulgarie danubienne, la troisième dans la Bulgarie occidentale, permet aussi de penser que tous ces projets n'ont été que des variantes d'un plan unique, lié à l'idée mère qui avait donné naissance à ces trois grandes circonscriptions. Chacune d'elles devait, dans le principe, former une armée de trois divisions. La première armée, dite de *Macédoine* et rassemblée au Sud de Sofia, serait chargée de couvrir les avenues de la capitale dans la direction de Salonique ; la deuxième se constituerait en Roumélie ; la troisième descendrait du Balkan ; ces deux armées de *Thrace* auraient l'armée turque pour objectif et la direction de Constantinople pour ligne d'opérations.

L'esprit d'un pareil plan ne peut être affecté par les tractations de 1911 et par l'espoir qu'on a d'une offensive prochaine, effectuée simultanément par les Grecs, les Serbes et les Monténégrins. En effet, si la Thrace était le théâtre principal pour les Bulgares tout seuls, elle le sera davantage encore pour la coalition. Les objectifs des Monténégrins et des Grecs ne sont que partiels : Scutari pour les uns, Salonique et les îles de l'archipel pour les autres. Les succès qu'ils espèrent ne sont que conditionnels ; tous, et même l'occupation des îles, demandent à être sanctionnés par une victoire en Thrace. Suppose-t-on en effet, pour un instant, que les Turcs puissent y prendre l'avantage ? Ils portent aussitôt leur offensive en Macédoine, la Grèce s'y retrouve en face d'eux dans la même situation qu'après ses revers de 1897, et l'on sait qu'alors, battue sur ses frontières, elle n'avait pas eu l'idée d'annexer des îles.

Cependant les leçons de la guerre italo-turque et le rôle présent joué par la flotte italienne, maîtresse de la mer Égée, suggèrent aux esprits le service éminent que l'escadre grecque peut rendre à la cause des alliés : celui d'interdire tous transports de la côte d'Asie vers la côte d'Europe et de paralyser à Smyrne ou dans les Échelles du Levant une force de plus de cent bataillons. Les troupes turques de Macédoine resteront ainsi

livrées à elles-mêmes et ne pourront espérer aucun renfort. Aux Serbes de les battre, et certes ils sont de taille à le faire ; mais cette épreuve non plus ne sera pas décisive. La force ennemie principale est en Thrace, encore une fois, et c'est bien là que se jouera le va-tout de la coalition.

Cette situation est connue ; les tractations en cours s'en inspirent, avec une subordination du politique au militaire qui prouverait à elle seule que le centre des négociations est à Sofia. Elles aboutissent, au début de 1912, à un système d'alliances tel, que la Bulgarie, placée au centre de la fédération, rayonne politiquement vers les autres puissances et les laisse indépendantes entre elles. Ce plan simple garantit l'unité de la pensée militaire, confie au général Savof l'impulsion directrice et fait du général Fitchef le grand organisateur des forces de la coalition.

La coopération avec les Serbes exige de sa part un examen particulier. Toute idée de rivalité politique ou de défiance envers eux est bien bannie ; cependant en leur laissant Uskub et toute la vallée du Vardar, on ne peut se désintéresser de celles de la Struma, de la Mesta, de la Bregalnitza. Trop souvent les malheureux Macédoniens ont remonté le cours de ces rivières pour se réfugier en Bulgarie, et, parvenus à la montagne du Rylo, ont salué en pleurant la Terre Promise de la liberté. Les *comitadjis* attendent, avec leurs fusils cachés sous des meules, enterrés au fond des jardins. Il faut rentrer les armes à la main dans Kotchana, si fameuse dans la triste histoire de la Macédoine, et tout récemment encore, au mois d'août, redevenue le théâtre d'une échauffourée tragique et d'une effusion de sang ; il faut occuper Drama, Cavala, Serès, traverser assez vite ces pays amis pour ne pas entrer plus tard que l'armée grecque dans Salonique.

La 7e division bulgare, opérant par colonnes de brigade dans les trois compartimens du théâtre, suffira à toute cette besogne. De la même manière, la 2e division aura à surveiller le versant méridional du Rhodope, à couvrir contre les incursions des partisans turcs la voie ferrée qui, par endroits, court à 20 kilomètres seulement de la frontière, à nettoyer de toutes troupes régulières ou irrégulières les régions de Timrosh, de Kirdjali, à couper de leur retraite les Turcs rejetés hors de la Macédoine, enfin, par Gumuldjina, à se réunir au groupe des armées principales, parvenu alors vers Dimotika. Les troupes employées à

toutes ces marches manqueront, il est vrai, aux rassemblemens principaux ; mais ces détachemens sont indispensables et les forces ainsi perdues seront, dans une certaine mesure, récupérées par l'activité insurrectionnelle qu'elles susciteront au passage parmi les Macédoniens.

En dernière analyse, sept divisions sur neuf restent disponibles pour l'irruption projetée en Thrace. La voie d'invasion naturelle qui s'offre à elles est la vallée de la Maritza. Là, sur une largeur de 30 kilomètres, elles disposeront de nombreuses routes parallèles à la rivière, et de la voie ferrée, d'autant plus précieuse pour elles qu'elles n'ont d'autres trains que les trains régimentaires et que le rail faciliterait grandement leurs ravitaillemens. Plus à l'Est, la vallée de la Toundja présente des facilités de marche à peu près pareilles, à la voie ferrée près, tandis qu'à l'Ouest, on peut, sans difficultés considérables, traverser les collines du Bech Tépé Dagh pour passer dans la vallée de l'Arda. Ainsi les deux régions de Yamboli et d'Haskovo se présentent, de part et d'autre du triangle stratégique Tchirpan-Seimen-Nova Zagora, comme deux zones éventuelles de rassemblement ; chacune d'elles se prolonge vers la Thrace par une voie pénétrante, propre à la marche d'une armée, et toute cette figure symétrique n'a qu'un défaut, c'est que les lignes qu'elle trace, Maritza, Toundja, Arda, convergent vers Andrinople et s'achèvent là en cul-de-sac.

Il est fâcheux, à l'heure où le temps est si précieux, de donner droit dans un obstacle et d'avoir à porter le premier coup, non pas sur l'armée turque elle-même, mais sur la place qui la couvre et qu'elle présente devant elle comme un bouclier. L'état-major ottoman n'a eu garde de négliger un si bel avantage. A la suite des grandes manœuvres de 1910, les premières dans l'histoire de l'armée turque, une critique de Von der Goltz a souligné l'importance stratégique d'Andrinople. Depuis, les défenses de la ville ont été modernisées ; sur sa résistance certaine, on échafaude des combinaisons.

On sait que les Bulgares ne s'immobiliseront pas devant elle, mais que, l'ayant investie, ils la dépasseront aussitôt par l'Ouest ou par l'Est. La première voie est d'abord la plus facile ; mais oblique, et barrée bientôt par l'Arda, par la Maritza, elle est finalement la plus longue pour parvenir au cœur de la Thrace et pour y produire le choc décisif. Le chemin par la

Toundja présente des propriétés inverses : plus direct sur la carte, il s'écarte à l'excès de la voie ferrée et crée d'immenses difficultés de ravitaillement. Au surplus, les Bulgares doivent opter entre les deux itinéraires, et ne peuvent les utiliser simultanément, sous peine de se présenter en deux corps de bataille distincts, entre lesquels Andrinople ferait un trou. Ainsi, la résistance à leur opposer consistera toujours à s'appuyer sur cette place et, soit par l'aile gauche, soit par l'aile droite, à la prendre pour pivot des forces qui opéreront dans son rayon.

Cette première observation conduisit à d'autres, et fit bientôt découvrir le moderne *quadrilatère de Thrace*, plus célèbre aujourd'hui en Orient que ne le fut jamais en Europe le fameux quadrilatère lombard-vénitien. Andrinople, Kirk-Kilissé, Dimotika, Baba Eski sont les roues de ce nouveau Char-de-David. Par les deux côtés dont Andrinople marque le sommet, il trace les lignes de résistance éventuelles opposées à l'offensive bulgare ; les deux autres sont des positions de repli.

Suppose-t-on maintenant une armée bulgare débouchant au Sud d'Andrinople, par la vallée de l'Arda? On la combat aux passages de la Maritza, — premier acte ; — on se rabat de là, — second acte, — vers la ligne de l'Ergène Moyen, entre Dimotika et Baba Eski ; ou encore, directement, vers le front Kirk Kilissé-Baba Eski. On a ainsi le choix entre deux manœuvres, l'une rétrograde, l'autre pivotante ; entre deux positions défensives, pour couvrir la capitale, l'une directe, l'autre de flanc. L'attaque bulgare vient-elle au contraire par l'Est et la vallée de la Toundja? Le quadrilatère offre encore des facilités pareilles, et permet les mêmes retraites savantes, vers les mêmes positions.

On n'ignore rien à Sofia des développemens que toutes ces hypothèses ont reçus sur la carte dans les *Kriegspiel* tenus à l'état-major de Constantinople, car on y travaille aussi sur la carte, mais dans l'esprit d'une stratégie strictement bulgare, non pas sujette au prestige de maîtres étrangers. Et justement le plan de concentration, tel qu'il résulte des dernières consultations tenues entre le général Fitchef et le général Savof, va sortir du cadre des discussions d'école et placer les conseillers allemands de Constantinople, comme Veyrother à Austerlitz, en face du cas « qui n'est pas prévu. »

L'intention du commandant en chef est d'aborder de front la courtine Andrinople-Kirk Kilissé en prononçant par sa

gauche, vers cette dernière place, un effort double de rupture et de débordement. Trois armées seront formées : la première, centrale, et formant la liaison entre les deux autres, sur la Toundja; la seconde, destinée à l'attaque d'Andrinople, sur la Maritza; la troisième, dont l'existence doit rester jusqu'au bout secrète, occupera, vers Strandja, une zone de concentration refusée par rapport aux deux précédentes; elle se portera en avant avec elles à la dérobée, par la région réputée impraticable de Kaibilar et produira à l'improviste son attaque contre Kirk-Kilissé.

De tous les modes d'engagement stratégique qui pouvaient être conçus, celui-là est incontestablement le plus objectif et le plus offensif. Il ajoute au brusque déclanchement des forces matérielles un puissant effet de surprise; il procède de cette théorie française de l'*impossible*, qui n'est que l'art de stupéfier et de paralyser l'adversaire, de faire contre lui ce que lui-même n'aurait pas pu faire, et, par la grandeur des difficultés vaincues, d'atteindre et de briser en lui les ressorts de la volonté.

Cependant l'étendue du théâtre et les conditions de la manœuvre exigeraient pour chaque armée une articulation à trois divisions. Neuf de ces unités seraient donc nécessaires, et l'on n'en a que sept. On en constitue une nouvelle, qui prend le numéro 10. Dès lors, la première armée (général Kutintchef) pourra comprendre les 1re et 10e divisions; la 2e (général Ivanof) les 8e, 9e, 3e divisions; la 3e (général Dimitrief) les 4e, 5e, 6e divisions. Les précautions sont soigneusement prises pour cacher les préparatifs et dépister les informateurs. Les correspondans étrangers, qui affluent à Sofia, sont gardés à vue; le langage évasif qu'on leur tient est tel que la diplomatie européenne continue de travailler à la paix, et qu'à Constantinople, on espère encore éluder la guerre.

Le 29 septembre, la mobilisation est ordonnée : c'est qu'elle s'est faite en secret les jours d'avant, qu'elle s'achève en ce moment même et que dès le lendemain la concentration va commencer. Les wagons chargés à refus et jusque sur les toits, — car partout il y a des excédens d'effectif, et toutes les prévisions sont dépassées, — roulent sur toutes les lignes bulgares. A Sofia, c'est le jeu de jongler, dans les informations officielles, avec les noms des généraux; on les attache tantôt à un quartier général, tantôt à un autre; les lecteurs attentifs parviennent à

la longue à démêler l'existence de la troisième armée, mais ils la croient dans la région du Rhodope, de sorte que tout leur effort les amène à découvrir non pas le plan du général Fitchef en 1912, mais celui du général Dimitrief en 1903.

Les 1re et 2e armées étant destinées à faire devant l'adversaire la montre du dispositif, leur rassemblement peut s'effectuer normalement et sans artifice particulier. Les divisions qu'elles ont à pied d'œuvre, la 8e à Stara Zagora, la 3e à Sliven, s'avancent donc, aussitôt que mobilisées, la première vers Seimen, la seconde vers Kizil Agatch; dans leur dos, commencent les débarquemens des échelons transportés, qui serrent à mesure sur les cantonnemens de concentration.

Les élémens de la 3e inspection sont tous dans la Bulgarie danubienne. Certains renseignemens laissent croire qu'ils auraient traversé le Balkan par voie de terre; à Paris, on ne doute pas que ce ne soit le long de la transversale inachevée de Gornia Orjevitza à Stara Zagora. En réalité, elles ont été dès le début rejetées vers l'Est, pour venir débarquer sur une base provisoire Kaspitchan-Eski Djoumaia; c'est de là, la 4e en tête, qu'elles défilent par le col de Kazan.

Du 5 au 15 octobre, leur masse se complète dans la région de Strandja; Bourgas les fait vivre, grâce à la voie ferrée; tous les fours y sont réquisitionnés, et la population civile n'a plus de pain. Leurs marches laborieuses, dans la montagne, par un automne pluvieux, n'ont fait perdre que quarante-huit heures sur la durée prévue : c'est là le retard dû au non-achèvement du réseau ferré. Le 18, tous les rassemblemens sont terminés, et le seul indice que l'Europe en ait encore est le transfert du grand quartier général à Stara Zagora. La déclaration de guerre est lancée à cette date; et tandis que le calife, devenu souverain constitutionnel, s'abstient d'appeler les croyans à la guerre sainte, on lit dans les églises bulgares le manifeste d'un roi catholique invitant ses sujets orthodoxes à prendre les armes, et la Croix à se dresser contre le Croissant. Il nomme le « tsar libérateur » et la Russie, gardienne longtemps d'une paix tutélaire, à qui la Bulgarie doit d'avoir pu grandir jusqu'à sa majorité.

Le lendemain, les trois armées atteignent la frontière. Les 8e et 9e divisions marchent parallèlement par les deux rives de la Maritza; la 3e, longeant la rive droite de la Toundja, abordera

Andrinople avec elles, mais par le Nord ; la 1re par Vaisal, refoulera devant soi, dans la direction de cette place, la cavalerie turque chargée du service de découverte et couvrira l'approche de la 3e armée, qui continue de cheminer en arrière, à huis clos.

Celle-ci trouve dans Umur-Fakik un centre d'approvisionnement spécial, alimenté encore par Bourgas et desservi par des convois de réquisition. C'est ici le premier essai du mode de ravitaillement, proprement bulgare, et le premier effet d'une autre mobilisation complémentaire de celle des hommes : la mobilisation des bœufs. A défaut de convois et de parcs, le service des étapes utilise des colonnes de chariots agricoles ; les uns transportent des vivres et les autres des munitions ; des enfans, des vieillards, les seuls mâles restés dans les villages, les ont amenés, heureux de servir, d'être nourris, car tous sont devenus des rationnaires, et de recevoir des bons qui ne sont encore que du papier, mais qu'après la victoire le trésor bulgare paiera avec de l'argent européen. Ils cheminent à trois kilomètres par heure, à cinq lieues par jour, se déchargent sur les trains régimentaires, reviennent à vide et recommencent aussitôt leurs lentes navettes.

Grâce à eux, tous les régimens de la 3e division ont pu se recompléter à neuf jours de vivres, avant de franchir la frontière. Le lendemain 20, par des pistes à peine tracées, dans un labyrinthe de rochers et de ravines, les colonnes du général Dimitrief atteignent et dépassent la crête de l'Istrandja. Tantôt elles s'approchent et tantôt elles s'écartent ; elles s'éloignent et tout à coup émergent sur une hauteur ; elles reviennent, mais c'est pour disparaître dans un bas-fond. L'ennemi les ignore toujours, tandis qu'elles se révèlent ainsi les unes aux autres. Les canons enfoncent jusqu'au moyeu, les hommes enfoncent jusqu'au genou ; pareils aux ennemis de Macbeth, qui s'avançaient en se couvrant de branches et réalisaient ainsi la prophétie de la sorcière, ils descendent par les couverts boisés, ils sont, eux aussi, une forêt en marche, une nation en armes, un fourré de soixante-quinze mille baïonnettes, que la guerre attire et qui vont à la bataille comme vers une montagne d'aimant.

***

Devant cette marche à la victoire, quelle contenance l'armée turque pourrait-elle faire ? Quel ralliement ? Quel geste ? Quel

effort? Surprise en flagrant délit de concentration, elle s'offre en ordre dispersé, et cet émiettement de ses forces n'est rien encore auprès du désarroi qui règne dans son commandement et dans son organisation.

Des réformes hâtives, entreprises au lendemain du passage à l'ordre constitutionnel, ont modifié en elle le cadre, la dislocation des temps de paix, le recrutement, le commandement. Des troubles intérieurs ont motivé sans cesse des mobilisations partielles, interrompu la marche de l'instruction et le plan de la réorganisation, lassé les réservistes, avivé de province à province les haines de races et les tendances à l'insurrection. Les *pronunciamientos*, les contre-coups d'État, ont opposé les troupes de Constantinople à celles de Salonique, provoqué des échauffourées et des représailles, des assassinats et des pendaisons. Le corps d'officiers, partagé d'opinion par la politique, n'a plus de foi patriotique et pas encore de doctrine de guerre. Une science d'emprunt lui vient d'Allemagne, avec un matériel neuf, que l'artillerie ne sait pas servir. L'état-major parle d'offensive : il ignore que celui-là seul en est capable qui l'a préparée jour par jour et montée pièce à pièce, dans les ateliers militaires du temps de paix. Il parle de manœuvre, et pour manœuvrer sur le flanc des Bulgares, dans l'espoir de leur infliger « un Sedan, » arrache à Nazim hésitant l'ordre qui porte sous Kirk-Kilissé les 1er, 2e, 3e, 4e corps de l'armée d'Abdulla.

C'est ainsi, de hasard en hasard et d'erreur en erreur, que se prépare la rencontre du 24 octobre. Prélude elle-même de celles qui suivront, effet et cause à la fois, elle résume l'ensemble de toute la campagne. Elle n'est pas le désastre fortuit d'où l'on se relève, ni le succès hasardeux, contesté dès le lendemain ; elle est cette Victoire éternelle par laquelle les forts forgent eux-mêmes leurs destins ; elle est cette sanction inéluctable, qui consacre en tous temps, en tous lieux, la supériorité des troupes instruites sur les troupes ignorantes, des forces morales sur les forces matérielles et des cœurs unis sur les esprits qui sont divisés.

PATRICE MAHON.

LES ÉTATS BANQUIERS

PHÉNOMÈNES DE LA FINANCE MODERNE

Les États modernes voient leurs attributions croître chaque jour. D'une part, les services qu'ils ont assurés de tout temps, comme ceux de la défense nationale et de certains travaux publics, ont grandi démesurément; d'autre part, des fonctions nouvelles ont été dévolues à beaucoup d'entre eux : l'instruction publique, les œuvres sociales et, avant tout, des exploitations industrielles, telles que celles des chemins de fer, exigent des armées de fonctionnaires et engloutissent chaque année des dizaines, des centaines de millions, des milliards de francs. Les budgets enflent régulièrement. Si l'on additionne ceux des principaux États européens, asiatiques, américains, africains, océaniens, on trouve que la somme qui entre au cours d'un seul exercice dans les caisses des Trésors publics n'est pas inférieure à 60 milliards de francs. Et encore ce chiffre ne comprend-il que les budgets des États centralisés, comme la France, ou des fédérations, comme celle des États-Unis de l'Amérique du Nord; il y aurait lieu d'ajouter aux premiers les comptes locaux et aux seconds ceux des États qui composent la Confédération. On arriverait ainsi à un total très supérieur à celui que nous venons d'indiquer. De toute façon, le chiffre est formidable et donne matière à bien des réflexions. Il démontre qu'une partie notable des revenus des particuliers leur est enlevée par l'autorité chargée de la conduite des affaires, et appliquée à des dépenses dites d'intérêt général. C'est un grave problème que celui de la recherche des résultats ainsi obtenus : dans beaucoup

de cas malheureusement, on découvre que les services publics sont plus coûteux et moins efficaces que ceux de l'industrie privée. Mais tel n'est pas le but de notre travail : nous voulons aujourd'hui nous borner à dégager l'une des conséquences qu'amène cette énormité des budgets, à étudier la trésorerie de ces mouvemens de fonds gigantesques, à mettre en lumière les effets surprenans et inattendus de cette concentration de milliards entre les mains des ministres des Finances.

En général, les comptes annuels de recettes et de dépenses ne laissent guère de surplus disponibles : c'est plutôt le déficit qui est la règle; nombreux sont les gouvernemens qui ont recours à l'emprunt à court ou à long terme, à des émissions de rentes, de billets ou de bons du Trésor. Cependant cette règle comporte d'honorables, et même de brillantes exceptions. Pendant longtemps, les budgets des États-Unis se sont soldés par des excédens considérables, au point que les hommes d'État américains ne savaient qu'en faire : désireux de ne pas abaisser les barrières douanières, ils en venaient à maudire ces millions de dollars que beaucoup de leurs collègues européens leur eussent enviés, et dont l'emploi naturel eût consisté en dégrèvemens, et, avant tout, en abaissemens des droits à l'importation.

Depuis la fin du XIX[e] siècle, tous les budgets de l'Italie se sont soldés par des excédens, beaucoup moins considérables que ceux des États-Unis, appréciables néanmoins, et dont l'accumulation lui a permis de subvenir aux dépenses de la guerre turque, qu'elle espère liquider sans avoir recours à aucune émission de rentes. L'Angleterre, malgré un accroissement vertigineux de ses dépenses militaires, qui ont doublé en dix ans, et l'apparition dans ses budgets de lourdes charges du chef des pensions de vieillesse et des assurances, apprend presque régulièrement de la bouche du chancelier de l'Échiquier que les entrées ont dépassé les sorties. On comprend que, partout où ce phénomène se produit, des sommes importantes emplissent momentanément les caisses publiques; dans certains cas, elles y demeurent d'une façon permanente. La question se pose alors de savoir quel emploi en sera fait. Si, comme en Angleterre, ce surplus de l'année est, de par la loi, employé à l'amortissement de la Dette publique, il disparaît pour ainsi dire aussitôt qu'il a été constitué, et ne se reformera éventuellement qu'au cours de l'exercice suivant, pour s'évanouir de nouveau lorsque celui-ci

sera liquidé. Ce n'est donc pas dans des exemples de cet ordre que nous aurons à rechercher, ce qui est proprement l'objet de notre analyse, si ces excédens exercent une influence sur les marchés financiers, et quelle est la nature de cette influence. Au fur et à mesure de leur formation, ils restent simplement dans les caisses du Trésor ou bien figurent à son crédit dans le compte qui lui est ouvert à la Banque centrale, jusqu'au jour prochain où ils en sont retirés pour servir à un but déterminé.

Mais chez d'autres nations, ces excédens se gardent ; parfois même, la politique financière du gouvernement provoque la création de réserves métalliques, destinées à faire face à des événemens imprévus, et qui constituent un des articles immuables de leur programme économique. Tel est le cas de la Russie, dont nous aurons à parler en détail, et qui a eu toujours pour principe de recourir à des emprunts « préventifs, » destinés, non pas à combler des déficits, mais à tenir bien garnis les coffres du Trésor. Il en est de même des États-Unis, où les autorités fédérales disposent toujours d'une encaisse formidable, nécessitée en partie, il est vrai, par la circulation de billets d'État remboursables à vue et au porteur. Quelle que soit d'ailleurs l'origine de cette situation, elle n'en est pas moins grosse de conséquences, qui se résument en ce que les ministres des Finances deviennent de véritables banquiers, maîtres de capitaux qui se chiffrent par milliards : ils sont dès lors amenés, par la force des choses, à intervenir directement ou indirectement sur le marché de l'escompte, des reports et des valeurs mobilières. Nous passerons en revue les pays où cette action est le plus marquée ; nous examinerons ensuite quelques-uns de ceux qui sont dans une situation inverse et qui, au lieu de fournir des fonds aux marchés, leur en demandent.

I. — RUSSIE ET JAPON

Il y a longtemps que l'empire des tsars suit la politique financière que nous indiquions tout à l'heure. Elle découlait dans une certaine mesure de la constitution autocratique qui concentrait tous les pouvoirs dans les mains du chef de l'État : il semblait naturel que celui qui disposait des forces du pays, qui décidait de la guerre et de la paix, eût constamment en

mains les moyens d'exécuter ses volontés, et en particulier les ressources nécessaires à la mobilisation des armées. Cette règle de conduite invariable a été rappelée à diverses reprises par les ministres des Finances, dans l'exposé annuel du budget qu'ils soumettaient à la sanction impériale : ils ne paraissent pas s'en être écartés depuis que la constitution octroyée en 1905 a créé une Douma et organisé une intervention parlementaire sur le domaine économique.

Au 1er janvier 1911 vieux style (14 janvier du calendrier grégorien), les disponibilités du Trésor russe s'élevaient à 340 millions de roubles, c'est-à-dire 907 millions de francs, la valeur de l'unité monétaire russe étant égale à 2 fr. 67 de notre monnaie. A ce montant s'ajoutaient, un an plus tard, 165 millions de roubles, qui constituaient l'excédent probable des recouvremens de 1911 sur les prévisions ; il y avait lieu d'en retrancher 80 millions de crédits supplémentaires, en sorte que les disponibilités, au 1er janvier 1912, atteignaient 425 millions, en augmentation de 363 millions sur le chiffre du 1er janvier 1907. On s'attend à ce que le chiffre soit encore supérieur en 1913. Dans ce même intervalle de cinq ans, le capital nominal de la Dette publique avait passé de 8 025 à 8 958 millions de roubles, c'est-à-dire qu'il s'était accru de 933 millions. Cette augmentation a été plus forte que celle des disponibilités; mais les fonds empruntés avaient servi en partie à alimenter les budgets extraordinaires, dont les dépenses, sévèrement limitées par les règles de la comptabilité publique en Russie, représentent un véritable accroissement du patrimoine national : elles comprennent surtout des constructions de chemins de fer.

En Russie, la question des disponibilités du Trésor se complique de celle de la Banque d'émission : celle-ci en effet est un établissement de l'État, qui est responsable de ses engagemens ; ses billets forment une partie de la dette publique, exigible à tout instant, depuis qu'ils n'ont plus cours forcé et qu'ils sont payables à vue et en or. Il est donc indispensable de juxtaposer la situation de la Banque à celle du Trésor pour avoir une idée complète de l'actif et du passif de ce dernier. D'après la loi, la circulation ne peut en aucun cas dépasser l'encaisse métallique de plus de 300 millions de roubles ; au jour où cette limite serait atteinte, il faudrait considérer que le Trésor a une dette de cette importance et la placer en regard de ses ressources

liquides. Hâtons-nous d'ajouter que ce calcul aurait une portée plus théorique que pratique. Chez la plupart des instituts d'émission, le chiffre de la circulation dépasse celui des espèces métalliques, et les demandes de remboursement de billets n'atteignent jamais la somme représentée par les espèces. D'ailleurs, à la fin de 1912, alors que la circulation de la Banque de Russie était de 1 500 millions de roubles, c'est-à-dire 4 milliards de francs, son encaisse or atteignait 1 570 millions de roubles, et était supérieure par conséquent au montant des billets émis. Elle possédait en outre 65 millions de monnaies d'argent et de billon, si bien que l'excédent métallique était de 135 millions. De ce côté, le gouvernement avait donc non pas des engagemens, mais un excédent de ressources, qu'il serait légitime de faire entrer en ligne de compte dans l'évaluation des disponibilités. On pourrait inscrire dans le même chapitre les 300 millions de billets que la Banque a le droit d'émettre à découvert, mais cet excédent de circulation constituerait en même temps une dette du Trésor, en sorte que cet accroissement de ressources serait contre-balancé par un engagement d'égale importance.

Les principes qui président au calcul des disponibilités ont été rappelés par le comte Witte dans l'exposé du budget de 1896 : « La revision que fait le Contrôle de la comptabilité et des fonds des caisses ressortissant au ministère des Finances y établit l'existence, à tout moment, de sommes plus ou moins considérables appartenant au Trésor. Mais toutes ces sommes ne sont pas des disponibilités, une partie d'entre elles étant considérée par notre législation budgétaire comme engagée du chef des obligations que le gouvernement a assumées en donnant aux diverses administrations publiques la faculté d'imputer certaines dépenses sur les crédits, non épuisés, des budgets antérieurs. Par suite, au 1er janvier de chaque année, pour établir le chiffre des disponibilités du Trésor, on déduit du total général de ses ressources effectives les montans nécessaires pour pourvoir à toutes les dépenses autorisées, mais non encore effectuées. Le solde constitue des disponibilités réelles qui, à tout moment, peuvent être affectées, soit aux dépenses budgétaires de l'exercice suivant, soit à faire face à tous besoins extraordinaires non prévus au budget, et cela sans diminuer en rien la validité des crédits précédemment ouverts. Le décompte des disponibilités est fondé sur ce principe que l'intégralité des crédits

non consommés ni annulés figure comme restes à payer et diminue d'autant le chiffre des disponibilités, quoiqu'une longue expérience de notre système budgétaire permette au ministère des Finances d'être pleinement assuré qu'une partie de ces dépenses ne sera pas effectuée et que, au moment de la clôture définitive des budgets, une partie correspondante des crédits n'aura pas été consommée. Néanmoins, le ministre des Finances ne se croit pas le droit de faire état de ces reliquats, et il ne les transfère du compte des sommes engagées à celui des disponibilités que lorsque les budgets sont définitivement clos et que, par conséquent, aucune dépense ne saurait être imputée par les ministères respectifs sur ces reliquats. »

On ne saurait exposer plus nettement les lois qui gouvernent une comptabilité. On doit en conclure que les chiffres indiqués comme constituant les disponibilités du Trésor russe sont des minima, inférieurs à la réalité. Pour mettre en lumière sa situation à la fin de l'année 1912, établissons son compte de caisse : il avait le 1er/14 décembre à son crédit, à la Banque de l'État, 453 millions de roubles. A la même date, il avait une somme encore plus forte à son crédit sur les grandes places étrangères, Paris, Londres, Berlin, où les banquiers ses correspondans font fructifier les centaines de millions que le ministère des Finances a coutume de laisser entre leurs mains. C'est sur ces fonds qu'est prélevé le service des intérêts et de l'amortissement des emprunts russes placés à l'étranger, et dont le chiffre a diminué depuis quelque temps : il est en effet rentré dans le pays une quantité notable de rentes, rachetées par des particuliers, des sociétés et des caisses publiques. Les bonnes récoltes, le développement industriel, la hausse des prix du naphte, d'autres matières premières et des objets fabriqués, ont amené un accroissement de la richesse générale, grâce auquel les demandes de fonds publics se sont multipliées. La publication hebdomadaire du bilan de la Banque nous fait connaître, à toute époque de l'année, le montant du compte créditeur du Trésor chez cet établissement. Nous n'avons pas de renseignemens aussi fréquens sur son avoir à l'étranger. Toutefois, il figure dans le relevé qui est joint au budget annuel. C'est ainsi que nous savons qu'au 1er janvier 1911 cet avoir atteignait 468 millions de roubles, alors que le solde du Trésor à la Banque de Russie était de 375 millions : cela formait un total de 843 mil-

lions de roubles (1). En regard de ce chiffre, il y a lieu de faire figurer les sommes qui sont dues par le Trésor, en vertu de crédits ouverts et non consommés : mais il convient de remarquer que ces dettes n'affectent pas matériellement sa situation, aussi longtemps qu'elles n'ont pas été payées : dès lors, au point de vue qui nous occupe, c'est la totalité de l'encaisse que nous avons à considérer. Toutefois, il faut distinguer la partie qui est en Russie de celle qui est à l'étranger. La première constitue un avoir du Trésor au même titre que la seconde : mais il ne saurait retirer des sommes considérables de la Banque à Saint-Pétersbourg sans affaiblir la situation de l'établissement ; et comme, en réalité, cette banque et lui ne sont qu'un, il n'a pas intérêt à faire de ce compte des emplois spéciaux, qui l'obligeraient à des prélèvemens effectifs. Il a une bien plus grande liberté d'action en ce qui concerne les sommes dont il dispose à l'étranger.

C'est ici que la question prend une ampleur imprévue et que les répercussions possibles de l'action du ministre des Finances méritent d'être étudiées de près. Qu'on réfléchisse en effet à l'organisation moderne du crédit, tant au point de vue de l'escompte que des reports, et l'on comprendra de quel poids pèse sur les marchés financiers celui qui dispose de centaines de millions de francs, au moyen desquels il peut, par exemple, acheter des lettres de change ou faire des avances sur titres. On sait qu'il existe chez les nations modernes un ensemble de capitaux flottans, qui consistent généralement en dépôt dans les banques, et que leurs propriétaires, pour un motif ou l'autre, ne désirent pas consacrer immédiatement à l'acquisition soit d'immeubles, soit de titres de rentes, d'actions ou d'obligations. En attendant leur placement définitif, ces capitaux recherchent des emplois temporaires, tels que l'achat d'effets de commerce ou les prêts à court terme. Plus il y aura de ces capitaux disposés à s'utiliser de la sorte, et plus les taux d'escompte et d'avance auront tendance à baisser. Moins il y en aura, et plus ces mêmes taux s'élèveront. Tout propriétaire d'espèces, tout titulaire d'un crédit de banque est en mesure d'influencer, par l'emploi qu'il en fera, le marché monétaire. Le ministre des Finances de Russie exerce donc une action sur toutes les places où il a de l'argent en dépôt. Plus il aura de fonds à Paris, chez ses correspondans,

(1) Projet de budget de 1912. Mémoire explicatif du ministre des Finances.

plus lointaine sera l'échéance jusqu'à laquelle il aura renoncé à les retirer, et plus il viendra en aide au marché français. S'il retire des fonds de Londres pour les transférer à Paris, il contribuera à un resserrement monétaire dans la première de ces deux villes, tandis qu'il aidera à rendre les transactions plus faciles dans la seconde. Lorsqu'il s'agit de faire mouvoir des sommes telles que celles que nous avons indiquées, on comprend la portée des décisions à prendre.

De nos jours, où les questions politiques et financières s'enchevêtrent parfois au point de se confondre, il est clair que le contre-coup d'opérations monétaires peut se faire sentir sur le terrain diplomatique. Bien que, de certains côtés, on ait une tendance à exagérer, au point de vue des relations internationales, l'importance du facteur économique, il n'en est pas moins vrai que la force financière d'un État est le complément indispensable de sa puissance militaire, et que, dès lors, les gouvernans ne peuvent rester indifférens à ce qui se passe sur ce marché de fonds publics et de capitaux qu'est la Bourse. Là s'échangent à toute heure la marchandise qui s'appelle vulgairement l'argent, scientifiquement le capital monnayé, et cette autre marchandise essentiellement moderne, la valeur mobilière, en laquelle s'incarnent les dettes des États et des sociétés, les actions et les parts d'intérêts des entreprises de toute nature. La hausse ou la baisse des titres, l'élévation ou la dépression du taux de l'intérêt exercent sur l'opinion publique une action considérable. Le ministre des Finances de Russie est à l'heure actuelle, grâce aux disponibilités qu'il n'a cessé de rassembler tant à la faveur d'excédens budgétaires que d'emprunts émis en temps opportun, un des arbitres du marché monétaire européen. Qu'on se figure l'effet que produirait le retrait soudain des centaines de millions de *reichsmarks* qu'il possède à son crédit à Berlin. Sur cette place, où l'élévation des taux indique l'intensité du besoin d'argent, une semblable mesure pourrait provoquer une panique. Ce serait une atteinte bien autrement grave portée aux intérêts allemands que le coup dirigé jadis par Bismarck contre les fonds moscovites, lorsqu'il ordonna à la Banque de l'Empire de les rayer de la liste des rentes étrangères sur lesquelles elle consent des avances. Dans l'arsenal financier moderne, l'arme que fournit une encaisse formidable répartie sur différentes places est une des plus efficaces qui se

puisse concevoir. Il est intéressant de constater que l'empire des tsars est, sous ce rapport, le mieux outillé des États européens.

Pour retrouver une puissance comparable, il faut passer l'Atlantique et examiner la situation de la communauté qui possède une plus grande somme de richesse qu'aucune autre nation du globe. Auparavant, nous dirons un mot de la trésorerie d'une nation dont le nom vient naturellement à l'esprit lorsqu'on a parlé de la Russie, de celle qui fut il y a huit ans son adversaire heureux sur les champs de bataille de la Mandchourie. Le Trésor japonais a généralement un dépôt assez important à la Banque du Japon. Celle-ci, à son tour, remet une partie de cette somme à son agence de Londres, qui la fait valoir et la distribue à cet effet entre un certain nombre de banques anglaises. Parfois elle les emploie à acheter des Bons de l'Échiquier, et ce n'est pas une des moindres curiosités de la finance moderne que de voir un Gouvernement asiatique, qui n'a pris sa place parmi les grandes puissances que depuis un demi-siècle à peine, venir en aide au Trésor du pays dont la suprématie économique a longtemps passé pour un dogme incontesté.

II. — ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Aux États-Unis comme en Russie, le Trésor public, c'est-à-dire celui de la Confédération, est régulièrement détenteur de sommes considérables, au moyen desquelles il exerce une action sur les conditions monétaires des marchés financiers. Mais, contrairement à ce que nous avons vu se passer dans l'empire des tsars, cette action, jusqu'ici, est exclusivement confinée à l'intérieur des frontières. A Washington comme à Saint-Pétersbourg, le secrétaire du Trésor dispose en général d'une encaisse énorme, constituée par l'accumulation d'excédens budgétaires; il a, lui aussi, la responsabilité d'une circulation fiduciaire; et cette responsabilité est plus directe encore, puisqu'il n'existe pas en Amérique d'organisme analogue à la Banque d'État de Russie : celle-ci, bien qu'étant une institution gouvernementale, forme une sorte de tampon entre le public détenteur et le Trésor débiteur des billets de crédit; elle constitue une administration distincte, qui a son capital, ses réserves, sa comptabilité particulière. De l'autre côté de l'Atlantique, les billets éma-

nent directement du Trésor, c'est dans la comptabilité générale de la Confédération qu'ils figurent; les réserves qui en assurent le remboursement sont confondues dans son actif, bien que, depuis le commencement du xxe siècle, un montant déterminé ait été plus spécialement affecté à leur garantie. Nous nous trouvons donc en présence d'une intervention encore plus directe des fonctionnaires dans le mécanisme financier du pays.

La question de savoir comment doivent être gérés les fonds disponibles de la Confédération a été agitée depuis longtemps aux États-Unis. Des volumes ont été écrits sur ce qu'on a appelé la Trésorerie indépendante, c'est-à-dire la gestion des deniers publics en dehors de tout établissement particulier. Le problème se présente, dans la grande République, sous un aspect différent de celui qu'il revêt dans la plupart des pays européens : on ne retrouve pas chez elle cet institut central d'émission, doté de privilèges ou investi d'un monopole, qui est en général le banquier naturellement désigné pour servir de dépositaire aux fonds publics, et même de caissier au ministère des Finances. Là où existe une Banque de France, une Banque d'Angleterre, une Banque de Belgique, rien n'est plus simple que de lui confier la majeure partie, ou même la totalité, de l'encaisse gouvernementale. Aux États-Unis, il avait bien été fondé, à la fin du xviiie siècle, une Banque de l'Amérique du Nord, qui parut alors devoir prendre un rôle prépondérant, et ensuite, en 1816, sous les auspices du président Madison, une Banque des États-Unis, au capital de 35 millions de dollars (182 millions de francs), dont un cinquième fut souscrit par la Confédération. Mais, au bout de peu d'années, elle se vit en butte à l'hostilité du président Jackson et finit par liquider. Depuis lors, aucun établissement n'a reçu de monopole d'émission. Au contraire, la loi fédérale de 1862 a accordé le droit de lancer des billets dans la circulation à toute société qui s'organise conformément à ses prescriptions; à la faveur de cette législation, plus de 7000 de ces banques, dites nationales, fonctionnent et ont une circulation de près de 700 millions de dollars (environ 3600 millions de francs).

La Trésorerie fédérale, de son côté, répond d'une circulation tripartite qui a les origines suivantes : 347 millions de dollars dits *greenbacks* sont des billets émis au cours de la guerre de Sécession, qui eurent alors cours forcé, mais qui sont rembour-

sables en or, aux caisses publiques, en fait depuis les années qui suivirent la fin de la guerre, et en droit depuis la loi de reprise des paiemens en espèces de 1875, confirmée par celle de 1900. A côté de ces *greenbacks* circulent les certificats d'argent, créés en représentation des dollars de métal blanc, qu'il est loisible à chacun de déposer à la Trésorerie de Washington, en demandant en échange les billets fédéraux. Enfin, le Trésor délivre des certificats d'or à tous ceux qui lui confient des dollars d'or : il a même été autorisé, par la loi du 2 mars 1911, à créer des certificats contre dépôt de lingots d'or et de monnaies d'or étrangères, à la condition que ces lingots et monnaies d'or étrangères ne représentent pas plus du tiers de l'encaisse qui garantit le total des certificats en circulation. Ces certificats d'or, émis contre lingots ou monnaies étrangères, ne diffèrent d'ailleurs en rien des autres et sont également remboursables en pièces d'or américaines.

Quelle est la situation du Trésor américain vis-à-vis de ces différens papiers qui portent sa signature? Les certificats d'or sont mathématiquement représentés par un dépôt de dollars ou de lingots en quantité égale à celle des certificats : ils ne sont donc qu'une sorte de récépissé et ne constituent pas, à proprement parler, un engagement. L'article 6 de la loi de 1900 dit textuellement : « Les monnaies ainsi déposées doivent être conservées dans les caisses du Trésor et affectées exclusivement, sans qu'on puisse s'en servir pour d'autres usages, au remboursement à vue desdits certificats. » Elles y figurent à titre de fidéicommis, en *trust*, selon l'expression officielle.

Les certificats d'argent devraient théoriquement n'être aussi que la représentation des pièces de métal blanc immobilisées à Washington : mais le problème se complique ici, parce que les États-Unis ont voulu que tous leurs instrumens de circulation fussent sur le même pied, et que ce résultat n'a pu être obtenu que par l'assimilation des certificats d'argent aux *greenbacks*, qui sont remboursables en or. Dès lors, les certificats d'argent le sont aussi : c'est ce que déclare implicitement la loi du 14 mars 1900, dont l'article 1er porte ce qui suit : « Le dollar, formé de 25 grains 8 dixièmes (1^gr^,86) d'or à neuf dixièmes de fin, est reconnu comme étalon de valeur, et toutes les sortes de monnaies émises ou frappées par les États-Unis devront être maintenues à la parité de la valeur de cet étalon. »

La même loi de 1900 ordonne que le Trésor fédéral conserve toujours une encaisse de 150 millions de dollars, qui, dans la pensée du législateur, s'applique plus spécialement à la couverture des 346 millions de *greenbacks*, et représente une proportion de 43 pour 100 de métal par rapport à la circulation. Si ce chiffre de 150 millions venait à être entamé et à tomber au-dessous de 100 millions, il devrait être émis des rentes fédérales jusqu'à concurrence de la somme nécessaire pour reconstituer cette réserve. Celle-ci est aujourd'hui fort au-dessus de la limite minimum ; au 30 juin 1914, en dehors des 150 millions légaux, le Trésor détenait en effet pour 148 millions de monnaies d'or, de dollars et de certificats d'argent, de billets des États-Unis (*greenbacks*), de billets des banques nationales. Nous ne parlons que pour mémoire des 994 millions de dollars d'or, des 466 millions de dollars d'argent, qui, à la même date du 30 juin 1911, reposaient dans les caves fédérales de Washington. Ce formidable stock de plus de 7 milliards et demi de francs, dont deux tiers en métal jaune, était un simple dépôt aux mains de la Trésorerie. Mais l'encaisse de 148 millions de dollars (770 millions de francs) du fonds général constituait une véritable disponibilité : les montans confiés par le secrétaire du Trésor à ses correspondans s'ajoutaient à ce chiffre.

Nous avons vu que, depuis la liquidation des banques des États-Unis qui, à deux reprises différentes, avaient paru destinées à devenir des institutions d'État, la Trésorerie fédérale gère elle-même ses fonds. Elle le fait de deux façons : elle en garde une partie dans ses coffres, elle dépose l'autre à son crédit chez un certain nombre de banques nationales, préalablement désignées à cet effet. C'est par cette dernière opération que la Trésorerie américaine intervient sur le marché des capitaux : comme les dépôts de cette nature se sont fréquemment élevés à des sommes considérables, l'effet en a été très sensible, et il y a lieu de ranger le secrétaire de la Trésorerie à Washington parmi les personnages dont l'influence est prédominante sur la situation monétaire. La loi de 1864 sur les banques nationales l'autorise à déposer une partie de ses fonds dans les banques, lesquelles doivent lui remettre en garantie un cautionnement d'obligations fédérales ou d'autres titres, agréés en vertu de dispositions postérieures à la loi originaire. En 1879, les dépôts atteignirent jusqu'à 279 millions de dollars. L'énormité de

cette somme provoqua des récriminations, à la suite desquelles, pendant plusieurs années, la moyenne annuelle des dépôts ne dépassa guère 20 millions. Ce ne fut qu'en 1887 que le secrétaire de la Trésorerie Fairchild se préoccupa de rendre à la circulation une partie des sommes accumulées dans les caisses fédérales : il éleva d'un demi à un million de dollars le maximum du dépôt par établissement et compta au pair, et non plus seulement à 90 pour 100, les rentes fédérales destinées à servir de cautionnement. Dès le mois de mars 1888, le Gouvernement avait remis plus de 60 millions aux banques. Mais le successeur de M. Fairchild revint aux erremens antérieurs et réduisit les dépôts à une vingtaine de millions, si bien qu'en 1898 l'encaisse propre du Trésor dépassait 300 millions. En 1901, un revirement se produisit : plus de 100 millions sont distribués aux banques. En 1902, elles obtiennent 150 millions, répartis entre 577 établissemens dépositaires.

Ce fut en 1907, lors de la dernière crise que traversèrent les États-Unis, que les chiffres des dépôts publics dans les banques atteignirent de nouveau un point culminant. Le secrétaire du Trésor Cortelyou n'hésita pas à prendre les mesures qui lui paraissaient commandées par les circonstances : il distribua à un moment la majeure partie de son encaisse aux banques. Il décréta l'émission de bons du Trésor, dans le seul dessein d'augmenter ses ressources en numéraire, d'accroître encore ses disponibilités et d'en remettre de nouvelles quantités aux établissemens chargés à leur tour d'en faire profiter leur clientèle, c'est-à-dire le public. Jamais l'intervention d'un gouvernement sur le marché monétaire ne se manifesta avec plus d'intensité qu'au cours de ce mémorable automne de 1907, qui vit s'écrouler des sociétés importantes, les valeurs les plus sérieuses baisser dans une proportion rarement atteinte jusque-là, et le loyer de l'argent s'élever à des taux invraisemblables. Dans son rapport présenté au Sénat le 2 décembre 1907, M. Cortelyou déclarait que « les transactions les plus importantes du Trésor au cours de l'exercice écoulé avaient été celles qui étaient intervenues entre lui et les banques dépositaires, et que son plus grand souci avait été la façon dont il disposerait des excédens de revenu. » Au 1er juillet 1906, le Trésor avait à son crédit chez les banques 81 millions de dollars; un an plus tard, ce chiffre avait plus que doublé et s'élevait à 167 millions. Au cours de l'été 1907, les

taux d'intérêt sur les places américaines accusant une progression inquiétante, le secrétaire du Trésor décida « de faire chaque semaine à partir du 23 août des dépôts *substantiels* dans les différentes parties de la Confédération, avec l'intention spéciale de faciliter le mouvement d'automne des récoltes. » En dépit de ces nouvelles remises, qui atteignirent 26 millions de dollars, l'argent était de plus en plus rare et de plus en plus cher. La Trésorerie redoubla d'efforts pour conjurer la crise : en quatre jours, elle transféra aux banques 35 millions; elle se contenta, pour garantie de ces dépôts, de titres d'États particuliers, de municipes et de chemins de fer, au lieu des obligations fédérales qu'exigeait la loi. Le 11 novembre 1907, les créances du Trésor atteignaient 226 millions, et, le 27 décembre, 260 millions, maximum de l'année. Un mois plus tard, le chiffre était ramené à 226 millions. L'orage était passé, et la Trésorerie voyait refluer dans ses caisses une partie des sommes qu'elle avait répandues dans le pays. Beaucoup de ses correspondans n'attendaient même pas qu'elle leur adressât une demande pour restituer tout ou partie des fonds qui leur avaient été confiés. A la fin de juin 1908, l'ensemble des dépôts publics était de 149 millions, chiffre dépassant à peine la moitié de celui qui avait été atteint au plus fort de la crise.

Parmi les opérations mémorables accomplies à l'étranger par la Trésorerie des États-Unis, on peut citer le versement effectué au printemps de 1904 pour l'achat du canal de Panama : elle paya alors 10 millions de dollars à la République de Panama et 40 à l'ancienne Compagnie. Cette dernière somme (plus de 200 millions de francs) fut transférée en Europe sans qu'une seule pièce de monnaie fût exportée : des viremens de banque suffirent, et le marché monétaire ne ressentit pas la moindre secousse. Deux ans plus tard, en 1906, les réserves des banques se trouvant très entamées, la Trésorerie leur avait remis des fonds, sous la condition qu'elles feraient venir de l'or de l'étranger : grâce à cette combinaison, une importation de plus de 50 millions de dollars de métal jaune ramena l'aisance sur les grandes places financières de la Confédération.

Ces diverses opérations donnent une idée de l'ampleur des moyens d'action du Trésor américain. C'est une puissance monétaire, dont les moyens d'action s'accroissent lorsque les budgets se soldent en excédent et diminuent dans le cas contraire.

Les dépenses considérables qui se poursuivent pour le canal de Panama ont affaibli sa situation relativement à ce qu'elle était il y a quelques années. Les ministres des Finances qui se sont succédé à Washington ont suivi des lignes de conduite variables, les uns inclinant à ne pas se dessaisir de leur encaisse, les autres mettant libéralement à la disposition du marché la majeure partie de leurs ressources. Cette diversité de tactique n'était pas seulement due à des conceptions différentes du devoir à remplir, mais aussi aux circonstances. Lorsqu'en 1907 le gouvernement du président Roosevelt se trouva en présence d'un marché désemparé, il dut, quelles que fussent ses idées théoriques sur le rôle du Trésor, courir au plus pressé et essayer d'enrayer la panique en multipliant les secours aux banques nationales. Quelle que soit d'ailleurs la politique suivie à Washington, le trait distinctif en est qu'elle demeure strictement américaine : jamais encore le secrétaire du Trésor n'a songé à laisser d'une façon permanente au dehors une fraction quelconque de ses fonds disponibles. Si la diplomatie du secrétaire d'État a des visées qui dépassent de beaucoup les frontières, cependant bien vastes, de la République, elle n'a pas jusqu'ici paru songer à se servir des armes financières qu'elle pourrait brandir et qui seraient d'un calibre supérieur à la moyenne. L'énorme réservoir d'or qu'est la Trésorerie fédérale reste jusqu'ici exclusivement affecté aux besoins de la circulation intérieure.

III. — DÉPÔTS EFFECTUÉS A L'ÉTRANGER DANS UN DESSEIN MONÉTAIRE

A côté de ces Trésors qui accumulent et conservent des ressources importantes en vue d'éventualités politiques ou financières, il en est d'autres qui, par les mêmes moyens, poursuivent un but différent et pour qui la disposition d'une encaisse importante et de crédits de banque à l'étranger constitue le moyen d'assurer la fixité de leur étalon et de régulariser les changes. Tel est le cas de l'Inde, du Mexique, du Brésil, des Philippines ; tel sera demain sans doute celui de la Chine, si elle écoute les avis de certains de ses conseillers financiers qui voudraient la voir adopter une unité monétaire représentée matériellement par des pièces d'argent, mais toujours échangeable contre un certain poids déterminé de métal jaune. Ce système

moderne, qui n'a d'abord été qu'une sorte d'expédient empirique, a peu à peu été érigé en théorie scientifique : il a reçu le nom de l'étalon du change en or (*gold exchange standard*) et il a trouvé sa place à côté de l'étalon d'or, de l'étalon d'argent, du double étalon et de l'étalon boiteux. Il a été appliqué non seulement par les gouvernemens, mais par des banques particulières. C'est ainsi que, grâce à la prospérité de l'Océanie Néerlandaise, la Banque de Java a pu accumuler dans la mère patrie des réserves métalliques, dont une partie, par le jeu naturel des changes, a déjà reflué vers les colonies. Par cette infusion d'or dans leur circulation, celles-ci se trouvent amenées peu à peu au régime de l'étalon boiteux, qui se substitue à celui du change en or, en attendant qu'il soit un jour remplacé par celui de l'étalon d'or pur et simple. Les réserves métalliques étrangères d'une banque d'émission privilégiée jouent, sous ce rapport, le même rôle que celles d'un trésor public. C'est pourquoi le cas de la Hollande est comparable à celui de pays où la régularisation de l'unité monétaire est directement assurée par les soins du Gouvernement. L'histoire de ce qui s'est passé dans l'Inde anglaise depuis vingt ans fera comprendre la portée et le mécanisme d'un système qui tend à se généraliser.

Jusqu'en 1893, la monnaie indienne libératoire était la roupie d'argent, dont la frappe était libre et dont la valeur, comparée à celle de l'or, variait selon les fluctuations du cours du métal blanc. Comme celui-ci avait baissé à peu près de moitié depuis l'époque où la teneur et le poids de la roupie avaient été fixés, le rapport de l'unité indienne à la livre sterling anglaise s'était modifié dans la même proportion : de 2 *shillings* elle était tombée aux environs d'un *shilling*, c'est-à-dire 1 fr. 25 centimes. Les hommes d'État britanniques voulurent mettre un terme à ces variations aussi brusques qu'étendues, qui causaient de grands préjudices au commerce anglais, à l'agriculture indigène, au Trésor indien surtout. Ils commencèrent par suspendre la libre frappe de l'argent, ce qui eut pour effet de relever la valeur de la roupie, puisqu'une monnaie, comme toute autre marchandise, est d'autant plus chère qu'elle est offerte en moindre quantité ; afin de l'empêcher de dépasser le niveau auquel ils entendaient la fixer désormais et qui était la valeur de 16 *pence* de monnaie anglaise (1 fr. 65 environ), ils accordèrent au Gouvernement le droit, qui était retiré aux particuliers, de

frapper le nombre de pièces qu'il jugerait nécessaire pour répondre aux demandes qui lui seraient adressées. Peu de temps après la mise en vigueur de cette législation, le change entre Londres et Calcutta s'établit aux environs de 16 *pence* : il ne s'en est plus écarté. Dès ce moment on pouvait dire que la monnaie indienne, matériellement représentée par des roupies d'argent, avait une valeur invariable en or. Pour mieux assurer cette équivalence, le Gouvernement indien a constitué à Londres deux réserves, celle dite de la circulation et celle de l'étalon d'or. Celle-ci est constituée au moyen des bénéfices que le Gouvernement réalise sur les frappes d'argent, puisque la valeur monétaire des roupies n'a pas cessé d'être supérieure à celle du métal dont elles sont faites. Elle atteignait récemment un demi-milliard de francs, et sert aux autorités indiennes à fournir, à ceux qui lui en font la demande, soit de l'or, soit des traites sur Londres, contre les roupies d'argent ou les billets payables en argent qu'on leur remet. C'est un moyen efficace d'empêcher toute dépréciation de l'étalon monétaire. D'autre part, le Gouvernement a également placé à Londres une partie du fonds destiné à servir de couverture à la circulation des billets indiens. Il se trouve ainsi avoir à sa disposition des sommes considérables : il ne les conserve pas exclusivement sous forme d'or monnayé ou en lingots ; il en consacre une partie à l'achat de consolidés anglais, dont les intérêts viennent s'ajouter au capital déjà réuni. Ces titres jouissant d'un large marché peuvent en cas de besoin être aisément réalisés, transformés en espèces et sont dès lors considérés comme équivalant à ces dernières.

Du chef de ces achats et aussi d'emplois temporaires effectués sur la place de Londres, une action notable est exercée sur le marché monétaire anglais, qui ne verrait pas sans déplaisir ce supplément de ressources lui être retiré. C'est peut-être là une des raisons pour lesquelles l'adoption définitive et complète de l'étalon d'or aux Indes est retardée : le jour en effet où la frappe de l'or et l'échange des billets contre de l'or y seront officiellement décrétés, il faudra expédier en Asie des quantités importantes de métal jaune, ce qui affaiblirait d'autant la situation de la mère patrie. Actuellement, le fait que les autorités financières de Calcutta, de Bombay et des autres métropoles de l'Hindoustan ont à leur disposition des livres sterling ou des

créances susceptibles d'être transformées en espèces suffit pour écarter le danger d'une dépréciation de l'étalon, bien que le chiffre de la circulation des roupies monnayées et des billets indiens soit très supérieur à celui des réserves londoniennes.

Le Brésil, dont la monnaie avait été fortement dépréciée, voulut, il y a quelques années, donner une valeur fixe à son *milreis*, sans lui rendre toutefois celle qu'il avait à l'origine ni même celle qu'il avait conservée pendant une longue période, après qu'il eut été réduit de moitié par rapport au *milreis* portugais, auquel il était primitivement identique. Après diverses tergiversations, il s'est décidé pour un cours de 16 *pence* de monnaie anglaise, soit environ 1 fr. 65 de notre monnaie. Par une coïncidence tout à fait fortuite, cette valeur est identique à celle qui a été assignée à la roupie. Pour arriver à donner au *milreis* cette valeur et la lui conserver, le gouvernement brésilien a eu recours à un procédé qui a été employé également ailleurs et qui paraît devoir devenir classique pour ménager la transition du régime du papier-monnaie à celui d'un étalon métallique, nous voulons parler de la Caisse de conversion. C'est un établissement gouvernemental qui reçoit de l'or et délivre en échange des billets au taux fixé par la loi monétaire. Dans le cas qui nous occupe, la Caisse de conversion de Rio de Janeiro, en échange de chaque poids d'or fin équivalant à celui que contiennent 16 *pence* de monnaie anglaise, délivre un billet de 1 *milreis*, et elle est toujours prête à rembourser ses billets en donnant au porteur le même poids d'or. Elle habitue ainsi le pays à se servir d'un instrument d'échange dont la valeur est immuable, et elle y réussit d'autant mieux que cette valeur se rapproche davantage de celle que le cours des changes avec l'étranger assignait depuis quelque temps à l'unité monétaire, représentée par une masse de billets émis antérieurement. La valeur de cette unité est mesurée par les oscillations du change qui l'expriment en or, ou, ce qui revient au même, en monnaie de pays où règne l'étalon d'or.

Pour assurer la parité de ces billets à cours forcé, de ce papier inconvertible avec celui qui émane de la Caisse de conversion, le gouvernement fédéral a constitué en Europe une réserve métallique, un fonds d'échange, grâce auquel il peut servir les demandes de livres sterling, de francs, de *reichsmarks*, qui se produisent sur le marché brésilien, et empêcher par conséquent

le cours des monnaies étrangères de s'élever au-dessus d'un prix qui dépasserait 1 *milreis* pour 16 *pence*. Inversement, si les offres de ces dernières abondent, le Gouvernement les achète au moyen de billets que la Caisse de conversion est autorisée à créer, jusqu'à concurrence de 900 millions de milreis. De cette façon, il arrête les oscillations dans les deux sens. Il ne serait gêné dans son action que le jour où la limite d'émission de 60 millions de livres sterling (équivalent, à 16 *pence*, de 900 millions de *milreis*) serait atteinte. Il est probable qu'elle serait alors élevée pour la seconde fois, comme elle l'a déjà été, en 1911, de 20 à 60 millions sterling.

Les sommes accumulées en Europe et destinées à ces opérations ne constituent pas, aux mains du ministre des Finances brésilien, une arme de même nature que celles dont dispose son collègue russe. Le remboursement des billets de crédit étant assuré par la Banque de Russie, ce dernier n'a pas à se préoccuper de maintenir par des procédés, dans une certaine mesure artificiels, la valeur du papier qui circule dans l'empire, et peut donc employer à son gré ses dépôts à l'étranger. Le ministre brésilien, au contraire, doit les tenir toujours prêts à servir de régulateurs au change, puisque la grande masse du papier-monnaie n'est pas encore remboursable aux guichets d'un institut d'émission et que, si les porteurs de billets libellés en *milreis* (autres que ceux de la Caisse de conversion) voulaient les échanger contre de la monnaie étrangère, sans y réussir, une dépréciation de ces billets en résulterait infailliblement. Mais le fait n'en est pas moins que le Trésor brésilien est régulièrement créditeur sur des places européennes de sommes qui sont sa propriété. Un ministre, poussé par le désir d'élever la valeur de la monnaie brésilienne et de la rapprocher de son point d'origine, c'est-à-dire 27 *pence*, a voulu en 1910 aliéner brusquement la majeure partie de ces réserves, comptant bien que l'offre soudaine d'une quantité considérable de monnaie étrangère la ferait baisser par rapport au billet brésilien. Cela s'est produit en effet et le milreis s'est élevé un moment à 18 *pence*. Mais le danger de cette politique n'a pas tardé à se manifester, et le successeur de M. Bulhoes est sagement revenu au programme de stabilisation à 16 pence.

Le Mexique a résolu un problème quelque peu différent par un procédé qui n'est pas sans analogie avec celui que nous ve-

nons de décrire. Ici, il ne s'agissait pas de relever et de maintenir la valeur d'un papier-monnaie déprécié ; l'unité monétaire était la piastre d'argent, dont la frappe était libre et à laquelle le président Porfirio Diaz et son éminent ministre des Finances Limantour entendaient donner dorénavant une valeur fixe. La première mesure prise consista à suspendre la libre frappe des pièces d'argent, la seconde à déterminer l'équivalence en or qui leur serait attribuée, et qui fut fixée à 75 centigrammes d'or, c'est-à-dire 2 fr. 58 de monnaie française, ce qui correspond à un prix de 29 *pence* environ pour l'once d'argent fin. Cette valeur conventionnelle de la piastre d'argent peut être maintenue d'autant plus facilement que le cours du métal blanc sur le marché libre est plus voisin de ce prix. Pour effectuer les opérations nécessaires, le Gouvernement mexicain a constitué un *fonds régulateur de la circulation monétaire*, alimenté par les bénéfices réalisés sur la frappe de monnaies, et un fonds à l'étranger, composé de reliquats d'excédens budgétaires antérieurs, de crédits ouverts par diverses banques en Europe et aux États-Unis, et de lingots d'or provenant des mines indigènes et acquis par le Gouvernement. D'après l'article 30 de la loi du 25 mars 1905, qui a organisé le nouveau régime, la partie du fonds régulateur qui est conservée dans la République consiste en monnaie métallique et « exceptionnellement en barres d'or ou d'argent destinées à la frappe, à l'exclusion des billets de banque ou autres espèces. » La Commission du change et de la monnaie, instituée par décret du 3 avril 1905, en exécution de la loi susmentionnée, s'est occupée « d'influencer le marché des changes, afin de maintenir le taux des traites sur l'étranger en rapport avec la monnaie des pays qui sont au régime de l'étalon d'or. » Elle le fit en se préoccupant constamment d'avoir des ressources disponibles au dehors.

Cette intervention gouvernementale n'est pas nécessaire dans les pays où l'or circule librement et est obtenable en échange des billets, parce que, aussitôt que les changes s'élèvent, le métal jaune est exporté par les particuliers. Là où ceux-ci ne peuvent pas le puiser dans la circulation, il faut que l'autorité publique opère des remises qui ont le même effet ; et, pour les effectuer sans difficulté, le Trésor doit au préalable avoir préparé les moyens de le faire, c'est-à-dire être créditeur de sommes importantes sur les places étrangères.

Certaines nations ont, de convention expresse, imposé cette charge à l'institut d'émission. C'est ainsi que la Banque austro-hongroise est, de par un article de ses statuts, tenue de maintenir les changes de la monarchie à la parité de leur valeur en or, bien qu'elle ne soit pas obligée de rembourser ses propres billets en métal. C'est par cette voie indirecte que la valeur de l'unité austro-hongroise, la couronne (1 fr. 05 de notre monnaie), est sauvegardée. La Banque nationale réussit à le faire en ayant recours à des procédés analogues à ceux qu'emploient les Trésors publics de l'Inde ou du Mexique.

Parmi les pays qui sont entrés dans la même voie, nous citerons encore la colonie anglaise des Détroits (*Straits Settlement*). Le gouvernement s'y est déclaré prêt à échanger les monnaies divisionnaires contre de l'or. Dès 1906, il a limité les variations de la piastre locale en annonçant qu'il achèterait des transferts sur Londres à 2 *shillings* 4 *pence* 5/16 et qu'il en vendrait à 2 *shillings* 3 *pence* 11/16, c'est-à-dire qu'il donnerait ou prendrait de la monnaie locale avec un écart de moins de deux pour 100 entre les prix extrêmes. Les bénéfices réalisés de ce chef, aussi bien que ceux qui résultent de la frappe des pièces d'argent, sont versés au fonds spécial de la réserve d'or, qui est gardé à Londres.

Le gouvernement des Philippines a fixé la valeur du dollar des îles en se déclarant prêt à acheter et à vendre des remises sur New-York en échange de la monnaie locale, avec un écart représentant les frais d'expédition des espèces et la perte d'intérêts. La tâche n'a pas été aisée, à cause de l'excédent des importations dans l'archipel, où il y a constamment des demandes de traites sur les États-Unis, tandis que, le mouvement en sens contraire étant beaucoup moins important, les mandats sur les Philippines ne se vendent guère. Il n'en est que plus nécessaire pour le Trésor philippin d'avoir des disponibilités considérables en Amérique.

D'une façon générale, ces organisations tendent vers un but monétaire, tandis que l'objectif des nations qui, ayant l'étalon d'or, se constituent des réserves à l'étranger, est un but financier. Les pays qui ont une monnaie d'argent ou de papier doivent veiller constamment au maintien de la valeur de leur unité monétaire et ne peuvent y réussir que grâce à deux procédés : limiter la circulation des pièces blanches ou des billets

aux besoins de la population ; être toujours prêts à fournir de l'or à ceux qui le demandent en échange de la monnaie indigène. C'est pour remplir cette seconde partie de leur tâche que les gouvernemens accumulent des ressources en dehors de leurs frontières. Le comte Witte l'expliquait dans son rapport au tsar sur le budget de 1893, c'est-à-dire à une époque où le billet russe avait encore cours forcé, lorsqu'il disait : « La concentration dans les mains du Gouvernement d'une masse d'or considérable est d'une importance toute particulière, en présence des efforts tentés plus d'une fois, aux bourses de l'étranger, pour faire baisser le rouble. » Mais il est clair que ce régime est transitoire : le but final auquel tendent les pays qui, sans avoir encore l'étalon d'or, s'efforcent de donner à leur monnaie une valeur fixe, est d'arriver à instituer chez eux légalement l'étalon qu'ils y mettent pratiquement en vigueur. Ce jour-là, ils n'auront plus besoin de réserves métalliques à l'étranger : c'est sur leur propre territoire, aux guichets de l'établissement d'émission, que les billets de banque seront échangeables contre du métal jaune.

Non seulement les pays qui ont établi un régime grâce auquel ils maintiennent une monnaie de papier ou d'argent à la parité de l'or, mais quelques-uns de ceux qui se proposent ce but sans l'avoir encore atteint, sont amenés à constituer hors de leurs frontières des réserves en numéraire. C'est ainsi que le Chili, qui s'efforce depuis longtemps de stabiliser sa piastre, mais n'y est pas encore arrivé, possède en Europe des crédits de banque qui s'élèvent à près de 150 millions de francs, somme sensiblement égale à celle de sa circulation fiduciaire, calculée au change du jour. Celle-ci ne dépasse pas en effet 150 millions de piastres ; et, comme le change actuel n'assigne à la piastre qu'une valeur d'à peu près un franc, il serait aisé d'opérer le retrait de ce papier-monnaie, de ces billets fiscaux, comme on les appelle, et de les remplacer par du métal. L'intervention d'intérêts particuliers et, chez quelques hommes d'État, une fausse conception monétaire, ont empêché jusqu'ici la réalisation d'un programme qui paraît simple. En attendant, le Trésor chilien se trouve au nombre de ceux qui possèdent un avoir appréciable à l'étranger. Il l'a presque entièrement confié à des banques allemandes, vis-à-vis desquelles il s'est engagé à ne pas opérer de retraits avant des échéances lointaines. Il contribue ainsi à

fournir des ressources au marché de Berlin, qui ne dédaigne pas cet appoint, à une époque où le taux d'escompte y dépasse 6 pour 100 et où celui des avances sur titres atteint par momens 8 et 9 pour 100.

La Chine, ou plutôt certains de ses conseillers financiers, envisagent une solution analogue à celle qui a été adoptée de tant de côtés divers. Le problème y est plus difficile et plus compliqué qu'ailleurs à cause de l'immensité du territoire, du nombre des habitans, et de la variété des monnaies en usage. Bien que le Gouvernement impérial ait commencé, il y a quelques années, à frapper un dollar dont il espérait faire le type monétaire, les échanges continuent à se régler au moyen de lingots d'argent, de sapèques, de monnaies et de billets étrangers. M. Vissering, aujourd'hui directeur de la Banque des Pays-Bas à Amsterdam, qui avait antérieurement été appelé à donner son avis sur la question, proposait de commencer par essayer d'unifier la monnaie et de créer une pièce d'argent qui fût acceptée sur le plus grand nombre possible de points du territoire. Une fois que l'usage en serait généralisé, on recourrait au système du fonds d'échange constitué à l'étranger, pour fixer la valeur de cette pièce par rapport aux monnaies d'or.

Parmi les pays qui sont actuellement préoccupés d'établir chez eux l'étalon d'or, on peut citer l'Espagne. M. Navarro Reverter, naguère ministre des Finances, a déposé le 10 décembre 1912 un projet de régularisation du change, qui ne semble pas conforme aux principes consacrés par l'expérience de nombreuses nations. Il aurait dû prévoir la formation d'une réserve à l'étranger, au moyen de laquelle le Trésor eût fourni à ceux qui les réclament des traites payables en or, et fait disparaître, dans un temps donné, la perte de 6 à 7 pour 100 que la *peseta* subit encore par rapport au franc. Au lieu de cela, M. Reverter proposait d'immobiliser à Madrid une certaine quantité d'or et d'émettre des billets spéciaux, dits « de la Banque et du Trésor, » en représentation de cette encaisse. Nous serions étonnés que cette combinaison eût le résultat désiré. Nous la citons comme exemple d'une méthode différente de celle qui a été suivie avec succès en mainte circonstance. Son échec probable sera une démonstration *a contrario* de la justesse du procédé généralement admis. Le successeur de M. Reverter, M. Suares Inclan, paraît d'ailleurs avoir renoncé au projet.

IV. — LES TRÉSORS ENDETTÉS

Nous avons, dans les pages qui précèdent, étudié la gestion de Trésors publics qui sont habituellement détenteurs de fonds, soit qu'ils possèdent une encaisse métallique, soit qu'ils aient des sommes plus ou moins élevées à leur crédit chez les banques nationales ou étrangères. Nous avons montré l'action puissante qu'ils sont à même d'exercer sur les marchés indigènes et parfois sur ceux du dehors. Mais tous ne sont pas dans cette situation florissante, loin de là. Nombreux sont ceux qui, au lieu d'excédens budgétaires, ont en face d'eux des déficits et qui, non seulement n'ont pas à se préoccuper de placer temporairement leurs disponibilités, mais doivent chercher à se procurer des ressources. Chez certaines nations, le déficit est chronique et les amène à recourir à toute sorte d'expédiens. Chez d'autres, il est provoqué par des circonstances exceptionnelles, qui entraînent des mesures passagères, peu différentes d'ailleurs de celles qui sont dues à des causes permanentes.

Les besoins budgétaires se couvrent en général de quatre façons : par des rentes, par des bons du Trésor, par des billets à cours forcé, par des avances que consentent au gouvernement les instituts d'émission. Ces deux dernières présentent du reste de grandes analogies. Nous ne parlons pas des impôts, qui sont la façon la plus immédiatement douloureuse pour les contribuables, mais la meilleure au point de vue financier et moral, de combler les déficits. Nous ne nous arrêterons pas à la pre mière des solutions indiquées, parce que le résultat de la souscription à un emprunt est de faire entrer dans les caisses publiques des capitaux dont l'emploi est généralement déterminé d'avance : ces sommes d'ailleurs ne sont pas remboursables, s'il s'agit de rentes perpétuelles, ou bien ne sont exigibles qu'à long terme, quand les obligations sont amortissables par une série de tirages échelonnés, ou payables en bloc à une date éloignée. C'est sur les émissions de bons du Trésor, de billets de Banque ou d'État qu'il convient de fixer notre attention, parce que ce sont là des modes de se procurer des ressources qui exercent une action déterminante sur la Trésorerie d'un État, aussi bien au moment de leur création qu'à celui de leur remboursement.

L'aliénation de Bons constitue le procédé classique au moyen duquel un Trésor réunit des fonds immédiatement disponibles. Ils correspondent à deux ordres d'idées différens, suivant qu'ils sont émis, au cours d'un exercice budgétaire d'ailleurs équilibré, pour fournir à l'État les sommes dont il peut avoir besoin pendant quelques mois, au début de l'année, si les débours marchent d'une allure plus rapide que les recettes, ou qu'ils sont au contraire destinés à lui procurer des ressources jusqu'à une date beaucoup plus reculée. Certains États, qui éprouvent de la peine à émettre des emprunts consolidés, recourent d'une façon chronique au fâcheux expédient de la Dette flottante et entretiennent une circulation constante de bons du Trésor, à échéances plus ou moins lointaines. Ils les négocient tantôt à l'intérieur des frontières, tantôt à des banquiers étrangers. Nous pourrions citer le Portugal comme l'un des pays qui font l'usage le plus immodéré de cet expédient. Depuis un demi-siècle, il a presque constamment, de ce chef, un chiffre très élevé d'engagemens, qui n'a diminué, à de rares intervalles, que lorsque des circonstances favorables permettaient au Gouvernement de placer sur les marchés anglais, français ou allemands des rentes et de rembourser une partie des bons. Mais, au bout de peu de temps, ceux-ci ne tardaient pas à reparaître. Depuis la proclamation de la République, la quantité s'en est multipliée. Beaucoup ont trouvé leur chemin dans le portefeuille de la Banque de Portugal, dont la circulation est viciée par la présence de cet élément dans l'actif de son bilan. D'après les derniers renseignemens que nous avons pu recueillir, le Trésor portugais devait à la Banque environ 25 millions de *milreis*, avait émis des bons pour 90 millions, au total 115 millions, c'est-à-dire, au change du jour, environ 575 millions de francs. Il devait en outre d'assez fortes sommes à la Caisse des dépôts et au Mont-de-Piété. C'est une lourde charge pour un pays qui compte environ 5 millions d'habitans. La Belgique, dont la gestion financière ne paraît plus être aussi sévère qu'elle le fut jadis, recule devant la consolidation de sa dette et émet des centaines de millions de bons du Trésor, qu'elle devra un jour rembourser au moyen d'une émission de rentes.

Si l'on doit critiquer les nations qui en temps ordinaire abusent de ces opérations de trésorerie, on ne saurait se montrer aussi sévère pour celles qui y ont recours en temps de guerre.

Ici le procédé est devenu classique, et non sans raison. Les époques de trouble ne sont pas favorables au placement de rentes consolidées, qui ne peut guère se faire alors qu'à des taux anormaux. L'État semble donc avoir avantage à s'engager à payer un intérêt élevé pour une courte période, au bout de laquelle, la paix étant rétablie, il pourra liquider sa dette en émettant un emprunt dont les conditions seront moins onéreuses. C'est ainsi que la Russie se procura les premiers fonds nécessaires à la campagne contre le Japon par la vente, au printemps de 1904, de 800 millions de francs de bons 5 pour 100 à l'échéance de cinq ans. Les porteurs de ces bons ont été remboursés au moment de l'émission de l'emprunt 5 pour 100 de 1906, à la souscription duquel ils eurent un droit privilégié.

L'Italie, en 1912, pour couvrir en partie les frais de la guerre libyenne, a créé 300 millions de *lire* (francs) de bons 4 pour 100 à l'échéance de cinq ans, qui ont été acquis en presque totalité par un syndicat de banques indigènes. D'après l'exposé que M. Tedesco, ministre du Trésor, a soumis le 7 décembre 1912 à la Chambre des Députés de Rome, il comptait rembourser ces bons au moyen d'excédens budgétaires et éviter ainsi de rouvrir le Grand Livre de la Dette publique. Toutefois, comme, selon des nouvelles récentes, une nouvelle émission de bons vient d'avoir lieu, la consolidation de tout ce passif au moyen d'une création de rentes paraît inévitable. Si néanmoins l'espoir du ministre se réalisait, cette solution du problème aurait été la plus élégante de toutes, puisqu'elle aurait couvert les dépenses d'une guerre sans augmenter d'une façon définitive le capital de la Dette.

Au cours de la guerre balkanique qui a éclaté en octobre 1912, les belligérans ont eu recours à l'émission de bons du Trésor. La Turquie avait déjà, pour les besoins de la campagne engagée contre l'Italie depuis l'automne de 1911, négocié à plusieurs reprises des bons, que des groupes de financiers français et allemands avaient souscrits. Le total des engagemens qu'elle a contractés de ce chef, en y comprenant sa dette en compte courant chez la Banque Ottomane, tenue de par ses statuts de faire certaines avances à la Porte, approche de 300 millions de francs. La Bulgarie avait émis des bons, pour 40 millions de francs, dès le printemps de 1912; elle en a négocié encore autant au mois de décembre. Elle a en outre créé des délégations d'une

nature spéciale, à échéance indéterminée, destinées à payer les réquisitions militaires opérées au cours de la campagne. La Serbie a procédé à des émissions semblables. La Grèce s'est fait consentir une avance par un syndicat composé de la Banque nationale d'Athènes et de banques françaises et anglaises.

Les émissions de billets à cours forcé sont l'un des systèmes auxquels les gouvernemens ont le plus volontiers recours, parce qu'il est le plus aisé à pratiquer. Il n'exige en effet le concours d'aucun tiers : une décision arbitraire, mais souveraine, de l'État suffit pour imposer à chaque citoyen l'obligation d'accepter en paiement le papier-monnaie, tandis qu'un bon du Trésor ou un titre de rente (sauf les cas extrêmement rares d'emprunt forcé) ne peuvent s'aliéner que s'ils trouvent des acheteurs. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de ces créations de billets, qui ont été fréquentes dans le passé et qui font encore aujourd'hui partie du système monétaire de bien des pays. Nous rappellerons seulement que, pour se rendre compte de la situation d'un Trésor public, on doit mettre à son passif les billets au porteur qu'il a lancés dans la circulation, ou ceux qu'il a fait créer à son profit par une banque. Ils apparaissent de deux façons différentes dans les écritures de l'établissement qui les revêt de sa signature : ou bien ils sont portés dans un chapitre spécial, qui mentionne le fait qu'ils ont pour origine une avance à l'État; ou bien ils restent confondus dans la masse de la circulation qui figure à la charge de la banque. Celle-ci, d'autre part, inscrit à son actif la créance qu'elle a sur le Trésor, à partir du moment où elle s'est endettée pour lui. Parfois les deux espèces de billets, c'est-à-dire ceux que l'État crée directement et ceux que les banques émettent pour son compte, existent simultanément : c'est ainsi que le Trésor italien, à plus d'une reprise, avait fait usage du droit qu'il a d'obliger les banques d'Italie, de Naples et de Sicile à procéder à des émissions pour son compte, en même temps qu'il maintenait en circulation ses propres billets, dont le montant s'élève aujourd'hui à 500 millions de lire. En Grèce, la Banque Nationale, sur une circulation d'environ 225 millions de drachmes, en a émis pour compte de l'État 61, qui figurent à son bilan sous une rubrique spéciale du passif. Une créance sur l'État de même importance est inscrite à l'actif.

D'une façon générale, il est essentiel de connaître la nature

exacte des rapports du Trésor avec les instituts d'émission. Beaucoup de gouvernemens se font consentir des avances, en échange du privilège qu'ils octroient; la Banque de France a fourni 200 millions, remboursables à l'expiration de sa concession, le 31 décembre 1920; la Banque d'Espagne prête au royaume 150 millions de *pesetas* jusqu'en 1921; la Banque d'Angleterre avance à l'Échiquier 11015100 livres sterling, aussi longtemps que le Parlement ou elle-même ne dénoncent pas la charte de 1844, ce que chacune des deux parties a toujours le droit de faire, moyennant préavis d'une année. La Banque d'Autriche-Hongrie est à découvert, vis-à-vis de la Cisleithanie et de la Transleithanie, de 60 millions de couronnes; la Banque de Roumanie a versé au gouvernement 15 millions de *lei*, dont le remboursement a commencé; la Banque du Japon a consenti au Trésor une avance permanente de 22 millions de *yen*. Ailleurs, le Gouvernement a le droit de réclamer aux banques un prêt d'un montant déterminé par les statuts, sans que ce prêt ait le caractère d'une avance permanente: tel est le cas en Italie, en Turquie. Dans d'autres pays, on prévoit le chiffre maximum des bons du Trésor que l'établissement peut être tenu d'escompter : en Belgique, il est fixé à 20 millions de francs, en Hollande à 15 millions de florins, sans intérêt. Là où il n'a point été édicté de maximum, ces escomptes de bons du Trésor atteignent parfois des sommes excessives : tel est aujourd'hui le cas du Portugal; tel fut, à un moment donné, celui de l'Espagne, où la Banque, après la guerre contre les États-Unis, se trouva créancière des divers ministères, en particulier de ceux des Finances et d'Outre-Mer, pour près d'un milliard de *pesatas*. De toute manière, il est nécessaire de tenir compte de ces avances lorsqu'on veut établir le bilan d'un Trésor; là où il a contracté une dette vis-à-vis des banques, vis-à-vis des porteurs de bons ou de billets d'État, le chiffre doit en être déduit de l'actif avant qu'il puisse être question de disponibilités véritables.

V. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Les problèmes soulevés par les opérations de trésorerie auxquelles se livrent les États modernes, sont de nature complexe et peuvent donner lieu à des difficultés singulières, qui se rattachent à la question des droits et des devoirs des neutres, en

cas de guerre, au point de vue des transactions financières des belligérans. Récemment soulevée à la Société d'Économie politique de Paris, elle y a donné lieu à des débats intéressans, dont la conclusion a été qu'il convenait de laisser la plus grande liberté possible aux nations qui ne sont pas engagées dans la lutte. En tout cas, nous sommes ici sur un terrain où la responsabilité du gouvernement n'est pas entière ; on conçoit qu'à la rigueur il puisse s'opposer à l'émission publique, sur son territoire, d'un emprunt, bien qu'il n'existe guère, à notre connaissance, de textes de loi formels qui autorisent cette intervention. Mais de quelles armes dispose-t-il pour empêcher des banquiers ou des particuliers d'acquérir des titres d'un État étranger, en particulier les bons que pourrait émettre le Trésor de cet État? L'organisation moderne des marchés financiers a rendu le capital monnayé plus fluide que jamais. L'adoption de l'étalon d'or, en droit ou en fait, par la plupart des grandes nations modernes, diminue beaucoup les risques d'emploi de fonds au dehors : jointe à la merveilleuse facilité des communications de toutes sortes, elle abaisse les barrières et permet à ceux qui désirent emprunter de frapper à bien des portes qui leur étaient jadis fermées. Si les conditions du prêt sont avantageuses, si le taux offert est élevé, les garanties suffisantes, le banquier sollicité conclura l'opération, à moins qu'il ne juge que des raisons de haute politique la lui interdisent. Souvent d'ailleurs, ce n'est pas directement entre le débiteur et le créancier que les négociations se poursuivent : nous avons vu récemment des banques suisses, qui avaient escompté des bons du Trésor hongrois, les offrir à leurs correspondans français. Des bons japonais, souscrits à Londres en 1904 et en 1905, avaient été apportés à Paris par des financiers anglais. C'est ainsi que, sur une même place, il arrive que se négocient concurremment des obligations portant la signature des adversaires qui sont aux prises. Il est de notoriété publique que la Turquie, au cours de l'année 1912, a recueilli des fonds en France et que, à la même époque, la Bulgarie, sans réussir à y émettre le grand emprunt qu'elle projetait, obtenait une avance partielle, qui a été doublée après la signature de l'armistice de Tchataldja. Des bons serbes ont trouvé leur chemin dans les portefeuilles français. La Grèce, qui avait émis un emprunt « de prévision » dès 1910, avait commencé les hostilités avec une encaisse particulièrement bien

garnie : elle a cependant dû, vers la fin de l'année 1912, demander de nouveaux subsides à ses banquiers. Nous ne voudrions pas garantir qu'aucun bon autrichien n'ait été escompté au moyen de fonds appartenant à des Français. En tout cas, beaucoup de nos compatriotes ont des comptes ouverts en Belgique et en Suisse ; ils ne sont pas en mesure d'empêcher les banques de Genève ou de Bruxelles de se livrer à des opérations qui ont pour résultat d'employer leurs dépôts à alimenter les caisses de la Triple-Alliance.

Nous citons là quelques exemples pris au hasard parmi ceux que fournit l'histoire contemporaine. Les engagemens à court terme des Trésors publics constituent aujourd'hui une sorte de monnaie d'échange fort appréciée des banquiers et qui circule d'une façon incessante sur les principaux marchés. Non seulement ces bons se vendent et s'achètent, mais ils servent de garantie à des avances temporaires que l'on appelle en termes techniques des *pensions*, et auxquelles de grandes sociétés, telles que les compagnies de chemins de fer, d'assurance, de navigation, consacrent régulièrement des sommes importantes. C'est ainsi que, à l'heure où nous écrivons, il se trouve dans les portefeuilles parisiens une carte d'échantillons de bons du Trésor des pays les plus divers, de cantons, de villes, jusqu'à ceux du Congo, récemment émis, au taux de 5 pour 100. Les États modernes voient dans cet élargissement du marché de leurs obligations à court terme une raison de les multiplier. Ils dissimulent souvent par ce moyen une situation, que l'émission de rentes consolidées ferait apparaître plus brutalement aux yeux des contribuables.

C'est un phénomène nouveau que la diffusion extrême de ces valeurs émises par les Trésors publics, qui ne cherchent plus exclusivement leurs acquéreurs, comme autrefois, parmi les nationaux. Il y a quelques semaines, le ministre des Finances autrichien, M. de Zaleski, répondant à un député qui lui reprochait d'avoir traité avec des banques américaines, déclarait, à la tribune du Parlement, que « l'argent a un caractère international et que peu importe le côté d'où il vient. » Cette assertion est significative dans une pareille bouche et à un semblable moment. De nombreux exemples empruntés à l'histoire en démontrent l'exactitude ; mais elle n'avait pas encore revêtu le caractère officiel qui vient en quelque sorte de la consacrer. Quelles

seront les conséquences de cet état de choses au point de vue des relations des peuples entre eux? Les liens qui les unissent en seront-ils fortifiés, ou bien l'esprit particulariste viendra-t-il réagir contre cet internationalisme économique, qui peut paraître aux esprits ombrageux une menace pour l'indépendance et une atteinte à la dignité de la nation? Nous ne chercherons pas à répondre aujourd'hui à ce point d'interrogation. Nous sommes en présence de l'un de ces courans créés par le développement du capitalisme moderne qui ont une force singulière et contre lesquels il est malaisé de lutter : ils sont une conséquence de l'évolution industrielle, de la floraison luxuriante des sociétés anonymes, de l'expansion des grandes institutions de crédit. Le besoin d'activité de ces organismes puissans, qui détiennent des milliards, les conduit à faire couler le Pactole dont la source est entre leurs mains, vers les régions où il fera lever les moissons les plus abondantes, c'est-à-dire là où le capital trouvera sa plus large rémunération. C'est presque une loi d'attraction ou d'équilibre physique qui appelle les flots fécondans là où le besoin s'en fait le plus vivement sentir.

Nous sommes les premiers à reconnaître que d'autres causes peuvent contrarier ou retarder l'effet de celles que nous venons de décrire: mais, quelle que soit leur puissance, elles n'agissent que pendant un temps. Nous verrons de plus en plus, en dépit même des législations hostiles, les capitaux se distribuer à la surface du globe selon la loi de l'offre et de la demande, et renverser à un moment donné les barrières qui auraient été élevées entre les nations. Celles-ci d'ailleurs contribuent, inconsciemment peut-être, à accélérer ce mouvement par les tentatives incessantes qui se font pour unifier les lois commerciales. Nous avons déjà parlé de l'importance qu'a dans la matière l'étalon monétaire : à mesure qu'un plus grand nombre de peuples reconnaissent l'or comme seul métal libératoire, susceptible d'effectuer tous les paiemens, une simplification extrême se produit dans les échanges internationaux, autrefois compliqués et souvent arrêtés par la diversité des législations monétaires. Un rouble russe, un *yen* japonais, un dollar américain étant aujourd'hui des poids d'or certains et invariables, le négociant français qui expédie des marchandises à Pétersbourg, à Tokio ou à New York, n'a aucune inquiétude à concevoir sur la qualité du paiement qui lui sera fait, ni sur la possibilité pour lui de con-

vertir les espèces qui lui seront remises en monnaie française. De nouvelles facilités sont données chaque jour aux échanges : par deux fois les délégués des principales nations du globe se sont réunis à La Haye pour essayer d'unifier les règles qui président à la création et à la négociation des lettres de change et des chèques. Nous ne mentionnons que pour mémoire les conventions postales et télégraphiques qui ont depuis longtemps aplani les voies entre les peuples et qui contribuent tant à multiplier les communications.

Tous les progrès réalisés dans le transport des marchandises, des individus, de la pensée elle-même dévorant en quelques secondes des espaces qui ne sont plus limités que par les dimensions du globe, accroissent naturellement la mobilité des capitaux et leur inspirent cet amour des voyages qui est aujourd'hui si développé chez les humains. A peine un chemin de fer est-il ouvert en Chine, aux Indes, en Afrique, que les indigènes, jaunes, rouges ou noirs, se précipitent dans les voitures et satisfont ainsi un besoin de locomotion qui n'est pas l'apanage des seuls hommes civilisés. Il en est de même pour les espèces monnayées, pour les lingots d'or et d'argent, que de faibles variations du change promènent à travers les océans, d'un continent à l'autre, pour les capitaux qu'elles représentent et qui eux aussi, avec plus de facilité et de rapidité encore, au moyen d'une lettre, d'un télégramme ou d'un câble, émigrent d'un bout à l'autre de la terre. Les statisticiens sont impuissans à nous renseigner sur le volume des transactions de cette nature qui s'effectuent journellement; mais nous pouvons affirmer qu'il ne cesse de croître. Il grandit, non seulement en proportion du développement du commerce extérieur qui est en augmentation régulière chez la plupart des nations, mais aussi en raison de l'activité financière toujours bouillonnante qui se manifeste sur les divers marchés du monde : elle a pour alimens des dettes publiques, dont le total se gonfle chaque année, les actions et obligations des sociétés particulières, enfin l'ensemble de ces disponibilités qui tendent de plus en plus à se concentrer dans les banques, où elles servent à l'escompte et aux avances à court terme. Dans cette dernière catégorie viennent se ranger les encaisses des Trésors publics, appelés à jouer sur ce domaine un rôle d'autant plus important qu'ils disposent de ressources plus considérables.

L'extension des attributions de l'État, qui est un des caractères de l'évolution des sociétés modernes, tend à faire passer par ses caisses des sommes de plus en plus fortes. Nous avons montré quelques-unes des conséquences de ce phénomène, dont l'intensité, selon toute vraisemblance, ira plutôt en augmentant qu'en diminuant. Il est un de ceux qui démontrent les progrès que fait chaque jour ce que l'on peut appeler l'internationalisation des intérêts. On eût bien étonné nos pères en leur disant qu'au xxe siècle les plus grands empires ne craindraient pas de laisser une partie de leurs trésors de guerre en dépôt à l'étranger, parfois même chez des nations dont rien ne prouve qu'elle ne seront pas leurs adversaires de demain. Certes, ces dépôts ne courent point de risques sérieux; la rigueur des engagemens commerciaux, la facilité de rapatriement des sommes déposées même en des points très éloignés sont telles, qu'un crédit de banque peut presque être considéré comme l'équivalent d'une encaisse métallique détenue par le propriétaire des fonds. Mais nos observations n'eussent-elles d'autre résultat que celui d'attirer l'attention sur un état de choses nouveau, sans analogie dans l'histoire des siècles passés, qu'elles ne nous paraîtraient pas inutiles. Elles indiquent une fois de plus la tendance des peuples modernes à étendre leur activité économique au delà de leurs frontières : ce ne sont pas seulement les particuliers qui placent au dehors une partie de leur fortune, mais les Gouvernemens eux-mêmes qui se trouvent amenés à suivre cet exemple et à donner des argumens à ceux qui espèrent que ce chevauchement d'intérêts, ces rapports incessans, même bornés au champ des intérêts matériels, assureront une détente durable dans les relations internationales. C'est une vérité dont sont certainement pénétrés les diplomates qui se sont réunis à Londres à la fin de l'année 1912, et qui, dans les graves discussions d'où doit sortir un remaniement de la carte de l'Europe Orientale, ne sauraient oublier la situation financière des États qu'ils représentent.

RAPHAËL-GEORGES LÉVY.

REVUE LITTÉRAIRE

LA PRAIRIE ET LA CHAPELLE (1)

Borville est un village de Lorraine, entre Épinal et Lunéville, non loin de la forêt de Charmes ; un village pieux : des statuettes de la Vierge protègent les portes des maisons. A Borville demeurait, au commencement du siècle dernier, Léopold Baillard, « père de trois prêtres. » En 1821, l'aîné, qui s'appelait aussi Léopold, fut nommé curé de Flavigny-sur-Moselle, et ses deux frères, l'un François et l'autre Quirin, furent, peu de temps après, nommés dans des paroisses toutes proches.

Les trois Baillard, hommes de rêve et d'action, bouleversèrent le pays. Animés d'un grand zèle religieux et dominateur, ils restaurèrent, sur la colline de Sion, le sanctuaire et le culte de Notre-Dame. Ils fondèrent un institut de frères et une congrégation de religieuses : la colline fleurit de pensée divine et de prospérité. Ils cédèrent à la double ambition qui les excitait : une ambition d'apôtres ardens et une ambition de paysans qui élargissent leur domaine. Ils engagèrent de folles dépenses ; et ils allaient trop hardiment à la faillite, quand l'évêque de Nancy, prudent, les avertit et leur commanda de faire, à la Chartreuse de Bosserville, une retraite un peu calmante. L'évêque, en outre, dispersa les frères et les religieuses. Et voilà détruite l'œuvre des Baillard.

L'œuvre, non l'énergie des Baillard. Une ferveur si bien allumée

(1) *La colline inspirée*, par Maurice Barrès, 1 vol. in-18 ; Émile-Paul.

ne va pas s'éteindre : il y a, pour la nourrir, tous les sentimens les plus divers, anciens et nouveaux, ceux qui couvent depuis des siècles comme les grosses bûches d'un foyer, ceux qui flambent comme des fagots sans cesse jetés sur un feu profond. Sorti de la Chartreuse et dégagé de sa pénitence imparfaite, Léopold Baillard ne se soumet aucunement ; et il exaltera le vif entrain de ses deux frères.

Il est éperdu, quelques jours. Mais on lui a parlé de Vintras, l'extraordinaire bonhomme Vintras, absurde et malin, qui a fait tous les métiers, le métier d'enfant trouvé, celui de commis libraire et d'ouvrier tailleur, de marchand forain, de domestique, de garçon de café, de relieur, et qui, ayant reçu la visite de saint Michel archange, s'est pour finir établi thaumaturge. Vintras, à Tilly-sur-Seulles, multiplie à foison les miracles, devient le prophète Élie réincarné, l'organe de Dieu, annonce un christianisme imprévu et prodigieux, lance des paroles de terreur et d'extase.

Léopold Baillard était, sans le savoir, une âme en peine d'hérésie ; il avait le tempérament de l'aventure : et il lui manquait seulement la doctrine. Vintras la lui donna. Dangereux cadeau ! Et Léopold Baillard, en Lorraine, promulguera passionnément la doctrine de Vintras. Il fondera une petite église. Il réunira autour de son erreur enchantée un troupeau de fidèles que touche son éloquence et que tourmente son prestige. La colline de Sion frémira d'espoir et de révolte. Elle méprisera l'autorité de l'évêque, l'autorité de Rome. Il y aura un duel d'influence, une rivalité acharnée, entre ces deux puissances : l'aguichant désordre que les Baillard susciteront dans les esprits, dans les cours, et l'ordre qu'impose infailliblement l'Église. Il y aura une belle démence ; il y aura du scandale. Il y aura, sur la colline, des idées ridicules, parées de mots splendides, et qui mèneront des cavalcades de Sabbat. Il y aura des polémiques de Dieu et du Diable ; il y aura des batailles, des brutalités ; il y aura d'ineptes et poignans martyres, il y aura de la frénésie.

Les Baillard seront excommuniés. Le village, qui les a favorisés de sa complaisance, les reniera, les insultera, les tournera en dérision, les lapidera. Puis, en 1870, la Guerre ! Et Léopold Baillard, devant les calamités, se réjouira : le règne du Bien doit naître (selon Vintras) de l'excès du Mal. Mais, quand se retire l'ennemi, le Bien n'est pas né. Le vieux Baillard estime que le Mal était anodin. Et le vieux Baillard languit désespérément. Il meurt, âgé de plus de quatre-vingts ans ; avant de mourir, il abjure son hérésie.

Voilà, en résumé, l'anecdote que, dans *La colline inspirée*, raconte M. Maurice Barrès.

Anecdote vraie. Et récente : le vieux Baillard est mort en 1883. Autour de la colline, là-bas, le souvenir des hérésiarques dure encore; mais il diminue. L'oubli aura d'autant plus vite raison des Baillard qu'on évita de parler d'eux au moment où leur nom suffisait à évoquer des repentirs : les repentirs de ceux qui, ayant suivi les Baillard, s'étaient dressés contre l'Église et les repentirs de ceux qui, ayant bafoué les Baillard, ne savaient plus s'ils n'avaient pas offensé la miséricorde. Il est tombé sur la mémoire des prêtres inquiétans un étrange silence, composé de vergogne et de pitié. L'auteur de *La colline inspirée* entendit, enfant, leur mention passer dans les causeries. Et l'on n'insistait pas; on éludait le détail. Aujourd'hui, une demoiselle septuagénaire avoue qu'étant jeune fille et descendant, par une chaude après-midi, la côte de Sion, elle a vu un homme et une femme, près de la route, bêcher les pommes de terre. L'homme avait un pantalon de treillis, comme en ont les soldats à la caserne, et un vieux chapeau de paille; la femme, une jupe courte : et, l'un et l'autre, les pieds nus dans des sabots. Ils saluèrent la jeune fille et M. Magron, curé de Xaronval, oncle de la jeune fille et qui l'accompagnait. La jeune fille dit au curé : « Ils vous ont salué, mon oncle, comme des gens qui vous connaissent... » Et M. Magron répondit : « C'est le grand François et la sœur Euphrasie. Je n'ai pas voulu m'arrêter; mais, tout de même, ça m'a fait quelque chose... » Sur cette rencontre furtive, un demi-siècle s'est tassé. Puis interrogez, là-bas, les vieilles gens et les jeunes : vous n'aurez rien que d'évasif ou d'ignorant. Et ainsi se perdait la singulière et condamnable renommée des Baillard.

L'auteur de *La colline inspirée* cherchait en vain les Baillard, dans tout le pays. Il les cherchait avec une avide curiosité, que nul récit ne satisfaisait : curiosité qu'éveille, chez un psychologue, le cas si surprenant du mauvais prêtre; et curiosité particulière, pour ce Lorrain qui réclame à ses morts le secret de son individualité, c'est-à-dire le double secret de son tumulte et de sa règle. Et les Baillard semblaient perdus, quand il découvrit, à la bibliothèque de Nancy, sous les numéros 1592 à 1635, les papiers des Baillard, correspondance, visions, entretiens, révélations divines, annales, pièces de procédure, prières, livres de comptes, enfin tout un immense grimoire, et qu'il dépouilla.

Bref, c'est de l'histoire, qu'a, cette fois, écrite M. Maurice Barrès. Qu'est-ce, pour lui, que l'histoire?

Sa méthode ? — Son livre, dit-il, est sorti « d'une infinie méditation au grand air, en toute liberté, d'une complète soumission aux influences de la colline sainte, et puis d'une étude méthodique des documens les plus rebutans. »

Je vois (si j'ose ainsi parler) d'ici Gabriel Monod !

Les documens ne rebutaient pas Gabriel Monod ; d'ailleurs, je crois qu'il ne méditait pas infiniment au grand air et je suis sûr qu'il n'aurait jamais soumis à l'influence de nulle colline le choix de ses conclusions. Plutôt, il ne concluait pas.

M. Maurice Barrès a une tout autre idée de l'histoire. Il ne se contente pas d'une collection minéralogique pour témoigner d'un volcan. L'histoire, il la veut fraîche et vivante ; il la veut telle que les documens ne la donnent pas, mais telle que, sur les documens, la ressuscite une imagination très attentive et chaleureuse. A mon avis, il aurait dû citer un peu les documens : on a plaisir à voir où commence et où finit la certitude matérielle, où commence la conjecture ; du moins, j'ai plaisir à le voir et plaisir à voir la conjecture naître et s'épanouir, tandis que ma persuasion l'accompagne de tous ses vœux craintifs et vigilans. Ce n'est pas le goût de M. Barrès. Et, quand Chateaubriand, pèlerin de l'Hellade enturbanée, visitait Argos, le bon Avriamotti, sans génie aucun, lui offrait les services d'une patiente érudition ; mais Chateaubriand l'écartait, disant qu'il n'avait pas besoin de tout ça. M. Barrès a plus d'analogie avec Chateaubriand qu'avec Gabriel Monod ; et il a pris la bonne part.

S'il dédaigne peut-être les petites précautions des érudits, et voire avec un peu de superbe, il ne dédaigne pas la vérité, certes. Son livre est tout plein du désir de la vérité ; son livre est tout plein de vérité. Mais, s'il ne sépare pas le document de la conjecture, c'est (en dépit de l'apparence) que son procédé ne le lui permet pas : c'est amour de la vérité encore, et de l'authentique vérité, de celle qu'on rattrape dans le passé, brûlante et palpitante comme la vie. Cette vérité-là, dans les paperasses qu'ont laissées les Baillard, est morte. L'étincelle qui la peut embraser : l'imagination. Seulement, une imagination qui ne se livre point à ses velléités ; une imagination docile aux réalités et qui réussisse le paradoxe d'unir à la libre intuition l'obéissance la plus dévouée. Il ne faut pas qu'elle invente : il faut qu'elle devine ; et c'est l'invention de la vérité.

M. Barrès qui, autrefois, a formulé (avec quelle délicate maîtrise !) les méthodes du *moi*, se montra ensuite soucieux du *non-moi* et de ses méthodes. Il les employa dans le pur chef-d'œuvre de *Colette Baudoche*.

Encore, là, créait-il, — avec exactitude, mais à sa guise, — et Colette et l'entourage de cette charmante fille. Les Baillard ne dépendent pas de lui; c'est pour découvrir les Baillard qu'il a instauré cette méthode : les documens et la méditation soumise à l'influence de la colline sainte. Il dit : « J'ai surpris la poésie au moment où elle s'élève comme une brume des terres solides du réel. » Et, de même qu'un autre historien nous ferait d'abord assister à son enquête d'archiviste, à son débrouillement de textes, il nous fait assister, lui, à sa « méditation soumise » sur la colline de Sion. Quel prélude !...

« Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse... » Il cite Lourdes, entre le gave et le rocher; la plage mélancolique des Saintes-Maries, Vézelay héroïque, la lande de Carnac, la forêt de Brocéliande, le mont Auxois, « autel où les Gaulois moururent aux pieds de leurs dieux; » Domrémy, avec ses trois fontaines... « Ce sont les temples du plein air... » et « il y a des lieux où souffle l'esprit... » Sur la colline de Sion-Vaudémont, promontoire en demi-lune, les Celtes avaient placé, à l'une des pointes, Rosmertha la déesse, à l'autre pointe le dieu Wotan. La Vierge mère s'est substituée à la déesse : et les seigneurs de Vaudémont bâtirent leur château sur l'ancien sanctuaire du dieu. Les cultes de Rosmertha et de Wotan, jadis, étaient associés. Semblablement, les seigneurs de Vaudémont posèrent leur couronne au front de la Vierge. Et ainsi, « à travers les siècles, la pensée de la montagne s'est déroulée et s'est amplifiée sans que la tradition fût rompue. » Maintenant, le château a disparu; et, en 1793, une bande venue de Vézelise a démoli la statue sainte. Mais, dans les décombres de la colline, les gens du pays ont trouvé une vierge de pierre, qui tient dans sa main l'alérion de Lorraine et qui en amuse l'enfant Jésus ; ils l'ont dressée sur le sol où leurs pères priaient la vierge de Sion : par elle-même et par l'insigne qu'elle porte, elle figure les deux puissances tutélaires de la colline et continue le double rôle séculaire de la chapelle et du château. Telle est, sur la colline de Sion-Vaudémont, la perdurance du passé.

Sur la colline de Vaudémont, à l'automne, la lumière est d'un jaune mirabelle. Par les jours dorés de septembre, les nuages glissent dans un ciel immense. La plaine est plissée, comme de dunes. Il y a des champs, des pâturages, des vignobles, des bois, des labours « où les raies de la charrue font un grave décor ; » et il y a le vent perpétuel, dans un vaste paysage. « Cet horizon où les formes ont peu de diver-

sité nous ramène sur nous-mêmes en nous rattachant à la suite de nos ancêtres. » Ils avaient là leurs travaux, — les conditions du labeur et des journées ne changent pas, — leurs travaux et leur songe : le songe a traversé les siècles et continue. « C'est toujours ici le point spirituel de cette grave contrée ; c'est ici que sa vie normale se relie à la vie surnaturelle. » Un Lorrain qui monte la colline sent des ombres l'accueillir, des ombres qui naissent de son cœur, des ruines et du sol tout chargé de passé, tout chargé d'antique silence. Un Lorrain, ce fut Léopold Baillard : les ombres de la colline l'ont frôlé ; et il a subi le silence de la colline, un silence où des voix soudain s'élevaient et l'adjuraient de glorifier ce lieu sublime, toutes les voix de la colline, récentes, ou anciennes, ou antiques. Et les « dragons du paganisme » l'assaillirent en même temps que les anges chrétiens l'exhortaient.

Ces pages admirables, je les appelais un prélude. Elles sont, en effet, de qualité musicale ; ou bien l'on ne sait quel est leur artifice, pour vous ravir et vous convaincre. On dirait que, du paysage, surgit l'esprit du paysage ; et cet esprit du paysage se réalisera dans les âmes singulières de ces Baillard, de sorte que ceux-ci, tout en gardant leur singularité, nous deviendront évidens et naturels : nous aurons cru les attendre.

Les voici tous les trois. Léopold est le plus chimérique et il est le chef. Quant à ses dehors, un curé de campagne. Un peu lourd, il s'assied, « ses larges mains aux ongles noirs étendues comme mortes sur sa soutane couverte de taches. » Seulement, son regard passe au-dessus des gens avec lesquels il cause ; il a au coin des lèvres un sourire « orgueilleux et acquiesçant, » et ses yeux, sur les gens, opèrent une fascination bizarre : le feu secret qui est en lui lance des flammes invisibles, mais fortes. François : un grand garçon très gai, jovial même et qui vous traite le mystère avec une familière bonhomie. Il a de la repartie et présume qu'il n'est pas de ceux à qui l'on en fait accroire : et puis il est crédule comme pas un. Quand Léopold, de Tilly-sur-Seulles où Vintras l'endoctrine, écrit à la petite communauté, raconte les miracles et toute la thaumaturgie de l'imposteur dont il est dupe, François éclate de rire. Mais il est curieux. Il va donc à Tilly-sur-Seulles, rejoint son frère, connaît Vintras et, comme un autre, cède aux argumens de l'absurdité. Vintras le nomme Pontife de Sagesse. Et, au retour, il annonce qu'il est ce Pontife de Sagesse. Mais, en l'annonçant, il éclate de rire encore : « Vous êtes bien étonnés? Je l'ai été plus que vous ! » Il ajoute : « En voilà, des merveilles ! » Et il n'a aucun doute; mais il admire joyeusement l'imprévu. Il sera plus

entêté que personne et mourra sans confession. Quirin, le cadet, un homme de procédure et d'astuce : le hasard a fait de lui un prêtre ; il passera son temps à tirer son épingle du jeu. Certes, l'esprit de Léopold entrera en lui, l'habitera, mais comme on a vu, autour de Napoléon, des gaillards ordinaires soudain hantés de son génie et qui devenaient des héros de par l'héroïsme d'un autre : et, l'Empereur parti, ces héros d'un jour retombaient dans leur médiocrité. Quirin, de même, par ses chutes, montrera que la mystique était en lui une étrangère qui abuse de l'hospitalité.

Les trois Baillard, prêtres et qui mènent le rêve religieux au delà des confins où le borne la prudence de l'Église, ces grands rêveurs déchaînés demeurent des campagnards de Lorraine. S'ils vont très loin et s'ils vont (comme on dit) au diable, dans l'aventure intuitive, le fond de leur âme, c'est le désir paysan de posséder la terre. Ce désir, on le prend au sol qu'on laboure, on le prend aux sillons droits qu'on trace et qu'on tracerait volontiers plus avant. Les Baillard l'ont pris sur la colline, au point d'être obscurément les émules des seigneurs qui jadis régnaient à Vaudémont. Mais la colline porte le château et la Vierge : ainsi se mêlent, dans leur désir, cupidité, mysticité, en une synthèse déconcertante et vivante. L'auteur de *La colline inspirée* eut l'art très juste de ne leur prêter qu'une petite philosophie. Ce n'est point un système d'idées qui les possède ; mais, leurs bribes d'idées, qui toutes seules ne feraient qu'un désordre insignifiant, le désir les dirige et les compose. Il fallait, pour doser ainsi les divers élémens de ces étranges personnages, une fine justesse d'analyse, une admirable entente de la réalité profonde, sa véritable divination. Et c'est où a réussi l'auteur de *La colline inspirée*, avec une sorte d'habile génie.

Après avoir vu les Baillard aux prises avec leur idéologie fantasque et avec leur extravagance métaphysique, on nous a si bien préparés à eux qu'on peut nous dire sans nous dérouter : « Ils demeuraient les frères de ces robustes garçons de ferme que l'on voit le dimanche, devant l'église, sur la place. Ils étaient la fleur du canton, trois bonnes fleurs campagnardes, sans étrangeté, sans grand parfum ni rareté, mettons trois fleurs de pommes de terre. » Ici, les mots indiquent que l'auteur s'amuse ; et, de ses bonshommes, il fait un heureux croquis. Il y a, dans sa désinvolte gaieté, le contentement de sentir qu'il tient ses bonshommes et qu'il n'a plus à se méfier. Ses bonshommes, les voilà !

Cette jolie aisance est l'agrément de tout ce livre, comme elle en est la prouesse. La difficulté de mettre en œuvre une telle matière où

la théologie se combine avec les instincts paysans, cette difficulté on ne l'aperçoit pas. Au culte du *moi*, souci de naguère, comme s'est magnifiquement ajoutée l'intelligence du *non-moi !*

Quelle peinture, celle-ci ! peinture et du paysage et des âmes ! De Tilly-sur-Seulles et de la compagnie de Vintras, les trois Baillard sont revenus à leur village lorrain, tout occupés, tout infatués de surnaturel. Et ils ont reçu, avec cérémonie, la visite de leurs ouailles. On les a félicités de leur retour ; ils ont parlé, ils ont promis des révélations, Léopold avec un grand air épiscopal, les autres avec des mines averties. Maintenant, le soir tombe ; les gens sont partis et, autour des trois prêtres, il ne reste plus que la douce intimité des frères et des sœurs, humbles, timides et tendres. C'est l'heure de souper ; elle assemble dans la cuisine, auprès des voyageurs arrivés, frère Martin et frère Hubert, sœur Thérèse et sœur Euphrasie, sœur Marthe et sœur Lazarine, bonnes âmes que la tribulation n'a pu effaroucher. Alors : « Comme ils sont contens ! Pour la première fois, depuis la grande dispersion et depuis qu'ils ont formé un nouveau foyer, ils reçoivent leur Supérieur. Autour de la table, sous la pauvre lumière d'une lampe, ils forment une petite société d'amis vérifiés par le malheur. Paysage charmant et singulier que cette tablée de prêtres, de frères et de nonnes, un très vieux paysage. Tous ces gens rassemblés là, avec leurs soutanes fatiguées, leurs robes à lisérés bleus, leurs collerettes, leurs larges manches retroussées et leurs cornettes, font moins penser à des gens d'église qu'à des terriens de l'ancienne France. A leurs traits, à la rudesse de leurs manières, à la franchise salubre de leurs attitudes, on croirait voir un de ces tableaux où le grand artiste Le Nain peignait des paysans du XVIIe siècle, assis autour d'une table avec du vin et des femmes pour les servir. » Déjà le lecteur songeait aux tableaux de Le Nain, quand l'auteur les cite : alors, la vision, déjà complète, a la solidité d'une certitude. Or, toute la longue histoire des Baillard est ainsi peinte dans son atmosphère. Les épisodes se succèdent ; ils sont extrêmement variés, allant du rêve le plus solitaire aux plus violentes bagarres. Et la lumière change, de scène en scène ; elle change, mais dans une atmosphère continuellement la même et qui donne aux différentes clartés une touchante analogie. Nous sommes en un coin du monde, et où la vie peut multiplier ses fantaisies, voire les plus exubérantes, sans échapper à nos regards, qui ne perdent rien d'elle.

Comme naît d'une plante la profusion des feuilles et des fleurs, la quantité de leur dessin, de leurs nuances, l'atmosphère de la colline colore ensemble tous les personnages qui sont nés parmi elle : leur

réunion fait une harmonie. Mais ils ne se confondent pas. Chacun d'eux est particulier. Aucun d'eux ne nous déçoit, pas même cette inquiétante sœur Thérèse qui a, dans l'esprit, « les virevoltes d'un martin-pêcheur, tout bleu, tout or, tout argent, sur un paisible étang de roseaux; » sœur Thérèse qui a les allégresses, les bonheurs, les mélancolies et les douleurs du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver et qui est, comme la nature, sensible au passage des saisons et, dans les saisons mêmes, sensible au passage des heures inégales; sœur Thérèse qui, un beau jour, un triste jour, « se perd dans l'ombre, » comme s'en va dans le crépuscule mourant le sourire d'une journée.

Il n'est pas facile de dénombrer, sans les déranger, sans défaire la combinaison de leur charme et de leur signification, tant de beautés. A louer les unes après les autres, je disloque ce livre qui a l'unité d'un chant, — ou bien, si l'on veut, l'unité de ces villages où les maisons, bâties avec la pierre et la terre de l'endroit,sont de la même teinte que le paysage : de la même teinte aussi, les gens, parce qu'ils travaillent le sol de cet endroit; et leur pensée, à contempler ce paysage, a pris la même teinte.

Mais il faut pourtant signaler les plus émouvantes péripéties de ce roman qui met en branle les plus vifs sentimens de l'âme, l'amour divin, la recherche de l'infini, l'audace de la croyance, la tendresse, la rébellion, le désespoir. Léopold Baillard, illuminé d'erreur, gravit un calvaire de triomphe. Il s'est d'abord élevé très haut dans l'orgueil : et, aux étapes du martyre qu'il a mérité, qu'il accepte, l'orgueil qu'il s'est procuré en route le soutient. A la Chartreuse, où on l'a placé pour qu'il se repentît, les Pères, durant l'office nocturne, et les profès en habits blancs, et les novices aux chapes noires, tournent vers les antiphonaires leurs lanternes et, priant ou psalmodiant, ils intercèdent en faveur de lui; mais, en lui, frémit davantage « l'homme de désir qu'il a toujours été. » Au moment de quitter la Chartreuse, un Père l'encourage, avec de bonnes paroles; mais il répond : — « Comment voulez-vous que j'aie pu trouver la paix ici?... » Au surplus, a-t-il souhaité la paix? Il est une âme de guerre. Et, la guerre, il l'aura.

Quelle angoisse, néanmoins, quand tout l'abandonne! Mais, son angoisse, il la compare à celle qu'endura Jésus dans le jardin des Oliviers. Les fidèles qui le trahissent, ne comptait-il pas sur leur trahison, pareille à celle que l'évangile a notée? Les coqs chantent, de village en village : il comptait bien que les coqs chanteraient, cette nouvelle fois.

Il y a une semaine de la Passion pendant laquelle il subit, comme un halluciné, mais dans la réalité concrète, le détail du supplice divin. Son orgueil le substitue au divin supplicié; son obsession lui présente, ainsi qu'à tant d'hérétiques dans les annales des hardiesses de l'esprit, le parallélisme de son aventure et de l'autre. Sa souffrance lui déroule un nouvel évangile; et il a conscience de vivre, tout pantelant, les symboles de la suprême révélation.

Il est dehors, à tous les vents. On l'a chassé de son petit monastère. Il en est sorti dans une charrette que traînait un âne; et il regardait l'âne, il regardait aussi les gens qui, pour activer la bête, avaient aux mains des rameaux. Il est dehors; une bonne femme vient au-devant de lui, comme cette femme qui s'approcha du Sauveur afin de lui essuyer le visage. Et il entre dans la maison de son exil, de sa défaite, justement à l'heure où Notre-Seigneur expira, un tel jour.

Drames terribles de l'âme, qui arrive par les chemins de la piété au scandale du sacrilège! Et Léopold Baillard mourra dans le giron de l'Église, ayant reconnu sa folie.

Léopold Baillard a entendu, sur la colline de Sion, le dialogue de la Chapelle et de la Prairie : le souffle qui tournoie entre Sion et Vaudémont jette à la Chapelle les rumeurs de la Prairie et à la Prairie le message de la Chapelle. « Je suis, dit la Prairie, l'esprit de la terre et des ancêtres les plus lointains, la liberté, l'inspiration. » La Chapelle répond : « Je suis la règle, l'autorité, le lien; je suis un corps de pensées fixes et la cité ordonnée des âmes. » La Prairie : « J'agiterai ton âme... » Et la Chapelle : « Visiteurs de la Prairie, apportez-moi vos rêves pour que je les épure, vos élans pour que je les oriente... Viens à moi si tu veux trouver la pierre de solidité, la dalle où asseoir tes jours et inscrire ton épitaphe. »

Le livre s'achève sur cette allégorie de la Prairie et de la Chapelle. Et traduisons cette allégorie : c'est le dialogue, ou le conflit, des spontanéités et de la discipline.

Ce grand beau livre, *La colline inspirée*, nous l'avons premièrement examiné du dehors; et puis nous avons tâché d'y entrer peu à peu : maintenant, ne sommes-nous point à son cœur même, à la pensée qui, de là, se distribue dans tous les épisodes?

Spontanéités et discipline : il s'agit de l'individualisme et de ses formes. Et ce n'est pas seulement *La colline inspirée* que voici dédiée à ce problème : c'est toute l'œuvre de cet écrivain, depuis son premier volume et constamment. D'abord, avec le jeune entrain de qui goûte le récent plaisir de la vie, il écartait les barbares et organisait, pour le

moi, une solitude ornée des dépouilles du monde. Sa confiance éconduisait l'usage ancien; dans l'expérience des siècles, il ne consentait qu'à choisir, suivant son caprice, les plus jolis stratagèmes et, principalement, il voulait que le *moi* pût trouver lui-même sa règle toute neuve, pour sa fraîche nouveauté. Il lui ouvrait tout grands les champs du temps et de l'espace, les époques et les villes, les idées, le divertissement des métaphysiques. Il l'invitait aux plus audacieuses conquêtes; et il lui donnait à ravager, pour ses parures, l'amusant univers. Je ne sais si nulle adolescence de l'esprit s'est élancée avec plus de fougue.

Et puis, au bout de son élan, le *moi* butte à une forte muraille. Il l'avait prise pour un horizon, mais au delà duquel s'étendent largement d'autres contrées et des voyages. C'est une muraille, et circulaire, la muraille d'une prison. Le *moi* sait alors qu'il est enclos.

Il examine ses trésors. Et les uns ne lui sont de rien; les autres ne sont pas nombreux. Il se replie sur lui-même et, au fond de lui, comme dans une tombe vivante qui serait lui, trouve ses morts. La muraille où s'est heurté son élan borne ses voyages; ses morts, trouvés en lui, bornent sa méditation. Il examine ses trésors; et les seuls qui ne lui soient pas de rien, les seuls qui ne soient pas une brocante de bazar, ses morts les ont aimés, ses morts les lui ont préparés. Il se flattait d'inaugurer la vie; il la recommence et, plutôt même, — écartons la moindre illusion d'aucun début, — il ne fait que la continuer. Il est captif : et qu'il chante, pour se distraire, sa captivité !

C'est, dans l'œuvre de M. Barrès, un deuxième temps : celui des stances du chagrin

Le prisonnier, plus tard, se libère. Mais il se libère selon cette parole de saint Paul : « Étant lié, je suis libre! » C'est dans la connaissance de ses limites qu'il découvre sa liberté, dans la discipline consentie qu'il assure son indépendance. Il renonce à la vaine apparence d'un infini de mensonge et qui le tentait; son renoncement le dégage. Faut-il, à ce tournant d'une dialectique passionnée, dire que le *moi* se renonce ? Il n'abandonne que du néant et saisit de la vérité. Il avait l'air de se limiter à ses morts; et c'est par eux qu'il se propage au delà de ses propres limites. Le cantique de captivité devient un hymne de libération.

Donc, l'individualisme agrée ses disciplines : les disciplines de ses morts, ses perpétuels parens.

C'est la suprématie de l'autorité sur l'inspiration; c'est, dans *La colline inspirée*, le triomphe de la chapelle sur la prairie. Quand

l'évêque châtie Léopold Baillard, nous plaignons ce dur traitement, — ce traitement qu'il fallait qui fût appliqué à ce fol « pour protéger un plus vaste ensemble. » Et, ensuite, quand Léopold Baillard est excommunié, avec ses dangereuses rêveries, — « ô sagesse de l'Église, qui rejette les Léopold et veut les écraser ! »

Ainsi, l'auteur de *La colline inspirée* n'hésite pas. La discipline est, dans cet ouvrage, plus impérieuse et rude que jamais.

On l'a remarqué sans doute, c'est la prairie, maîtresse d'erreur, qui disait : « Je suis l'esprit de la terre et des ancêtres les plus lointains... » Ainsi, le conseil des morts serait-il périlleux ?

Mais la chapelle répond : « Je suis la pierre qui dure, l'expérience des siècles, le dépôt du trésor de ta race. Maison de ton enfance et de tes parens, je suis conforme à tes tendances profondes, à celles-là mêmes que tu ignores et c'est ici que tu trouveras, pour chacune des circonstances de ta vie, le verbe mystérieux, élaboré pour toi quand tu n'étais pas. »

Donc, la philosophie des morts subsiste ; et l'auteur de *La colline inspirée* n'en relâche rien. Mais, toutes deux, la prairie et la chapelle se réclament des morts. « Les ancêtres les plus lointains, » dit la prairie. Trop lointains ! répliquerait la chapelle.

Les morts, qui marquaient nos limites, nous ont bientôt montré le chemin de notre libération. Mais, de morts en morts, suivant leurs invites, n'irions-nous pas trop loin trop librement ? La chapelle interrompt et coupe la file des morts et la fait partir seulement du point où s'est imposée la certitude : point dogmatique. Aussi disais-je que se resserre la discipline.

A qui obéir ? A la prairie ? « Qu'est-ce qu'un enthousiasme qui demeure une fantaisie individuelle ? » A la chapelle ? « Qu'est-ce qu'un ordre qu'aucun enthousiasme ne vient plus animer ? » Mais : « L'Église est née de la prairie et s'en nourrit perpétuellement, pour nous en sauver. »

C'est la conclusion du livre ; et c'est, aujourd'hui, la conclusion d'une œuvre qui emplit de son incessante recherche vingt volumes et qui n'a pas fini de célébrer ses trouvailles. Beau spectacle, et poignant : une philosophie qui s'est, pour ainsi dire, vécue au long d'une existence passionnément active et pensive ! J'ai pitié d'une thèse immobile et qui bavarde.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE SCIENTIFIQUE

LES TENDANCES ET LES PROGRÈS RÉCENS
DE LA CHIMIE

Le prix Nobel pour la chimie, qui vient d'être décerné à deux de nos compatriotes, M. Sabattier et M. Grignard, a ramené l'attention du public vers cette science, fondée par un des plus grands Français qui furent jamais, Lavoisier. Le développement sans égal, et qu'il faut admirer, de l'industrie chimique allemande, jointe à cette déplorable manie que nous avons sans cesse de nous dénigrer nous-mêmes, — et qui n'est pas autant qu'on le pourrait imaginer une forme de la modestie, — avaient répandu dans tous les milieux cette opinion que la chimie est aujourd'hui une science exclusivement allemande. La haute récompense internationale décernée à MM. Sabattier et Grignard, et qui naguère alla à Moissan, est de nature à détromper sur ce point les gens peu avertis de par ailleurs.

Aussi bien ces réflexions ne sont point dictées par le désir mesquin de délimiter dans la science de ces zones d'influence, séparées par des murailles ethniques, et qui, dans d'autres domaines, créent tant de haines et de folies entre les hommes. La science est une et indivisible parce que les forces qu'elle étudie sont les mêmes en tous les points du vaste univers, et *a fortiori* de ce globule terraqué. Mais ce noble internationalisme qu'elle crée dans l'humanité ne doit pas nous empêcher d'observer que les apports scientifiques des peuples reflètent à leur manière les qualités et les défauts de chacun d'eux. Si impersonnelles que soient les découvertes des sciences exactes, on peut toujours, en refaisant avec eux le laborieux chemin, retrouver l'âme de

ceux qui en furent les artisans. A cet égard, l'histoire de la chimie est caractéristique ; elle nous montre apportant sans cesse des idées nouvelles, et laissant à d'autres le soin et l'honneur de les appliquer et d'en tirer les lointaines conséquences. Le développement de cette science, en ces dernières années, enseigne que notre attitude dans le monde offre, — au moins à cet égard, — une remarquable continuité. Et c'est pourquoi, dans l'industrie chimique, nous sommes à un rang qui n'est même pas le second, bien que la France ait produit ces dernières décades la plus riche moisson de découvertes chimiques qu'on puisse imaginer.

Tracer, même en traits brefs, un tableau complet de la récente révolution de la chimie exigerait des volumes. Il nous suffira ici de choisir et de grouper quelques-uns des faits les plus caractéristiques de cette évolution. Aussi bien une simple gerbe de fleurs ne suffit-elle pas à donner au citadin l'image de la prairie et à lui en faire respirer l'âme tout entière ?

On a beaucoup discuté pour savoir si les sciences sont nées de nécessités pratiques ou de ce besoin désintéressé de savoir qui tourmente les hommes. Pour les sciences mathématiques, la question pouvait se poser, et il est encore des esprits ingénieux que n'a point convaincus la démonstration que fit Henri Poincaré de leur origine utilitaire. Pour la chimie, il n'y a point de doute possible : non seulement elle est née des besoins matériels de l'humanité, mais elle puise encore en eux sa principale raison d'être.

C'est le besoin d'armes et d'ustensiles qui, de Tubalcaïn, le huitième homme après Adam, le fondeur et le forgeron de l'Écriture, *malleator et faber in cuncta genera æris et ferri*, fit le premier des chimistes. Les alchimistes médiévaux étaient, eux aussi, malgré l'auréole magique dont les entourait l'opinion populaire, les serviteurs de la nécessité : est-il rien de plus *pratique* que les deux objets de leurs recherches, le grand œuvre et la prolongation de la vie humaine ; et ne pourrait-on pas voir, dans ces deux pôles des efforts alchimiques, comme une première idée des deux grandes subdivisions qui aujourd'hui contiennent toute la chimie : le second donnant naissance à la chimie organique, et le premier à la chimie minérale ? Si d'un bond nous franchissons la Renaissance et le siècle suivant, ne voyons-nous pas que Lavoisier lui-même n'a fait ses admirables découvertes qu'à la suite de préoccupations industrielles, tantôt à l'occasion d'un concours pour l'éclairage des rues de Paris (1764), qui l'amène à découvrir les lois de la combustion, tantôt à l'occasion d'une étude sur la

valeur marchande des cendres salpêtrées, et d'où sortent ses mémoires sur les sels. De nos jours, c'est tout de même, et nous allons voir que le mouvement chimique est gouverné par des préoccupations pratiques, et qu'on y utilise sur une vaste échelle une foule de phénomènes dont l'explication n'est même pas entrevue, comme cette étrange *catalyse* dont nous parlerons dans un instant.

« Si l'arbre de la science s'élève à des hauteurs inconnues dans le domaine de la pure spéculation, il eut toujours et il continue d'avoir ses racines dans le terrain concret des nécessités humaines. » Il n'est, comme on va voir, rien à quoi cette pensée d'Ostwald s'applique avec autant de force qu'à la chimie.

Si d'ailleurs les prédécesseurs de Lavoisier n'arrivèrent pas à faire de la chimie une science réellement utile, c'est qu'ils s'embarrassaient de spéculations théoriques et d'à priorisme. La gloire du grand martyr de la Terreur fut de voir le premier qu'en ce domaine, les faits priment les systèmes, et qu'il ne convient point de repousser ceux-là quand ils ne cadrent pas avec nos préjugés.

Étrange destinée de la science! Celle-ci n'existe que lorsqu'elle groupe, ordonne et explique les faits par un corps de doctrine, car, comme l'a dit Henri Poincaré, « une collection de faits n'est pas plus une science qu'un tas de pierres n'est une maison; » et pourtant, par une sorte de contradiction, dès que la doctrine est devenue trop forte et veut tyranniser les faits, elle tue la science. Pour que celle-ci puisse vivre et s'épanouir, il faut que la théorie soit la serve toujours obéissante du fait. C'est une de ces vérités qu'il est bon de redire, dans ce temps où l'on veut remplacer le dogmatisme religieux par d'autres qui seraient beaucoup moins logiques; la chimie nous oblige fort à propos à nous en souvenir.

* * *

Le premier objet de la chimie est de réduire toutes les matières sensibles à un petit nombre d'autres substances élémentaires, indécomposables elles-mêmes, nettement caractérisées, et d'où découlent toutes les autres. Le second est précisément de construire par synthèse et artificiellement les corps complexes que nous offre la nature. Le troisième est de construire des substances nouvelles et qui ne sont pas naturellement réalisées. Qu'on me pardonne cette classification, peut-être un peu arbitraire, de la chimie ; elle aura du moins l'avantage de nous fournir un triple fil conducteur, assez commode dans cet exposé.

Aristote croyait pouvoir réduire tous les corps à quatre élémens et ses idées régnèrent, ou peu s'en faut, jusqu'au XVIIIe siècle, mais on sait aujourd'hui que le nombre des corps élémentaires est en réalité beaucoup plus grand. Mais c'est surtout depuis quelques années que la liste des élémens s'est allongée, sans qu'on aperçoive pour cela le moment où on pourra y mettre le trait final. Actuellement, on connaît près de 90 élémens différens. Les élémens le plus récemment découverts l'ont été, d'une part, dans l'atmosphère, où Ramsay notamment trouva en quantité infinitésimale les « gaz rares » dont je parlais dans une récente chronique (argon, hélium, néon, xénon, krypton, métargon), d'autre part dans le royaume nouveau que nous a ouvert le radium et où l'on connaît maintenant un nombre important d'élémens caractérisés (radium, polonium, actinium, émanation du radium, radiums A, B, C, etc.), et enfin dans les terres rares grâce à la spectroscopie.

On sait que les élémens radioactifs ont été découverts par des physiciens, au moyen de procédés complètement étrangers à la chimie classique, et cette irruption en chimie des méthodes physiques, qui a donné naissance à la captivante physico-chimie, est une des singularités les plus notables de l'évolution récente de la chimie. Pareillement, les métaux trouvés dans les terres rares l'ont été par des méthodes optiques et ainsi s'est développée et fortifiée la spectro-chimie, dont nous allons dire d'un mot le principe et qui est, elle aussi, une méthode physico-chimique :

Lorsqu'on porte un corps à l'incandescence et qu'on observe à travers une fente sa lumière dans une lunette convenable devant laquelle on a placé un prisme de verre, on voit que la lumière se trouve étalée suivant un *spectre* qui contient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, dégradées suivant une bande *continue*, si le corps incandescent est solide ou liquide. Si au contraire il est gazeux, le spectre est *discontinu* et il ne contient plus que de fines raies brillantes qui sont toujours placées identiquement pour un même élément gazeux, et dont les positions diffèrent au contraire pour d'autres élémens, si on produit leurs spectres dans des conditions identiques. Tel est le principe de l'analyse spectrale inventée au milieu du siècle passé par Kirchoff et Bunsen, et qui a permis presque aussitôt de découvrir, en portant certains minéraux à l'incandescence dans une flamme, deux métaux nouveaux, le *rubidium* et le *cæsium*. Peu après, Reich et Richter découvraient par cette méthode l'*indium*; Crookes le *thallium*, Lecoq de Boisbaudran le *gallium*, puis le *samarium*, puis tout récemment l'*europium*. Enfin, c'est grâce à elle qu'un de nos plus jeunes et plus émi-

nens chimistes, M. Urbain, a découvert récemment le *néoytterbium*, le *lutecium* et le *celtium*, dans les terres rares où ils existent en quantités si minimes qu'aucune des méthodes chimiques habituelles ne les y pourrait déceler.

Cette prodigieuse sensibilité de la méthode spectrale ne s'applique pas seulement à des masses infinitésimales; elle s'exerce aussi bien sur des objets prodigieusement éloignés. Par elle, Norman Lockyer a découvert dans le soleil l'*hélium* trente ans avant que les chimistes ne le décèlent dans l'air même que nous respirons. Par elle, un simple frisson de l'éther, vient à travers le diamètre des cieux, nous apprendre que les mêmes élémens que les nôtres vibrent dans les lointaines étoiles aux frontières de l'Univers, et nous faire admirer l'unité chimique du monde.

Par elle enfin, nous avons pu déceler dans les astres des corps encore inconnus de nos chimistes, le *nébulum* au fond des froides nébuleuses où germent les soleils, le *coronium* dans l'atmosphère extérieure du soleil. Et c'est pourquoi nous sommes en droit de dire que la liste des corps simples existant sur la terre n'est sans doute pas encore close.

A vrai dire, l'expression corps simple est peut-être impropre pour désigner les derniers termes auxquels parvient l'analyse chimique; le mot « élément » vaut mieux, car il ne préjuge rien sur la nature intime de ce qu'on veut désigner; le radium, dont les mystérieuses transformations aboutissent à la production d'hélium, comme aussi les étranges recherches en cours de Ramsay sur la transmutation tendent à prouver que les prétendus « corps simples, » que les élémens chimiques sont en réalité des êtres fort complexes. J'en reparlerai prochainement dans une étude que je compte consacrer à cette énigme merveilleuse de la transmutation radioactive.

La découverte et la préparation des « élémens chimiques » n'a pas seulement l'intérêt spéculatif qui s'attache à toute connaissance nouvelle. Elle est d'un intérêt puissant pour la société. Toute la métallurgie n'est qu'une préparation d'élémens chimiques à partir des minéraux. Or rien ne prouve que les métaux nouvellement découverts n'auront pas d'ici peu leur métallurgie. Il suffit de se rappeler à cet égard l'histoire de l'aluminium dont le premier kilogramme, préparé il y a un demi-siècle, revint à un prix fabuleux et qui est devenu un des métaux les plus usuels.

Les métaux de la famille du manganèse nous offrent un exemple analogue, grâce au débouché énorme que leur ont donné les progrès récens des lampes à incandescence. Le rendement lumineux remar-

quable de ces lampes provient de ce que leurs filamens sont portés à une température très haute; on sait en effet que le rapport qui existe entre les quantités de lumière et de chaleur émises par un corps incandescent croît avec la température. Or ces métaux peuvent, grâce à leurs points de fusion très élevés, résister à des températures énormes. A titre d'exemple, on a indiqué, dans le tableau suivant, ces points de fusion pour deux de ces corps, le tantale et le tungstène, en regard de ceux de quelques autres métaux.

	Température de fusion.
Étain	233°
Argent	954°
Or	1 064°
Cuivre	1 084°
Fer	1 500°
Platine	1 775°
Tantale	2 910°
Tungstène	3 080°

Qu'il nous suffise, sans entrer dans le détail, de dire aujourd'hui à titre d'exemple qu'*un seul kilogramme de tantale suffit à fournir des filamens pour environ 45 000 lampes à incandescence.*

* * *

La synthèse chimique, c'est-à-dire la préparation artificielle des corps composés d'élémens différens, a fait également des progrès remarquables. Cela ne veut point dire que nous soyons beaucoup mieux renseignés que n'étaient les anciens sur cette force mystérieuse qui combine entre eux certains corps avec plus ou moins de violence lorsqu'on les met en présence.

Pourquoi, lorsqu'on projette un morceau d'or dans l'acide azotique, — l'eau-forte des graveurs, — ne se produit-il aucun phénomène, alors qu'on observe, s'il s'agit d'un morceau de cuivre, une vive effervescence, avec dégagement de chaleur et destruction du cuivre? On dit que c'est parce que le cuivre et l'acide azotique ont de l'*affinité* l'un pour l'autre. Mais, quand on a lâché ce mot magique on n'a rien expliqué du tout, car on ne sait pas ce qu'est *au fond* l'affinité.

Quand, — si on veut me permettre une image familière à Sainte-Claire Deville, — quand on met en présence un chien et un os, que se passe-t-il au point de vue expérimental : l'os et le chien se rapprochent progressivement, puis finissent par ne plus faire qu'une seule masse ;

c'est l'exemple frappant de la combinaison chimique. Or lorsque nous parlons de l'*affinité* de l'acide azotique pour le cuivre, voulons-nous dire que cet acide éprouve des sensations analogues à celles du chien en présence de l'os ? Ce serait absurde, et pourtant, si nous voulons aller au fond, nous ne trouverons pas de meilleure image. D'ailleurs, est-ce le cuivre qui a de l'affinité pour l'acide, ou réciproquement, ou chacun d'eux a-t-il pour l'autre une affinité égale ? On voit tout de suite pourquoi ces questions sont insolubles : c'est qu'elles n'ont pas sens. Pour le chimiste, comme pour tout autre ouvrier des sciences, c'est le « comment » et non le « pourquoi » des choses qui seul importe parce qu'il est seul accessible.

En voulant expliquer ces choses, les alchimistes s'étaient fourvoyés, et notre sagesse est, non de les ignorer, mais de ne pas nous laisser arrêter par elles et de les contourner pour aller de l'avant. Pour Boërhave, l'affinité du cuivre pour l'eau-forte était plutôt de l'amour que de la haine, *magis ex amore quam odio*. La combinaison de deux corps résulte à ses yeux d'une sorte d'aptitude sympathique à s'unir, nécessitant d'ailleurs une dissemblance de nature, et il comparait cette union à un mariage. Aux yeux de Barkhuisen, au contraire, les corps qui ont de l'affinité se ressemblent, sont *cousins*, ce qui ne veut pas dire qu'ils s'aiment. Ne dénigrons pas trop ceux qui énoncèrent jadis ces étranges systèmes ; nous n'avons qu'une supériorité sur eux, c'est le sentiment de notre impuissance à découvrir les qualités occultes des choses. Ils étaient plus ambitieux que nous, et c'est pourquoi ils n'aperçurent point qu'il y a quelque ridicule à célébrer, même poétiquement, les noces violentes de la potasse avec le vitriol.

A vrai dire, on s'est aperçu récemment que l'affinité chimique est une chose beaucoup plus capricieuse qu'on ne pensait, et dépend parfois de circonstances fort bizarres. Tel est le cas des *actions catalytiques* qui tendent de plus en plus à jouer un rôle prépondérant en chimie.

Je m'explique : si on met en présence de l'acide sulfureux, — chacun connaît ce gaz irrespirable que dégagent en brûlant les allumettes soufrées, — et de l'oxygène, il ne se produit rien du tout, et chacun des deux gaz garde vis-à-vis de l'autre une hautaine et parfaite indifférence. Que si on y introduit un morceau de platine pulvérulent, de mousse de platine, instantanément les deux gaz se combinent entre eux avec une violente frénésie en formant de l'acide sulfurique. Et pourtant le platine, lui, n'a pas bougé ; il est resté intact, et il peut indéfiniment servir à faire combiner des quantités illimitées d'acide

sulfureux et d'oxygène, sans être altéré le moins du monde. Il a donc agi *uniquement par sa présence ;* c'est ce genre d'actions qu'ont certains corps, de favoriser, par leur seule présence, des réactions chimiques qui les laissent d'ailleurs parfaitement indemnes, c'est cela qu'on appelle les actions catalytiques, et les corps doués de ce pouvoir mystérieux sont les *catalyseurs.*

On a donné un si grand nombre d'explications théoriques contradictoires de la catalyse qu'il y a beaucoup de chances pour qu'aucune ne soit bonne, et il est inutile de les exposer ici. Mais la chose subsiste ; et elle prend dans la pratique une importance de plus en plus grande. C'est ainsi, et pour citer un exemple, que, dans la préparation industrielle de l'acide sulfurique, le procédé catalytique que nous venons de décrire tend de plus en plus à se substituer partout à l'ancienne et compliquée méthode des « chambres de plomb. » De même on fabrique aujourd'hui le chlore en décomposant l'acide chlorhydrique gazeux par l'oxygène de l'air en présence de l'oxyde de cuivre agissant comme catalyseur. On pourrait multiplier les exemples.

C'est également par des procédés physiques que l'on a réussi depuis peu à résoudre une des questions les plus angoissantes qui soient pour l'avenir de l'humanité : la fabrication des engrais azotés. On sait que les nitrates, qui sont des composés oxygénés de l'azote, sont chargés de restituer au sol une partie de l'azote qui lui est enlevé par les récoltes. Or les mines de nitrate de soude du Chili et du Pérou, non seulement ne peuvent plus suffire à la consommation de l'agriculture mondiale, mais elles sont menacées d'être épuisées à bref délai. Tandis que le Chili fournissait annuellement 15 000 tonnes de nitrate en 1840, il en exporte aujourd'hui un million et demi de tonnes, soit cent fois plus. La France en reçoit annuellement 250 000 tonnes à elle seule. Sir William Crookes estime que l'épuisement sera atteint d'ici une vingtaine d'années. Il fallait trouver des ressources nouvelles et suffisamment économiques. C'est l'air qui les a fournies.

J'ai exposé, ici même, le procédé qui consiste à extraire de l'air liquide l'azote chimiquement pur, et à le transformer en cyanamide ou chaux-azote que les fermens du sol transforment directement en produits nitriques. Un autre procédé, qui a dès maintenant un vaste développement, consiste à combiner directement entre eux l'azote et l'oxygène de l'air par l'étincelle électrique. Réalisée dès 1781 par Cavendish, cette réaction fournissait des quantités tellement faibles d'acide azotique qu'elle tomba dans l'oubli, pour n'être reprise que depuis quelque dix ans. On remarqua d'abord que le rendement en

était d'autant plus fort que la température était plus élevée : c'est ainsi qu'à 3 300° la proportion d'oxyde azotique produit est cinquante fois plus forte qu'à 1 500°. Mais la réaction est réversible, c'est-à-dire que la proportion diminue et très vite avec la température. Il s'agissait donc de produire dans l'air des étincelles d'une part très chaudes, d'autre part intermittentes et assez brusquement interrompues pour que le produit instantanément refroidi n'ait pas le temps de se décomposer. C'est ce qu'on a réalisé de diverses manières, notamment par l'ingénieux procédé de Birkeland-Eyde, fort développé en Norvège et qui consiste à interrompre fréquemment un arc électrique au moyen d'un champ magnétique perpendiculaire.

Bien que le rendement de cette méthode soit loin d'être parfait, — puisque environ 3 pour 100 seulement de l'énergie fournie est transformée en énergie chimique, — elle permet d'obtenir l'azotate de chaux à un prix (1 fr. 25 environ le kilogr.) qui permet de concurrencer avec avantage les azotates du Pérou. Comme il est naturel, les usines qui fabriquent les engrais artificiels se sont surtout établies dans les régions qui, comme la Norvège ou les Alpes, fournissent à peu de frais, grâce à leurs chutes d'eau, l'énergie électrique.

L'emploi de plus en plus développé du four électrique n'est pas moins caractéristique de l'évolution actuelle de la chimie vers les méthodes physiques. Il montre que la réalisation des hautes températures n'a pas été moins fructueuse pour la science et l'industrie que celle des grands froids dont j'entretenais naguère mes lecteurs.

Le four électrique est formé par un arc électrique éclatant entre deux charbons dans une cavité creusée au sein d'une matière très réfractaire comme la chaux. On obtient de la sorte des températures dépassant 3 000° et qui produisent des réactions chimiques irréalisables au-dessous. C'est ainsi que, sous l'impulsion de Moissan, qui fut ici un initiateur de génie, s'est fondée la chimie du four électrique. Celui-ci a permis d'abord de préparer, par réduction de leurs oxydes, certains métaux comme le chrome et le molybdène qu'on n'avait pas encore obtenus à l'état libre, et qui jouent un rôle de plus en plus grand en métallurgie. Puis vinrent les carbures métalliques, que l'on obtient en traitant au four électrique les métaux ou leurs oxydes dans des creusets de charbon. Le plus anciennement connu des carbures métalliques est le carbure de fer qui constitue pour la plus grande part la fonte ; on sait en effet qu'on obtient celle-ci en incorporant du charbon au fer doux. Moissan réalisa un grand nombre de carbures d'autres métaux. L'un des plus connus est le carbure de

calcium, qui a donné naissance à une vaste industrie, d'abord parce qu'il produit de l'acétylène par simple contact avec l'eau, ensuite parce qu'en fixant l'azote pur, il fournit la cyanamide dont nous avons déjà parlé et dont plus de 100 000 tonnes par an sont aujourd'hui fabriquées.

Si nous citons encore le *carborandum* ou carbure de silicium, qui résulte de la combinaison au four électrique du sable (ou silice) et du charbon, et dont la dureté supérieure à celle de l'émeri a généralisé l'emploi comme abrasif, nous aurons, je pense, donné une idée des progrès importans réalisés dans cette voie nouvelle.

* * *

Des carbures métalliques aux carbures d'hydrogène, qui sont les corps fondamentaux de la chimie organique, il n'y a qu'un pas. La chimie organique a eu dans les premiers temps de son existence, — lorsque Wœhler synthétisa l'urée, puis Berthelot les carbures benzéniques, — l'avantage très important de nous montrer que les substances qui forment les êtres vivans, ou du moins celles qui sont émises par eux, ne diffèrent pas essentiellement, — au moins au point de vue chimique, — des substances du monde minéral. D'aucuns ont cru qu'on avait trouvé ainsi la clef de ce mystère émouvant qu'on appelle « la vie: » d'autres plus modestes se contentent d'espérer qu'on la trouvera plus tard dans cette voie. C'est une grande ambition.

En attendant de pouvoir la satisfaire, bornons-nous à remarquer que, dans un ordre d'idées un peu plus terre à terre, sinon moins utile, la chimie organique a bouleversé les conditions économiques de la société en fournissant à l'homme le moyen de créer un grand nombre des substances qu'il emploie et que seule auparavant la Nature lui fournissait.

Le nombre des composés organiques réalisés par la chimie dépasse aujourd'hui 100 000, et il n'y a aucune raison pour que leur nombre cesse de s'accroître indéfiniment, car il est théoriquement infini. Les substances organiques contiennent toutes du carbone et de l'hydrogène auxquels viennent s'ajouter chez beaucoup d'entre elles, et généralement en moindres proportions, l'oxygène, l'azote, d'autres élémens encore. Pour prendre le cas le plus simple, celui des carbures d'hydrogène qui ne renferment que celui-ci et le carbone, on peut, semble-t-il, de la façon suivante expliquer pourquoi leur nombre est indéfini :

Si on veut nous permettre une comparaison un peu simpliste, nous

pouvons assimiler chaque atome chimique à un individu muni d'un certain nombre de bras et de mains; lorsqu'un atome saisit un atome d'un autre corps par la main, ils ne forment plus qu'un seul individu insécable, ils sont combinés entre eux. Or le nombre des *mains* ainsi disponibles et capables de saisir celles d'autres atomes est caractéristique de chaque élément chimique; ce nombre est ce qu'on appelle sa *valence*. Ainsi l'atome de carbone a quatre valences, l'atome d'hydrogène n'en a qu'une. Supposons qu'un atome de carbone fixe quatre atomes d'hydrogène, toutes les mains, toutes les valences de l'un et des autres seront occupées. On aura le plus simple des carbures d'hydrogène *saturés*, le méthane; mais supposons que je supprime par un procédé quelconque l'un des atomes d'hydrogène, le groupement formé par le carbone et les trois autres atomes d'hydrogène et qu'on appelle un « radical » aura une main disponible, une valence libre, et pourra se substituer à un hydrogène dans une autre molécule de méthane. Le tout formera un carbure d'hydrogène contenant deux carbones et six hydrogènes; si je supprime un de ceux-ci, le groupement, le radical restant pourra de nouveau se substituer à un hydrogène dans un autre carbure et former avec lui un nouveau composé plus complexe. Et c'est ainsi que l'on peut indéfiniment former non seulement des carbures d'hydrogène, mais d'autres corps de la série organique de plus en plus riches et complexes et en nombre aussi grand qu'on veut.

La seule difficulté est de réaliser ces substitutions et combinaisons; on y arrive par divers procédés dont l'un des plus remarquables, des plus ingénieux, des plus fructueux dans la pratique, a été imaginé par M. Sabattier en collaboration avec M. Senderens et a valu au premier le prix Nobel. Il procède de la découverte faite par ces savans que certains métaux à l'état pulvérulent, et particulièrement le nickel, ont une action catalytique curieuse qui permet de fixer l'hydrogène sur les corps, ou de l'y substituer à d'autres élémens. Le nombre des substances organiques utiles, qu'on a réussi à préparer simplement par ce procédé, alors qu'auparavant on n'arrivait que difficilement à les extraire des substances naturelles, est considérable.

C'est par des moyens variés, mais dont l'un est directement emprunté à la méthode de Sabattier et Senderens que l'on vient de réaliser la synthèse artificielle du caoutchouc. Le caoutchouc est un carbure d'hydrogène dont la molécule renferme dix atomes de carbone et seize d'hydrogène, et dont la formule est donc, d'après le symbolisme usité, $C^{10}H^{16}$. Ce produit dont le développement des industries

électrique et automobile a augmenté la consommation dans des proportions formidables n'était plus fourni en quantités suffisantes par les plantations. La fabrication industrielle, qu'on peut considérer depuis quelques semaines comme assurée, répondra donc à une nécessité vraiment urgente.

Cet apport nouveau et magistral de la chimie organique à l'industrie ne doit pas nous faire oublier tous ceux dont l'humanité lui fut déjà redevable dans ces dernières décades : faut-il rappeler entre mille la synthèse des matières colorantes au moyen des résidus inutilisables de la distillation du coke des usines à gaz ; celle de l'indigo qu'une série de réactions savantes et compliquées extrait de la naphtaline et qui supplante partout l'indigo naturel ; celle du camphre que les transformations magiques imposées par nous à l'essence de térébenthine nous laissent tirer de notre pin maritime au lieu du lointain camphrier de Formose ; celle de la vanilline ; celle de tous les parfums floraux, que nous ne prenons pas la peine d'aller chercher dans les jardins, car nos laboratoires les font jaillir des matières les plus viles ; celle du glucose ; celle des alcaloïdes si utiles pour soulager la souffrance et guérir ?

* * *

Le tableau de ce qu'a fait la chimie, la perspective de ce qu'elle peut faire encore, est bien fait pour plaire à ceux qui ont le noble orgueil de la science. En réalisant dans ses fourneaux aux formes apocalyptiques les corps qu'il fallait demander jadis à la plante ou à l'animal, le chimiste a le droit, vraiment, de penser qu'il remplace la nature, qu'il la domine même... de cette domination qui n'est qu'une obéissance intelligente à ses lois.

Mais son triomphe est assurément le plus beau, lorsque du ventre gonflé de ses cornues, lourdes de tous ses espoirs et de tous ses labeurs, il peut faire jaillir quelque substance nouvelle, que la nature elle-même n'avait point réalisée dans le monde, et qui apporte aux hommes quelque chose de nouveau et d'utile.

Il y a une sorte de poésie grandiose et mystique dans le laboratoire du chimiste, où l'on torture et domestique les énergies mystérieuses de l'atome, naguère indomptées, aujourd'hui obéissantes et dociles aux désirs humains. Et on comprend qu'un rêveur et un passionné comme Swedenborg se soit, jadis, donné corps et âme à cet art.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La transmission des pouvoirs de l'ancien au nouveau président de la République s'est faite, le 18 février, à l'Élysée sous la forme la plus cordiale. M. Fallières y a mis la plus parfaite bonne grâce et M. Poincaré n'a pas été en reste de bonnes paroles et de bons procédés envers son sympathique prédécesseur, dont il a annoncé qu'il suivrait les exemples. Il ne faut pourtant pas se dissimuler qu'à sept années d'intervalle le caractère des deux élections n'a pas été le même et que le pays attend de M. Poincaré quelque chose de nouveau. En 1906, M. Fallières a été l'élu d'un parti qui a voté pour lui avec une parfaite unanimité et dont le pivot était formé par les radicaux-socialistes. Il n'en a pas été ainsi de M. Poincaré : les radicaux-socialistes ont montré et continuent de montrer pour lui plus que de la froideur. L'année dernière, lorsqu'il a formé son ministère au milieu de circonstances difficiles, tout le monde a appliqué à ce gouvernement l'épithète de national. Une pensée, une préoccupation supérieure à celles qui agitent d'habitude nos assemblées politiques avaient présidé, en effet, à sa composition et il faut rendre à M. Poincaré la justice qu'il est resté fidèle à ses origines. Là est le secret de sa popularité.

Le pays est très las des querelles de groupes et de sous-groupes parlementaires : il n'y a plus d'écho en lui pour certains mots qui retentissent encore avec sonorité dans les couloirs du Palais-Bourbon. Les générations qui montent cherchent ailleurs leur orientation. Les dangers subitement apparus au delà de nos frontières ont éveillé dans les consciences le sentiment d'obligations et de devoirs nouveaux. En présence de ces réalités menaçantes, l'objet de nos disputes d'hier paraît mesquin et démodé. C'est pour cela que le pays a

voulu à la présidence de la République un homme qui eût donné des preuves d'une intelligence supérieure et d'un grand sang-froid dans la poursuite de ses desseins. Il s'est attaché à M. Poincaré et il en espère beaucoup. Cette espérance explique l'accueil que Paris lui a fait. Aussitôt après avoir pris possession de ses fonctions, il s'est rendu à l'Hôtel de Ville. Une foule nombreuse s'est pressée sur son passage et l'a acclamé, plus que ne l'avait été aucun de ses devanciers. La satisfaction de tous était évidente, mais dans cette satisfaction il y avait de l'attente. Il ne faut pourtant pas demander à M. Poincaré plus qu'il ne peut faire. Ceux qui ont cru qu'il lui suffisait d'entrer à l'Élysée pour que la situation générale fût changée comme par enchantement se sont exposés à quelque déception. De semblables transformations ne s'opèrent pas en un jour, quelque bonne volonté qu'on y mette. Ce serait rendre un mauvais service à M. Poincaré que d'entretenir autour de lui de semblables illusions. Sans doute son influence personnelle, son autorité, sa connaissance des affaires, la longue pratique qu'il a des choses et des hommes parlementaires produiront un effet utile et qui, peu à peu, deviendra sensible ; mais, pour qu'il en soit ainsi, la collaboration du temps est indispensable. Tout ce qu'on peut demander à M. Poincaré est de le bien employer, non pas de s'en passer. La bonne politique est un travail de patience.

Le premier acte du nouveau président a été un Message qu'il a adressé aux Chambres et qui a été lu simultanément, au Palais-Bourbon par M. le président du Conseil, au Luxembourg par M. le ministre de la Justice. Ce Message a produit sur l'opinion un effet excellent; il est conçu en termes sobres et précis dans lesquels on retrouve toutes les qualités d'esprit de son auteur. M. Poincaré a énuméré les principales réformes que le gouvernement de la République a faites dans ces derniers temps et dont quelques-unes sont restées incomplètes et devront être complétées. Il a usé intentionnellement d'expressions un peu générales quand il a parlé de la nécessité de mettre encore plus de justice dans l'impôt, ou de perfectionner l'instruction publique en la développant davantage. Tout cela est d'ailleurs passé sans difficulté devant la Chambre ; mais, quand le Message a fait allusion à la loi électorale, un frisson a couru sur les bancs radicaux-socialistes, et même quelques protestations s'y sont élevées. Les radicaux ont écouté tout le reste dans un silence glacial, les bras croisés et les traits immobiles. Le document a été au contraire très applaudi au centre, à droite, sur quelques bancs à gauche. La dernière partie semblait de nature à obtenir une adhésion unanime. M. Poincaré y a parlé,

dans le langage le plus élevé, de la situation internationale de la France et de la nécessité de la maintenir grande et forte dans l'intérêt de la paix et de la civilisation. Il a trouvé quelques-uns de ces mots qui, partis du cœur de l'orateur, vont à celui de l'auditoire et l'impressionnent vivement; mais les radicaux-socialistes ne voulaient pas être impressionnés; ils ont laissé cette faiblesse à la majorité de la Chambre et au pays. Peu importe. Le Message de M. Poincaré restera comme l'expression d'une politique de réforme prudente au dedans, de conciliation et de fermeté au dehors : cette politique sera celle du septennat qui commence.

Pour le moment, si nous faisons abstraction de la réforme électorale qui est l'objet de tant de passions diverses dans le monde parlementaire, c'est surtout et presque exclusivement la politique extérieure qui préoccupe les esprits. Il est devenu impossible de rester à rêver sur les rives des « mares stagnantes, » alors qu'une partie de l'Europe est en feu, que deux grandes puissances ont fait l'une à l'encontre de l'autre des armemens imposans et qu'une troisième, notre voisine de l'Est, s'apprête à refondre ses lois militaires pour augmenter dans des proportions redoutables la force numérique de son armée de première ligne et de premier choc. Ces projets de l'Allemagne ont été précédés de discours importans prononcés par l'Empereur lui-même et par le chancelier de l'Empire, discours qui avaient pour objet de réveiller, d'échauffer le sentiment public et de le préparer à de grands sacrifices. Il semble, à entendre ces paroles enflammées, que l'heure soit grave et que l'Allemagne doive prendre des décisions rapides en vue de renforcer son armée de terre, même au prix d'un ralentissement provisoire dans le renforcement de l'armée de mer. Nous avons dit un mot, il y a quinze jours, de ce dernier côté de la situation. Après avoir arrêté ses résolutions, l'Allemagne les a fait connaître dans une forme habilement combinée pour exercer une influence apaisante sur l'opinion britannique en éloignant d'elle, jusqu'à un horizon lointain, le danger dont elle a été le plus vivement préoccupée depuis plusieurs années. Donc ralentissement dans les armemens maritimes, augmentation, accélération dans les armemens continentaux. Quelle sera l'importance exacte de ces derniers, c'est ce que nous ne saurions dire avant de connaître les projets eux-mêmes ; mais, de l'aveu de tous les hommes compétens, il semble bien que la force militaire de l'armée active doive être augmentée en Allemagne d'environ 200 000 hommes et portée, dans un bref délai, au chiffre de 850 000 en temps de paix. C'est l'effort le plus considérable qui ait jamais été fait :

comment les voisins immédiats de l'Allemagne, soit à l'Est, soit à l'Ouest, n'en seraient-ils pas frappés et ne se mettraient-ils pas à même de rétablir entre elle et eux l'équilibre militaire qui va être si profondément modifié à leur désavantage? Nous n'avons ici à parler que de nous. Les uns disent que la force militaire de l'Allemagne sera relativement à la nôtre dans la proportion de 3 contre 2, les autres de 4 contre 3 : il semble bien qu'elle la dépassera d'un bon tiers!

Quand ces projets allemands ont été connus en France, ils y ont produit une vive impression : on y a vu, on ne pouvait pas ne pas y voir, sinon une menace directe, au moins un péril certain. Les journaux allemands ont expliqué alors qu'on se méprenait sur les intentions de leur gouvernement et que ses armemens ne visaient nullement la France : ils étaient la conséquence des événemens qui venaient de se produire en Orient et qui, de ce côté, avaient déjà modifié profondément les conditions de l'échiquier européen. L'Autriche, l'allié de l'Allemagne et celui peut-être sur lequel elle compte le plus, se trouvait subitement placée en face d'obligations nouvelles, lourdes et inquiétantes, auxquelles ses armemens précipités avaient pourvu d'une manière insuffisante et par des moyens de fortune. Avant la guerre des Balkans, si un conflit avait éclaté entre la Russie et l'Autriche, cette dernière n'aurait pas eu à s'inquiéter beaucoup des royaumes balkaniques, dont tout le monde ignorait la force et qui l'ignoraient eux-mêmes ; elle aurait pu porter la plus grande partie de ses forces au Nord et à l'Est en se garantissant au Sud par un simple rideau militaire. Il n'en serait plus de même aujourd'hui. Dans l'hypothèse d'un conflit austro-russe, les Slaves des Balkans, victorieux de la Porte et entraînés à la guerre, prendraient fait et cause pour la Russie dont ils deviendraient des auxiliaires très précieux. L'Autriche, un peu affolée par la rapidité des événemens et par le danger qui en résultait pour elle, n'a pas toujours été adroite dans les précautions qu'elle a prises contre les Slaves du Sud ; elle a froissé bien des susceptibilités ; elle a fait brutalement bien des blessures ; elle a provoqué bien des rancunes. En cas de guerre avec la Russie, ce n'est pas seulement un ou deux corps d'armée qu'elle devrait placer sur la frontière serbe, mais une partie importante de ses forces qui, dès lors, lui manqueraient d'un autre côté. L'équilibre entre elle et la Russie serait renversé au grand détriment, non pas de l'Autriche seule, mais du germanisme lui-même dans sa lutte inévitable contre le slavisme envahissant. L'Autriche, en effet, est l'avant-garde du germanisme en Orient, et ses échecs retomberaient sur lui. Qu'on s'en soit préoc-

cupé à Berlin, rien n'est plus naturel, et que cette préoccupation ait été pour quelque chose, pour beaucoup même, dans les mesures militaires qu'on s'apprête à y prendre, rien n'est plus vraisemblable. Quand les Allemands disent que ce n'est pas à la France qu'ils ont songé, mais à la Russie, ils sont sans doute sincères : seulement, nous ne pouvons pas oublier que nous sommes les alliés de la Russie, que nos intérêts sont liés aux siens et que les événements qui la mettraient en cause nous mettraient en cause nous-mêmes. L'Allemagne donne un trop bel exemple de fidélité à ses alliés pour trouver surprenant que, nous pratiquions la même vertu. N'est-il pas d'ailleurs évident que si la Russie venait à succomber dans la lutte qui se prépare entre le monde slave et le monde germain, la France resterait découverte et isolée sur le continent? S'exposer à ce danger serait de sa part une suprême imprévoyance. Au surplus, nous demeurons convaincu, comme nous l'avons dit bien souvent, que le gouvernement allemand désire la paix et que, s'il augmente sa puissance militaire, c'est pour être mieux à même de la maintenir, au besoin même de l'imposer; mais ce qu'il fait pour cela, nous devons le faire aussi parce que, lorsqu'il y a une disproportion trop grande entre les forces de deux pays voisins, la juxtaposition du pot de fer et du pot de terre finit toujours mal pour ce dernier. Les meilleures dispositions, les plus pacifiques, les plus pacifistes même, ne suffisent pas à retenir la logique immanente des choses. La brusquerie d'un premier mouvement peut avoir des conséquences inéluctables, et l'Allemagne a montré, sans qu'il faille remonter très haut pour en trouver des exemples, que son premier mouvement la porte souvent à user de l'intimidation comme moyen diplomatique. C'est un moyen qui s'use quand on l'emploie trop fréquemment; il ne s'use pas seulement: le moment vient où il produit un effet contraire à celui qu'il se propose et où il fait naître une irritation et des impatiences avec lesquelles il est dangereux de jouer. Le meilleur moyen de maintenir la paix entre deux pays est d'assurer entre eux un respect réciproque dont une certaine égalité dans les forces qu'ils peuvent s'opposer est de beaucoup la plus sûre garantie.

Le gouvernement de la République s'en est rendu compte : il a fait savoir tout de suite, par la voix de la presse, qu'il allait demander un crédit d'un demi-milliard pour procéder à des améliorations devenues urgentes dans notre armement. C'est fort bien et on ne peut qu'applaudir à cette initiative; mais, après l'avoir approuvée, il faut en constater l'insuffisance. S'il y a dans notre armement des imperfec-

tions à réparer, et si cette réparation est d'une extrême urgence, comment ne s'en est-on pas aperçu plus tôt ? Et si on s'en est aperçu, pourquoi n'a-t-on rien fait ? Pourquoi enfin a-t-on attendu la manifestation d'un danger direct et immédiat, venu du dehors, pour demander aux Chambres les crédits indispensables ? On nous dit sans cesse, on nous a encore répété ces jours derniers que, parmi les reconstitutions et les réorganisations que la France devait à la République, figurait au premier rang celle de l'armée. Ce sont là de belles paroles ; elles font très bien à la tribune de la Chambre et dans des professions de foi électorales : le malheur est que, lorsque le moment vient de demander à l'armée un effort de quelque importance, on reconnaît aussitôt qu'elle n'est pas à même de le fournir. Rendons grâce une fois de plus à l'Allemagne : nous lui devrons d'avoir corrigé quelques-uns des défauts de notre armement ou d'en avoir complété certains élémens. Mais hâtons-nous de dire que cela n'est rien et que le gouvernement doit maintenant demander au pays un tout autre sacrifice, plus difficile et plus méritoire.

Bien que notre situation financière soit, elle aussi, sérieuse et inquiétante, toutes les fois qu'on demandera aux Chambres de l'argent pour la défense nationale, on l'obtiendra sans trop de peine ; mais quand on leur demandera des hommes, le résultat sera moins assuré. Or c'est d'hommes que nous avons besoin. La crise dont notre armée souffre est avant tout celle qui résulte de la pénurie des effectifs, et la pénurie des effectifs résulte de la loi qui a établi chez nous le service de deux ans. Cette loi a été funeste ; on s'en aperçoit aujourd'hui et une clameur générale s'est élevée contre elle ; elle est poussée par les hommes les plus compétens, et les autres font chorus. L'opinion, — nous parlons de celle qui est exprimée par les journaux, — n'est pas loin d'être unanime et, malgré cela, nous nous demandons si le service de deux ans sera supprimé et si le service de trois ans sera rétabli.

On a commencé par dire qu'une durée de deux ans était insuffisante pour certaines armes, notamment pour la cavalerie et l'artillerie montée ; la démonstration en a même été faite avec une force si convaincante que nous ne voyons pas comment on pourrait en détruire l'effet ; mais si le mal est moins grand ailleurs, il n'en existe pas moins et toute notre armée en souffre. On entend répéter partout que nos compagnies d'infanterie comme nos escadrons de cavalerie sont réduits à l'état de squelettes et que pendant quelques mois de l'année, après le départ de la classe qui est la plus instruite,

et l'incorporation d'une nouvelle qui ne sait encore rien du métier, l'armée serait incapable de faire face à un danger qui surviendrait à l'improviste. Tout cela était si facile à prévoir qu'il est surprenant qu'on ne l'ait pas prévu. Nous admirons la conversion de certains généraux qui, après avoir prôné autrefois le service de deux ans, se frappent maintenant la poitrine et déclarent qu'ils se sont trompés ; mais nous reconnaissons plus d'autorité encore à ceux qui, dès le premier jour, ont dénoncé le service de deux ans comme néfaste et ont refusé de l'approuver. Il est vrai qu'on ne les a pas consultés et qu'ils n'ont pas toujours osé parler comme ils le font aujourd'hui. Connaissant l'opinion du gouvernement, ils se taisaient. Le gouvernement, en effet, avait pris son parti du service de deux ans et lorsque l'opposition dans les Chambres lui demandait, le suppliait de consulter le Conseil supérieur de la guerre, il s'y refusait obstinément : à quoi bon l'opinion du Conseil supérieur? la sienne ne suffisait-elle pas? C'est ainsi que, dans le silence imposé aux autorités compétentes, le service de deux ans a été voté, ce service que, de tous les points de l'horizon, on accuse à présent d'avoir vidé nos escadrons et nos compagnies et mis notre armée dans un état d'infériorité telle, à l'égard de l'armée allemande, qu'elle serait incapable d'en soutenir le premier choc. Si cela était déjà vrai hier, combien plus cela le sera-t-il demain, lorsque l'armée allemande, ayant été élevée au chiffre de 850 000 hommes en temps de paix, aura ses escadrons, ses compagnies, ses batteries montées avec un effectif si nombreux et si complet qu'elle n'aura pas besoin d'attendre sa mobilisation pour fondre sur notre armée et empêcher notre mobilisation! C'est presque la reconstitution des armées de métier d'autrefois, mais accrues dans une proportion sans précédens. Là est pour nous le vrai danger. Après une déclaration de guerre, si nous avions le temps de réunir nos réserves et de les mettre en ligne, notre armée aurait en quelque sorte atteint son plein ; mais c'est ce temps qu'on ne nous laissera pas, et au premier moment, si important au point de vue moral comme au point de vue matériel, la disproportion sera si grande entre nos forces et celles de l'ennemi que nous aurons tout à redouter. Nous avons tort toutefois de parler au présent, ou au futur, quand il faudrait le faire au conditionnel. Ces conséquences extrêmes se produiraient si nous ne faisions rien ; mais il semble bien que le gouvernement soit décidé à faire quelque chose et qu'il ait mesuré l'étendue de sa responsabilité. Ces voix, qui se sont tues jadis, parlent aujourd'hui très haut et le pays les entend. Le gouvernement n'en aura pas moins un immense effort à faire s'il

veut, comme nous l'espérons bien, obtenir des Chambres le rétablissement du service de trois ans. Il s'agit de remonter un courant très fort, très impétueux, très puissant et de ramener en quelques jours l'opinion publique à une vérité qu'on lui a longtemps cachée.

Ce serait, en effet, toute une histoire à écrire que celle des procédés par lesquels on a peu à peu égaré l'opinion sur cette question, la plus grave qu'on puisse poser devant un pays, puisque son existence même en dépend. La loi de 1872, œuvre de M. Thiers, est peut-être la meilleure que nous ayons jamais eue. Faite immédiatement après la guerre, elle s'inspirait des terribles leçons que nous venions de recevoir : l'intérêt militaire y avait été garanti sans toutefois que les autres intérêts du pays, et notamment ceux qui se rattachent à sa culture intellectuelle, y eussent été sacrifiés. Mais, à peine la loi a-t-elle été faite qu'elle a été combattue et l'illustre homme d'État qui en avait été l'auteur a pu voir, avant de mourir, les assauts dirigés contre elle : il a usé ses dernières forces à les repousser. Elle lui a survécu pourtant : c'est seulement en 1889 qu'a été voté le service de trois ans. La nouvelle loi était inférieure à la précédente, mais on pouvait encore en tirer bon parti : malheureusement, le principe des dispenses, qui y avait été introduit, a donné lieu à un si grand nombre d'abus, qu'elle n'a pas tardé à en être profondément discréditée. Lorsque Gambetta, non sans de longues hésitations, non sans une grande perplexité d'esprit, a accepté le service de trois ans, il y avait mis pour condition expresse qu'il n'y aurait aucune dispense : il ne cessait de le répéter dans la Commission de l'armée qu'il présidait et où, à son tour, il a usé ses dernières forces. La loi a été votée après sa mort, on s'est même appuyé sur son autorité pour la recommander aux Chambres et on y a introduit des dispenses dont le nombre a été sans cesse en grandissant. La loi a péri par là et le service de trois ans a été remplacé par le service de deux. La loi qui l'a établi n'a pas été présentée par le gouvernement; elle l'a été par un sénateur obscur; mais le gouvernement l'a acceptée, appuyée, patronnée, garantie; aussi longtemps que le gouvernement s'opposait, d'abord au service de trois, puis à celui de deux ans, les députés pouvaient résister à la terrible poussée de leurs électeurs qui le désiraient, le demandaient, l'exigeaient; mais que pouvaient-ils faire lorsque le gouvernement lui-même venait déclarer que le service de trois ans, puis de deux, était possible et qu'il en conseillait le vote?

On avait vu tous les quatre ans, à chaque élection générale, la question posée autour du scrutin; chaque fois la même surenchère se

produisait; les candidats qui voulaient être élus à tout prix promettaient, contre des concurrens mieux éclairés ou plus consciencieux, la diminution de la durée du service militaire; ils étaient élus en effet, les autres étaient battus. C'est tout ce travail de démolition qu'il s'agit de démolir maintenant; il faut réagir contre ce long passé; il faut faire entrer dans l'esprit du paysan, dont la masse compose la grande majorité du corps électoral, une vérité qu'on y a combattue, obscurcie, contestée, niée: les élections prochaines, qui sont la principale préoccupation de la Chambre, en dépendent. Œuvre difficile, mais nécessaire ! La nécessité en est d'autant plus impérieuse qu'on a diminué de huit jours la durée des périodes d'exercices qui ont pour objet l'instruction des réserves. C'est toute une autre histoire : elle ressemble, hélas ! à la première. Quand on a raccourci la durée du service, on a dit que désormais la force principale de notre armée serait dans les réserves et qu'on maintiendrait celles-ci en haleine par des périodes d'exercices de 28 et de 13 jours. C'était un système; nous préférions l'autre, celui d'une armée active à service prolongé; mais enfin le système se soutenait. Qu'avons-nous vu? Le pays a mal supporté ces dérangemens annuels qui gênaient ses habitudes; une réaction s'est faite contre la durée des périodes d'exercices; on en a proposé l'abréviation. Le gouvernement s'y est-il opposé? Non, il a fait le contraire, il a sacrifié une fois de plus les intérêts permanens de l'armée à la popularité d'un jour. Celui qui s'y est opposé, c'est M. de Freycinet, qui a prononcé ce jour-là devant le Sénat un des discours les plus émouvans qu'ait entendus une assemblée politique. Mais le Sénat a passé outre, puisque le gouvernement l'y encourageait, et, après avoir affaibli l'armée active par la diminution du service sous prétexte que notre force militaire résidait surtout dans les réserves, on a affaibli à leur tour les réserves, de sorte que l'affaiblissement a été partout, dans l'armée active et dans l'armée de réserve, successivement, mais également atteintes par le même mal provenant de la même cause, la faiblesse des Chambres encouragée par celle des gouvernemens.

Ce sont là de tristes choses à rappeler: il faut le faire cependant pour montrer d'où sont sorties les conséquences inquiétantes que tout le monde dénonce aujourd'hui. La responsabilité des gouvernemens antérieurs est écrasante; celui d'aujourd'hui aura raison de s'en dégager. Les gouvernemens antérieurs avaient, non pas certes une excuse, mais une explication à leur conduite : ils ne croyaient pas à la possibilité de la guerre. Il est difficile au gouvernement actuel de par-

tager cette puérile illusion. Nous devons tout faire pour empêcher la guerre, mais nous devons toujours y être prêts parce qu'elle est toujours possible. M. le Président de la République l'a rappelé dans son message ce ne sera pas sa faute si les Chambres et le pays n'entendent pas l'avertissement. Quant au gouvernement, son devoir est clair. Nous n'avons atténué ni les difficultés de sa tâche ni la force des résistances qu'il y rencontrera ; mais à cette force il en a une autre à opposer, celle que lui donnent les circonstances présentes. Les formidables armemens de l'Allemagne sont pour lui un argument très fort. Il y a là un fait contre lequel nous ne pouvons rien, sinon prendre nos dispositions en conséquence. Le ferons-nous ? Cela dépendra de l'énergie que le gouvernement mettra à le demander, à l'imposer. Nous n'invoquerons pas ici l'opinion du pays, puisqu'on l'a trompée et qu'elle est toute à refaire, mais l'opinion réfléchie de la partie du public la plus éclairée et la plus compétente qui soutient le gouvernement, l'encourage et le pousse. Elle attend de lui, non pas des demi-mesures et des tâtonnemens, mais des projets décidés et décisifs, une attitude ferme, des résolutions rapides. En toutes choses il y a l'occasion, qui est aussi une force. Si on la laisse passer, on risque de ne plus la retrouver.

Dans un autre ordre d'idées, qui se rattache pourtant à celui dont nous venons de parler, le gouvernement a montré qu'il se préoccupait d'affermir notre situation au dehors en donnant une vie plus active à notre alliance avec la Russie : il a nommé M. Delcassé ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Nous avions là un ambassadeur du plus haut mérite, d'une compétence affermie par une longue expérience et d'un jugement très sûr : malheureusement, la santé de M. Georges Louis ne lui permet plus de continuer la mission que le gouvernement lui avait confiée ; il a donc fallu pourvoir à son remplacement. Le choix auquel on s'est arrêté est significatif. Ministre des Affaires étrangères pendant plus de sept années consécutives, M. Delcassé a fait au quai d'Orsay beaucoup de choses dont quelques-unes ont été diversement jugées, mais qui toutes ont révélé chez lui une vive intelligence et un patriotisme ardent. Si nous laissons de côté son œuvre marocaine qui intéresse la France seule, pour considérer son œuvre internationale, cette dernière se caractérise par quelques faits principaux : M. Delcassé a pratiqué activement et fidèlement l'alliance russe ; il a été l'auteur de notre rapprochement avec l'Angleterre, autrement dit de l'entente cordiale ; enfin il a commencé et poussé déjà assez loin le rapprochement entre notre alliée et notre amie. Si la triple entente existe aujour-

d'hui et si un accord sincère s'est établi entre tous ses membres, on le lui doit plus qu'à personne, et c'est un titre dont bien peu de nos hommes politiques pourraient présenter l'équivalent: nous ne faisons exception que pour M. de Freycinet et pour M. Ribot, qui ont conclu l'alliance russe, point de départ de toute notre politique ultérieure. Aussi ne sommes-nous pas étonné de l'adhésion empressée que l'empereur Nicolas et son gouvernement ont donnée, dès qu'elle leur a été faite, à la proposition d'envoyer M. Delcassé à Saint-Pétersbourg où il y était d'avance *persona gratissima.* Notre alliance avec la Russie n'a jamais eu aucun fléchissement ; on l'a retrouvée intacte, toutes les fois qu'on en a eu besoin, et cela des deux côtés ; mais il est arrivé de temps en temps que, dans la pleine confiance qu'inspirait justement sa solidité foncière, on n'en ait pas fait un usage quotidien, on ne lui ait pas maintenu le caractère d'une réalité sans cesse agissante. Le contact doit être continuel entre deux alliés, dans les petites choses le plus souvent, dans les grandes toujours : comment leur politique ne serait-elle pas commune, puisque l'une peut subitement engager l'autre et qu'elles doivent se prêter un mutuel appui? Avec M. Delcassé, qui a donné tant de preuves d'activité, il en sera ainsi. A Saint-Pétersbourg, son rôle passé inspirera confiance. On le sait d'ailleurs, partout aujourd'hui, conciliant, modéré, ami de la paix, et sa nomination a été accueillie comme une chose naturelle dont personne n'avait à prendre ombrage. Chacun attend M. Delcassé à l'œuvre.

Il trouvera à Saint-Pétersbourg les regards fixés sur l'Orient balkanique, comme ils le sont d'ailleurs dans toutes les autres capitales. Que se passe-t-il dans les Balkans? Rien de saillant, rien de brillant, rien qui ressemble aux marches héroïques qui ont rempli la première phase des hostilités. C'est maintenant la guerre de siège, avec ses lenteurs inévitables et les déceptions qu'elle inflige à ceux qui escomptent des résultats rapides et retentissans. Les Turcs donnent une fois de plus la preuve de leur habileté, de leur ténacité admirables à se défendre derrière des fortifications. Nous ne voulons pas dire par là que le courage leur manque pour combattre en rase campagne; le soldat turc reste un des premiers du monde, mais il est mal commandé par des officiers insuffisamment instruits des manœuvres de la guerre moderne. En revanche les Turcs ont toujours eu et ils ont conservé une sorte de génie pour défendre des fortifications et en élever, en improviser au besoin. Ceux qui ont cru que quelques obus suffiraient à provoquer la chute d'Andrinople se sont trompés. Andrinople résiste encore, et aussi Janina, et aussi Scutari. Disons-le, la guerre traîne,

et on ne voit pas sur quel point pourraient désormais se manifester des événemens éclatans : peut-être dans la péninsule de Gallipoli, mais là aussi on ne voit rien venir. Les Turcs, battus à Boulaïr, se sont retranchés dans la péninsule et y semblent inexpugnables. Si les choses continuent de la sorte, la guerre se prolongera jusqu'à l'usure complète des vivres et des munitions dans les villes assiégées. Combien de temps y faudra-t-il ? Nul ne le sait. L'hiver même, qui est très rude cette année dans les Balkans couverts de neige, ralentit les opérations. Pendant que la guerre se poursuit lentement, les questions qu'elle a fait naître restent aussi sans solution. La discussion continue entre la Roumanie et la Bulgarie ; elle n'aboutit pas. On parle un jour d'arbitrage, le lendemain de médiation : ni l'un ni l'autre ne se produit. La Conférence des ambassadeurs s'est de nouveau réunie à Londres : elle a eu de longues séances et sans doute s'est-elle occupée des frontières à donner à l'Albanie de demain, mais il ne semble pas qu'elle ait résolu ce problème difficile. Quand on pense à tous ceux qui restent encore à résoudre, on commence à croire qu'il faut s'armer surtout de patience. Un événement militaire de quelque importance pourrait seul modifier la situation ; mais cet événement ne semble pas être prochain. L'opinion s'en rend compte et en éprouve quelque lassitude. Elle a toutefois le sentiment que, sous ces apparences d'une activité en décroissance, se cachent des intérêts qui restent très éveillés, très attentifs, très âpres, et que l'on sait de nature à provoquer des événemens très graves. Aussi l'Autriche et la Russie demeurent-elles armées, dans l'attente, et tous les gouvernemens se préparent-ils à quelque chose, peut-être sans savoir très bien à quoi. Enfin aux armemens austro-russes viennent s'ajouter ceux de l'Allemagne et de la France qui, pour avoir un tout autre caractère, ne témoignent pas moins de préoccupations sérieuses.

C'est dans ces conditions que s'ouvre le septennat présidentiel de M. Poincaré, et que son gouvernement doit prendre, sans perdre un moment, des résolutions politiques, diplomatiques, militaires qui influeront sur l'avenir du pays et même de l'Europe. Heureusement M. Poincaré a terminé son éloquent Message par le mot d'« énergie. »

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

ster
nais
ont
les
ure
bien
ude
éra-
ons
nue
un
e se
ie à
pée
pas
eux
ner
nce
ble
que
une
très
vo-
eu-
pré-
uoi.
lle-
ne

l de
un
in-
ent
é. »